

A Per xxxvii 15

CENTRO DI STUDI MAGREBINI



STUDI MAGREBINI

VOLUME

XV

1983

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE

NAPOLI



a cura di
GIOVANNI OMAN

TUTTI I DIRITTI RISERVATI

Tipografia Don Bosco - Via Prencestina 468 - 00171 Roma - Tel. 25.82.640

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE

n. inv. 6537.

Dipartimento di Studi e Ricerche
su Africa e Paesi Arabi

LA KAHINA:
DE L'HISTOIRE À LA FICTION LITTÉRAIRE

Mythe et Épopée

JEAN DÉJEUX
(Paris)

La Kahina¹ est cette reine berbère, qui après la mort du chef berbère Kusaïla en 686, polarisa la résistance des populations de l'Est du Maghreb contre les envahisseurs arabes commandés par Hassan Ibn al-Nu'man. Le pouvoir byzantin lui-même s'était écroulé en Ifrikiya après la prise de Carthage en 692-3. Reprise par les Roums (les Byzantins), la ville était définitivement occupée par les Arabes en 698.

Tous les historiens parlent de cette Kahina en se basant sur les chroniqueurs arabes qui ont souvent brodé sur cette histoire à la limite de l'histoire et de la légende.

Quelle relecture peut en être faite? Quelle actualisation les romanciers et les dramaturges contemporains en ont-ils tentés? Compte tenu des renseignements divers, parfois contradictoires, et de l'optique particulière dans laquelle écrivaient les chroniqueurs arabes musulmans des siècles anciens, la personnalité de cette héroïne ne pouvait donner lieu avec le temps qu'à une mythification et à une vision épique, mélange de merveilleux et de faits historiques. Charles-André Julien écrit avec raison que « peu de héros africains ont inspiré autant de légendes que celle que Georges Marçais appelle pittoresquement la "Débora berbère" »².

¹ On lit aussi: al-Kâhina, La Kahena, ou Kahéna (en francisant), ou même fantaisiste: Kaëna chez une conférencière.

² *Histoire de l'Afrique du Nord, de la conquête arabe à 1830*, 2^e édit. revue et mise à jour par

Du reste, les qualificatifs de Débora et de Jeanne d'Arc reviennent souvent sous la plume des romanciers et même des historiens contemporains.

Sur le plan de l'histoire en tant que telle, Roger Le Tourneau se montrait extrêmement prudent: « La chronologie des événements est tout à fait incertaine et les protagonistes sont présentés d'emblée comme des personnages quasi-mythiques (...) Kusayla et la Kahena nous apparaissent surtout comme des figures de légende ». L'auteur se pose des questions sur d'autres points restés obscurs de la conquête arabe du Maghreb. Il conclut: « Il faut se souvenir, en effet, que les chroniqueurs les plus anciens (Ibn 'Abd al-Hakam écrivait au milieu du IX^e siècle) n'ont guère fait état que de traditions orales déjà usées et déformées par le temps. Notre connaissance de la conquête musulmane du Maghreb a donc bien des chances d'en rester au schéma très insuffisant que nous fournissent les textes actuellement connus »³.

Sur le plan de la fiction et de la dramatisation, on s'aperçoit que tout est permis: les auteurs en remettent, développent tel aspect, s'intéressent aux amours de la Kahina par exemple (les racontant d'ailleurs selon le goût d'aujourd'hui), ou au contraire s'arrêtant plus spécialement à l'aspect religieux puisque les Arabes se présentaient en annonçant l'Islam. A partir de quelques éléments historiques, le personnage devient vite mythique. On invente, on arrive à se persuader que les faits ont dû se dérouler de telle façon. Et surtout, on fait parler la Kahina et on lui prête alors tous les propos possibles selon la thèse qu'on veut défendre.

Jérôme et Jean Tharaud dans *Les Cavaliers d'Allah*⁴ utilisent la fable aussi bien qu'al-Bekri. Ils justifient leur procédé en écrivant qu'il est « assez raisonnable de mettre sur le même plan ce qui est presque la vérité et ce qui est certainement la fable, car la fable est aussi, à sa façon, vérité. Sous son apparence diaprée, elle représente quelque chose de plus profond et de plus général que l'événement même: la manière dont les faits sont interprétés par des esprits chez lesquels l'imagination prime l'intelligence » (p. 144)⁵.

Selon le goût du romancier ou du dramaturge, mais aussi selon l'époque,

Roger Le Tourneau, Paris, Payot, 1952, p. 21. Voir de Georges Marçais, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris, Aubier, 1946, pp. 34-35.

³ « Le Moyen Age et les temps modernes », Vingt cinq ans d'Histoire algérienne 1931-1956, *Revue africaine*, t. C, 1956, p. 125.

⁴ Paris, Plon, 1935.

⁵ Un Tunisien, Abdeljelil Karoui, écrit à ce sujet: « Qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, c'est là une déclaration qui n'est pas sans être fondée » (*La Tunisie et son image dans la littérature française du 19^e siècle et de la 1^{ère} moitié du 20^e (1801-1945)*, Tunis, STD, 1975, p. 88).

puisque « il n'est de mythe qu'exprimant les besoins d'une humanité coincée »⁶, le sujet traité est exalté. Le mythe, en effet, protège et reconforte. Les leçons de l'histoire prennent un relief inattendu en fonction du présent difficile à assumer. Le débat cornélien entre Khaled, prisonnier arabe de la Kahina, et elle-même, dans la pièce de Nekli, *al-Kahina*, à Alger en 1953, servait à galvaniser les spectateurs. La mythification entraîne une dimension collective de l'héroïne. Il ne s'agit plus d'un fait historique, lointain, plus ou moins obscur, mais d'un événement qui doit revêtir une efficacité, avoir une résonance dans les esprits, dans le présent même.

On a besoin d'un « modèle héroïque »⁷. Cependant, le genre littéraire de l'épopée, dans les romans historiques ou dans les pièces de théâtre, est modelé et orchestré de manières diverses. L'entrée en gloire et l'épiphanie héroïque de la Kahina se réalisent lors de l'affrontement avec les troupes arabes, qui représentent alors le monstre menaçant, à terrasser. Vainqueur de l'épreuve, la Kahina est le Sauveur. Cependant, elle est en butte à la trahison et à l'opposition. Elle ne peut périr que trahie, accablée sous le nombre (les Arabes plus nombreux que les Berbères), ayant même prédit sa mort au combat. L'image héroïsée immortalise la Kahina.

I. — FIN DE LA RÉSISTANCE HÉROÏQUE AUX ARABES: LA KAHINA

La conquête arabe du Maghreb est racontée dans tous les ouvrages d'histoire du Maghreb⁸. Tous s'arrêtent naturellement sur les hauts faits de Kusayla et de la Kahina, parfois d'une façon particulière⁹, en ayant précisé auparavant que les sources d'information ne sont pas toujours sûres. Ils se basent, en effet, sur les chroniqueurs arabes qui ont écrit du VIII^e au XV^e siècle, discutent parfois

⁶ Pierre Berbéris, « Napoléon: structures et signification d'un mythe littéraire », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 5-6, septembre-octobre 1970, p. 1031.

⁷ Voir Philippe Sellier, *Le Mythe du héros*, Paris, Bordas, 1970, coll. Thématique pp. 13-31. Cf. aussi Pierre Albouy, *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris, A. Colin, 1969, coll. U2, 340 p.

⁸ Ch-A. Julien, déjà cité; G. Marçais, déjà cité; E. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1888, t. I; H. Fournel, *Les Berbères. Etude de la conquête de l'Afrique par les Arabes*, Paris, 1875, t. I; E. F. Gautier, *Le Passé de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 1952, etc.

⁹ Ainsi E. Mercier, « Episode de la conquête de l'Afrique par les Arabes. Les héros de la résistance berbère: Kocéïla, La kahena », *Recueil de Notices et Mémoires de la Société d'Archéologie de Constantine*, 1882, t. 22, pp. 232-268.

les diverses traditions concernant la période héroïque. Georges Marçais, quant à lui, écrit toutefois: « S'il est hors de doute que l'imagination populaire a enrichi son histoire (celle de la Kahina) de tout un cycle de légendes, il ne s'ensuit pas que tout ce qu'on en a dit soit à rejeter »¹⁰.

Selon Wiliam Marçais¹¹, les récits de la conquête du VII^e siècle, où sont mêlés l'histoire et le merveilleux, n'ont été mis par écrit, au plus tôt, qu'à la fin du VIII^e siècle. Selon le même auteur, les renseignements sur « cet âge héroïque et légendaire » proviennent de quatre traditions: une orientale, une espagnole, une africaine représentées par des traditionnistes vivant à la fin du VIII^e siècle, une tradition égyptienne, enfin, celle d'Ibn 'Abd al-Hakam, mort en Caire en 871, et qui intéresse plus spécialement les historiens de la résistance berbère. Cette tradition seule a été transmise directement et intégralement, dit W. Marçais.

Cependant, dès Ibn 'Abd al-Hakam, l'histoire est fortement orientée, écrite selon une optique particulière. Les divers témoins qui rapportent les traditions sont cités, mais l'ensemble est écrit, ainsi que le dit Charles-André Julien, dans « souci d'édification et de fixation de la jurisprudence »: « ce n'est pas, à proprement parler, une oeuvre historique, ni même une pure chronique »¹². On sait que dans les Livres dits historiques dans la Bible (Ancien Testament) certains faits sont retenus et même grossis, d'autres occultés, selon l'intention poursuivie par le rédacteur: édification et histoire sainte, c'est-à-dire menée par Dieu, du peuple hébreu. Il faut donc tenir compte du genre littéraire.

Du VIII^e au XV^e siècle, les annalistes et les chroniqueurs sont tributaires de cette tradition venue par Ibn 'Abd al-Hakam. Toutefois, ceux du VIII^e au XV^e siècle (Ibn 'Abd al-Hakam, Baladhouri) sont plus sobres que ceux du XI^e au XV^e siècle (Al-Maliki, Ibn al-Athir, Ibn 'Idhari, Nowairi). Ibn Khaldoun, écrivant à la fin du XIV^e siècle, est toujours très largement utilisé à cause de son autorité prestigieuse, de son esprit critique et de la manière dont il a su profiter de ses sources. Mais enfin, il n'a quand même pas la rigueur des historiens d'aujourd'hui, il est parfois mal traduit et il a écrit, malgré tout, sept siècles après les événements qui n'ont été rapportés, morcelés, que par des traditionnistes d'abord. Ce qui fait écrire à Charles-André Julien: « En somme, on en est réduit, pour l'étude de l'occupation arabe, à utiliser des vies romancées et édifi-

¹⁰ *Op. cit.* p. 34.

¹¹ « Un siècle de recherches sur le passé de l'Algérie musulmane », *Histoire et historiens de l'Algérie*, Paris, Alcan, coll. du Centenaire, 1931, p. 150.

¹² *Op. cit.* p. 12.

antes »¹³. Rien d'étonnant alors à ce que des siècles plus tard des romanciers et des dramaturges s'en emparent et les restituent à leur façon également « édifiante », selon l'idéologie en Algérie d'hier: coloniale ou nationaliste.

De nos jours, l'historien tunisien Mohamed Talbi, auteur d'une importante thèse sur la dynastie aghlabide de Kairouan, fait une relecture des sources d'information se rapportant à la Kahina: « Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman (62-196 / 682-812): L'épopée d'al-Kahina » dans *Les Cahiers de Tunisie* en 1971¹⁴, et en présente une synthèse dans *l'Encyclopédie de l'Islam*¹⁵.

Nous nous arrêterons à quelques points:

1) *Le nom de la Kahina*

Le nom de Kahina est comme un surnom donné par les Arabes à l'héroïne: la devineresse, la prophétesse pourrait-on dire encore, celle qui connaît et qui évoque l'avenir; d'autres pourraient dire encore la sorcière ou la magicienne, selon que l'on veut reconnaître ses talents, son habileté ou, au contraire, la rabaisser. D'autres personnages sont ainsi à classer parmi les prophètes et devins au Moyen Age¹⁶. Peut-être se comportait-elle en extatique par habileté, pour mieux s'imposer; peut-être avait-elle beaucoup d'intuition et de discernement dans certaines situations. Ibn Khaldoun écrit que ses « démons » familiers l'assistaient dans les avis et conseils qu'elle donnait.

Elle se serait appelée Dahya fille de Matiya fils de Tifan, ou encore Damiya fille de Yunafiq, ou encore Dahya fille de Tatit. Mais, comme l'écrit M. Talbi, « aucune de ces généalogies contradictoires ne nous inspire pleinement confiance ». Nous trouvons aussi Dihya. Selon M. Talbi, Matiya pourrait signifier Mathias, Mathieu, et Tifan pourrait être lu Théophile. Son ascendance pourrait être alors greco-latine. « Al-Kahina serait-elle donc de ces Berbères de sang mêlé, issus de mariages mixtes? Cela contribuerait à expliquer l'autorité qu'elle exerça non seulement sur ses compatriotes mais aussi sur les Byzantins. Cette hypo-

¹³ *Ibid.* p. 12.

¹⁴ T. XIX, 1^{er} et 2^{ème} trim. 1971, pp. 1952.

¹⁵ *E.I.*, nouv. édit. t. IV, pp. 440-442, avec bibliographie: sources et ouvrages d'histoire sur la conquête arabe du Maghreb.

¹⁶ Cf. Tadeusz Lewicki, « Prophètes, devins et magiciens chez les Berbères médiévaux », *Folia orientalia*, t. VII, 1966, pp. 3-26. L'auteur cite Procope (*De bello vandalico*, II, 8): « Certaines femmes [chez les Maures] après avoir accompli des rites sacrés, inspirées par l'esprit [divin], prophétisent l'avenir, ni plus ni moins que les anciens oracles ».

thèse est d'autant plus plausible que plusieurs autres indices la confirment. Al-Kahina aurait contracté elle-même mariage avec un Grec »¹⁷.

Selon une source, la Kahina avait deux fils: Ifran et Yazdiyan. « Ces deux noms ont de fortes chances d'être authentiques », écrit M. Talbi. Ifran est berbère; il est même le nom de l'ancêtre éponyme d'une tribu berbère zénète, comme était zénète la tribu de la Kahina, les Djaraoua. Yazdiyan est un nom latin déformé par les copistes arabes; son ascendance serait grecque, byzantine.

Les historiens juifs se sont penchés aussi sur la question, puisque l'on a dit que la tribu de la Kahina était juive ou judaïsée et puisque de la racine KHN est issu Cohen. Un historien du judaïsme nord-africain, H.Z. Hirschberg, est contre le qualificatif de « juive » appliqué par certains à la Kahina¹⁸. L'auteur s'arrête à une élégie ancienne des Juifs de Constantine rapportée par D. Cazès à la fin du siècle dernier¹⁹:

« O fils de Yeschouroun
N'oubliez pas vos persécuteurs:
Les Chaldéens, César et Adrien et Kahiya
Cette maudite femme, plus cruelle que tous les autres réunis.
Elle donnait nos vierges à ses guerriers;
Elle se lavait les pieds dans le sang de nos enfants;
Dieu l'avait créée pour nous faire expier nos péchés.
Mais Dieu hait ceux qui font souffrir son peuple.
Rends-moi mes enfants
Pour qu'ils me pleurent [à ma mort]
— Je les ai laissés
entre les mains de Kahiya ».

Selon H.Z. Hirschberg, le nom véritable de l'héroïne était Khahiya (du moins selon le résumé de la thèse qu'en fait Gérard Nahon²⁰; ne faut-il pas lire plutôt Kahiya, pour demeurer fidèle au poème?). Du fait de l'absence de signes diacritiques dans les manuscrits arabes, ce nom serait devenu Dahiyah, puis Kahena. Mais il faudrait pouvoir lire l'argumentation dans son intégralité (nous n'avons pas pu consulter l'ouvrage de H. Z. Hirschberg).

¹⁷ E.I. p. 440.

¹⁸ *Histoire des Juifs en Afrique du Nord*, Jérusalem, 1965, t. I (en hébreu).

¹⁹ *Essai sur l'histoire des Israélites de Tunisie*, Paris, Durlacher, 1888, p. 46, note.

²⁰ « Le judaïsme algérien de l'Antiquité au décret Crémieux », *Les Nouveaux Cahiers* (Paris), n° 29, été 1972, p. 4. Chez Hirschberg, t. I, pp. 61-66.

2) Sa tribu: juive ou chrétienne?

Sa tribu était celle des Djaraoua du groupe zénète, rattaché aux Butr dont l'existence était surtout pastorale et nomade. Kusayla, lui, était de la tribu des Aouraba, rattachée aux Branès sédentaires (d'où d'ailleurs deux manières d'organiser ou de concevoir la résistance face à l'envahisseur)²¹.

Ibn Khaldoun écrit que les Djaraoua étaient de religion juive. On en a conclu rapidement que la Kahina était donc juive ou judaïsée. Or, d'une part, la traduction de l'*Histoire des Berbères* par de Slane doit être revue et, d'autre part, il faut tenir compte d'al-Maliki qui écrit que, pendant sa retraite devant le conquérant arabe Hassan, la Kahina était « accompagnée d'une énorme idole (*sanam*) en bois qu'elle adorait et qui la précédait sur un chameau ».

Il y aurait beaucoup à dire sur les Hébréo-Phéniciens, les Juifs et les Berbères judaïsés au Maghreb²².

Ibn Khaldoun écrit que certains groupes berbères avaient professé le judaïsme emprunté aux Israélites « en raison de la proximité de la Syrie ». Ce fut le cas des Djaraoua dans les montagnes de l'Aurès. Mais l'historien précise: « Les Berbères d'Ifrikiya et du Maghreb étaient, avant l'Islam, sous la domination des Latins (Firandj), et professaient le christianisme, religion qu'ils partageaient avec Byzance (Roum). Telle était la situation lorsque commencèrent les invasions musulmanes. Les musulmans envahirent l'Ifrikiya sous le règne d'Omar (sic) ». Ainsi traduit M. Talbi, (avec le sic) montrant bien qu'entre les temps anciens où les Djaraoua avaient été judaïsés et l'époque de l'arrivée des Arabes

²¹ G. Nahon écrit que l'élégie peut s'appliquer à la Kahina et qu'une tradition hostile à celle-ci a pu se développer chez les Juifs prudents des cités (p. 4). Ceci dans le contexte de l'opposition nomades-sédentaires, gens de la campagne-gens des villes.

²² Voir A. Chouraqui, *La Saga des Juifs en Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1972; P. Monceaux, « Les colonies juives dans l'Afrique romaine », *Revue des Etudes juives*, 1904, repris dans *Les Cahiers de Tunisie*, t. XVIII, n° 71-72, 3^e et 4^e trim. 1970, pp. 157-184; M. Simon, « Le Judaïsme berbère dans l'Afrique ancienne », *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse*, t. XXVI, 1946, pp. 1-31 et 105-145, étude capitale. Voir aussi le rabbin Eisenbeth, *Le Judaïsme nord-africain. Etudes démographiques sur les Israélites de Constantine*, Constantine, 1931, où (p. 24) l'auteur énumère les immigrations successives des Hébreux et des Juifs au Maghreb, depuis les courses maritimes des Phéniciens (du x^e au II^e siècle avt. J.C.) aux immigrations du xv^e et xvi^e siècles et à celles après 1830, en passant par les immigrations venues de Cyrénaïque (II^e siècle après J.C.) et celles venues d'Égypte et d'Éthiopie. On peut faire beaucoup d'hypothèses: voir, par exemple, dans le roman de Jean Brune, *Cette haine qui ressemble à l'amour* (Paris, La Table ronde, 1961, pp. 372-373) les étymologies supposées, l'origine des « fils de Moïse » dans les Aurès-Nementchas.

la situation religieuse avait changé, d'autant plus qu'Ibn Khaldoun, lui-même, écrit que les Berbères changèrent souvent de religion.

Les Djaraoua étaient non seulement en contact avec les Roums, mais étaient parmi leurs alliés. « Ils étaient sans doute christianisés, et le judaïsme qu'ils avaient professé jadis n'est qu'un argument supplémentaire qui vient renforcer nos déductions. (...) Le judaïsme au Maghreb avait en effet frayé la voie, parmi les Berbères, à la foi chrétienne »²³. Le cas des Djaraoua fut semblable à celui des Nafusa en Tripolitaine qui professèrent le christianisme après avoir adhéré au judaïsme.

Quant à l'idole dont parle al-Maliki, Mohamed Talbi propose d'y voir une figure du Christ, de la Vierge ou d'un saint protecteur de la tribu. « Il y a de fortes présomptions, sinon une quasi certitude pour que la Kahina fût plutôt chrétienne » que juive. Elle n'était certainement « pas païenne ». « Cela découle de tout un faisceau d'indices convergents: sa filiation, sa vie matrimoniale, ses relations avec les Roums et le culte qu'elle rendait aux images aux moments difficiles »²⁴.

Les tenants du judaïsme de la Kahina se basent sur l'information que seul Ibn Khaldoun donne, mais ils ne lisent qu'une partie du texte; ou bien du judaïsme des origines en concluent que les Djaraoua le professaient encore au VII^e siècle.

3) Ses hauts faits

Beaucoup de légendes courent sur la Kahina. On sait qu'elle a pris la suite de Kusayla dans la résistance berbère et que, quand « elle pénétra sur la scène de l'histoire, elle était veuve et certainement déjà très âgée » (M. Talbi). On raconte qu'elle a vécu 127 ans et qu'elle fut reine (*malika*) pendant 35 ans dans les Aurès. On sait, en tout cas, que dès 477 un premier royaume berbère indépendant sous la conduite de Iabdâs s'était constitué dans cette région lors d'une révolte victorieuse contre les Vandales. Grâce à ses techniques d'extatique (dans les moments de transe où elle déployait ses cheveux et se frappait la poitrine) et à sa « lecture » de l'avenir dans le gravier, la Kahina a dû acquérir une grande autorité. Cependant, elle avait aussi ses espions et indicateurs pour la renseigner sur la marche des ennemis.

²³ M. Talbi, *Les Cahiers de Tunisie*, p. 43.

²⁴ *Ibid.*, p. 42.

Hassan Ibn al-Nu'man est d'abord victorieux des Byzantins et s'empare de Carthage. Il marche ensuite vers l'Aurès pour vaincre cette femme qu'on lui a signalée comme chef des Berbères. L'affrontement a lieu sur l'oued Nini²⁵ au nord de Khenchela. La Kahina avait détruit auparavant la cité qui servait sans doute de capitale: Baghaïa (non loin de Khenchela), de manière que la ville ne soit pas occupée par Hassan. Les Arabes subissent une sérieuse défaite et s'enfuirent vers le sud tunisien et la Tripolitaine. L'oued Nini fut appelé par eux la Rivière des épreuves (*nahr al-balâ*). Mohamed Talbi rapporte qu'on appelle aussi l'endroit la Vallée des vierges (*wâdi l-'adârâ*), « pour des raisons que l'on s'explique mal et que les sources n'éclaircissent pas »²⁶. Une autre bataille eut lieu sur le territoire de Gabès, ce qui obligea les envahisseurs à se réfugier hors de l'Ifrikiya. C'est ainsi que Hassan s'arrêta, sur l'ordre du calife 'Abd al-Malik, à l'est de Tripoli.

La Kahina avait adopté un prisonnier arabe Khalid Ibn Yazid (ou Khalid Ibn Khalid), grâce à un simulacre d'allaitement comme signe d'adoption. Peut-être voulait-elle ainsi se concilier les Arabes, ménager l'avenir et les inciter à renoncer à leurs conquêtes? On ne sait.

La Kahina ordonna, en tout cas, la politique de « la terre brûlée » pour dissuader l'adversaire, ce qu'avait fait déjà Solomon, général byzantin, en 539 pour tenter de vaincre Iabdâs dans l'Aurès. Des historiens nient que ces devastations aient eu lieu, tandis que des chroniqueurs arabes en ont exagéré l'ampleur. Pas plus que la Kahina ne régnait sur tout le Maghreb ou même sur toute l'Ifrikiya, pas plus ce traitement de « la terre brûlée » ne fut appliqué à tout le pays. Ces devastations « n'ont pas dû dépasser le cadre de certaines régions de l'Ifrikiya, mais elles ont dû aussi être quand même suffisamment importantes pour mécontenter de larges fractions de la population sédentaire qui,

²⁵ Et non sur l'oued Meskiana, comme on le lit parfois. A.-Maliki écrit, en effet, que la Kahina se présenta sur l'oued en aval, tandis que les Arabes « buvaient en amont ». Cette situation ne peut correspondre qu'à l'oued Nini coulant d'Est en Ouest et se déversant dans la Garet et-Tarf.

²⁶ Ne peut-on pas rapprocher cette appellation du poème des Juifs de Constantine cité plus haut « cette maudite femme (...) qui donnait nos vierges à ses guerriers », et de la légende qui veut qu'elle ait été mariée d'abord à un chef qui s'est avéré un tyran, déshonorant les vierges avant leurs épousailles? La Kahina, d'après la légende, aurait d'ailleurs poignardé le tyran libertin, telle Judith de la Bible. Voir Odette Keun, *Les Oasis dans la montagne*, Paris, Calmann, Lévy, 1919, p. 24, et Mme Hélène Stora-Sudaka, « Premières immigrations juives en Berbérie, Une Débora berbère: La Kahéna », *Société de conférences juives d'Alger*, Bulletin n° 3, 1928-29, p. 232, où ce tyran était un prétendant évincé de la Kahina mais qui était devenu roi: la Kahina le tua et fut proclamée reine.

lorsqu'elle ne chercha pas refuge dans les îles de la Méditerranée, voire en Espagne, se résigna à implorer l'intervention de Hassan »²⁷.

La désunion des Berbères entre eux favorisa la contre-offensive de Hassan, et d'autant plus que les Byzantins étaient mécontents eux aussi de la tournure prise par les événements et de la politique menée par la Kahina. Celle-ci vaticinait, cheveux au vent, sentant sans doute venir le moment de la solitude et de la défaite; elle annonçait de mauvais jours.

Hassan revint, en effet, avec des renforts. En 698, il s'emparait de Carthage pour ne plus l'abandonner. Auparavant, il avait dispersé les Berbères et la Kahina dans la région de Gabès. C'est à ce moment-là que les historiens placent l'épisode au cours duquel la Kahina conseille à ses deux fils de changer de camp et de passer à l'ennemi. C'est une manière de durer en transcendant l'adversité²⁸. Gautier²⁹ fait un parallèle entre ce conseil de la Kahina et le geste d'un chef zaïan au Maroc au ^{xx}e siècle, lors de la guerre contre les Français. Mohaou-Hammou, s'apercevant que la partie était en fin de compte perdue, ordonne à ses fils de se soumettre au général Poeymirau. « Allez, aurait dit la Kahina à ses fils, et par vous les Berbères conserveront quelque pouvoir ». Il faut que la clan continue, dure, au-delà des vicissitudes de la conjoncture.

On a dit que le prisonnier adopté, Khalid, avait renseigné ses frères arabes sur la situation de la Kahina, envoyant des messages (dissimulés dans le pain, raconte-t-on) au chef arabe pour le prévenir du moment propice à l'attaque. Mais on a brodé là dessus.

Toujours est-il que les troupes de la Kahina étaient poursuivies par Hassan. Le combat eut lieu « au pied d'une montagne », dit Ibn 'Abd al-Hakam. Selon al-Maliki, il s'agit de l'Aurès, au sud, dans la région où avait été tué 'Oqba Ibn Nafi' par Kusayla en 683. Là encore, le combat fut néfaste pour la Kahina. Elle tenta en vain de se réfugier dans une citadelle byzantine de la région de Biskra. Le lieu étant peu sûr, elle poursuivit sa route, talonnée par les troupes de Hassan. L'ultime confrontation eut lieu à Tarfa, selon al-Maliki, Tabarka chez al-Bakri, Ibn Nabji et Ibn Abi Dinar, mais ce serait alors une déformation

²⁷ M. Talbi, *E.I.*, p. 441.

²⁸ Après la mort de la Kahina, Hassan, selon Ibn Khaldoun, confie au fils aîné le commandement des Djaroua et de l'Aurès. Selon *al-Bayan* (compilation du ^{xiii}e J.C.), Hassan exige des vaincus qu'il lui fournissent douze mille guerriers pour combattre aux côtés des Arabes: ces Berbères se font musulmans et se divisent en deux moitiés égales, chacune commandée par les deux fils de la Kahina.

²⁹ *Le Passé de l'Afrique du Nord*, cité, pp. 277-279.

graphique de Tarfa, pense M. Talbi. On voit mal, en effet, comment la Kahina aurait pu de l'Aurès remonter à ce moment-là jusqu'à l'extrémité nord de la Tunisie.

Il faut penser à la cité antique de Tarfala (sous la forme de Tarfa) à la sortie du djebel Nechar, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Tobna³⁰. C'est là en 700 ou 701 que le dernier combat fut livré. La Kahina avait vu, dans une séance de transe extatique, sa tête tranchée et emportée au galop d'un cheval vers l'Orient. Un puits se trouvait là, selon al-Maliki, Ibn Nadji, al-Tidjani et Ibn Khaldoun, que l'on appela *bir al-Kâhina* (le puits de la Kahina) pendant longtemps.

Avec la mort de la Kahina finissait la période de la résistance héroïque des Berbères contre les Arabes. Du temps de Kusayla déjà, des populations avec Kusayla lui-même étaient devenues musulmanes, pour un temps puisque Kusayla avait échappé aux Arabes. Desormais, les tribus passeront rapidement ou peu à peu, selon les régions, à l'Islam³¹.

Les hauts faits de la Kahina ont été quelque peu ternis par ses méfaits, quand on pense à sa politique de saccage du pays et de « la terre brûlée ». Les méthodes nomades l'ont desservie. Quant aux Berbères, ils ne firent plus cause commune contre l'ennemi: « Ils n'osaient plus lui (Mousa Ibn Noçaïr, successeur de Hassan) opposer de résistance », écrit al-Nowaïri. Les uns passèrent aux Arabes, les autres essayèrent de durer avec leur langue et leurs coutumes à travers les siècles.

II. — ACTUALISATION ET MYTHIFICATION DANS LES OEUVRES DE FICTION

Les vulgarisateurs, les romanciers et les dramaturges de l'épopée de la Kahina se basent avant tout sur Ibn Khaldoun lu dans la traduction du baron de Slane³². Ils y ajoutent les ouvrages d'histoire du Maghreb et éventuellement des

³⁰ Al-Bakri parle du bourg d'al-Ghadir, situé entre Sétif et Msila. C'est à l'est d'al-Ghadir que se trouvait Tarfala. M. Talbi place ce bourg « très exactement » au lieu dit Bordj-R'dir des cartes actuelles, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Tocqueville (donc Ras el-Oued actuel). La cité antique de Tarfala est à placer au sud de cette localité, au pied du djebel Nechar.

³¹ Sur l'islamisation, voir Georges Marçais, *op. cit.* pp. 35-40; et William Marçais, « Comment l'Afrique du Nord a été arabisée: l'arabisation des villes », *Annales de l'Institut d'Etudes orientales*, t. IV, 1938, pp. 1-22, et « L'arabisation des campagnes », t. XIV, 1956, pp. 5-18.

³² *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Alger, Impr. du Gouvernement, t. I, pp. 208-215, trad. de Slane.

ouvrages sur les immigrations juives au Maghreb. Les auteurs les plus connus sont Ernest Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie)* (Paris Leroux, 1888, t. I), Victor Piquet, *Les Civilisations de l'Afrique du Nord* (Paris, A. Colon, 1921), E. F. Gautier, *Le Passé de l'Afrique du Nord* (Paris, Payot, 1952), auteurs sérieux relatant l'essentiel des éléments historiques. Victor Piquet tente de restituer une synthèse cohérente des traditions sur la Kahina en regroupant les diverses sources; Gautier applique systématiquement sa théorie de l'opposition entre sédentaires et nomades³³.

A partir de là, les écrivains libèrent leur imagination, glanent les légendes, reconstituent les événements, élaborent les dialogues, embellissent et font entrer en gloire la Kahina, la « récupérant » même parfois selon la thèse qu'ils veulent prouver.

L'intérêt, d'ailleurs, est ici dans la fonction que joue cette reconstitution selon les publics auxquels les auteurs s'adressent. Pour le reste, on se répète, on se copie, on brode autant qu'on veut, passant du roman historique sérieux au roman romanesque très léger comme celui de Roger Ikor (1979).

1) Auteurs français

A - Essais

Si nous nous en tenons d'abord aux textes en français, avant de nous arrêter aux oeuvres de fiction, retenons trois synthèses dans notre investigation bibliographique depuis le siècle dernier.

Une brochure anonyme a été publiée sans date (mais vraisemblablement vers 1890): *Une Jeanne d'Arc africaine. Episode de l'invasion des Arabes en Afrique: la Kahina*³⁴.

Dans l'introduction de vii pages, l'auteur rappelle que dans tous les temps les hommes ont senti vibrer « la fibre patriotique » et que les femmes ont « également des pages immortelles dans le Livre d'or du patriotisme ». Ainsi Judith, Clélie, Cava, Vittoria Colonna, Jeanne Hachette et Charlotte Corday. Il fait appel à Lamartine pour parler de Jeanne d'Arc. L'histoire de Kahina va lui per-

³³ Voir Ch-A. Julien, *Op. cit.* pp. 22-26 (L'équation Branès + Botr = sédentaires + nomades) et W. Marçais, « *Les Siècles obscurs du Maghreb*, d'E. F. Gautier », compte rendu repris dans *Articles et conférences*, Paris, A. Maisonneuve, 1961, pp. 69-82 (critique sérieuse de l'argumentation de Gautier; *Les Siècles obscurs ...* 1^{ère} édit. en 1927, réédit. en 1937 sous le titre *Le Passé de l'Afrique du Nord*, avec d'autres rééditions (1952).

³⁴ Paris, J. André, s.d., 31 p.

mettre « d'ajouter un nom au long martyrologe des patriotes tombés dans l'arène pour la défense du droit et de la liberté », car il est évident que l'héroïsme n'est le privilège exclusif d'aucune race ou nation.

« On verra par notre récit à quel degré d'énergie peut s'élever le caractère d'une femme, lorsqu'il est soutenu par la foi et le mépris du danger. Mais ce qui frappe le plus dans les diverses circonstances qui ont rendu célèbre le nom de la Kahina, c'est, à un intervalle de près de huit siècles, le rapprochement singulier qui s'établit de lui-même entre sa vie et celle de la vierge de Domrémy » (p. iv).

Toutes les deux se croient destinées à une mission divine et, alors, tout devient naturel dans les formes qu'elles prêtent à leurs inspirations, communiquant avec les esprits, redonnant confiance aux découragés. Même vaillance sur le champ de bataille « où leur succès paraît tenir du prodige ». Selon l'auteur le nom de Kahina donnée par les vainqueurs à l'héroïne est comme le surnom de « sorcière », « possédée du démon », aussi bien pour la reine de l'Aurès que pour Jeanne d'Arc. Finalement, toutes les deux récoltent l'ingratitude des hommes; elles meurent entourées de flammes, sur le bûcher (Jeanne d'Arc) tandis que la Kahina « a allumé elle-même l'immense incendie » qui aurait dû entraîner la perte des Arabes. Chez les deux femmes héroïques, même génie dans la persévérance, même vertu dans les suprêmes résolutions, tout en « réservant à Jeanne d'Arc le rang qui moralement l'élève au-dessus de sa devancière » (p. v). Donc, dans l'esprit de l'auteur, supériorité de Jeanne d'Arc: « moralement »!

Dans ce texte, la Kahina est appelée Damiah bent Thabet, surnommée « magicienne » (*kâhina*) par les Arabes, comme plus tard les Anglais appelleront Jeanne d'Arc. Elle était juive de la tribu des Djeraouah. « Douée d'une âme ardente et généreuse, elle souffrait de voir son pays sans cesse menacé par l'Etranger, et, sous l'influence d'un mysticisme spécial, se croyait destinée à remplir une mission providentielle » (p. 12). Elle exhortait le peuple, entre autres par ces paroles: « Les Musulmans n'ont ni foi ni pitié; la force est leur unique loi; repoussez-les par la force en défendant vos biens et votre liberté. La mort est préférable à l'esclavage qui vous est réservé par la soumission ou la défaite » (p. 17). Ces sortes de discours peuvent être fabriqués comme on veut; ils le sont, en effet, dans les romans et en fonction de l'idéologie de l'auteur et de la manière dont il juge la conquête arabe. Autre discours (pp. 18-19) pour inciter les populations à brûler le pays: « ... afin que le soldat ennemi, harassé, sans abri et mourant de soif, ne trouve sur la terre conquise que des débris fumants et des sources taries ».

« Et tous, subissant la puissance de ces mystérieuses attractions d'une volonté supérieure qui entraîne à la sublime abnégation les martyrs et les héros, jurèrent à la Kahina d'exécuter ses ordres et de mourir en combattant s'ils ne pouvaient obtenir la victoire » (p. 19).

Cependant, la Kahina se sent trahie par quelques-uns qui vont traiter « une paix honteuse » avec l'ennemi. L'affrontement avec Hassan a lieu quasiment au milieu de l'incendie ordonné par la Kahina, dans « une formidable clameur d'imprécation et défi » qui montait vers l'ennemi. Les Berbères inférieurs en nombre sont écrasés; le corps de la Kahina « couvert de blessures », gisant « aux alentours de Bagaïa », est enseveli près d'une citerne qui fut appelée *bir el-Kahina* (p. 21).

« Ainsi finit cette femme héroïque, à peine saluée par ses contemporains de quelques sobres témoignages de regrets. Sparte eût inscrit son nom dans ses temples. Homère l'eût célébré dans ses poèmes immortels » (p. 21).

L'auteur aime redire à la fin que l'héroïsme de la Kahina n'atteint pas « à la sublimité du détachement humain de la vierge de Domrémy ». « Il mérite néanmoins d'exciter l'admiration de tous ceux qui gardent au fond du cœur le culte de la Patrie » (p. 22)³⁵.

Un autre texte paru dans le *Bulletin de la Société de géographie d'Alger* en 1922³⁶, signé Jules Boulanger: « Une Reine berbère, La Kahena », n'est qu'une courte synthèse avec quelques fantaisies comme le fait que, Khaled étant devenu amant de la Kahina, celle-ci en a deux enfants. Quand Khaled se sauve chez Hassan, il emmène avec lui ses deux fils. Du reste, auparavant, le prisonnier arabe adopté communiquait ses messages à Hassan dans un pain. L'auteur refuse les « idoles fétiches » que la Kahina emmenait avec elle: « image gratuite », dit-il, « puisqu'elle était païenne ». Ce texte assez plat n'apporte rien, sinon qu'il mêle comme d'autres les éléments d'histoire aux légendes.

Enfin, une conférence de Mme Hélène Stora-Sudaka en mai 1929 sur les « premières immigrations juives en Berbérie » permet à l'auteur de parler plus spécialement de la « Débora berbère: la Kahéna »³⁷.

³⁵ A une époque où l'Alsace-Lorraine était occupée par les Allemands on peut se demander si l'insistance sur Jeanne d'Arc (de Domrémy), sur l'oppression, la lutte pour la liberté et l'amour de la patrie gardé « au fond du cœur » n'indique pas l'intention dissimulée de l'auteur: redonner confiance dans une libération possible.

³⁶ N° 91, 4° trim. 1922, pp. 716-721.

³⁷ *Société de conférences juives d'Alger*, Bulletin n° 3, 1928-1929, pp. 219-243.

La Kaëna (sic) était reine de « toute la Berbérie ». On l'appelait Dihia. Le nom de Kaëna ne serait que « le féminin déformé de Cohen indiquant une qualité, une hérédité sacerdotale » (p. 231). L'auteur reconnaît que les légendes et les récits merveilleux ont entouré la jeunesse de la « Jeanne d'Arc berbère ». Belle et recherchée en mariage, elle débarrasse le pays d'un tyran odieux qui exigeait de toute jeune fille qui se mariait le droit du seigneur. La Kahina était « fille de Tabet, fils d'Enfak, fils de Guérao », sans que cette généalogie soit d'ailleurs discutée ici. Son don de prophétie est comparé à celui de Joël dans la Bible. Certains lui firent « l'injure gratuite », dit l'auteur, de la croire idolâtre et d'adorer le dieu Gursil dont le nom sert dans les batailles de cri de guerre³⁸. Or, la reine professait le judaïsme, dit H. Stora-Sudaka, et donc ce culte idolâtrique était impossible.

L'auteur emprunte à Magali-Boisnard le récit d'une assemblée des chefs présidée par la Kahina. L'imagination peut jouer à volonté: descriptions, paroles. Le lecteur a droit au « chant de guerre de la Kaëna », poème de Mme Henri Aboulker Benichou. La première strophe donne le ton:

« Galope ma jument berbère
Et conduits mes lions vainqueurs
Je suis la Kaëna guerrière,
Je suis la Kaëna sans peur ».

On apprend que Khaled n'a pas « respecté les traditions d'honneur de sa race loyale », puisqu'il a trahit la Kahina. Il a envoyé des messages à Hassan « dans la paille d'une selle, une autre fois dans un pain ».

La Kahina tient un siège de six mois dans la forteresse de Thysdrus (l'actuel El Djem en Tunisie). Finalement elle s'enfuit dans l'Aurès où elle tuée.

De nouveau l'auteur cite le poème de Mme Aboulker Benichou:

« Ainsi vécut la Kaëna
Judith ou Débora vibrante,
Quand elle entonnait l'hosanna
Après ses victoires brillantes
Elle dort sous le mont Aurès
Et, de nos jours, on voit encore
Entouré de grands aloès
Un puits portant son nom sonore ».

³⁸ C'est ce qu'avait fait Magali-Boisnard dans son roman en 1925. Cf. *infra*.

L'épopée hélas tourne un peu court dans ce long poème écrit pour la circonstance. Ce qui est plus significatif c'est la conclusion de la conférence en question :

« Le croissant s'est élevé au lieu du sceptre de la Kaëna superbe. Mais à son tour le vert étendard d'Islam, arabe ou ottoman, a pâli devant une enseigne aux triomphantes couleurs: notre drapeau tricolore. Pourtant dans ses plus sacrés, avec l'emblème de grandeur, de justice, de générosité, la signification la plus haute du génie civilisateur de notre France bien-aimée, il flotte depuis bientôt cent ans sur le fond d'azur du ciel africain, des frontières de la Tripolitaine aux rives de l'Océan » (p. 243).

Un an après cette conférence, la colonie européenne fêtera le Centenaire de la conquête française de l'Algérie. On chantera la Cantate du Centenaire avec des clichés et des poncifs analogues. La Kahina n'a pas pu l'emporter sur les Arabes, mais la France, elle, a pu le faire, cependant avec « justice », « générosité » et « génie civilisateur ». Les vaincus arabes ne peuvent donc se plaindre: telle serait la morale de l'histoire. Parler de la Kahina revient à saluer la mère patrie en Algérie.

B - Romans

Nous avons trouvé cinq romans consacrés entièrement à la Kahina.

Celui de Magali-Boisnard: *Le Roman de la Kahena d'après les anciens textes arabes* date de 1925³⁹. Un *Roman d'Antar* par G. Rouger a été publié dans la même collection en 1923. Magali-Boisnard, quant à elle, est bien connue de la littérature romanesque de l'époque coloniale⁴⁰.

Dans l'avant-propos, l'auteur cite Mercier et Ibn Khaldoun (les Berbères, fils de Cham, apparentés aux Philistins, passant en Afrique à la suite des guerres avec les Israélites). Il connaît aussi Salluste (divisant le pays en Gétules et Libyens). Lors de l'invasion musulmane, les Berbères se signalent par « la diversité des idolâtries, les facilités du reniement, la tiédeur, la versatilité politique, l'irrésistible inconstance dans l'oeuvre à poursuivre » et « l'inconsciente obstination à toujours retomber dans l'état initial » (p. III), autant d'affirmations, d'ailleurs, parsemant la littérature coloniale et sous-entendant qu'il faut aux Berbères

³⁹ Paris, Edit d'art Piazza, 182 p.

⁴⁰ Cf. notre *Bibliographie de la littérature algérienne des Français*, Paris, C.N.R.S., « Les Cahiers du C.R.E.S.M. », n° 7, 1978, 116 p.

un maître qui sache les gouverner et faire leur bonheur, malgré eux pour ainsi dire.

Dans ce roman, la Kahina s'appelle Dihia, fille de Tabet, fils d'Enfak. Elle est belle, rusée et amoureuse.

La romancière parle d'abord des précurseurs dans cet affrontement Berbères-Arabes: de « Okba le féroce » et de « Koceïla, empereur et roi des Berbères ». A Kairouan, « sur un lit de repos soutenu par deux lions en marbre de Simittu, Koceïla rêvait près du sommeil de Dihia, l'amazone » (p. 35). Ils sont amants, et nous avançons dans l'aventure romanesque: « Ils riaient, lèvres contre lèvres » (p. 37). Ils se font des serments. Magali-Boisnard opte pour le paganisme de la Kahina puisqu'elle la fait jurer « par Guerza », qui selon elle, était l'idole des Djaraoua⁴¹. Il s'agissait d'une idole de cèdre sur un dromadaire noir précédant la reine. Qui était encore cette Kahina?

« Elle n'avait pas trente ans et elle avait déjà vécu toute une vie extraordinaire dès son adolescence. Elle succédait à son père, puis à un roitelet tyran que la confédération des Zénètes lui avait imposé comme époux et qu'elle poignarda, disait-on. On lui connaissait trois enfants, trois fils qui vivaient loin d'elle dans les campements montagnards » (p. 42).

Elle a combattu à Tahouda lors de la défaite de 'Uqba et elle aime Kusaïla, tandis que « lui soudain la désirait violemment ».

On apprend aussi que ses fils naquirent « au hasard d'étreintes éphémères » (p. 83), et que l'un est fils du roi tyran. Mais elle a des difficultés avec ses enfants. Elle adopte Khaled, prisonnier arabe, par le simulacre d'allaitement raconté par tous: un mélange d'huile et de farine sur ses seins nus où Khaled et un des fils viennent poser leurs lèvres. Cette adoption en mécontente quelques-uns, y compris un des fils. Qu'importe! La Kahina tombe rapidement amoureuse de son prisonnier: « Et voici qu'elle devient le guerrier sans cuirasse, un Sanson féminin aux cheveux coupés, elle qui fut Dalila la rusée et la toute puissante » (p. 126).

Les dévastations et les incendies qu'elle ordonne lui valent encore d'autres déboires. Elle incite des Berbères à se rendre à l'ennemi pour avoir la vie sauve

⁴¹ La romancière se sert ici d'une information de Corippus (VI^e siècle) qui est seul à faire mention d'un dieu-taureau, adoré par une peuplade de Tripolitaine sous le nom de Gurzil (ou Geurza ici). Il serait fils du dieu Ammon et d'une génisse (cf. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1913, t. I, p. 244; de même dans M. Leglay, *Saturne africain* (Histoire), Paris, De Boccard, 1966, p. 423. Voir la *Johannide* de Corippus, II, pp. 110-111).

sous la conduite de ses fils, mais on lui apprend que deux de ses fils sont déjà partis car on leur a annoncé faussement la mort de leur mère, celle du prêtre de Guerza et l'incendie de l'idole. Le troisième ira se rendre. Les événements se précipitent. Elle s'enferme dans la citadelle de Thumar pour résister à Hassan. En vain. Poursuivie, elle est rejointe « dans les plaines ravagées et familières, non loin de Barāï ». Là, il y avait un puits. « Alors les Arabes l'égorèrent sur la margelle du puits, comme sur l'autel d'une infernale divinité » (p. 175).

En appendice, Magali-Boisnard donne quelques explications sur *Kahena*: surnom donné par les Arabes à cause du don prophétique et divinatoire, ou, venant de *KHN (Cohen)*, indiquant une hérédité quasi sacerdotale en raison d'ascendants hébraïques. Pour Magali-Boisnard, les Djaraoua viendraient de Cyrénaïque, partis après la révolte des Juifs qui a été réprimée par Marius Talbo envoyé par Trajan. Les Zénètes étaient aussi poussés par les Louata venus des bords du Nil⁴². Quant à Guerza, la romancière pense que les Djaraoua n'ont pas persisté dans le culte de Moïse, mais elle va un peu vite en les faisant adhérer à cette divinité païenne de Tripolitaine. Il est vrai que des auteurs comme Victor Piquet et Emile Masqueray soulignent « l'aisance avec laquelle les Berbères de tous les temps ont appliqué leur versatilité foncière à adopter successivement les cultes les plus divers » (p. 179).

Ainsi donc, ce roman insiste beaucoup sur les amours de la Kahina et revient à la fin sur l'inconstance et la versatilité des « Berbères de tous les temps ». Ce qu'il fallait sans doute démontrer.

Le roman de Rosette et de Jean Bataille: *L'Épopée berbère. El Kahena* date de 1935⁴³. Ce roman historique paraît plus sobre et moins passionnel.

L'héroïne s'appelle Dihya. Les auteurs en parlent à partir de la première victoire sur les Arabes. Ses fils se nomment Djokheran et Babar. Elle adopte Khaled, prisonnier arabe avec lequel elle discute de religion. « Ne serais-tu pas plus heureuse musulmane? » lui dit Khaled (p. 62), tentant quelques avances de prosélytisme. Il est question ici aussi de Gurzil, « le dieu-taureau de pierre noire ». Cependant, les Djaraoua criaient « Adonāï » dans les batailles.

La Kahina a été trahie et elle va succomber: « Mieux vaut mourir puisque ces chiens seront désormais les maîtres » (p. 307). Sa démesure en livrant le pays à la ruine a été sa perte. « Ne vaudrait-il pas mieux accueillir les Arabes

⁴² Ces questions sont loin d'être éclairées définitivement ou d'une façon entièrement satisfaisante. On en est réduit souvent à des hypothèses. Voir *supra* la note 22 sur l'origine des Juifs du Maghreb.

⁴³ Bruxelles, Edit de Belgique, 1935, 307 p.

qui nous viennent en frères? » disaient les opposants (p. 177). C'est ce que firent, en effet, un certain nombre de Byzantins et de Berbères.

Le troisième roman, par ordre chronologique, est celui de Marcelle Magdinier: *La Kahena*, paru en 1953⁴⁴. Sur la couverture qui habille le livre, une jeune femme caracole sur un cheval, tunique flottant au vent et accrochée par des fibules sur la poitrine; en sous-titre: *L'épopée d'une reine berbère*.

La romancière prévient le lecteur qu'il ne faut pas chercher d'exactitude historique dans le récit et qu'elle a brodé en toute liberté mêlant le fictif au réel, « sans autre ambition que de vraisemblance et de poésie » (p. 5). La Kahina appartient à la légende sinon plus qu'à l'histoire de l'indépendance berbère: « son incarnation mythique, la juive Dihia, chef de clan prophétesse et guerrière, a valeur de symbole, parce que son visage farouche est de ceux qu'a modelés la passion de la liberté ». Marcelle Magdinier se place sous l'égide des « maîtres ès sciences africaines: E. F. Gautier, Masqueray, Stéphane Gsell, etc. ». Elle a lu les récits succincts d'al-Bekri et d'Ibn Khaldoun.

L'auteur part de la naissance de Dihia, fille de Thabet, au cœur de l'Aurès à Thumar entre Tighanimine et Babosis en l'an 40 de l'Hégire (p. 7). La famille fait partie des Botr nomades. Et là encore le dieu est Gurzil. Au chapitre II, nous faisons connaissance avec Kusayla des Branès sédentaires. Au chapitre III, Dihia succède à son père comme chef de la tribu des Djaraoua mais c'est Amri qui commande. Autrefois, les Berbères allaient dans le désordre — « cela n'a pas changé », intervient l'auteur — « chaque clan tirant à soi »: « Pour n'avoir pas voulu s'unir, nos pères furent asservis par l'étranger » (p. 39).

La romancière tente de restituer le cadre de vie, les fêtes saisonnières (le Bou — Ini, par exemple), les coutumes, ayant puisé dans les ouvrages d'ethnographie.

Elle s'arrête assez longuement aux combats entre Kusayla et 'Oqba et à la défaite de celui-ci à Tahouda, Zénon l'amant de la Kahina y est tué. Kusayla avant de repartir pour Kairouan conclut une alliance avec la Kahina. Peu de temps après, la Kahina se débarrasse, en le décapitant, de Amri considéré comme tyran par le peuple. Ses troupes partent prêter main forte à Kusayla en difficulté car les Arabes ont repris Kairouan. Kusayla est tué dans un combat. Sekerdid, le lieutenant de Kusayla de la tribu des Aouraba, propose que les Branès s'unissent aux Zénètes. Mais la Kahina s'impose. Elle règne maintenant entourée de

⁴⁴ Paris, Calmann-Lévy, 1953, 250 p.

ses deux fils: Mesraïm qu'elle avait eu de Zénon, et Slimane fils de Amri.

Des années s'écoulaient, les Arabes de Hassan attaquent et sont défaits sur la Meskiana. Un cavalier s'enfuyant est rattrapé. Il a « le menton imberbe, la bouche charnue, les joues lisses et d'immenses yeux noirs follement audacieux » (p. 178). C'est Khaled. Un si beau visage, la Kahina ne pouvait que l'adopter (avec le même cérémonial d'allaitement rapporté aussi par d'autres). Les Zénètes admiraient le geste de la Kahina, mais les Branès y virent « un affront intolérable », tandis que les Grecs latins d'Orient et d'Occident, presque tous chrétiens et qui luttaient avec les Berbères, y virent « une provocation et une coupable folie » (p. 198). Khaled essaie d'attirer Slimane à l'Islam car « Allah veut la conversion des Berbères, fût-ce malgré eux ».

« Khaled était resté pour préparer les voies du Seigneur, pour frayer le chemin à son apôtre au pays des infidèles, ainsi qu'il en avertit celui-ci par un message que Slimane confia à des mains sûres » (p. 209).

Tel un Jean Baptiste qui préparait la venue de Jésus; mais Khaled réalise lui sa mission par l'espionnage. Les Arabes reviennent; « ils ont soif d'or et d'argent » (p. 230). Avant la bataille, la Kahina demande à ses fils de passer aux Arabes: « vous continuerez à servir notre tribu sous le commandement de nouveaux maîtres » (p. 244). Finalement Hassan rejoint la reine des Aurès près du puits fatidique. Le cou renversé sur la margelle, la tête fut tranchée et alla s'engloutir. Or, Hassan devait, la porter au calife. Que dira-t-il donc en terminant le roman? « Je disais, en se baissant pour essuyer son sabre dans l'herbe, que si je veux conserver ma tête sur mes épaules, il ne me reste plus qu'à en trouver une autre à présenter au Khalife » (p. 250).

Que dire d'autre, si l'on reconstitue les dialogues et si l'on veut « broder en toute liberté »?

Bref, ce roman se présente dans la ligne réaliste, avec abondance de détails sur les moeurs et les coutumes supposés des Berbères de l'Aurès en ce temps-là. Apparemment, pas de morale pour finir, sinon qu'on a appris que les Berbères ont été divisés entre eux, ne serait-ce que par l'opposition entre sédentaires et nomades, et que les Arabes déferlaient sur le pays pour y chercher l'or et l'argent.

Le roman de Germaine Beauguitte: *La Kahéna, Reine des Aurès* a paru en 1959, durant la guerre algérienne de libération donc⁴⁵. Sur la quatrième page de

⁴⁵ Paris, édit. des Auteurs, 1959, 159 p.

la couverture, nous lisons en sous-titre: « Héroïne nationale de l'ancienne Berbérie ». Le livre est publié dans une collection significative: « Résurgence ».

Un avant-propos signé par Me Meyer, de la Société des Gens de Lettres et délégué pour l'Algérie du Syndicat des Journalistes et Ecrivains, tente de brosser la situation ancienne du Maghreb. « Nulle part, écrit-il, la France n'a rencontré d'Etat, de nation, au sens réel du mot, mais des Etats orientaux plus ou moins organisés » (p. 7). Cette phrase donne le ton. L'intervention de la France en 1830 transforme donc « le destin de ce pays à qui elle donne, dès 1839, le nom d'Algérie ». « Pour la première fois, depuis de longs siècles, la pacification de ces régions peuplées de tribus turbulentes, est entreprise ». Dès 1857, « l'Algérie du Nord trouve le calme et la paix ». Et encore: « Pour la première fois dans l'histoire, la France a su gouverner les différentes populations de ces territoires » (p. 9). Et l'on continue sur le plan de Constantine et sur une citation de M. Farès, ancien président de l'Assemblée algérienne. Bref, l'avant-propos de ce roman est à la gloire de l'Algérie française. Sans doute le roman lui-même débouchera-t-il sur une conclusion semblable.

La Kahina s'appelle Damia, sa mère Birzil. Elle a tel aspect physique. Sur le plan de la géographie, la romancière cite le Marhadou (*sic*) qui n'est autre que l'Ahmar Khaddou: la joue rose), le Faraoun et le Schellia. Tributaire vraisemblablement des romanciers précédents, elle parle aussi de Zénon, le jeune Grec, qui initie Damia au tir à l'arc. Damia se rend à la « Grotte de Bélier » prier pour que sa mère engendre de nouveau non pas une fille mais un garçon (p. 23). Un fils naît des rapports entre Zénon et Damia. Celle-ci commence à prédire l'avenir, annonçant même à son père Tabeta qu'il sera assassiné. Cet homme, il est vrai, tyrannisait Birzil, sa femme, parce qu'elle avait engendré une fille (d'où la prière de Damia au Bélier de la métamorphoser en homme (p. 24)). Mais Damia est une « kahina »: mieux qu'un mâle! (p. 44), disait d'elle une voix de stentor sortant de la foule.

La Kahina participe au combat de Tahouda où 'Oqba trouve la mort, ainsi que Tabeta. Elle épouse malgré elle le riche Amri. Elle accouche de Slimane, qui devient indicateur des Arabes. Amri lui-même, débauché, vendu aux Arabes et traître, est châtié par la Kahina qui lui tranche la tête. Ce jour-là, Damia « ressemblait plutôt à la Gorgone Méduse » qu'à la reine des Amazones (p. 97).

Le prisonnier arabe, Khaled, est dans ce roman le neveu de l'Emir Hassan, qui envahit l'Ifrikiya. Le beau Khaled, même adopté par la reine, la trahit basement en cachant des messages dans le pain qu'il envoie à son oncle. En outre, il aime Haïza plus que la Kahina: doublement traître alors! Mais la reine par-

donne: « Retourne dans ta patrie, Khaled, et toi Haïza, suis ce jeune et bel Arabe qui sut apprivoiser ton cœur farouche d'Amazone » (p. 125). La Kahina est, en effet, à la tête d'une troupe d'Amazones.

Assiégée dans les ruines de Thysdrus (la romancière place, elle aussi, à El Djem le dernier combat), la Kahina entend une voix qui lui crie: « Rendez-vous! Toute l'Afrique nous appartient! » « Nous ne vous haïssons pas » ... « Il ne vous sera fait aucun mal ». Les Arabes n'en veulent pas à la troupe ennemie, mais à la Kahina, disent-ils. Hassan se mesure à la Kahina en personne et le lecteur a droit à la description du combat à l'arme blanche. La Kahina a sur l'adversaire l'avantage du regard, tel celui de Méduse, que le chef arabe n'ose soutenir. « Soudain, elle se laisse tomber sur la lame tendue de l'Arabe, qui la lui enfonce dans le cœur » (p. 146).

Il lui faut « une sépulture immonde », puisqu'elle haïssait les Arabes. On trouve le puits dont l'eau est empoisonnée. D'un « coup furieux » Hassan tranche le col de la Kahina. « Ainsi fit Persée de la Gorgone Méduse » (p. 148). Et l'Emir de lancer la tête dans le puits où elle va « rejoindre un corps décapité qui n'épouvante plus ».

C'est le chapitre XVII et dernier du roman qui justifie pleinement la thèse de l'auteur, comme l'avait fait déjà l'avant-propos de Me Meyer. Le reste n'est qu'un démarquage arrangé des romans de G. Magdinier et de Magali Boissard. Ce chapitre s'intitule « Rencontres dans l'au-delà ».

Dans la vie éternelle de l'au-delà, elle rencontre d'abord comme « compatriote » un bienveillant vieillard, Saint Augustin, qui lui raconte sa vie. Homme de paix, il est mort « au sein de la guerre ». Puis, la Kahina voit s'avancer un superbe destrier noir bardé de fer, monté par « une belle fille d'armes à la cuirasse resplendissante dont le virginal visage rayonnait à la fois d'énergie et de douceur » (p. 151). Jeanne d'Arc, elle, a réussi à bouter les Anglais hors de France, ce que n'a pu faire la Kahina aux prises avec les Arabes. Le séraphin réceptionnaire du paradis se mêle à la conversation, dit la romancière, et leur assure qu'elles se ressemblent quand même: « Vous êtes soeurs par le don absolu de vos personnes à la patrie » (p. 154). Sans doute, dit encore le séraphin en question, la Kahina a-t-elle péché contre la morale chrétienne, « mais les fins qu'elle poursuivait purifient les moyens qu'elle employa ». L'idéal était le même: « L'Arabe voulait s'approprier l'Aurès, l'Anglais la France ⁴⁶. La guerre contre

⁴⁶ Odette Keun, *Op. cit.* (p. 24), écrivait de son côté: « A la virginité près, elle (la Kahina) semble vraiment avoir été le prototype de Jeanne d'Arc ».

l'un et l'autre était juste ». « Les guerres défensives sont, dans l'ensemble, aussi sacrées que condamnables les guerres de conquêtes ». Augustin intervient alors pour rappeler les persécutions anciennes contre les chrétiens, puis s'adressant à la Kahina: « Depuis ta mort, les Arabes et les Berbères ne sont pas loin de former une seule et même nation avec la Nouvelle France » (p. 155). Plus largement, l'évêque souhaite que tous les peuples s'unissent en une grande famille, banissant la guerre.

Le romain est donc publié en 1959. En somme, le lecteur algérien musulman aurait dû comprendre, si tant est qu'il ait lu le livre à cette époque et que l'auteur l'ait convaincu. Aux pages 152-153, deux photos représentent Alger, avant 1830, qui « donnait asile à d'audacieux pirates » et le port d'Alger en 1959, un des aspects de la « Nouvelle France ». « Comparaison éloquente », lit-on comme commentaire.

Donc ralliez-vous à la France et acceptez « la paix des braves », peut-on ajouter pour demeurer dans la ligne idéologique de ce roman.

Enfin, le cinquième roman, le plus récent, est celui de Roger Ikor: *La Kahina* édité en 1979 ⁴⁷. On a peine à croire que l'auteur, prix Goncourt 1955 pour *Les Eaux mêlées*, ait pu commettre pareille oeuvre à la lourde ironie sur tout ce qui est d'ordre religieux et à l'imagination trop légère en ce qui concerne l'héroïne.

Dans la première partie, l'auteur donne l'impression de vouloir faire le point des connaissances historiques sur la Kahina. Lui-même juif et ayant écrit *Peut-on être juif aujourd'hui* (mais éloigné de toute foi religieuse), accepte que la Kahina soit juive. Ceci lui permet de régler des comptes avec le judaïsme et le christianisme, de soulever quelques questions relatives à l'époque de la Kahina, sur un ton désinvolte ou ridicule avec un vocabulaire « dans le vent » d'aujourd'hui, comme pour le reste de l'ouvrage. « Et voilà pour l'Histoire ». Passez muscade!

Nous avons droit ensuite à quelques souvenirs sur l'Algérie d'hier et à quelques hypothèses et étymologies concernant le Maghreb ancien. Mais tout cela dit sur ce ton léger qui entraîne le lecteur à ne pas le prendre au sérieux même quand l'auteur parle de Homère et de Salluste. A quoi bon alors vouloir faire croire qu'on s'occupe d'histoire: « cette épaisse vase de vérité que notre investigation a remuée » (p. 62)! Que l'auteur donne l'impression de ne pas prendre sa recherche au sérieux c'est peu dire. Le lecteur lui-même, en fin de compte, n'est pas pris au sérieux.

⁴⁷ Paris, Encre, 1979, 212 p.

Dans la deuxième partie, la Kahina nous apparaît au milieu des Djaroua juifs. Belle, elle a besoin d'un homme. L'ancienne lui parle d'adultère, « de femmes engrossées hors mariage par des dieux » (p. 87). Tout est bon pour ridiculiser Jésus ou Moïse. Dans « comment la Kahina devint femme », on la voit coucher avec un guerrier arabe; elle en aura un enfant: « l'enfant d'un ange ou d'une vierge », puisqu'il n'est pas question pour elle d'avouer qu'elle a connu l'Arabe. On appellera le fils: Amrid, c'est-à-dire vassal en tamahaq; « le vassal de l'Ange », explique aux gens l'Ancienne. Celle-ci meurt et la Kahina devient reine.

Une jeune Arabe est faite prisonnière. Interrogée par la Kahina, elle se révèle être un garçon: Khaled ben Yazid déguisé en fille pour échapper à la mort. La Kahina couche avec lui. Les gens jasant, sont scandalisés, disent que la reine est tombée au pouvoir du Maudit « qui avait pris la jolie apparence de Khaled ». En effet, celui-ci la trahira.

Finalement, c'est sur le sentier de la guerre que la Kahina est tuée. Est-ce le vieux et fidèle compagnon Sadder qui la poignarde sur le chemin menant à la bataille ou bien Khaled? Toujours est-il que Sadder plonge sa lame dans le ventre de celui-ci (p. 206). On dira que la Kahina est morte au champ d'honneur, c'est plus glorieux pour la tribu. Quand les Arabes arrivent, on les accueille bien.

Lorsque les Djaroua apprennent que le dieu Mahmoud n'est pas un dieu, mais un prophète, ils s'empressent de se mettre à la page, ironise l'auteur. Ils passent aux Arabes avec armes et bagages et un de leurs chefs s'installe même en Andalousie.

En conclusion, bien des siècles après, « peu d'Arbis montait dans l'Aouras »: quelques percepteurs d'impôts, quelques serviteurs de Dieu pour expliquer les lois de Mahmoud. Quand ils prétendaient que les femmes devaient se cacher le visage et que « c'étaient quasiment des animaux », il arriva que « les sages hommes s'en retournassent eunuques ». Bref, « rien n'avait changé; et la montagne était belle ». Personne n'est pris au sérieux ici, ni les juifs, ni les chrétiens, ni les musulmans, ni les Berbères, ni les Arabes. L'auteur ne s'est privé de rien, pas même de faire parler sabir, de rendre ridicules et de renvoyer ces Chaouias, Arbis et autres à leurs légendes.

Un autre roman paru en 1975 et signé Pierre Cardinal a pour titre *La Kahena* (Paris, Julliard). L'auteur né à Alger a été déchiré par la guerre d'Algérie mais a pris parti pour l'indépendance. Son roman raconte un épisode de la guerre de libération et « la Kahena » ici n'est que le grenier fortifié d'un village de l'Aurès où se réfugient trente maquisards. La Kahena est le lieu de la

résistance finale, mais tout finit dans l'explosion de cette citadelle qu'on croyait immortelle. Seuls sont sauvés trois enfants arabes aux prénoms français, fils d'une Française qui périt comme les habitants du village.

C - Pièces de théâtre

Plusieurs pièces de théâtre ont été publiées en français. Nous n'avons pu lire *La Kahena* (Rouen, 1919) de J. Hilaire, ni *La Kahena* (Paris, 1922) de E. Roudié. Le poète Jean Sénac (1926-1973) a laissé inédite une tragédie: *La Kahena*.

La pièce de Henri Choynet: *La Kahena, reine de l'Aurès* a été publiée en 1896 dans un recueil de l'auteur: *Varia. Touraine, Algérie, Feuilles mortes, suivis de la Kahena, reine de l'Aurès*⁴⁸.

Il s'agit d'une pièce en cinq actes et six tableaux en vers « dédiée à l'Algérie en souvenir des jours heureux que je lui dois ». La Kahena est ici juive de race et de religion. L'auteur nous la présente à un moment décisif, entourée des chefs grecs, romains, berbères. Khaled, son prisonnier, est aussi son amant; il est soigné dans son palais. Le peuple réclame la tête de l'Arabe, mais la Kahena le fait fuir. Lors de la dernière bataille au cours de laquelle les Berbères sont vaincus, Khaled est tué, tandis que la Kahena, elle, s'empoisonne.

Dans un autre ouvrage de *Varia*⁴⁹, le même auteur, dans un poème, *Retour*, consacre quelques vers à la Kahena:

« et l'Aouress (sic) aux grands monts où dort la Kahena ».

Plus loin:

« Elle s'ensevelit dans son puits légendaire
Et mourut, libre encore, comme elle avait vécu » (p. 96).

L'auteur essaie de préciser en note ce que fut la mort de la Kahena: selon les uns, morte les armes à la main, selon d'autres, « morte en s'enterrant vivante dans une grotte de l'Aurès qui porte encore son nom *Bir - Kahena* ».

Une deuxième pièce a été publiée en 1933, celle de Berthe Benichou-Aboulher: *La Kahena, reine berbère*⁵⁰. Cette pièce en trois actes et sept tableaux est en vers. Nous n'avons pas pu la consulter.

⁴⁸ Tours, Deslis, 1896, 235 p.

⁴⁹ *Varia Impressions de France et d'Algérie*, Tours, Rouillé, 1878, 100 p. poèmes.

⁵⁰ Alger, 1933, 112 p.

Enfin, la troisième pièce est récente, puisqu'elle a été publiée en 1977. Elle a été écrite par une Française d'Algérie: Simone Guiramand, *Kahena*, drame historique en quatre actes⁵¹.

Dans l'avant-propos, l'auteur explique avoir découvert l'héroïne dans les textes d'Ibn Khaldoun et avoir, alors, senti naître « en moi une grande sympathie pour cette héroïne, une sorte de communion fraternelle malgré les siècles ». La pièce n'est pas écrite par une historienne ni par une polémiste. « C'est le poète et la femme en moi qui ont été touchés par le beau visage de la Kahéna ». Elle devait être « généreuse et douée de grandes qualités de coeur », puisqu'un seul de ses enfants était réellement le sien, les autres étant adoptés, selon l'auteur. « Ses rêves, ses hésitations, son amour ne sont pas historiques, mais je crois qu'ils sont possibles » (p. 8). L'auteur met en scène Sekerdid qui était lieutenant de Kusayla; Khaled, lui, a bien été fils adoptif de la Kahina. Était-elle de religion juive? C'est une hypothèse avancée par certains, mais dans cette pièce l'héroïne paraît « assez détachée de ses primitives convictions ». Khaled apparaît assez fataliste. S. Guiramand explique qu'il était le seul à témoigner de la religion musulmane, qu'il était plein d'enthousiasme et de passion du fait de sa jeunesse, d'intolérance aussi parfois sans nuances. Sekerdid, lui, voit l'Islam de l'extérieur. Le souhait de l'auteur est que, dans notre époque d'égoïsme et de violence, cette pièce sur la Kahina apporte « un message d'amour, de compréhension et de fraternité » (p. 10).

C'est donc sur les aspects humains que Simone Guiramand insiste au cours de cette pièce. On apprend que la Kahina a été mariée, mais sans avoir pu donner son avis; son mari a disparu. Elle en eut un enfant; depuis lors elle a adopté un jeune Grec, plus tard elle adoptera Khaled, l'Arabe. Des discussions s'engagent sur ce qu'il faut défendre. En effet, un parent de la Kahina, Temzit, lui rétorque qu'il n'a pas à défendre des champs ou des villages comme les Roums, lui un Zénète et non un Branès. S'il le faut, il deviendra musulman.

La Kahina a le coup de foudre pour Khaled qui est l'homme le plus beau et le plus brave qu'elle connaisse. Temzit en est jaloux, lui qui désirait la Kahina. Il rejoint les rangs ennemis après un attentat manqué contre Khaled.

La Kahina a une vision prémonitoire de sa fin: « c'est auprès d'un puits que je dois être tuée ». Khaled l'incite à ne pas combattre, puisque de toute façon les Berbères seront vaincus. Cependant, la Kahina montre sa constance

⁵¹ Tunis, Maison tunisienne de l'Édition, 1977, 112 p.

dans l'élévation de son coeur, ayant soif d'absolu, lui dit même Khaled. Elle confie ses enfants à celui-ci: « par eux, malgré ma mort et la défaite, les Berbères conserveront quelque pouvoir » (p. 110). S'adressant à Khaled: « Adieu mon impossible amour ... Tu m'as donné les seules joies que j'aie jamais connues... N'oubliez pas tout à fait celle qui t'a aimé avec toute la violence d'un premier ... et d'un dernier amour! » (p. 111). L'auteur a rassemblé dans ce dialogue Kahina-Khaled toute la tension du drame amoureux entre deux êtres. Sans doute est-il explicité en des termes d'aujourd'hui, mais la pièce permet à la fois l'exaltation des sentiments et leur dépouillement. Simone Guiramand a voulu saisir cette femme berbère à la pointe extrême de son coeur pour que le spectateur se sente lui-même davantage concerné que s'il sagissait d'un simple récit de la mort de l'héroïne. C'est d'abord et avant tout sur ce plan des sentiments amoureux et humains que le drame se déroule. Et par là, la Kahina nous est rendue plus proche.

Ces quelques oeuvres de fiction, surtout les essais et les romans, montrent quelques points communs: l'amour de la patrie et du sol à défendre contre les envahisseurs, l'inconstance et la versatilité des Berbères, les sentiments humains de la Kahina dans ses amours avec Khaled, son habileté dans le gouvernement mais aussi son erreur avec sa politique de la terre brûlée. Les romanciers ressuscitent le passé; ils s'ingénient à replacer le sujet historique dans le cadre des coutumes et des moeurs de l'époque, faisant presque, à la limite, du documentaire au détriment parfois de l'esthétique ou du plaisir de lire. Il n'en reste pas moins que la figure de la Kahina est mythifiée et amplifiée par l'imaginaire; à la limite parfois du merveilleux et du fabuleux. De quelques éléments historiques que nous possédons, on passe à la figure mythique, au type symbolique et idéalisé.

Le mythe de la Kahina peut être dès lors utilisé à des fins idéologiques. Ainsi dans le roman de Magali-Boisnard (la versatilité des Berbères), dans celui surtout de Germaine Beauguitte glorifiant l'oeuvre de la France en Algérie. En somme, la Kahina à la tête des Berbères demeure une grande figure, mais elle n'a pas su s'y prendre: la France, des siècles après, a su, elle, gouverner et s'attacher le coeur de ce peuple, selon le langage connu de la littérature coloniale. Elle a su unir « Berbères et Arabes » sous son égide. Le roman de Roger Ikor échappe à ces clichés, mais il n'est qu'un amusement de peu de portée. La pièce de S. Guiramand, enfin, écrite de nos jours, ne justifie pas une politique quelconque, l'auteur voulant avant tout montrer la générosité et les qualités de coeur de l'héroïne, sans même la comparer à Jeanne d'Arc ou à Débora.

2) Auteurs algériens

Sans faire d'enquête pour savoir si la tradition populaire a retenu quelque image de la Kahina, mentionnons le thème de 'Oqba chanté par le *meddah*: l'Emir reçoit au pied des massifs de l'Aurès la soumission et les présents de la Kahina. « Les cadavres des mécréants tués par le saint homme formaient une montagne si haute que l'Ahmar Khaddou, confus de sa petitesse, rougit de honte »⁵².

Sur le plan de l'iconographie, dans le livre d'histoire de l'Algérie pour enfants: *Je connais l'Algérie*⁵³, la Kahina apparaît sabre au clair et vêtue d'un grand manteau rouge sur un cheval blanc au galop, avec ses cavaliers casqués et surgissant des gorges de l'Aurès. Elle est jeune et pleine de fougue. Elle finit, cependant, « par succomber sur le champ de bataille, en 702, devant l'imposante armée envoyée par le Calife ». Autre image de la Kahina: cette reconstitution artistique dirigée par Abdelkader Rahmani « selon des descriptions historiques » (?) dans la revue *Nouvelle Acropole* (Paris) en février 1979⁵⁴. L'image est celle d'une femme jeune, brune, d'une beauté sauvage comme on dit (!), coiffée d'une sorte de toque avec des pièces de monnaie en pendentif sur le front. Cette imagination est suggestive: après tout, pourquoi pas?

A – Romans

Un roman en arabe du cheikh Mohammed al-Bachir al-Ibrahim était annoncé en 1931 dans le journal algérois *An-Nûr*, mais il n'a pas été publié: *Riwâya Kâhinat Urâs*. S'il avait paru, ce roman historique aurait été le premier roman algérien en langue arabe, car ce genre littéraire n'apparaîtra vraiment que quarante ans plus tard (si l'on excepte une oeuvre de Redha Houhou en 1947 et le roman d'Abdelmajid ach-Chafii en 1951).

Par contre, dans la littérature algérienne de langue française, nous trouvons le roman de Nabile Farès, *Mémoire de l'Absent* en 1974⁵⁵ qui consacre

⁵² Saadeddine Ben Cheneb, « La chanson arabe et les chansonniers musulmans d'Algérie », *Informations algériennes* (Alger), n° 58 et 59, 15 juillet et 1er août 1941, p. 1169. Dans l'Aurès, l'azria chante: « Mon visage de Kahena la reine/Est plus qu'un appât » (Georges Kerhuel, « Chants et poèmes des Berbères de l'Aurès », *Simoun*, n° 24, février 1957, p. 18, « Chant de l'azria »).

⁵³ Paris, Amicale des Algériens en Europe et Afrique Biblio-Club, 1977.

⁵⁴ N° 46. Dans cette livraison, A. Rahmani fait paraître un dossier: « Qui sont les Berbères? » où, entre autres, l'auteur dénonce les malheurs de la race: « l'individualisme, l'orgueil, l'esprit de clan », etc. (p. 15).

⁵⁵ Paris, Le Seuil, 1974, 234 p. Livre II de « La Découverte du Nouveau Monde ».

quelques pages en pointillés à l'héroïne. En pointillés est une façon de parler de ce style fait d'évocations, d'allusions, d'ellipses, de poèmes où à chaque mot on va à la ligne, etc. Il faut deviner la pensée de l'auteur.

Le romancier nous dit que Dahmane a toujours pensé écrire une sorte de pièce de théâtre sur Malika, la reine, « afin de lui rendre son royaume » (p. 118). « Aux premiers temps de l'Aurès », le pays fut « condamné à une errance de plusieurs siècles »; le temps du monde fut ouvert « par le viol long dur et fou de l'Etranger » (p. 127). Au commencement donc, une trahison, celle de la Kahina qui est poussée, dans cette évocation, devant l'Assistance pour être jugée (p. 138). Son amant Khaled avait atteint le coeur; « c'est ainsi que l'ennemi bouscula l'unité ». Tout est là: « La femme prit homme au-delà de la terre, dans le pays de l'Etranger » (p. 145). Elle a déserté l'olivier « pour la peau dure du bédouin »; « l'amour du grand Koceïla ne peut survivre à la morsure de l'Etranger » (p. 146). Dès lors l'unité du vivre-entre-soi est brisée. « Désormais le pays est ouvert ». « La femme Gardienne du lieu a trompé la vigilance des Dieux: la Kahéna fait l'amour avec l'Etranger: le territoire est redevenu multiple, en une seule fois, dans l'amour de Kahéna » (p. 147). La Kahina doit mourir « après avoir détruit la Maison de l'Amour ».

La mémoire collective porte en elle ce mythe de la Kahina disparue, celle qui a fait éclater la tribu. Depuis cette époque « le pays est devenu plusieurs et le Maghreb est devenu l'histoire de l'impossible royaume berbère » (p. 166). Mais à quoi bon la nostalgie puisque le « nouveau monde » est multiple et pluriel.

Un autre écrivain maghrébin – Marocain cette fois – Mohammed Khaïr-Eddine a aussi évoqué la présence de la Kahina dans *Agadir* en 1967⁵⁶ et dans *Corps négatif suivi de Histoire d'un bon dieu* en 1968⁵⁷.

C'est surtout dans le premier roman que la Kahina apparaît dans la galerie des ancêtres pour faire contre-pied à Hassan II, roi du Maroc. Les ancêtres résident à Marrakech et Agadir, et le roi à Rabat. « Je suis Kahina La Berbère. Les Roumis m'appellent la Reine Serpent de Barbarie. Mais je suis communiste » (p. 57). Elle symbolise la résistance berbère d'autrefois et elle pousse maintenant le peuple à assassiner le roi. *Agadir*, la ville qui a servi de titre au roman, signifie forteresse en berbère. Mais, l'ironie est qu'ici la ville est en ruines, ravagée par le tremblement de terre. Tout a donc été emporté dans la décadence. Et l'appa-

⁵⁶ Paris, Le Seuil, 1967, 143 p.

⁵⁷ Paris, Le Seuil, 1968, 190 p.

rition mythique de la Kahina (comme de Youssef Ibn Tachfin) n'est qu'une pâle consolation. Le passé est éclaté. Ressusciter « l'aigle-femme », la Kahina (*Corps négatif*, p. 118), n'est qu'une séduction formelle. Khaïr-Eddine déclarait qu'il avait fait apparaître l'héroïne « pour symboliser l'émancipation de la femme et aussi pour rappeler la grandeur de l'organisation primitive chez les Berbères: il existait chez eux une véritable démocratie, avec les djemaa »⁵⁸. Mais le mythe ancestral ne sert plus à grand chose; il faut même s'en préserver car on risque de s'endormir dans l'hallucination et le rêve. Le romancier lui oppose un contre-mythe révolutionnaire pour avoir prise sur le présent, puisqu'il « renie les Ancêtres pour construire le futur »⁵⁹. Mais dans *Agadir*, le héros demeure dans l'errance, l'impuissance et l'exil. Le contre-mythe révolutionnaire lui-même est ici « frappé de vanité »⁶⁰.

B - Pièces de théâtre

C'est principalement une pièce de théâtre en arabe qui, jouée à Alger le 27 novembre 1953, revêt dans cette actualisation du thème de la Kahina une grande importance: « Un événement théâtral », écrit un chroniqueur⁶¹ ouvrant « une ère nouvelle », dans le théâtre algérien d'expression arabe. Il s'agit de la pièce d'Abdallah Nekli: *El Kâhina*.

Comment l'auteur présente-t-il l'héroïne? 'Oqba a conduit ses troupes vers l'Atlantique, mais à son retour il est tué près de Biskra par Kusayla, lui-même tué plus tard par les troupes de Zohaïr ibn Qaïs. Dahmia, mère de Kusayla (selon l'auteur)⁶², sur les instances des chefs berbères, prend la tête de la résis-

⁵⁸ Interview, *Algérie-Actualité*, n° 135, 19 mai 1968, p. 13.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Meriem Aldjoun, *La Sémantique de Khaïr-Eddine « Agadir »*, Alger, Institut des langues vivantes étrangères, D.E.A., 1976, p. 122.

⁶¹ Driss Aouner, dans *Progrès* (Alger), n° 5, février 1954, p. 6.

⁶² L'auteur se base sur Ibn 'Abd al-Hakam, dont le récit est le plus sobre et le plus ancien, mais qui est le seul à dire que Kusayla était le fils de la Kahina. L'historien Ch-E. Dufourcq écrit que l'affirmation d'Ibn 'Abd al-Hakam (IX^e s.) mérite que l'on s'y arrête et il développe quelques arguments qui militent en sa faveur (« Berbérie et Ibérie médiévales: un problème de rupture », *Revue historique*, t. CCXL, 1968, pp. 299-302).

Décrivant le Constantinois, Al-Bekri (XI^e s.) parle de Meskiana, bourg situé sur une rivière qui porte aussi le même nom: « Toutes ces localités portent comme une parure le nom de celui qui viendra plus tard, s'il plaît à Dieu » (*Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, revue et corrigée, Paris, A. Maisonneuve, 1965, p. 106). Le traducteur se déclare incapable de comprendre ici l'allusion. Les croyances locales voient dans Meskiana (ou Maskiâna) l'étymologie de « fils de la Kahina » (au

tance aux Arabes. Khaled est ici un officier prisonnier qui tient tête à Dahmia (el Kahina). Il lui expose les buts de l'Islam, face à une féodalité naissante. Avant d'engager la dernière bataille, la Kahina confie ses deux fils Adrar et Ayour à Khaled.

Près de cent personnes étaient sur la scène. Toute la troupe « El Mesrah al-djazaïri » était engagée dans la figuration, Mustapha Kateb jouait le rôle de Khaled, Wahiba celui de la Kahina. Malgré un décor fait pour une autre pièce et des costumes défectueux pour la plupart, dit Driss Aouner⁶³, la pièce franchit les feux de la rampe.

On avoue que la pièce est marquée « beaucoup plus par la légende que par la vérité historique »⁶⁴. Mais son grand mérite a été de « poser un problème historique, évidemment politique » et « d'indiquer ainsi ce que devait être un théâtre algérien »⁶⁵. C'est ainsi que le public algérien musulman l'a reçue.

Le grand moment a été l'affrontement entre Khaled et la Kahina. Dans la scène VII de l'acte II⁶⁶, on apprend que la Kahina fait subir des tortures aux prisonniers arabes pour leur faire dévoiler les forces ennemies de l'Emir Hassan. Khaled « invite courageusement ses camarades » (le langage du chroniqueur est actualisé) à révéler la puissance des Arabes pour faire réfléchir la Kahina. Mais celle-ci est inébranlable et demande même à Khaled pourquoi les Arabes nourrissent autant de haine contre les Berbères. « Que vous ont donc fait les Berbères? » Khaled rétorque que les Arabes ne haïssent et n'humilient personne, mais qu'ils doivent « remplir leur haute mission » celle de libérer l'homme de la servitude de l'homme pour ne servir que Dieu, celle de faire régner ses préceptes qui sont dans le Coran. « Notre mission, Princesse, celle de l'Islam, c'est de soumettre les peuples à Dieu et à sa justice, non aux Arabes et à leurs lois ».

Ils n'ont qu'à rester chez eux, répond la Kahina. Et Khaled de lui expliquer que le Coran est universel, pour toutes les races. Le prisonnier développe son apologétique pour tenter de convaincre ses ennemis. Grégoire, un mercenaire byzantin, parle de perfidie, d'utilisation de la religion comme ruse de guerre. Khaled

singulier *ammi-s al-kahina*, en berbère = « le fils de ... »; et non « les enfants de la Kahina », comme l'écrit Kateb Yacine dans la préface au roman de Yamina Mechakra, *La Grotte éclatée*, Alger, 1979). Quel est ce « fils de la Kahina »? Y aurait-il un rapport entre cette étymologie populaire et la remarque énigmatique d'Al-Bekri?

⁶³ *Ibid.* p. 7.

⁶⁴ *La République algérienne*, n° 10, 11 décembre 1953, p. 4.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Traduction de cette scène par l'auteur dans *Progrès*, n° 5, déjà cité, pp. 3-5.

se défend, montrant que les peuples vaincus fraternisent dans la paix avec les vainqueurs. L'Islam a fait du peuple arabe « le pionnier d'une ère de justice et de fraternité universelles ». Dieu demande de combattre partout les tyrans qui font fi de sa justice. « En somme, vous n'êtes que les libérateurs et des redresseurs de torts ? » conclue ironiquement Aghilas, un conseiller de la Kahina. S'adressant à Khaled: « Que ne jettes-tu bas ton masque d'hypocrisie, avoue que seules les richesses de notre sol ont excité votre envie et vous êtes élancés vers nous en vol de sauterelles ! ».

Le public applaudissait frénétiquement; les observateurs sont unanimes pour dire que les spectateurs participaient pleinement à la tragédie: « C'est là un signe réconfortant ». « Nekli a frôlé le chef d'oeuvre »⁶⁷. La pièce est appelée à devenir « un classique du théâtre arabe »; elle revêt « un caractère cornélien ». Sans doute les acteurs ne connaissaient-ils pas suffisamment leur rôle. Mais qu'importe, ce fut une grande réussite, « un triomphe ». La troupe « El Mesrah al-djazaïri » remet le 1^{er} prix, une médaille d'argent, à Nekli au Cercle franco-musulman⁶⁸. Les journaux sont intarissables. Sur la lancée, on décide d'organiser un concours d'oeuvres dramatiques dans les deux langues française et arabe « et dont le sujet serait de préférence nord-africain, ce qui permettrait de pénétrer davantage dans la compréhension mutuelle de tous les éléments de ce pays »⁶⁹. Les échanges de vues sont menés entre personnalités françaises et algériennes du monde de la culture et des arts.

Il est clair que cette pièce en 1953, un an avant le déclenchement de la guerre de libération, jouait un rôle politique indubitable. Driss Aouner dans *Progrès* (n° 5) fait remarquer que le sujet n'était pas aisé à traiter; il pouvait choquer la susceptibilité des uns et les autres. « On sait que l'idéologie colonialiste a usé et abusé de ce thème [de la résistance berbère] où elle sentait pour elle l'avantage de glisser la division dans notre pays destiné à la fraternité des hommes ». La réaction du public fut un signe de « santé et de maturité politique ». Nekli « a ' vidé ' un complexe en le projetant sur la scène ». Certes, la Kahina a été admirable, « porteuse de l'amour farouche de la liberté » jusqu'au sacrifice suprême, mais Khaled était « tout chargé des valeurs musulmanes du

⁶⁷ *Alger républicain*, 4 décembre 1953.

⁶⁸ *Ibid.* 20 novembre 1953; *La République algérienne*, nouv. série, n° 8, 27 novembre 1953.

⁶⁹ *La République algérienne*, n° 11, 19 décembre 1953, p. 4 « Pour un Prix du théâtre nord-africain », *Alger républicain*, 15 décembre 1943. Voir aussi dans *Progrès*, n° 5, cité, pp. 78-79: Jean Pierre, « A propos du 'Prix du théâtre algérien' », une interview de M. Bachtarzi Mahieddine.

djihâd, mêlant les vertus de persévérance et de dynamisme, d'intelligence et de pénétration au sens de la guerre et à l'âme de la Foi ». En conclusion, nous aboutissons, selon l'auteur, à « la notion cardinale d'Estime »: reconnaissance réciproque des valeurs, confiance de la Kahina en Khaled en lui confiant la garde de ses enfants.

Les Berbères s'étaient bien battus, la Kahina avait été sublime, mais les Arabes devaient gagner puisqu'ils venaient avec la Foi, envoyés par Dieu. Telle est la conclusion que les spectateurs ont dû tirer d'*El Kâhina*, ce que l'auteur avait voulu démontrer.

En 1957, en pleine guerre algérienne de libération, paraissait la pièce de Ahmed Djelloul: *Al Kahina*, pièce-tragédie en quatre actes⁷⁰. Un long exorde explique au lecteur comment l'auteur (sous le nom de Mahmoud) a entendu parler de la Kahina. Il en arrive à la conclusion qu'il pouvait donc, « avoir la fierté, lui, Arabe musulman, de se proclamer descendant des Berbères numides, tout comme un Français issu de la race Gauloise, alors qu'autrefois, au lycée, il ne savait pas que son pays l'Algérie s'appelait la Numidie, il ne savait pas non plus que Jugurtha était le roi patriote qui résista à l'invasion romaine » (p. 16). Faisant des recherches, il a constaté que le monothéisme de la Numidie était du même ordre que celui du Prophète et que la Kahina avait conquis le pouvoir « par sa piété ».

Dans cette pièce, en vers alexandrins, Kusayla est le fils de la Kahina; elle pleure sur sa disparition car « son glaive faisait trembler tout Rome » (l'auteur se trompe puisque l'ennemi était arabe!). Sa conseillère Tsala lui dit d'imiter la ruse de Sidon, de feindre l'amour pour réduire ses prétendants. Elle lui apprend aussi que Khaled, le prisonnier affranchi, conspire et qu'il a déjà fait de nombreuses conversions dans l'entourage de la reine. Dans une confrontation avec Khaled, celui-ci lui annonce que le calife et l'Emir Hassan veulent que le royaume de la Kahina reconnaisse l'Islam « en se rendant à Dieu acquitter le tribut ». Ainsi Dieu l'a voulu, dit-il, tandis que la Kahina refuse d'être « vassale de l'Orient » (p. 39).

Des Berbères changent de camp à mesure que l'ennemi se rapproche. Les deux fils de l'héroïne, Adrar et Your, seront confiés à Khaled car,

« Le khalife, serviteur du Dieu du Ciel

Leur apporte non un joug mais une lumière » (p. 91).

⁷⁰ Paris, Debresse, 1957, 94 p. L'auteur, décédé en 1962, était militant du M.T.L.D.

A la fin de la tragédie, Algéa, la nourrice, tire déjà la morale :

« Tout s'éclaire d'une lumière soudaine!
Celle de la Foi, de l'Islam qui pénètre chez nous
Fêtons sa gloire impérissable, à genoux.
Le fils d'Al Kahana, l'irréductible
A sauvé mon âme de l'Enfer Terrible ».

Tsala l'invite à louer le Clément, le Miséricordieux, tandis que des voix proclament : « Allah est plus glorieux ! Allah est plus glorieux ! ».

Là encore, les Berbères ont bien résisté, mais Dieu était avec les musulmans. Ces Berbères étaient monothéistes, ils ont donc accepté rapidement la foi islamique ; celle-ci les sauvait de l'enfer. Le prosélytisme de Khaled a été récompensé : l'Islam a triomphé. La sacralisation est nette dans cette pièce à la fois politique et religieuse. Dans le contexte de la guerre, si elle avait été jouée, elle n'aurait pu être que reconfortante pour le public algérien musulman. Sa fonction n'était-elle pas de persévérer dans le *djihâd* ?

Une autre pièce de théâtre écrite en arabe relance de nos jours ce thème de la Kahina, celle de Mohammad Ouadih, *Bir al-Kâhina* (Le Puits de la Kahina)⁷¹, parue à Alger en 1974.

Ici Khaled fait prisonnier a été adopté par la Kahina comme fils. Il n'est pas amoureux de la reine mais de sa fille Antinia, car, outre ses deux fils, la Kahina a aussi une fille. Celle-ci est tout à fait gagnée aux idées de Khaled. Il s'agit pour eux de sauver le pays en faisant la paix avec les Arabes. Ceux-ci sont les plus forts, d'ailleurs. Khaled quant à lui affirme entre autres : « Un musulman est obligé de poursuivre le bien des hommes, alors même que ceux-ci ne le perçoivent pas » (p. 21). Le prisonnier arabe cherche naturellement la victoire des siens. Et il n'en est du reste pas blâmé par la Kahina, alors qu'elle fait grief à sa fille et à ses fils de renoncer à se battre contre les Arabes. En effet, ce combat doit avoir une valeur symbolique, même si les ennemis sont les plus forts. Son peuple doit manifester son sens de l'honneur et refuser de faire la paix sans avoir auparavant combattu. Que dit-elle au chef des Arabes ? « Il faut que tu saches que mon peuple est un peuple de héros, et que si j'avais pu je t'aurais brûlé avec tout le pays » (lors de la rencontre à la dernière scène de la pièce).

Khaled a envoyé un message au commandant arabe pour lui assurer que les

⁷¹ Alger, S.N.E.D., 1974, 92 p. pièce en trois actes.

Berbères sont de coeur avec lui et ses troupes et que l'Islam se répandra rapidement parmi eux. Il n'est même pas nécessaire de combattre. Seule, la Kahina ne se rend pas compte de la situation dramatique. Elle est aveuglée, selon l'auteur, par les Byzantins qui sont la cause de tous les malheurs en semant la discorde parmi les Berbères et également entre eux et les Arabes (p. 31).

Khaled qui a rang de fils ne reçoit pas ici la garde des deux fils. Il ne fait pas de prosélytisme et ne rejoint pas les Arabes. Il n'a qu'à les attendre, puisque, selon ce qu'il pense de la situation, les Berbères sont de coeur avec les assaillants.

La Kahina avait donné l'ordre aux Byzantins de couper les arbres et de mettre le feu aux cultures et aux villages pour que les Arabes ne trouvent que des ruines (p. 59).

Finalement, le combat s'engage, puisque la Kahina a refusé de faire la paix. Selon l'auteur, elle oppose aux Arabes des mercenaires byzantins et non des Berbères, puisqu'elle sait que nombreux sont ceux parmi les siens qui sont gagnés aux Arabes et à l'Islam. Elle a béni l'union de sa fille avec Khaled « son chevalier » qu'elle avait vu en rêve venir d'Orient.

Elle ne meurt pas au combat, mais dans un face à face avec le chef des Arabes, celui-ci veut la transpercer de sa lance. En vain. C'est alors que le chambellan de la reine la saisit et se précipite avec elle dans le puits.

Le théâtre accuse les contrastes, grossit les effets et les caractères des personnages. On peut aboutir à un manichéisme facile ; les bons d'un côté, les méchants de l'autre. En fait, dans ces pièces algériennes les Berbères, par exemple, ne paraissent pas infériorisés sur le plan humain. Toutefois, la sacralisation par l'insistance sur l'Islam en tant que religion vient renforcer la victoire arabe. Sans doute, la Kahina est-elle grande et sublime, mais Khaled l'est davantage encore. Un peu comme dans les oeuvres des Français qui font un parallèle entre Jeanne d'Arc et la Kahina : la première l'emporte « forcément » sur la seconde, sur le plan « moral ». N'est-elle pas vierge et envoyée par Dieu ?

Quelques arguments des auteurs ressemblent fort aux arguments de l'époque coloniale, mais maniés à l'envers. La France a réuni « Berbères et Arabes », disait-on, dans la paix et la fraternité. Du côté arabe, on dira que ce sont les peuples vaincus qui fraternisent dans la paix avec les vainqueurs arabes. Abdallah Nekli est toutefois beau joueur : il fait rétorquer à Khaled par Grégoire et Aghilas quelques vérités élémentaires de bon sens dans le contexte politique immédiat. Même en utilisant une foi religieuse, l'invasion d'un pays étranger reste une invasion.

Il n'en demeure pas moins que dans ces pièces, c'est en fin de compte Khaled qui triomphe. Il est le sauveur. La Kahina reste dans les mémoires comme la résistante, mais Khaled, lui, est le héros de et pour Dieu (pour la loi voulue par Dieu pour tous les hommes), tandis que la Kahina est héroïne de et pour la patrie uniquement. Khaled est d'autant plus sauveur, que, dans la pièce de Djelloul, il sauve « les âmes » de « l'Enfer terrible ». La Kahina meurt donc hors du salut⁷², alors que tous les siens arrivent avec un Livre (tandis que les Berbères n'en avaient pas⁷³).

Dans la pièce de Ouadih, Khaled n'a même pas à être à proprement parler prosélyte ou même à trahir la reine, sinon quand même en envoyant un message aux siens. Selon l'auteur, les Berbères étaient musulmans de cœur simplement en écoutant Khaled exposer ses idées. Ils sont donc prêts à accueillir les Arabes, ce qu'il fallait démontrer en somme, de manière à ne pas opposer « Berbères et Arabes » et ne pas raviver quelque polémique. L'utilisation du mythe de la Kahina à des fins idéologiques rejoint celle des Français. Les Français, cependant, valorisaient l'élément berbère les Algériens l'élément arabe.

Le méchant ici, c'est le Byzantin; c'est lui le diviseur (comme le Français le sera plus tard). Et contre les Arabes, la Kahina en est réduite à faire marcher des mercenaires byzantins. Ceux-ci ont disparu historiquement, tandis que les Berbères, eux, ont disparu dans la population arabe, si l'on poursuit la perspective idéologique de la pièce.

On constate un certain nombre de points communs et de différences quand on compare ce que Français et Algériens écrivent sur Khaled. Il est prisonnier et même adopté (considéré comme un fils par Ouadih). Mais ce sont les Français qui en font l'amant de la Kahina, alors que les Algériens répugnent à se lancer, pour diverses raisons, dans cette hypothèse. Les Français insistent aussi, les romanciers du moins, sur son action conspiratrice. Par contre, deux dramaturges algériens le présentent comme prosélyte et gardien des deux fils de la Kahina.

Chacun, d'un côté et d'autre, tire à soi telle ou telle chronique et y ajoute l'image qu'il se fait du héros et ce qu'il entend faire passer comme message, s'il s'agit d'une pièce de théâtre, afin d'atteindre un large public.

⁷² Dans le roman de Germaine Beauguitte, par contre, on retrouve la Kahina au paradis avec Jeanne d'Arc et Saint Augustin.

⁷³ Voir dans le roman de Nabile Farès, *Le Champs des oliviers* (Paris, Le Seuil, 1972, pp. 85-95) les récriminations de l'Ogresse (de la montagne berbère) contre « le livre qui détruisit mon royaume ».

CARACTERISTIQUES DU PERSONNAGE DE KHALED

	Prisonnier	Adopté	Amant de la Kahina	Conspirateur	Prosélyte	Garde les fils	Fuit
<i>Auteurs français</i>							
1° Romanciers:							
Magali-Boisnard	x	x	x				x
Bataille	x	x		x			
Magdinier	x	x	x	x	x		
Beauguitte	x	x	amant d'une autre	x			
Ikor	x	x	x	x			
2° Dramaturges:							
Choisnet	x	x	x				x
Guiramand	x	x	x				
<i>Auteurs algériens</i>							
1° Romancier:							
Farès			« viol » par l'Étranger				
2° Dramaturges:							
Nekli	x				x	x	
Djelloul	x			x	x	x	
Ouadih	x	x	amant de la fille				

CONCLUSION

La Kahina n'est pas la seule femme illustre dont l'histoire algérienne a retenu le nom⁷⁴. Dans le domaine de la guerre et de la résistance, Ibn Khaldoun cite, par exemple, Chimci en Kabylie au XIV^e siècle⁷⁵. En 1724, c'est Euldjia Bent Bou Aziz ben Nacer qui harangue les femmes afin d'encourager les hommes aux combats contre le bey de Constantine. Le Chant des Hanencha perpétue son courage⁷⁶. Plus près de nous, c'est surtout le nom de Lalla Fatma N'Soumeur qui vient à l'esprit: cette héroïne de Grande Kabylie anima la résistance lors

⁷⁴ Voir quelques exemples dans Djamilia Debèche, « Quelques musulmanes illustres de l'histoire de l'Algérie », *Encyclopédie mensuelle d'Outre-mer*, n° 77, janvier 1957.

⁷⁵ *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. I, p. 257 et t. IV, p. 228. Un auteur parle de Chimci comme d'une « Kahena kabyle » (*Liens* (Tizi-Ouzou), n° 6, avril 1958, p. 2).

⁷⁶ Cf. Charles Féraud, « Les Harar, seigneurs des Hanencha », *Revue Africaine*, t. 18, 1874, pp. 212-221, et Maurice Benhazera, « La Jeanne d'Arc des Hanencha », *L'Afrique du Nord illustrée*, n° 297, 8 janvier 1927, p. 8. Les deux auteurs citent le récit de Peyssonnel du 31 janvier 1925, mais chacun donne sa propre traduction du Chant des Hanencha.

de la conquête française en 1854 et en 1856; elle fut capturée le 11 juillet 1857⁷⁷. On cite aussi le nom de Soraya en Kabylie en 1857⁷⁸.

De même que, pendant la guerre de libération, des militants prenaient des noms d'emprunt pour échapper aux poursuites et les choisissaient parfois parmi les glorieux ancêtres, comme pour entrer en gloire: Si Khaled, Jugurtha, de même parfois aujourd'hui on donne comme prénoms aux enfants des noms de glorieux chefs berbères: Jugurtha par exemple, Massinissa, Kossailah ou Kosci-la⁷⁹. Le nom de Kahina a été également attribué⁸⁰. Il y a là alors une volonté de renouer avec un passé berbère prestigieux et qui devient facilement mythique dans l'imagination.

La Kahina en tout cas atteint cette dimension mythique, déjà dans certaines chroniques arabes (comme le remarquait Roger Le Tourneau: « personnages quasi-mythiques »), mais surtout dans les oeuvres de fiction, romans et pièces de théâtre. On immortalise son image en l'héroïsant au centre d'un débat cornélien tant dans ses amours avec Khaled que dans sa tactique face aux Arabes. Si elle apparaît avant tout pour ce qu'elle est historiquement: la résistante, elle paraît encore plus importante à cause du contexte ethno-politique (Berbères-Arabes affrontés à l'époque) et de la justification sous-jacente que revêt le roman ou la pièce de théâtre. La pièce *Bir al-Kâhina* de Mohammed Ouadih est publiée aux éditions nationales algériennes (S.N.E.D.); elle ne peut donc pas avoir d'autre orientation idéologique.

Chacun défend sa thèse: les Français ont utilisé à un moment donné « le

⁷⁷ Voir E. Perret, *Récits algériens*, Paris, Bloud et Barral, 1887, t. II, pp. 131-138; Col. Robin, *Notes et Documents concernant l'insurrection de 1856-57 de la Grande Kabylie*, Alger, Jourdan, 1902, 294 p.; *id.* « Les Imessebelen », *Revue africaine*, t. 18, 1874, pp. 401-412; F. M. Sghir, « Fatma N'Soumeur et la résistance à la conquête française de l'Algérie », *Revue d'Histoire maghrébine*, n° 15-16, juillet 1979, pp. 131-140.

⁷⁸ Cf. le texte de l'Allemand, orientaliste et explorateur, Maltzan, traduit par Michel Habart dans *El Djazairi*, n° 26, 4 février 1965, repris (sans le dire) dans *El Moudjahid*, 29 janvier 1971. Maltzan compare Soraya à une Jeanne d'Arc et la nomme « Judith algérienne ». Quant à M. Habart, il avance que Jeanne d'Arc, si elle était née cinq cents ans plus tard, se serait retrouvée dans les rangs du peuple algérien et non de l'occupant français.

Voir d'autres noms de personnalité de femmes maghrébines dans Ernest Mercier, *La Condition de la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale* (Alger, Jourdan, 1895): ch. V « La femme indigène dans l'histoire de l'Afrique » (pp. 123-134), en particulier pour l'Algérie Lella Om-Hani, fille du bey Redjeb de Constantine au XVIII^e s., ainsi que la docte Aïcha, fille du légiste Omara de Bejaïa au XIV^e s., se distinguant dans les lettres arabes.

⁷⁹ Cf. *El Moudjahid*, 6 mars 1968, et 1^{er}-2 mai 1977, Carnet rose.

⁸⁰ Cf. *El Moudjahid*, 22 mars 1968, Carnet rose.

mythe kabyle », les Arabes ont « estimé » la Kahina. Elle-même en arrive à accepter l'Islam pour ses fils et son peuple (elle confie même ses fils à Khaled chez certains dramaturges). Les pièces de théâtre algériennes ne pouvaient que renforcer la manière de voir arabe traditionnelle dans le public qui assistait aux représentations, dans la mesure où la pièce a été jouée.

Le mythe répond donc à une attente de la société. Il a un retentissement collectif. D'ailleurs, c'est la tradition orale arabe ou berbère qui le façonne, l'amplifie. L'épopée de la Kahina est comme intégrée dans la conscience collective. Elle est prise en charge comme l'épopée de 'Oqba et de Hassan. Nous y trouvons le même courage, le même sublime, le même sacrifice, colorés cependant chez Khaled et les Arabes musulmans par « les valeurs musulmanes du *djihâd* ».

Pas de complexe donc à mettre en lumière les qualités de la Kahina berbère (le complexe a été « vidé » sur la scène par Nekli, disait un chroniqueur). Mais ne serait-ce pas parce que, dans ces pièces algériennes (musulmanes), tout se passe comme si on avait fait de la Kahina une Berbère implicitement musulmane, prête à se convertir comme le feront effectivement ses troupes? A la limite, elle se battrait uniquement pour l'honneur (il faut au moins montrer auparavant qu'on sait se battre!). Bref, elle est « des nôtres »; elle n'est plus alors dangereuse. En tout cas, elle est bien de la « race » des héros. Et donc, sur ce plan-là aussi elle est « des nôtres ».

Mythe et épopée de la Kahina, cette perspective montre que l'exaltation de l'héroïne est exploitée selon l'idéologie et la politique de l'écrivain afin d'édifier et de fortifier les lecteurs et/ou les spectateurs dans leur propre idéologie⁸¹.

⁸¹ De temps en temps, la presse algérienne fait paraître un article sur les héroïnes. Ainsi pour la Kahina dans *El Djazairia* (édit. arabe), n° 4, mai 1970, un article signé Zhor Ounissi; *ibid.* (édit. française), n° 73, 1979, « El Kahena, reine des Aurès » par Cherifa Benabdessadok (pp. 47-48): « 25 ans après le déclenchement de la lutte armée contre le colonialisme français, il n'est pas inutile de parler de la Kahena, même si les luttes qui s'opéraient à l'époque n'avaient ni les mêmes enjeux ni les mêmes protagonistes ». De même pour Lalla N'Soumeur: *Révolution et Université*, n° 1, mai 1966, p. 21, article sur « Les Moussebiline » de Djezaïr Mahmoud; *Bulletin des Anciens Moudjahidines*, n° 3, février 1963; *Algérie-Actualité*, n° 435, 17 février 1974: rubrique « Réponse à tout », par Mme Alima.

BIBLIOGRAPHIE

- al-Bachir al-Ibrahimi, Mohammed, *Riwāya Kāhinat Urās*, roman inédit (annoncé en 1931 dans *An-Nūr*).
- Albouy, Pierre, *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris, A. Colin, 1969, coll. « U2 », 340 p.
- Aldjoun, Meryem, *La Sémantique de Khaïr-Eddine: « Agadir »*, Alger, Institut des Langues vivantes étrangères, 1976, D.E.A., 130 p. (ronéo).
- Alima, Mme, « Lalla Fatema N'Soumer », *Algérie-Actualité*, n° 435, 17 février 1974 (rubrique « Réponse à tout »).
- Aouner, Driss, « Un événement théâtral: El Kahina », *Progrès*, n° 5, février 1954.
- Barbèris, Pierre, « Napoléon: structures et signification d'un mythe littéraire », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 5-6, septembre-décembre 1970.
- Bataille, Rosette et Jean, *L'Épopée berbère. El Kahena*, Bruxelles, Edit. de Belgique, 1935, 307 p.
- Beauguitte, Germaine, *La Kahéna, Reine de l'Aurès*, Paris, édit. des Auteurs, 1959, 159 p.
- Benabdessadok, Cherifa, « El Kahena, reine de l'Aurès », *El Djazaïria*, n° 73, 1979.
- Bencheneb, Saadeddine, « La chanson arabe et les chansonniers musulmans d'Algérie », *Informations algériennes*, n° 58 et n° 59, 15 juillet et 1^{er} août 1943.
- Benhazera, Maurice, « La Jeanne d'Arc des Hanencha », *L'Afrique du Nord illustrée*, n° 297, 8 janvier 1927.
- Benichou-Aboulker, Berthe, *La Kahena, reine berbère*, Alger, 1933, 112 p.
- Boulanger, Jules, « Une reine berbère, La Kahena », *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, n° 91, 4^e trim. 1922.
- Brune, Jean, *Cette Haine qui ressemble à l'amour*, Paris, La Table ronde, 1961, 706 p.
- Cardinal, Pierre, *La Kahena*, Paris, Julliard, 1975, 157 p.
- Cazes, D., *Essai sur l'histoire des Israélites de Tunisie*, Paris, Durlacher, 1888, 211 p.
- Choisnet, Henri, *Varia. Impressions de France et d'Algérie*, Tours, Rouillé, 1878, 100 p.; *Varia. Touraine, Algérie, Feuilles mortes, suivis de la Kahena, reine de l'Aurès*, Tours, Deslis, 1896, 235 p.
- Chouraqui, André, *La Saga des Juifs en Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1972, 395 p.
- Corippus, Flavius, *Johannides*, VI^e s.
- Debèche, Djamilia, « Quelques musulmans illustres de l'histoire de l'Algérie », *Encyclopédie mensuelle d'Outre Mer*, n° 77, janvier 1957.
- Déjeux, Jean, *Bibliographie de la littérature « algérienne » des Français*, Paris, C.N.R.S., « Cahiers du C.R.E.S.M. », n° 7, 1978, 116 p.
- Djelloul, Ahmed, *Al Kahana*, Paris, Debresse, 1957, 94 p.
- Dufourcq, Charles-Emmanuel, « Berbérie et Ibérie médiévales: un problème de rupture », *Revue historique*, t. CCXL, 1968.
- Eisenbeth, Rabbin, *Le Judaïsme nord-africain. Etudes démographiques sur les Israélites de Constantine*, Constantine, 1931.
- Farès, Nabile, *Le Champ des Oliviers*, Paris, Le Seuil, 1972, 230 p.; *Mémoire de l'absent*, Paris, Le Seuil, 1974, 234 p.
- Féraud, Charles, « Les Harar, seigneurs des Hanencha », *Revue africaine*, t. 18, 1874.
- Fournel, H. *Les Berbers. Etude de la conquête de l'Afrique par les Arabes*, Paris, Impr. nationale, 1875, t. I, XX-609 p. et t. II, 381 p.
- Gautier, E. F. *Le Passé de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 1952, 457 p.
- Gsell, Stéphane, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1913, t. I, 544 p.
- Guiramand, Simone, *Kahena*, Tunis, M.T.E., 1977, 112 p.

- Hilaire, J. *La Kahena*, Rouen, 1919.
- Hirschberg, Haim Zeev, *Histoire des Juifs en Afrique du Nord*, Jérusalem, t. I, 1965 et t. II, 1969 (en hébreu).
- « Hommage à Lalla Fatma N'Soumer », *Bulletin des Anciens Moudjahidines*, n° 3, février 1963.
- Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Alger, Impr. du Gouvernement, t. I, 1852, 480 p. trad. de Slane.
- Ikor, Roger, *La Kahina*, Paris, Encre, 1979, 212 p.
- Je connais l'Algérie*, Paris, Amicale des Algériens en Europe, 1977, n. p.
- Julien, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord de la conquête arabe à 1830*, 2^e édit. revue et mise à jour par Roger Le Tourneau, Paris, Payot, 1952, 367 p.
- Kaoui, Abdeljelil, *La Tunisie et son image dans la littérature française du 19^e siècle à la première moitié du 20^e (1801-1945)*, Tunis, S.T.D., 1975, 218 p.
- Kerhuel, Georges, « Chants et poèmes des Berbères de l'Aurès », *Simoun*, n° 24, février 1957.
- Keun, Odette, *Les Oasis dans la montagne*, Paris, Calmann-Lévy, 1919, 329 p.
- Khaïr-Eddine, Mohammed, *Agadir*, Paris, Le Seuil, 1967, 143 p.; *Corps négatif suivi de Histoire d'un bon dieu*, Paris, Le Seuil, 1968, 190 p.; Interview, *Algérie-Actualité*, n° 135, 19 mai 1968.
- Leglay, M. *Saturne africain (Histoire)*, Paris, De Boccard, 1966, 522 p.
- Le Tourneau, Roger, « Le Moyen Age et les Temps modernes », *Vingt cinq ans d'Histoire algérienne, 1931-1956*, *Revue africaine*, t. C, 4956.
- Lewicki, Tadeusz, « Prophètes, devins et magiciens chez les Berbères médiévaux », *Folia orientalia*, t. VII, 1966.
- Magali-Boisnard, *Le Roman de la Kahena d'après les anciens textes arabes*, Paris, édit. d'art Piazza, 1929, 182 p.
- Magdinier, Marcelle, *La Kahena. L'Épopée d'une reine berbère*, Paris, Calmann-Lévy, 1953, 250 p.
- Mahmoud, Djezaïr, « Les Moussebiline », *Révolution et Université*, n° 1, mai 1966.
- Maltzan, « Soraya, jeune, héroïne algérienne de 1857 », *El Djezaïri*, n° 26, 4 février 1965 et *El Moudjahid*, 29 janvier 1971, trad. de l'allemand par Michel Habart.
- Marçais Georges, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris, Aubier, 1946, 310 p.
- Marçais, William, *Compte rendu des Siècles obscurs du Maghreb* de E. F. Gautier, dans *Articles et conférences*, Paris, A. Maisonneuve, 1961, 247 p.; « Comment l'Afrique du Nord a été arabisée: l'arabisation des villes », *Annales de l'Institut d'Etudes orientales*, t. IV, 1938 et « l'arabisation des campagnes », *ibid.* t. XIV, 1956; « Un siècle de recherches sur le passé de l'Algérie musulmane », *Histoire et Historiens de l'Algérie*, Paris, Alcan, coll. du Centenaire, 1931, pp. 139-176.
- Mercier, Ernest, « Episode de la conquête de l'Afrique par les Arabes, Les héros de la résistance berbère: Kocēila, La Kahana », *Recueil de Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, t. 22, 1882; *Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie)*, Paris Lerous, 1880, t. I, 444 p.; *La Condition de la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale*, Alger, Jourdan, 1895, 157 p.
- Monceaux, Paul, « Les colonies juives de l'Afrique romaine », *Revue des Etudes juives*, 1904, repris dans *Les Cahiers de Tunisie*, t. XVIII, n° 71-72, 3^e et 4^e trim. 1970.
- Nahon, Gérard, « Le Judaïsme algérien de l'Antiquité au décret Crémieux », *Les Nouveaux Cahiers*, n° 29, été 1972.
- Nekli, Abdallah, *El Kahina*, 1953, trad. de l'acte II, scène VI dans *Progrès*, n° 5, février 1954.
- Ouadih, Mohammed, *Bir al-Kāhina*, Alger, S.N.E.D., 1974, 92 p. (en arabe).
- Ounissi Zhor, « Namūdaj qadīm », *El Djazaïria*, n° 4, mai 1970 (en arabe, article sur La Kahena, modèle ancien de femmes illustres de l'histoire de l'Algérie).
- Perret, E. *Récits algériens, 1848-1886*, Paris, Bloud et Barral, 1887, t. II, 489 p.
- Pierre, Jean, « A propos du prix du théâtre algérien », *Progrès*, n° 5, février 1954.

- Piquet, Victor, *Les Civilisations de l'Afrique du Nord*, Paris, A. Colin, 1921, 398 p.
- Procopé, *De bello vandalico*, VI^e s.
- Rahmani, Slimane, « Qui sont les Berbères? » (plusieurs articles), *Nouvelle Acropole*, n° 46, février 1979.
- Robin, Col. *Notes et documents concernant l'insurrection de 1856-57 de la Grande Kabylie*, Alger, Jourdan, 1902, 294 p.; « Les Imessebelen », *Revue africaine*, t. 18, 1974.
- Roudié, E. *La Kahena*, Paris, 1922.
- Rouger, G. *Roman d'Antar*, Paris, édit. d'art Piazza, 1923, 182 p.
- Sellier, Philippe, *Le Mythe du héros*, Paris, Bordas, coll. « Thématique », 1970, 208 p.
- Sénac, Jean, *La Kahena*, tragédie inédite.
- Sghir, F. M., « Fatima N'Soumeur et la résistance à la conquête française de l'Algérie », *Revue d'Histoire maghrébine*, n° 15-16, juillet 1979.
- Simon, Marcel, « Le judaïsme berbère dans l'Afrique ancienne », *Revue d'Histoire et de philosophie religieuse*, 1946, t. XXVI.
- Stora-Sudaka, Hélène, « Premières migrations juives en Berbérie. Une Débora berbère: La Kahana », *Société de conférences juives d'Algérie, Bulletin*, n° 3, 1928-1929.
- Talbi, Mohammed, « Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman (62-196/682-812): L'épopée d'al-Kahina », *Les Cahiers de Tunisie*, n° 73-74, t. XIX, 1^{er} et 2^{ème} trim. 1971; « Kahina (al) », *Encyclopédie de l'Islam*, nouv. édit. t. IV, pp. 440-442.
- Tharaud, Jérôme, et Jean, *Les Cavaliers d'Allah*, Paris, Plon, 1935, 261 p.
- Une Jeanne d'Arc africaine. Episode de l'invasion des Arabes en Afrique: *La Kahena*, Paris, J. André, s.d., 31 p.
- « Une Kahena kabyle: Chimci » (extrait d'Ibn Khaldoun), *Liens (Tizi-Ouzou)*, n° 6, avril 1958 (ronéo)

FONTI ICONOGRAFICHE E LETTERARIE
PER UNA STORIA URBANA DI ALGERI NEL XVI SECOLO

FEDERICO CRESTI
(Roma)

a) Il sedicesimo secolo costituisce nella storia urbana di Algeri un periodo particolarmente importante: è all'inizio di questo secolo, infatti, che la dominazione turca si instaura sulla città, accompagnata da uno sviluppo straordinario che farà di Algeri la capitale del Magreb centrale. Sviluppo commerciale, sviluppo demografico: sviluppo urbano, dunque, che afferma la potenza della città barbaresca soprattutto nella seconda metà del secolo, cosicché possiamo dire con Fernand Braudel che il decennio 1560/1570 è quello della « première et prodigieuse fortune d'Alger » e che gli anni che vanno dal 1580 al 1620 vedono la « seconde et toujours prodigieuse fortune » della città¹.

Da un punto di vista strettamente architettonico e urbanistico non possediamo moltissimi elementi di conoscenza sull'Algeri anteriore al XVI secolo. Il suo edificio più illustre era la Grande Moschea, costruita nel periodo Almoravide, e la sola altra costruzione che ancora rimane dall'epoca arabo-berbera, la moschea di Sidī Ramadān, appare in confronto alla prima come una sala di preghiera piuttosto misera. L'estensione della città era sicuramente minore di quella raggiunta in seguito sotto la dominazione turca, e la densità delle costruzioni all'interno delle sue mura era molto più debole². Un vero e proprio porto non esisteva ancora,

¹ F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1976 (3^a ed.), p. 203 e 205

² Sulla storia urbana di Algeri nel periodo che ha preceduto la dominazione turca esistono vari studi di scuola francese. Ci limiteremo qui a ricordare il capostipite di questi lavori: A. Devoulx, *Etude archéologique et topographique sur Alger*, in « *Revue Africaine* », 1875-1876. Su questo argomento vedi anche: F. Cresti, *Note sullo sviluppo urbano di Algeri dalle origini al periodo turco*, in « *Studi Magrebini* », XII/1980.

e gli isolotti che avevano dato il loro nome alla città non erano ancora stati riuniti alla terraferma anche se lo scalo di Algeri restava uno dei più frequentati in questo tratto della costa mediterranea.

Gli scrittori arabi, soprattutto i geografi, descrivono la città tra il decimo ed il sedicesimo secolo con immagini brevi, spesso stereotipe: parlano della sua importanza dal punto di vista commerciale (Ibn Ḥawqal, al-Idrīsī), citano molto spesso le sue sorgenti d'acqua dolce (Ibn Ḥawqal, al-Idrīsī, il « *Kitāb al-Istibṣār* », Abu'l-Fidā), ignorando quasi totalmente tutto ciò che riguarda la forma urbana, l'organizzazione spaziale e architettonica della città. Soltanto al-Bakrī sottolinea l'esistenza delle rovine dell'antica Icosium all'interno della città, imitato in seguito dall'autore del « *Kitāb al-Istibṣār* ».

La situazione cambia nel XVI secolo: la diffusione della stampa in Europa, l'importanza che la città comincia ad assumere nella politica delle potenze mediterranee, l'ulteriore sviluppo della corsa e l'attenzione che ciò suscita nei paesi cristiani generano una letteratura relativamente abbondante sulle cose di Algeri e più in generale del Magreb, e ci forniscono molte informazioni sulla città³.

b) La prima tra le descrizioni di Algeri che ci siano pervenute è quella di al-Ḥasan ibn Muḥammad al-Wazzān, conosciuto in Europa sotto il nome di Leone

³ In questo saggio abbiamo cercato di riunire e di confrontare le descrizioni (letterarie e iconografiche) di Algeri in questo periodo. Alcune di queste descrizioni sono state ristampate nel secolo scorso ed all'inizio del nostro secolo, soprattutto dalla « *Revue Africaine* » di Algeri, altre sono meno conosciute, anche se a volte sono citate da autori moderni.

Un lavoro di archivio sulle fonti manoscritte, soprattutto negli archivi turchi, potrebbe aggiungere nuove tessere al mosaico della storia urbana di Algeri. Per quanto riguarda gli archivi europei, diversi studiosi ci informano dell'esistenza di documenti inediti negli archivi spagnoli di Simancas: F. Braudel cita una *Relación de F.co Gasparo Corso... de Argel* del 1569 e ancora una *Relación del Estado de la ciudad de Argel en 1600* di Antonio de Castañeda, assieme a diversi piani della città (in: *La Méditerranée...*, op. cit., p. 203 e seguenti); altri piani di Algeri che rimontano all'epoca della spedizione di Carlo V (1541) ed al 1563 sono citati da G. Ortiz de Montalvan (in: *Archivo general de Simancas, Actes du 2^e congrès national des Sciences Historiques, Alger, 1932*). Successivamente, una veduta di Algeri nel 1563 dagli archivi di Simancas (probabilmente la stessa citata da Ortiz de Montalvan) è stata pubblicata da F. Braudel (op. cit., 2a ed., t. 2, p. 193) e da E. Guidoni (*La città europea*, Milano, 1978, p. 62).

Ancora per quanto riguarda l'iconografia, Gramaye (1622) cita a proposito delle sue fonti su Algeri un « *iconismum anno 1592 in Hispanis editum* » che non siamo riusciti a ritrovare.

Dato l'interesse che la Spagna rivolgeva a questa regione al fine di controbattere l'influenza che il « *Gran Turco* » vi aveva assunto in seguito all'atto di vassallaggio di Ḥayr al-Dīn nei confronti della Porta Ottomana, gli archivi spagnoli dovrebbero essere i più ricchi tra quelli dei paesi che avevano rapporti con Algeri nel XVI secolo.

Africano⁴. Benché la sua opera di descrizione geografica dell'Africa allora conosciuta sia stata pubblicata per la prima volta a Venezia nel 1550, il capitolo su Algeri che essa contiene si riferisce al 1515, anno in cui egli visitò la città nel corso di un viaggio da Fez a Tunisi.

Algeri aveva allora impressionato favorevolmente Leone, che descrive « le sue mura... bellissime e fortissime, e fabbricate di grosse pietre »; quasi tutto il circuito della mura – aggiunge – è stato ricostruito utilizzando le pietre di Tamendufust, una antica città romana le cui rovine si trovavano non lontano.

All'interno delle mura Leone nota « un bellissimo tempio e molto grande », la Grande Moschea, situata in posizione magnifica sulla sommità della scarpata delle mura che difendono la città dalla parte del mare. Egli ci dice che all'interno della mura ci sono « belle e ordinate piazze »: è un dettaglio, questo, da sottolineare, dato che la maggior parte degli autori della seconda metà del '500 che ci parlano di Algeri sottolineano l'assoluta mancanza di piazze e sono profondamente colpiti dalla mancanza di spazi aperti, a tal punto che Diego de Haëdo paragonerà la città a una « *piña muy unida* » circa sessanta anni dopo il passaggio di Leone. È probabile che in questo lasso di tempo, essendo la popolazione della città fortemente aumentata, gli spazi liberi fossero stati a poco a poco assorbiti ed occupati dalle nuove costruzioni.

All'inizio del secolo l'armata spagnola aveva costruito di fronte ad Algeri una fortezza che doveva controllare la città: Leone la descrive rapidamente come una « bella e gran fortezza... sopra uno scoglio che è dirimpetto alla città ». Il Peñon – così la chiamavano gli spagnoli – non ebbe lunga vita, ma diverse cronache ci permettono di tracciare con precisione la sua storia. Si legge nella Cronaca di Orano di Suarez Montanès:

« El conde Pedro Navarro mandò hacer un castillo en un peñoncillo que esta frente de la ciudad de Argel, la qual fuerça se encargò a Diego de Vera, capitan de la armada del mar Mediterraneo, y la fabricò a bene placito y voluntad de todos los Moros de la Ciudad, ayudando a trabajar con materiales de la tierra firme »⁵.

⁴ La « *Descrittione dell'Africa* » che Leone Africano terminò di scrivere in Italia intorno al 1526 fu pubblicata a Venezia per la prima volta nel 1550 nella raccolta delle « *Navigazioni e viaggi* » di G.B. Ramusio. Le notizie su Algeri si trovano nei capitoli XXVI e XXIX della « *Descrittione* ».

⁵ « Il conte Pedro Navarro mandò a costruire un castello su un piccolo scoglio che si trova di fronte alla città di Algeri, e ne dette l'incarico a Diego de Vera, capitano dell'armata del Mediterraneo, che lo costruì col beneplacito e l'accordo dei Mori (degli abitanti) dalla città che lo aiutarono nel lavoro

La versione di Leone Africano a proposito della costruzione del Peñon differisce notevolmente da quanto racconta Montanès: egli ci dice infatti che la fortezza fu costruita durante l'assedio della città da parte dell'armata spagnola, che aveva costretto in seguito gli abitanti a chiedere una tregua di dieci anni. In realtà gli abitanti di Algeri, dopo la presa ed il saccheggio di Bugia (Biḡāya) ad opera dell'armata spagnola, temendo di subire la stessa sorte degli abitanti di questa città, si videro costretti a firmare con la Spagna un trattato di capitolazione: tra le condizioni poste dagli spagnoli si trovava la costruzione della fortezza, posta in modo tale da poter controllare Algeri ed impedire la ripresa della corsa.

Certamente gli spagnoli non si limitavano ad una funzione di controllo, ed intralciavano con la loro presenza il commercio della città. Non potendo più approfittare della porzione di costa protetta dagli isolotti, le navi più grandi che facevano scalo ad Algeri erano costrette a gettare l'ancora in una piccola ansa, chiamata « Palma », a sud di Bāb 'Azūn⁶, mentre le imbarcazioni più leggere erano tirate in secco su una spiaggia che si trovava a nord della città, dove la fiumara che dava il nome a Bāb al-Wēd sboccava nel mare; ma in tutti e due i casi le navi non si trovavano al sicuro, poiché né l'una né l'altra spiaggia erano al riparo dei venti⁷.

Attaccato da Ḥayr al-Dīn « Barbarossa » che gli abitanti di Algeri avevano chiamato in aiuto, il Peñon fu espugnato nel 1529. Nella descrizione di un agente degli spagnoli che aveva assistito alla battaglia si legge che « il minareto della moschea (si tratta sicuramente della Grande Moschea, la più vicina al Peñon) era stato distrutto dai colpi di cannone degli assediati. Dopo la presa del Peñon gli spagnoli scampati dalla battaglia furono condannati a ricostruire il minareto »⁸.

In una cronaca lo stesso episodio viene così descritto:

« Fin dai primi colpi di cannone degli attaccanti, gli spagnoli fecero una scarica generale della loro artiglieria e moschetteria ed i loro colpi demolirono una parte della città, ed in particolare i minareti, che erano il bersaglio preferito dei loro tiri »⁹.

(di costruzione) portando materiali dalla terraferma » (cit. da E. de la Primaudaie, *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique (1506-1574)*, in « *Revue Africaine* », 1875, p. 32-33).

⁶ Nell'immagine della città pubblicata da Du Pinet nel 1564, di cui parleremo in seguito, la porta Bāb 'Azūn è chiamata « Porta Palma ».

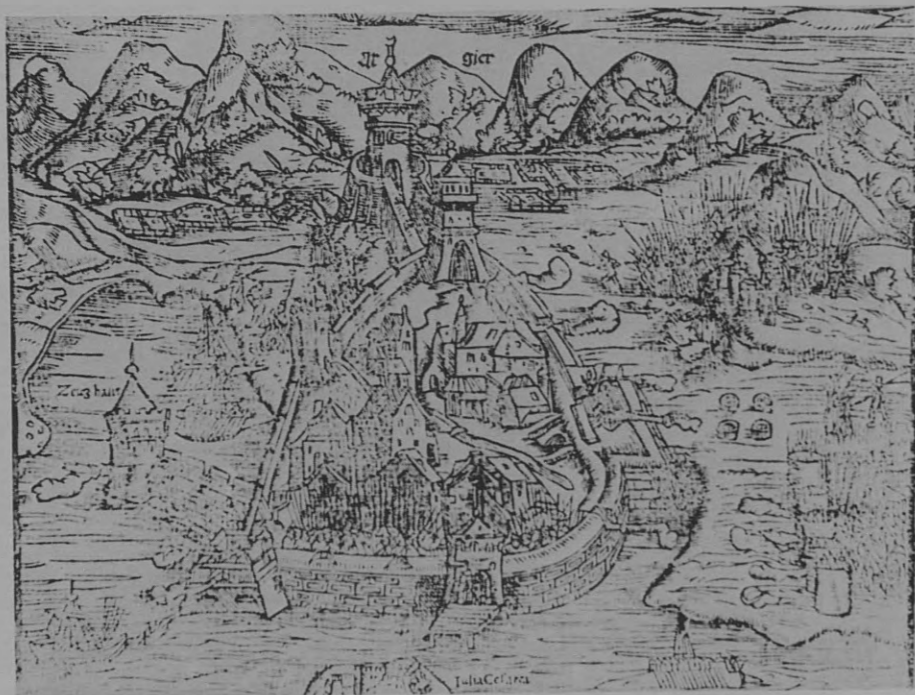
⁷ Cfr. Fray Diego de Haëdo, *Topographia e Historia general de Argel*, Valladolid, 1612.

⁸ E. de la Primaudaie, *op. cit.*, p. 35.

⁹ *Chronique de la Régence d'Alger traduite d'un manuscrit arabe intitulé El-Zohrat El-Nayerat par A. Rousseau*, Alger, 1841, p. 25.



« Algeri ». Incisione di scuola italiana pubblicata a Lione nel 1564; da G. Esquer, *Iconographie historique de l'Algérie*, Paris, 1929.



«Algier». Incisione di scuola tedesca, 1550 circa; da S. Münster, *Cosmographie*, Basilea, 1550.



«Algieri». Incisione italiana del 1541 attribuita ad Antonio Salamanca; Musée des Beaux Arts, Algeri.



Algieri, 1563. Disegno degli Archivi di Simancas; da F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1966.



« Algerii saracenorum urbis fortissimae imago ». Incisione veneziana del 1570 o 1571; da G. Braun, *De praecipuis totius universi urbibus liber secundus*, Colonia, 1575.

Dunque, non soltanto gli edifici religiosi, ma anche una parte della città subì gravi danni nel corso di questa battaglia.

Dopo la presa del Peñon uno dei primi interventi urbani del potere turco che si era da pochi anni installato ad Algeri fu quello di riunire gli isolotti alla terra ferma, utilizzando in parte le pietre del Peñon e creando così la gettata principale del porto.

c) La spedizione organizzata nel 1541 da Carlo V, finita in un disastro per il potente esercito e per la flotta che erano stati riuniti dall'Imperatore, risveglia in Europa l'interesse per Algeri che assume da allora fama di città inespugnabile¹⁰.

Negli archivi di Simancas, in Spagna, esistono diverse lettere inviate da Algeri che, in previsione dell'attacco spagnolo, informano sulla situazione della città¹¹: queste lettere contengono soprattutto informazioni di carattere militare sulle fortificazioni, sull'armamento delle piazzeforti etc.

Paolo Giovio, che era a quell'epoca in stretto contatto con la corte imperiale, inserisce nel secondo libro delle sue *Historiae* una rapida descrizione della città, che egli peraltro non aveva mai visto personalmente. La città ha la figura di un triangolo disposto verticalmente sul fianco di una montagna, e sul vertice superiore di questo triangolo risalta per il suo biancore una piccola fortezza, simile ad una torre di guardia:

« Oppidi moenia sensim educta in colles ad meridiem ita molli flexu cuneantur, ut erecti trianguli faciem procul ostendant: in summo enim fastigio propugnaculum inductae calcis albo conspicuum ad parvae arcis et speculae similitudinem exurgit »¹².

¹⁰ Questa fama di inespugnabilità durerà fino al XIX secolo, più volte sottolineata dagli autori che descrivono la città, fino a divenire un fatto proverbiale, uno degli attributi della città stessa, e il fallimento clamoroso di Carlo V nella sua spedizione ne sarà origine e conferma. Ecco per esempio come tutto ciò è fissato lapidariamente nelle poche righe che un geografo del '600 dedica ad Algeri: « Algira, urbs magna et prope munita ... celebris est naufragio Caroli V, tristi christianorum captivitate, et piraticis excursionibus turcorum. Hodie ita praesidiis formata est, ut humana ope vix possit expugnari » (Atlas novus sive theatrum orbis terrarum... tomus tertius. Amstelodami apud Joannem Janssonium. Anno MDCXXXVII).

O ancora in un'altra opera del XVII secolo: « Algerium, emporium satis nobile at turcarum piratica infame, christianis mancipiis refertissima. Urbs ipsa moenibus, arcibus, ac tormentis bellicis adeo munita, ut invicta credatur » (Theatrum orbis terrarum sive Atlas Novus, in qui tabulae... editae a Guiljel et Joanne Blaeu, Amsterdam MDCXXXX, vol.II, F. 103 v.).

¹¹ Cfr. Ortiz de Montalvan, *op. cit.*

¹² Paolo Giovio, *Historiarum sui temporis tomus secundus*, Venezia, 1550, f. 271.

Un altro elemento che caratterizza la città è la disposizione a gradini degli edifici, in modo tale che le costruzioni poste vicino al mare non ne impediscono la vista a quelle che si trovano più indietro:

« Privata autem introrsus aedificia, quum a planiore iuxta litus regione sensim recedant, in montem veluti gradibus extenduntur, decenti vel ob id serie, quod supra tecta singularum aedium alienis extantibus fenestris subjecta maria despectantur »¹³.

Nello stesso anno della spedizione di Carlo V viene incisa una veduta di Algeri, datata e firmata con le iniziali « A. S. »¹⁴, in cui la città è rappresentata durante l'attacco della flotta e dell'esercito imperiali (vedi Tav. I). Algeri ci viene mostrata come una città cinta di mura e di bastioni, dall'aspetto di un borgo rinascimentale italiano: un fossato pieno d'acqua costeggia le mura, anche se a prima vista un effetto di prospettiva ci mostra la città disposta su una pendenza abbastanza forte. Le mura, irte di torri e bastioni di diverse forme, formano un quadrato quasi perfetto nella metà inferiore del quale si affacciano disordinatamente gli edifici che lasciano totalmente sgombra l'altra metà. Isolata in questo spazio vuoto, sul punto più elevato della città si erge una fortezza possente dai bastioni circolari, dominata al centro da un maschio quadrato.

Le case e le torri – a forma di campanile, queste ultime – hanno l'aspetto di costruzioni che a quell'epoca si sarebbero piuttosto trovate sulla sponda opposta del Mediterraneo: i tetti delle case, dai doppi spioventi molto pronunciati, sono provvisti di camini in quantità.

Dal lato del mare, lungo un tratto di mura che si direbbe in costruzione, o in parte demolito, si apre un arsenale con due grandi porte arcuate da una delle quali spunta un'imbarcazione. Dalla parte interna della città l'arsenale ci appare come un vasto hangar coperto da un tetto di tegole.

d) Una seconda veduta di Algeri appare qualche anno dopo nella « *Cosmographie* » di Sebastian Münster, pubblicata per la prima volta nel 1544 e che conobbe più di venti edizioni in diverse lingue durante i secoli XVI e XVII¹⁵

¹³ Ivi

¹⁴ In basso al centro dell'incisione si legge: « A.S. EXCUD. 1541 ». G. Esquer l'attribuisce ad Antonio Salamanca (cfr. G. Esquer, *Iconographie historique de l'Algérie*, Collection du Centenaire de l'Algérie, Paris, 1929).

¹⁵ Di quest'opera abbiamo consultato l'edizione tedesca del 1550 nella riproduzione anastatica pubblicata ad Amsterdam nel 1968 e l'edizione italiana del 1568 (*Sei libri della Cosmografia universale...*

(vedi Tav. II). Questa immagine di Algeri, o « *Argier* » – come si legge nella parte superiore dell'incisione – risponde nei suoi tratti generali alla città quale ci è descritta nelle cronache dell'epoca, anche se ci appare molto fantasiosa nei dettagli così come l'immagine che abbiamo visto più sopra. Le mura, costruite in grossi blocchi di pietra squadrata, circondano la città facendole assumere grosso modo una forma triangolare: torri e bastioni di forme differenti sono disposti ad intervalli lungo le mura, sulle quali domina in alto sormontata dalla mezzaluna turca un'imponente torre isolata dalla città ma collegata ad essa da un camminamento fornito di feritoie.

Da una porta turrita aperta sul mare un molo di legno si avvanza verso una isoletta coperta di rovine, accanto alla quale si legge « *Iulia Cesarea* ». Bisogna ricordare a questo proposito che gli autori dell'epoca, sulla scorta degli autori latini e greci che avevano citato l'isola posta di fronte alla capitale dell'antica Mauritania – *Iulia Cæsarea*, appunto – avevano scambiato con questa la città romana che si trovava anticamente sul sito di Algeri.

A sinistra, a partire dalle mura un passaggio fortificato raggiunge una torre circondata dai flutti indicata come « *Zeughaus* », cioè Arsenale. È chiaro che si sono voluti così rappresentare il Burğ al-Fanār e la gettata del molo che alcuni anni prima erano stati costruiti per ordine di Ḥayr al-Dīn.

Gli edifici della città sono rappresentati in una forma piuttosto nordica, coperti come sono da grandi tetti a doppia falda, e lasciano libera una larga parte dello spazio murato nella sua regione superiore, mentre al centro della città un rigagnolo scavalcato da un ponte scorre in senso trasversale da una parte all'altra delle mura. Fuori dalle mura sono disegnati degli spazi chiusi di forma regolare, orti e giardini, fino alla linea di colline che chiude l'orizzonte dietro la città.

È evidente che l'autore di questa immagine, così come l'autore dell'immagine precedente, non avevano mai visto Algeri con i loro occhi; probabilmente si erano basati sul racconto di un viaggiatore che aveva conosciuto la città, o di qualcuno che aveva partecipato alla spedizione di Carlo V; oppure si erano limitati ad integrare con un po' di fantasia le grandi linee di una descrizione generale della città.

Circa un decennio più tardi, nel 1564, viene pubblicata a Lione da Du Pinet una « *Description de plusieurs villes* » in cui si trova una veduta di Algeri che non

autore Sebastiano Munstero) dedicata « allo invittissimo imperador Carolo Cesare di tal nome Quinto, pio, felice, augusto », in cui il paragrafo dedicato ad Algeri è interamente occupato dal racconto del disastro dell'armata imperiale dell'« invittissimo » Carlo V.

è altro che una variante di quella pubblicata da Münster¹⁶ (vedi Tav. III). Vi si trovano tuttavia diverse indicazioni in più, scritte in italiano sugli elementi stessi di cui spiegano la natura: così, per esempio, vicino alla torre-fortezza nella parte superiore della città si può leggere « *Alcauar* » o « *Alzauar* » – probabile deformazione dell'arabo « *al-qaṣr* » –, e ancora « muro tutto di sasso tufo » sulle mura che costeggiano il mare; stranamente, accanto a « *Julia Cesarea Insula* » si legge anche « *Pignon* », mentre accanto alla torre che era stata anticamente del Peñon si legge la parola « *Mandrachio* », che nel linguaggio marinaro stava a significare quella parte del porto dove si riunivano le imbarcazioni di piccola dimensione.

Sulle colline che circondano la città si legge ancora: « *cole il quale p sottoterra manda laqua nela città* », oppure: « *cole pil quale si puo vedersi dentro de la città* », « *cole il qualle e alalteza de la Rocha* », etc. All'interno della città si sottolinea nello stesso modo l'esistenza di piazze, di parti non abitate, di una moschea e delle porte principali che vengono chiamate « *Palma* », quella corrispondente a Bāb 'Azūn, e « *Barbalota* », Bāb al-Wēd. All'altezza di quest'ultima porta, fuori dalla città, si allinea una lunga fila di pozzi di acqua dolce.

Quasi contemporaneamente all'edizione di Du Pinet che abbiamo appena citato, è una veduta conservata negli Archivi di Simancas (E. 487, mapas, planos y dibujos, VIII-131) e datata 1563 (vedi Tav. IV). Si tratta di un « disegno ingenuo » (come lo definisce F. Braudel pubblicandolo) ma abbastanza preciso. La città, rinchiusa nelle sue mura turrette, vi assume una forma grosso modo piramidale, ed al suo interno si allineano in file quasi parallele gli edifici che la riempiono densamente: unici spazi liberi, una vasta spianata di fronte al « *castillo de la ciudad* » e quello che viene indicato come « *soco* », il mercato.

All'interno delle mura vengono ancora indicati come elementi importanti la « *casa del Rey* », palazzo fortificato ed isolato in prossimità del porto, la Moschea e l'arsenale (*tercenal*), che appare separato dal resto della città per mezzo di un muro piuttosto basso. Nelle mura si aprono cinque porte: la « *puerta del tercenal* », la « *puerta de babason* », la « *puerta nueva da la alcaçaba* », la « *puerta de babaluate* » e la « *puerta del muel* » (del molo). Accanto a quest'ultima porta è un « *clavaler q. haceron los franceses* », bastione potente proteso verso il molo, che in una successiva veduta sarà designato come il « baluardo della Marina ».

¹⁶ Plantz, *pourtraitz et descriptions de plusieurs villes... le tout mis en ordre, région par région*, par Antoine di Pinet, Lyon, 1564. Nel testo di G. Esquer, *op. cit.*, questa immagine è scambiata con quella di Münster probabilmente per un errore di impaginazione.

Il molo, un uncino di terra in mezzo ai flutti, non presenta alcuna opera di fortificazione, e poco distante dalla sua estremità è segnalato uno scoglio « *q. esta a la entrada del puerto* ».

La costruzione più importante della città è il Castello (*alcaçaba*) che appare munito di due torrioni alle estremità della sua fronte, mentre una terza torre si intravede dietro la merlatura delle sue mura.

Nella sua « ingenuità » questa immagine di Algeri è, tra quelle finora viste, la più precisa: l'enumerazione delle porte urbane, localizzate in modo abbastanza giusto nel disegno, i dettagli della struttura e delle difese del porto, una prima apparizione di edifici individuati, lo stesso andamento del perimetro delle mura fanno emergere questo documento dal novero degli ideogrammi schematici e cominciano a dare della città un'immagine meno approssimativa.

e) I preparativi della spedizione di Carlo V, interpretati ad Algeri come segno di un attacco prossimo, avevano messo in allarme i governatori della città che si erano affrettati a rinforzarne le difese. Racconta una cronaca musulmana che alle prime avvisaglie di un attacco imminente Ḥasan Ağa aveva fatto organizzare una grande festa:

« Tra gli altri divertimenti e giochi, egli fece erigere a Bāb al-Wēd un pennone di nave spalmato di grasso in modo da renderne difficile la scalata; sulla sua sommità fu sistemato un rotolo di stoffa preziosa con una borsa di monete d'oro, destinati a chi fosse riuscito ad arrampicarsi fin lassù ... Dopo questa festa Hasan Agha si preoccupò di fortificare la città per metterla in condizioni di resistere al nemico. Egli ricostruì le muraglie, riparò quelle parti che erano crollate e vi pose dei cannoni così come sulle torri. Egli impiegò quattrocento schiavi cristiani per questo lavoro. Il governatore fece tagliare tutti gli alberi dei giardini (che circondavano la città) perché il nemico non vi si potesse nascondere durante il combattimento: egli ordinò di abbattere prima di tutti quelli del suo giardino »¹⁷.

Le mura della città, che richiedevano frequenti riparazioni, non dovevano essere costituite totalmente di blocchi di pietra: malgrado l'affermazione categorica di Leone Africano, una buona parte della mura prima della presa del potere

¹⁷ *Documents musulmans, sur le siège d'Alger en 1541*, pub. trad. et annotés par René Basset, Paris-Oran, 1890, p. 20-21.

da parte dei turchi doveva essere costruita con la tecnica della « *tābya* »¹⁸, come si arguisce tra l'altro da un documento spagnolo del 1536 in cui si legge che

« in seguito alle grandi piogge dell'inverno, le mura di Algeri sono crollate in tre punti differenti per un'estensione considerevole »¹⁹.

Conoscendo dunque la debolezza delle mura e prevedendo un attacco in forze, Ḥasan Aġa, successore di Ḥayr al-Dīn nel governo di Algeri, non si limita ad una riparazione di quelle parti che erano in cattive condizioni ma – secondo il cronista – « ricostruisce le mura ». È difficile dare una giusta valutazione della quantità di questa ricostruzione, ma potrebbe trattarsi qui dell'inizio dell'ingrandimento della cinta muraria dell'epoca arabo-berbera in direzione ovest, che culminerà più tardi nella costruzione della nuova *qaṣba* sulla punta più elevata delle fortificazioni.

Oltre a questi lavori, Ḥasan Aġa potenzia l'artiglieria della città e aspettandosi un attacco da terra fa eliminare tutto quello che potrebbe servire da riparo ai nemici, gli alberi dei giardini che attorniano la città: vedremo in seguito come un altro governatore di Algeri, nelle stesse condizioni e per le stesse ragioni, farà abbattere – secondo la testimonianza di Diego de Haëdo – un intero sobborgo che si era formato dal lato di Bāb 'Azūn all'esterno delle mura della città.

f) Nel 1550 Algeri è visitata da Nicolas de Nicolay, « valet de chambre et géographe ordinaire du Roy de France », che ne ha lasciato una descrizione molto interessante²⁰. Nicolas de Nicolay faceva parte della delegazione che accompagnava a Istanbul il nuovo ambasciatore di Francia e che fece scalo ad Algeri durante

¹⁸ La tecnica di costruzione che viene chiamata in arabo « *tābya* » (« *tapia* » in spagnolo) consiste nell'elevare dei muri verticali composti di grossi blocchi monolitici con l'aiuto di cassaforme di legno smontabili. All'interno della cassaforma viene gettato un conglomerato composto di terra, argilla, sabbia e acqua, costipato per mezzo di un mortaio al fine di non lasciare alcun vuoto nella struttura. Quando il conglomerato è sufficientemente secco la cassaforma viene smontata e l'operazione ripetuta immediatamente vicino fino alla conclusione dell'opera che si vuole realizzare.

Questa tecnica è ancora oggi molto diffusa in Marocco ed era spesso utilizzata in passato per le opere di fortificazione (per esempio, una parte delle mura di Fez è costruita in « *tābya* »). Questo tipo di costruzione, tuttavia, a causa dei materiali impiegati teme fortemente l'unidità e necessita una manutenzione regolare nel periodo che segue le piogge invernali.

¹⁹ Lettera di F. Perez de Idiacayz a sua Maestà l'Imperatrice, Bugia, 29-3-1536 (Simancas, Estado, Legajo 463), cit. da E. de la Primaudaie, *op. cit.*, p. 214.

²⁰ *Les quatre premiers livres des navigations et peregrinations orientales de Nicolas de Nicolay, Dauphinois, seigneur d'Arfeville...*, Lyon, 1568.

questo viaggio, ricevuta dal « Roy d'Alger... Cassam, fils d'Hariadène » nel suo Palazzo. Questo edificio, che troviamo per la prima volta nella descrizione di Nicolay, era situato nel centro della città, lungo la strada principale ad uguale distanza da Bāb 'Azūn e da Bāb al-Wēd e si componeva di un insieme di costruzioni riunite intorno a due cortili quadrati. Nel cortile più interno, che era anche il più piccolo, c'erano una grande fontana ed una vasca; in uno degli angoli del cortile una scala di legno saliva ad una galleria sostenuta da colonne di marmo o di pietra bianca. Era qui che il governatore riceveva i visitatori illustri attorniato dagli alti funzionari della Reggenza e dai suoi schiavi.

Questa galleria sopraelevata, come le altre parti del Palazzo, era ornata con grande profusione di terracotte smaltate, ed una piccola fontana « bouillonnoit par grand artifice » al centro di essa.

Per quanto riguarda la storia della città, Nicolas de Nicolay riprende in parte quanto aveva attestato Leone Africano a proposito dei Mezgana aggiungendovi quanto era stato affermato da Paolo Giovio sull'identificazione con Iulia Cæsarea dell'antica città romana che aveva preceduto l'Algeri musulmana, ma si limita senza troppo impegno ad accettare queste ipotesi, aggiungendovi cautamente:

« Quoy que ce soit, elle est située sur la mer Méditerranée à la pente d'une montagne et environnée de fortes murailles avec rampars, bons fossez, plattes formes et boulevarts, presque en forme triangulaire »²¹.

Sulla cima di questo triangolo si eleva un grande bastione in forma di cittadella per comandare la città.

Mentre Leone aveva proposto per la città la cifra di quattromila fuochi, Nicolay calcola che essa ne contenga tremila e nota la bellezza di alcune case private, oltre a quella del Palazzo Reale, ed un gran numero di bagni e di locali pubblici; lo impressionano particolarmente la Grande Moschea e l'Arsenale che si trova più in basso, al di sotto di quella.

Fino a questo punto, ad eccezione della cifra degli abitanti, l'autore segue abbastanza precisamente la descrizione di Leone Africano. In seguito egli aggiunge molti dettagli sui costumi della popolazione e sull'organizzazione dei mercati; in particolare lo colpisce qui la gran quantità ed il basso prezzo di galline e polli, e spiega questo fenomeno col fatto che gli abitanti di Algeri posseggono nelle loro case delle stufe che servono a far schiudere le uova senza bisogno di chioce.

²¹ « In tutti i casi, essa è situata sul mare Mediterraneo, sul declivo della montagna, e circondata da forti mura con bastioni, buoni fossati, piattaforme e baluardi, ed ha una forma quasi triangolare » (ivi).

Questo particolare avvicina in qualche modo l'Algeri di Nicolas de Nicolay all'isola di Utopia, dove gli agricoltori

« pullorum infinitam educant multitudinem, mirabili artificio. Neque enim incubant ova gallinae, sed magnum eorum numerum calore quodam aequali foventes animant, educantque, hi simul atque e testa prodire, homines, vice matrum comitantur, et agnoscunt »²².

Da quanto raccontano diversi viaggiatori dell'epoca, questo procedimento era conosciuto in tutta l'Africa del Nord: William Lightgow dice di aver visitato due volte verso il 1615 a Tunisi delle incubatrici artificiali²³, ed anche Thévenot descrive nel suo *Voyage du Levant* i « fours à faire esclorre des poulets » che ha visto in Egitto.

De Nicolay termina la sua descrizione di Algeri riportando numerosi dettagli di una fortezza, lontana un miglio da Algeri, formata da una forte e grossa torre al centro della quale è scavato un pozzo: sulla sommità del muro che la difende si trova un mulino a vento, ed un secondo all'interno della sua porta. Questa fortezza doveva difendere le sorgenti delle colline che inviavano la loro acqua ad Algeri attraverso dei canali sotterranei: chiamata « Forte dell'Imperatore » dagli autori europei e *Sultān Qal'asi* o *Burğ al-Ṭāwūs* nei testi arabi, questa fortezza era stata costruita a partire dal 1545 su quel « cole il quale per sottoterra manda laqua nella città » che troviamo indicato nell'incisione pubblicata da Du Pinet che e in arabo prendeva il nome di *Kudyat al-Ṣābūn*.

g) Nel 1573 a Granada vengono pubblicati i due primi volumi dell'opera dello spagnolo Luis del Marmol Carvajal, « *Description general de Africa, sus guerras y vicisitudes, desde la fundacion del Mahometismo hasta el año 1571* », in cui viene descritta anche Algeri: Marmol aveva dovuto vedere molti anni prima la città perché, ci racconta lui stesso, si era imbarcato giovanissimo come mozzo in una delle navi che partecipavano alla spedizione di Carlo V.

Per quanto riguarda la parte interna della città Marmol ripete parola per pa-

²² « con un procedimento estremamente ingegnoso si procurano un'infinità quantità di polli. Essi infatti non lasciano alla chioccia la cura di covare le uova, ma fanno schiudere un gran numero di esse per mezzo di un calore artificiale convenientemente temperato, e non appena i pulcini rompono il guscio, si mettono a seguire gli uomini come se fossero le loro madri, e li riconoscono come tali ». (*Utopia*, II/19-24). Testo consultato in: *The complete works of St. Thomas More*, Yale University Press, New Haven and London, 1965, vol. IV, p. 114. La prima edizione dell'*Utopia* di Tommaso Moro è del 1516.

²³ P. Grandchamps, *Le prétendu voyage de William Lightgow dans les Etats de Barbarie (1615-1625)*, in « *Revue Africaine* », 1947.

rola il testo di autori precedenti — ciò che gli ha valso da parte di alcuni autori moderni l'epiteto di « sfrontato plagiatore di Leone Africano »²⁴ —, ma nell'insieme del capitolo su Algeri si incontrano anche delle note originali:

« ... Su sitio es en la ladera de un alto monte, y esta cercada de altos y fuertes muros de piedra, y de un fosso muy hondo con muchos baluartes al derredor. Tiene quatro puertas principales: la una responde al Cierço donde esta el puerto y una Isla donde solia estar la fortaleza del Peñon, el qual no era tan capaz ni tan seguro como ahora despues que Salh Arraez hizo el muelle que junta la Isla con la tierra firme, traendo la piedra para el de los antiguos edificios de la ciudad de Metafus. Los muros se alçan poco a poco sobre unos cerros, y dando buelta hazia el Mediodia hazen una punta que desde lexos parece un triangolo empinado, y en lo mas alto esta un castillo antiguo y muy vistoso que se descubre de muy lexos a la mar »²⁵.

C'è da notare qui che Marmol attribuisce la costruzione del molo principale del porto a Ṣāliḥ Ra'īs che governò Algeri dal 1553 al 1556, ma come sappiamo fu Ḥayr al-Dīn a realizzare quest'opera dopo il 1529. Ṣāliḥ Ra'īs si limitò ad aggiungere lungo tutto il lato nord di questo molo un parapetto rialzato per migliorare la difesa del porto dalle onde. Nella parte rimanente del testo vengono descritte le fortezze esterne: al Forte dell'Imperatore, chiamato « *El Burche* » con un'evidente deformazione dell'arabo « *Burğ* », Marmol ne affianca un secondo:

« Entre esta fortaleza y la ciudad esta otro fuerte modernamente echo por Aluch Ali Fartaci, en el qual ay tambien gente de guarnigion »²⁶.

Si tratta del forte che 'Ulūg 'Alī detto il Calvo, governatore della città dal 1568 al 1571, aveva in quegli anni fatto costruire sulle alture tra il forte dell'Imperatore e la città.

²⁴ A. Berbrugger, *Le Peñon d'Alger*, Alger, 1860, p. 12; A. Devoulx, *op. cit.*, p. 298.

²⁵ « (*Algeri*) è posta sulla cima di un'alta montagna, e circondata da mura di pietra alte e possenti, e da un fossato molto profondo costeggiato da numerosi baluardi. Possiede quattro porte principali: una si apre verso il porto e verso un'isola su cui si drizzava la fortezza del Peñon, il quale porto non era così spazioso né così al riparo come adesso, da quando Salh Arraez (*Ṣāliḥ Ra'īs*) costruì il molo che congiunge l'isola con la terraferma prendendo le pietre per costruirlo dagli antichi edifici della città di Metafus (*Tamendfust*). Le mura si elevano poco a poco sulle colline, formando verso Mezzogiorno una punta, cosicché la città somiglia da lontano ad un triangolo inclinato, e sul punto più alto si trova un castello antico e molto bello, che si scorge dal mare da molto lontano » (*op. cit.*, V-XI, f. 177).

²⁶ « Tra questa fortezza e la città esiste un altro forte costruito recentemente da Aluch Ali Fartaci, ed anche in esso ci sono soldati di guarnigione », (*op. cit.*, ivi).

Infine la testimonianza di Marmol può essere utile a precisare quella « *prima e prodigiosa fortuna* » vissuta da Algeri in questo periodo: se in questa « *fortuna* » l'importanza della corsa è grandissima, le si affianca il commercio con le località dell'entroterra africano e con le altre regioni della Barbaria. Scrive infatti Marmol:

« Cresciò la duana de Argel de manera que sola ella renta màs que todo el reyno, y no ay dos puertas tan ricas el dia de oy en toda Affrica ni en Europa, como son las de mar y tierra de la ciudad de Argel. Por que de ordinario esta el puerto lleno de nauios de christianos que traen los cossarios cargados de gente y de mercaderias que toman por todo el Mediterraneo. Y por la puerta de tierra entran cada dia grandes casilas de cammellos cargados de mercaderias de toda Barberia, y de Numidia, y Libia, y de las tierras de los negros: y vale la renta que se saca desto màs de un million de oro cada año »²⁷.

h) La ricchezza delle città che ospitavano i corsari barbareschi, e soprattutto i danni e le perdite che la corsa infliggeva al commercio europeo insieme ad altre motivazioni di carattere religioso fanno aumentare l'interesse e l'attenzione dei paesi europei per le cose d'Algeri nell'ultimo quarto del XVI secolo. Cominciano così ad apparire dei rapporti descrittivi sulle città delle coste africane del Mediterraneo in cui l'interesse letterario e la curiosità che potremmo dire etnografica degli autori lascia totalmente e decisamente il passo a considerazioni di carattere militare. Tale è il rapporto presentato nel 1587 « *all'ill.mo e R.mo Mons.re Ugo di Loubex-Verdala Gran Maestro della Sacra Religione Hierosolimitana Principe di Malta e Signor Nostro* » e redatto per suo ordine da Francesco Lanfreducci e Gian Ottone Bosio, in cui vengono descritte le coste e gli approdi principali della Barbaria « *da Damiata a Cercelles* »²⁸.

²⁷ « L'importanza della dogana di Algeri è cresciuta a tal punto che da sola fornisce una rendita più grande di tutto il resto del regno e che non ci sono al giorno d'oggi in tutta l'Africa o in Europa porte più ricche di quelle di mare e di terra della città d'Algeri. Questo avviene perché ordinariamente il porto è pieno di navi cristiane, cariche di gente e di mercanzie, portate dai corsari, catturate in tutto il Mediterraneo. E dalla porta di terra entrano ogni giorno grandi file di cammelli carichi di merce da tutta la Barbaria, e dalla Numidia, e dalla Libia, e dai paesi dei negri: e la rendita che da tutto questo si ricava ammonta a più di un milione in oro ogni anno », (*op. cit.*, ivi).

²⁸ C. Monchicourt, *Lanfreducci e Bosio - Coste e discorsi di Berberia, rapport maritime, militaire et politique sur la coste d'Afrique, depuis le Nil jusqu'à Cherchel, par deux membres de l'ordre de Malte (1 septembre 1587); manuscrit italien des archives du G. G. d'Algérie*, in « *Revue Africaine* », 1925.

Con l'esclusione di alcuni brani, la stessa descrizione di Algeri si ritrova nel secondo volume (parte terza, libro X, p. 206) dell'opera di Giacomo Bosio « *Dell'Istoria della Sacra Religione et Ill.ma Militia*

La parte di questo rapporto consacrata ad Algeri prende in considerazione quasi unicamente le fortificazioni e le altre opere militari. Vi sono descritte le mura, i bastioni, la cittadella; si enumerano i cannoni ed i « pezzi di bronzo », si valuta la capacità di resistenza delle fortezze che circondano la città, aggiungendo a quelli che abbiamo incontrato nei testi precedenti il forte sorto nel 976 E./1568-1569 fuori dalla porta Bāb al-Wēd²⁹, accanto al recinto delle tombe reali.

Il porto è giudicato poco resistente alle tempeste dell'inverno: infatti in questa stagione le navi devono essere tirate in secco, e quelle che rimangono in acqua devono essere disalberate e saldamente ancorate. Le imbarcazioni vengono costruite o riparate un pò dovunque lungo quella specie di penisola che forma il porto, ma il vero e proprio arsenale è costituito da una « *darsena che penetra all'interno della città* »: vi si accede attraverso una porta aperta nelle mura e può contenere quattro galere e qualche altra piccola imbarcazione.

All'altezza dell'arsenale, ma anche lungo tutto il resto del loro perimetro, le mura della città sono giudicate vecchie e poco resistenti, costruite di pietre e di terra, e si possono facilmente distruggere:

« Sono le muraglie verso il mare fuori di ogni scale sopra rocche scalpellate altissime. Vero è che non sono muraglie di calcina rene e mattoni, ma di pietra e terra vecchie che facilmente si possono far ruinare, come il resto delle cortine delle altre parti, senza alcun terrapieno dietro, eccetto alli ballovardi che sono di fabbrica moderna: di modo che in più parti se gli può far breccia sicurissima di assaltare »²⁹.

Soltanto qualche linea di questo rapporto è dedicata all'architettura civile ed alla struttura urbana della città; sulla strada quasi rettilinea che unisce le due porte principali attraversando la città

di San Giovanni Gerosolimitano », pubblicato a Roma nel 1602. Alla stesura di quest'opera aveva partecipato anche Gian Ottone, fratello di Giacomo Bosio: questi annuncia infatti nella nota « Ai lettori » del primo volume (pubblicato a Roma nel 1564) la prossima apparizione di un'ulteriore parte del « *Dell'Istoria* », « intorno alla quale il commendatore Fra Gio. Otho Bosio mio fratello, & io, affaticando ci andiamo » (p. 3v.).

²⁹ L'iscrizione che si trovava al di sopra della porta di questo forte ne precisa la data di costruzione. Eccone la traduzione: « Un grande vizir ha dispensato ricchezze nella strada di Dio ed edificato ad Algeri questa fortezza solida ed elevata. Con la sua grande altezza essa raggiunge il firmamento. Non troverai cosa uguale sulla faccia della terra! Dice: Affinché il suo nome resti memorabile e la data (del suo regno) si perpetui, Muḥammad Paša ha fatto costruire questa fortezza ben costruita. Anno 976 » (G. Colin, *Corpus des inscriptions arabes et turques d'Algérie*, Paris, 1901, t. I, p. 22).

³⁰ C. Monchicourt, *Lanfreducci e Bosio...*, *op. cit.*, p. 472

« tiene quasi in mezzo... una piazza detta Badistan chiusa di muraglie e piena di boteghe di mercantie. Tutto il resto della città v'è senza alcun ordine di strade strette e storte, e mal garbate non essendovi edificij ordinati, mà tutte case alla moresca basse e terrene. Le migliori fabbriche che tiene sono le abitazioni delli governatori, e due, o tre Moschee »³¹.

Il *Badistan* (*Beezistān*) era un elemento molto importante dell'organizzazione commerciale della città: con questo nome turco, o con il suo equivalente arabo di *qaysariyya*, si indicava il luogo dove erano depositati e commerciati i tessuti preziosi e le stoffe sotto il controllo diretto dell'amministrazione centrale che a volte se ne arrogava il monopolio³². Generalmente il Badistan era costituito da uno spazio interno circondato dai magazzini di deposito delle merci in forma di fondaco, ed è così che lo descrivono Lanfreducci e Bosio. Lo spazio centrale aperto poteva assumere altre funzioni, sempre però collegate al ruolo commerciale di queste istituzioni; per esempio nella piazza del Badistan di Algeri è attestato che in epoca successiva si svolgeva la vendita all'asta dei prigionieri catturati dalle navi corsare algerine³³.

Malgrado le case della città siano tutte basse e ad un solo piano, Algeri è « piena di anime et abitazioni come un ovo: è comune opinione che vi saranno passa cento, e trentamila anime tra quali da seimila giannizzeri d'ordinario... e da ventimila schiavi cristiani ».

L'opinione professionale di Francesco Lanfreducci a proposito della questione di Algeri è chiara e senza sfumature, ed egli la esprime in guisa di conclusione:

« Il parere di me, Fra' Francesco Lanfreducci sarebbe che Algieri preso si spiantasse, sì che non ne restasse vestigio alcuno ».

³¹ Ivi

³² « Bedesten... déformation du mot Bezzazistan ou Bezestan, lui-même dérivé de Bez (toile) et de Bezzaz (marchand de toile)... édifice qui servait à garder les étoffes les plus précieuses, particulièrement les étoffes brodées d'or et d'argent » (R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Bib. Arch. et Hist. de l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul, Paris, 1962, p. 351). Sul ruolo del Bedesten nella città del periodo ottomano vedi anche: H. Inalcik, *The hub of the City; the Bedestan of Istanbul*, in: « International Journal of Turkish studies », University of Wisconsin, vol. 1, n. 1, 1979-1980. A proposito del Bedesten di Algeri, un documento fondiario del 199 E./1583-1584 lo designa come « mercato nuovo chiamato Badestan » (A. Devoulx, *Les édifices religieux de l'ancien Alger*, Alger, 1870, cap. XIII, p. 79).

³³ « Les esclaves sont d'abord mis aux enchères au Batistan et ensuite à l'hôtel du Gouvernement »; « ... dans le Batistan, c'est-à-dire la petite place où se vendent les effets des prises et les esclaves » (*Venture de Paradis, Alger au XVIII^e siècle*, éd. par E. Fagnan, Alger, 1898, p. 64 e p. 165).

i) Né Lanfreducci nè Bosio avevano mai visitato Algeri: il loro rapporto, come essi stessi raccontano nell'introduzione, era un'opera di compilazione scritta a partire dai racconti di prigionieri fuggiti dalla città o riscattati e basata su due piante di Algeri che si trovavano originariamente allegate al loro manoscritto ma che non sono state ritrovate. Una di queste vedute avrebbe potuto essere quella pubblicata a Colonia nel 1575 nell'« *Atlas* » di Braun e Hogenberg³⁴. Si tratta di un'incisione di scuola veneziana che reca un'ampia legenda in italiano con riferimenti numerati ad edifici e costruzioni della città³⁵, ed una serie di altre

³⁴ I sei libri dell'opera geografica di Braun, Van Den Noevel e Hogenberg furono pubblicati a Colonia tra il 1572 ed il 1618. La veduta di Algeri si trova nel secondo libro (« *De praecipuis totius universi urbibus, liber secundus, auctoribus G. Bruin, Simone Novellano et Francisco Hogenbergio...*, Coloniae, 1575 ») accompagnata da un breve testo estratto dalla descrizione di Leone Africano: « Spaciosissima est civitas, numeratq. familiarum quatuor fere millia; muris elegantissimis atq. munitissimis cincta. Aedificia visuntur hic artificiosa atq. sumptuosissima... Inter cetera templum visitur ornatissimum atque amplissimum, in maris litore positum ».

La stessa veduta, in un formato molto ridotto (11,7 × 8,3 cm.) ed in un'incisione di qualità scadente, era stata pubblicata precedentemente nella « Raccolta di le più illustri et famose città di tutto il mondo » di Martinus Rota (1571) sotto il titolo di « Algeri fortificato di novo »: questo titolo si riferisce evidentemente ai rifacimenti delle fortificazioni della prima epoca turca.

L'ipotesi che fosse questa una delle due vedute allegate al rapporto di Lanfreducci e Bosio è stata avanzata da C. Monchicourt, *Notes sur un plan d'Alger*, in « *Revue Africaine* », 1925.

³⁵ La lettura della legenda, che qui riportiamo per esteso, dà un'idea sufficientemente chiara dell'importanza delle indicazioni contenute in questa tavola: A *Porta di Babazon, et Ponte sopra il fosso*; B *Porte tre di l'Arsenale, et l'Arsenale*; C *P. della Città all'Arsenale, et un magazzino*; D *P. due alla marina con un (...? manca)*; E *P. de Babaluet con il Ponte levador*; F *P. due per intrar dalla Città alla Alcazaba*; G *P. nuova detta Babbaxidit*; H *P. di soccorso di dietro la Alcazaba*; I *Baluardi dui novi della Alcazaba*; K *Baluardo di Renegati co' il suo seraglio di Genizeri*; L *Baluardo di Babazon, et casa de Soldati*; M *Baluardo di Cochiaperi, et Casa de Genizeri*; N *Baluardo della Marina con molta Artegliaria*; O *Baluardo de Baluet, et Casa de Mocharrerri, cioè Soldati probati in le arme*; P *Baluardo novo fatto da Yaÿa Arraez*; Q *Moschea maggior detta il Giumma, dove concorre tutto il populo de mori*; R *Moschea del Re et di Turchi*; S *Moschea detta Zeuÿa dove habita zidi Babaruez, morabito maggior di Algier cioè Vescovo*; T *Moschea di zidi Rabadan*; V *Moschea di zidi Bobbadien*; X *Fontana grande et altre fontane piccole*; Y *Piazza del Re*; Z *Piazza detta del Buturo*; 1 *Piazza d'i Archibugieri, et dil pesce*; 2 *Il Rocho grande*; 3 *Banchi*; 4 *Stratta granda del Zocho*; 5 *Strada larga*; 6 *Strada delli orefici*; 7 *La Zereria*; 8 *Calle d'i tentori*; 9 *Strada d'i spadari*; 10 *Calle nova*; 11 *Giudeica maggior, ovvero alta*; 12 *Giudeica bassa*; 13 *Giudeica de Babaluet*; 14 *Palazzo maggiore del Re*; 15 *Palazzo del Re alla Marina detto il novo*; 16 *Palazzo di Luchiali, che è al pnte Re d'Algier*; 17 *Palazzo di Ali chilibi*; 18 *Palazzo di Hajja-ÿabai*; 19 *Palazzo di Aliamat*; 20 *Palazzo di Chiobali*; 21 *Palazzo novo di ÿaÿa Arraez*; 22 *Palazzo di Xaloche Arraez, Bassa al pnte di Alessandria*; 23 *Palazzo di Mami Arraez corzo*; 24 *Palazzo di Cavalzarizzo dil Re, et cavallariza*; 25 *Zecca dove si fa la moneta*; 26 *Schola dove si legge la setta Mahometana*; 27 *Prigione, o carcere*; 28 *Palazzo dove il Re alde la raggion de i Leventi, cio e soldati del Mare*; 29 *Bagni da lavarzi*; 30 *Seraglio de Christiani*; 31 *Seraglio, o bagno de malati*; 32 *Seraglio, o bagno de la Bastarda*; 33 *Seraglio, o bagno delli Leoni, et altri anemali*; 34 *Seraglio, o bagno de Chiobali*; 35 *Sera-*

diciture in latino che spiegano alcuni dettagli della veduta stessa (vedi Tav. V). Questa tavola non è datata, ma da alcuni particolari della legenda è possibile dedurre che essa fu realizzata nel 1570 o nel 1571³⁶.

La città è rappresentata con la sua cinta di mura in forma di trapezio quasi rettangolo con il suo lato più lungo disposto parallelamente alla linea della costa da cui si diparte un molo rettilineo terminato ad uncino da un secondo molo a delimitare un bacino riparato di non grandi proporzioni.

Lungo gli altri tre lati delle fortificazioni, dalla parte di terra, un fossato pieno d'acqua costeggia le mura interrotte ad intervalli regolari da torri quadrate ed in punti strategicamente importanti da bastioni più possenti a forma di cuneo. A partire dall'angolo di destra e seguendo il circuito delle mura dal lato di terra si incontra il *Baluardo de Baluet* (cioè il Bastione di Bāb al-Wēd), il *Baluardo Novo* eretto da Yahyā Ra'īs, i due baluardi nuovi della Alcazaba, il baluardo dei Rinnegati, posto vicino ad un serraglio di Giannizzeri, ed il baluardo di Bāb 'Azūn nell'angolo opposto a quello di *Baluet*. Dalla parte del mare si avanzano il baluardo di *Cochiaperi* (in cui un autore ha riconosciuto un personaggio dell'epoca, Ḥoġa Biri) nelle vicinanze di una seconda casa dei Giannizzeri, ed il baluardo della Marina « con molta artegliaia ».

Nell'intervallo di mura comprese tra questi due bastioni si aprono le porte turrette dell'arsenale, rappresentato da una vasta cinta quadrata con due absidi contrapposte che penetra all'interno della città e in cui si trovano alcuni piccoli edifici. Accanto all'arsenale un'altra porta dà accesso alla città aprendosi sulla piazza « di Archibugieri et dil Pesce ».

All'interno della città le moschee spiccano per la loro dimensione come gli edifici più importanti. La veduta ne indica cinque: la « *Moschea Maggior detta il Giumma* », la moschea del Re e dei Turchi accanto al palazzo del Re, una « *Moschea detta Zeuġa* » nella parte centrale della città, la moschea di sidi Rabadan

glio, o bagno di ġaloche urraez; 36 Seraglio, o bagno di Mami arraez Napolitano; 37 La Doana, o vero dacio; 38 La Rabba, cio è fontego dove si vende il frumento; 39 Luoco dove si vende legname; 40 Luoco dove si allogiano i Christiani per andar a lavorare; 41 Giardino sopra la porta di Babazon apresso il muro; 42 Castello imperiale, o vero Burchio; 43 Strada per andare a Oran, et a Tremozen; 44 Montagna detta la Calcara, o de las caleras; 45 Sepulchro dil figliuolo di Sariphe; 46 Muraglia semplice che divide la Città da la Alcazaba; 47 La Alcazaba fortezza d'Algier.

³⁶ Troviamo infatti nella legenda dell'incisione la data di costruzione del « *Castrum Novum* » (1569) e l'indicazione che « *Luchiali... è al presente Re d'Algier* ». Dal momento che « *Luchiali* » 'Ulūġ 'Alī governò Algeri dal 1568 al 1571, si può dire che questa incisione fu realizzata nel periodo che abbiamo detto.

un pò più in alto e, ultima, quella di Sidi Bobbadien che si trova all'interno della Casbah.

La *qaşba* (*Alcazaba*), nella parte superiore dell'incisione, è rappresentata come un rettangolo allungato in senso orizzontale, separato dal resto della città da un muro basso dal tracciato serpeggiante; vi si trovano diversi edifici di modeste dimensioni ed una « *porta di soccorso* ».

In questa incisione la città presenta molti spazi vuoti e la legenda indica un buon numero di piazze, quali la piazza del Re, la « *Piazza detta del Buturo* », etc. Gli edifici stessi non sono molto serrati gli uni contro gli altri; e l'agglomerazione sembra molto più densa nella parte inferiore ed in quella centrale, mentre le costruzioni della parte superiore si elevano in ordine sparso.

Una strada più importante delle altre per la sua dimensione attraversa la città nel senso della larghezza da Bāb 'Azūn a Bāb al-Wēd. Viene indicata nell'immagine come la « *Stratta Grande del Socco* » ed è effettivamente la grande strada del mercato (« *sūq* », in arabo) che partendo dalla « *dogana di terra* » di Bāb 'Azūn costeggia il Palazzo Reale — addossato al quale un minuscolo edificio rappresenta la « *Zecca dove si fa la moneta* » — poi un serraglio dei cristiani ed una seconda prigione degli schiavi, rappresentati da vasti edifici dalla corte quadrangolare bordata di gallerie, ed infine uno stabilimento termale (« *bagni da lavarsi* ») sormontato da due cupolette accanto a Bāb al-Wēd.

Dalla porta Bāb 'Azūn una « *Strada larga* » sale verso la *qaşba* incontrando sul suo percorso una grande fontana dal bacino esagonale nell'angolo di una piazza indicata col nome di « *Forum* »; dietro la fontana si trova la « *Moschea detta Zeuġa* » che abbiamo già citato³⁷.

All'altezza della *qaşba* un'ulteriore larga strada corre parallelamente alle mura che dividono la fortezza dalla città: vi si accede dalla Porta Nuova, indicata come « *Babbaxidit* » (deformazione evidente dell'arabo Bāb Ġadīd). Lì accanto è posta la Moschea di Sīdī Ramaḍān, in una posizione errata, dato che avrebbe dovuto essere disposta all'estremo opposto di questa strada che nell'incisione prende il nome di « *Calle Nuova* »: è probabile che questa inversione sia stata dovuta alla tecnica stessa dell'incisione.

All'interno delle fortificazioni si notano alcuni orti o giardini: uno, molto

³⁷ La forma di questo edificio religioso merita attenzione: mentre infatti le altre moschee sono rappresentate convenzionalmente nello stesso modo, la « *Moschea detta Zeuġa* » si presenta come un edificio complesso a pianta semicircolare.

piccolo, allungato contro le mura un pò più in alto di Bāb 'Azūn; un secondo accanto alla grande moschea, circondato da un portico coperto; un terzo occupa un vasto spazio recintato all'interno delle mura del palazzo del Re, che prenderà in seguito il nome di « *Ġenīna* », cioè di piccolo giardino.

L'immagine del palazzo del Re è rappresentata con molta precisione e corrisponde alla descrizione che ce ne aveva dato circa venti anni prima Nicolas de Nicolay: questo « *Palazzo maggiore del Re* » è formato da un insieme di edifici la cui caratteristica comune è quella di avere un patio centrale circondato sui quattro lati da portici e gallerie coperte che si aprono su di esso. Uno di questi edifici è indicato come il « *Palazzo dil cavallarizo dil Re* »; da questo agglomerato di edifici emergono due torrette di forme differenti ed un edificio a pianta centrale coperto da una cupola situato al centro di una delle corti (un'edicola coperta o il padiglione di una fontana). Il recinto che chiude il giardino completa questo insieme. Notiamo che il « *Re* » possiede ancora un secondo palazzo all'interno delle mura, non lontano dalle porte della Marina, il « *Palazzo del Re alla Marina detto il novo* ».

Sparsi in tutta la città, altri edifici che emergono per la loro forma particolare dalla massa delle costruzioni anonime sono indicati come i palazzi dei Ra'īs, cioè dei capitani delle navi corsare. Anch'essi rispondono allo schema costruttivo che abbiamo descritto per il palazzo del Re, così come le caserme dei Giannizzeri e le prigioni degli schiavi: costruzioni massicce, di forma quadrata e a volte appoggiate da contrafforti all'esterno, al cui interno delle gallerie su uno o due piani circondano uno spazio centrale aperto.

Su questa immagine di Algeri sono indicati ancora vari elementi urbani che si riferiscono al commercio ed all'industria della città. Molte strade sono chiamate col nome dei mestieri che vi si esercitano: la « *Strada delli orefici* », la « *calle d'i tentori* », la « *strada d'i spadari* », etc. Tra il palazzo del Re e la Grande Moschea viene indicata « *la Zereria* », cioè la *qaysariyya*³⁸ in posizione di cerniera tra la grande strada del mercato e la strada della Marina che la congiunge al porto, i due assi commerciali più importanti della città.

Il mercato del grano (« *la Rabba, cio è fontego dove si vende il frumento* ») è un grande recinto addossato al baluardo di Bāb 'Azūn, non lontano dalla porta che vede entrare in città i prodotti agricoli dei dintorni. Malgrado le trasformazioni successive della struttura urbana, il mercato del grano resterà inalterato

³⁸ Vedi nota 32. A proposito della *qaysariyya* d'Algeri, vedi anche F. Cresti, *op. cit.*, p. 177.

in questa posizione per tutto il periodo della dominazione turca: ve lo ritroviamo infatti quasi tre secoli dopo nel « *Plan Pelet* » del 1832, uno dei primi rilievi della città realizzati dopo l'occupazione francese di Algeri³⁹.

Troviamo infine nella legenda l'indicazione dei quartieri riservati agli ebrei (« *Giudeiche* »). Si trovano tutti nelle vicinanze delle due porte principali: una « *Giudeica alta* » ed una « *Giudeica bassa* » dal lato di Bāb 'Azūn, al di sopra e al di sotto della grande strada del mercato, ed una terza dalla parte opposta, di fianco a Bāb al-Wēd.

I dintorni della città, ricchi di terreni coltivati, sono dominati da tre fortezze di forma ed importanza differenti. Il più imponente è il « *Castello Imperiale, o vero Burchio* » con un possente maschio cilindrico circondato da un alto muro fornito di tre bastioni, vicino al quale si eleva il Castello Nuovo in forma di stella, mentre un secondo « *Castrum novum anno 1569 perfectum* » protegge la città non lontano da Bāb al-Wēd e da un vasto recinto che contiene le tombe reali, piccoli edifici coperti da cupole di forme differenti.

Poco più in basso del Castello Imperiale una sorgente protetta da un muro è il punto di partenza di un acquedotto che scavalca con le sue arcate un largo fosso e si dirige verso la città. Ancora più in basso, a fianco di un « *burgum novum* » formato da qualche decina di costruzioni, un'iscrizione spiega che lì viene preparata la calce (« *Hic calx aedificationi paratur* »): dovevano dunque esservi dei forni che utilizzavano la pietra della collina poco lontana dal Castello Imperiale, indicata come la « *Calcara* »⁴⁰.

In definitiva, la veduta di Algeri pubblicata da Braun e Hogemberg ci offre una ricchezza di dettagli ed una quantità di informazioni sulla conformazione urbana della città verso la metà del XVI secolo che nessun altro documento precedente è capace di uguagliare. Se la precisione delle indicazioni non è totale, è tuttavia certo che questo documento è stato realizzato a partire da una descrizione molto minuziosa della città, o forse da qualcuno che vi soggiornò a lungo⁴¹.

Abbiamo verificato alcuni errori nella disposizione degli edifici (per esempio la

³⁹ Plan d'Alger et de ses environs dressé au dépôt général de la guerre sous la direction de M. le Lieut.t Gen.al Pelet, Paris, 1832. Su questa pianta si legge: « *Errahba - Halle au bled* ».

⁴⁰ Dei forni a calce, con la loro caratteristica forma di tronco di cono, sono disegnati in questa zona anche nella veduta di Algeri di J.M. Wolfgang, del 1688.

⁴¹ La ricchezza di dettagli del « *Palazzo maggiore del Re* » potrebbe far pensare che si tratti della descrizione di qualcuno che ha potuto osservarlo dall'interno: forse un antico schiavo al servizio della corte...

moschea di Sidī Ramaḍān), e probabilmente anche l'organizzazione dell'arsenale e la disposizione e la dimensione della *qaṣba* non corrispondono alla realtà della epoca: tuttavia, pur nella schematicità della rappresentazione, per molti edifici vengono indicati dettagli e particolarità – confrontabili a volte e verificabili con documenti contemporanei – che fanno di questa incisione il documento iconografico più completo ed esatto dell'Algeri del XVI secolo.

1) Tornando da un viaggio che li ha portati fino al Cairo, due viaggiatori inglesi, John Eversham e Lawrence Aldersey, visitano Algeri nel 1585 e nel 1586⁴². Mentre Aldersey ci ha lasciato un resoconto aneddottico del suo scalo ad Algeri, Eversham ha schizzato in qualche riga una rapida descrizione della città:

« The towne of Argier, which was our first and last port, within the Streights standeth upon the side of an hill, close upon the sea-shore. It is very strong

⁴² Il resoconto dei viaggi di Eversham e Aldersey, citati anche – per la parte che riguarda Algeri – da J. Morgan (*A complete history of Algiers, to which is prefixed an Epitome of the general History of Barbary...*, London, 1731), si trova nella raccolta geografica di Richard Hakluyt, *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English Nation, made by sea or overland, to the remote and farthest distant quarters of the Earth...*, London, 1599.

Come si rileva da questa raccolta, i personaggi della « Nazione Inglese » che visitarono nel XVI secolo Algeri o che hanno lasciato una descrizione del loro passaggio in questa città sono alquanto rari. Citiamo Thomas Chaloner, a cui Hakluyt dedica un breve capitolo (*The voyage of sir Thomas Chaloner to Alger, with Charles the fifth 1541, drawn out of his booke De Republica Anglorum instauranda*, vol. II, p. 99): vi si narra come lo sfortunato gentiluomo, che faceva parte del seguito di Carlo V durante la spedizione del 1541, avendo la sua nave fatto naufragio nella baia d'Algeri, « vel scoulis allisa, vel gravissimis procellis conquassata, naufragus cum se diū natatu defendisset, deficientibus viribus brachijs manibusque languidis ac quasi enervatis, prehensa dentibus cum maxima difficultate rudenti, quae ex altera triremi iam propinqua tum fuerat eiecta, non sine dentium aliquorum iactura ac fractura sese tandem recuperavit, ac domum integer relapsus est ». (Lo stesso Chaloner ha raccontato in distici latini la sua partecipazione alla spedizione di Algeri nel « *De Republica Anglorum instauranda* », che fu pubblicato a Londra nel 1579).

Lawrence Aldersey si sofferma sulle vicende di altri inglesi da lui incontrati nella città: « We found here also 13 Englishmen, which were by force of weather put into the bay of Tunis, where they were ill used by the Moores, who forced them to leave their barke: whereupon they went to the Counsell of Argier, to require a redresse and remedy for the iniurie... The third day of december, the pinnesse called the Moonshine of London came to Argier with a prize, which they tooke upon the coast of Spaine, laden with sugar, hides and ginger... and at Argier they made sale both of shippe and goods » (ivi, II/285). Più interessante ci sembra una delle « Notes concerning the trade of Alger », da cui veniamo a scoprire l'esistenza di un « suq degli Ebrei »: « The surest lodging for a Christian there is in a Jewes house: for if he have any hurt, the Jew and his goods shall make it good, so the Jew taketh great care of the Christian and his goods that lieth in his house, for feare of punishment. An Englishman called Thomas Williams... lieth about trade of merchandise in the streete called *the soca of the Jewes* » (ivi, II/176).

by sea and land; and it is very well victualled with all manner of fruits, bread and fish good store, and very cheape. It is inhabited with Turckes, Moores and Jewes, and so are Alexandria and Cairo.

In this towne are a great number of Christian captives, whereof there are of Englishmen only fifteen »⁴³.

Questa sommaria descrizione non aggiunge niente agli elementi che già conosciamo – a parte il numero degli schiavi inglesi che si trovavano nella città in quell'epoca –, ma ha almeno il pregio di essere originale: non si può dire lo stesso della descrizione che si incontra nella « *Geografia* » del veneziano Livio Sanuto, pubblicata nel 1588, in cui viene trascritto parola per parola il testo di Leone Africano con l'aggiunta di alcune inesattezze, come l'affermazione che

« nel mare allo scontro di essa città è uno scoglio molto vicino, nel quale è il Castello Hispano »⁴⁴.

Abbiamo già visto che all'epoca in cui Livio Sanuto scrive la sua opera il Peñon (che egli chiama « *Castello Hispano* ») era stato distrutto da più di cinquanta anni, e lo scoglio su cui esso si elevava era stato riunito alla terraferma già al tempo di Ḥayr al-Dīn.

Anche nell'opera geografica di Giovanni Botero (*Delle Relationi universali... parte prima. Nella quale si da raguaglio de' Continenti e dell'Isole fino al presente scoperte... In Roma, MDXCV*) la descrizione di Algeri risulta da una collazione di notizie di vari autori precedenti, ed in particolare di Luis del Marmol Carvajal:

« Algeri era già sotto Tremisen: ma per le gravezze immoderate si ribellò et si diede al Rè di Busea. Stette poi sotto il Rè Cattolico: e tolta poi à lui da Horruccio Barbarossa nel mille, e cinquecento quindici, hora è sotto Turchi et è divenuta per le prede d'infiniti corsari, che vi fanno capo, per la residenza d'un luogotenente del gran Turco, illustre, et ricca. Siede in costa d'alcune montagne: gira tre miglia, contiene da ottanta mila persone: ha penuria d'acqua, et copia di grano, due sue porte, una di mare, et un'al-

⁴³ « La città di Algeri, che fu il nostro primo ed ultimo scalo all'interno degli Stretti, si eleva sul fianco di una collina vicino alla riva del mare. Fortemente protetta sia dalla parte di terra che da quella di mare, essa è rifornita di tutti i tipi di frutti, di pane, di pesce, di ogni sorta di cibo a buon mercato. È abitata da Turchi, Mori ed Ebrei, così come lo sono Alessandria ed il Cairo. In questa città c'è un grande numero di cristiani prigionieri, ma soltanto quindici di essi sono inglesi » (ivi, II/112).

⁴⁴ *Geografia di M. Livio Sanuto distinta in XII libri...*, Venezia, 1588, 1. V, f. 57.

tra di terra rendono presso a un milione di scudi. Un'isoletta li fa porto, benché non molto capace, e soggetto a Tramontana. Fu tentata da Carlo V ma indarno per un furioso temporale, che li affondò la più parte dell'armata. Dall'ora in quà, l'hanno continuamente fortificata, e di belluardi, e di Castelli: si che si può stimar quasi inespugnabile».

Il ricorso ad autori che non avevano registrato pienamente le importanti trasformazioni della città nel primo periodo turco introduce qualche anacronismo nell'Algeri di Botero (come «l'isoletta» che fa da porto alla città), che tuttavia ha qualche carattere originale, come il numero degli abitanti e la lunghezza del circuito delle mura.

m) Tra le descrizioni di Algeri nel XVI secolo possiamo anche includere la opera del benedettino Diego de Haëdo, benché essa sia stata pubblicata a Valladolid soltanto all'inizio del secolo successivo: Haëdo fu infatti schiavo ad Algeri intorno al 1580 e si può dunque desumere che il libro scritto a partire dalle sue osservazioni si riferisca allo stato della città nell'ultima parte del XVI secolo⁴⁵.

Mentre gli autori precedenti avevano visto Algeri come semplice figura geometrica (un triangolo secondo Paolo Giovio, «*presque en forme triangulaire*» secondo Nicolas de Nicolay), Haëdo rappresenta il circuito delle mura della città sotto la forma di un arco munito della sua corda; le fortificazioni della città sono estremamente solide, con una merlatura alla maniera antica e si elevano a forma di anfiteatro⁴⁶ su un percorso totale di 3400 passi.

Il porto non è rimasto come Ḥayr al-Dīn l'aveva fatto costruire, ma diversi altri interventi lo hanno rafforzato e trasformato: nel 1532 era stato elevato al di sopra della prima gettata un muro per proteggere dalle onde il bacino interno, e più tardi, nel 1573, un parapetto destinato a facilitarne la difesa in caso di attacco era stato eretto sul bordo degli antichi isolotti che lo chiudevano ad est.

La descrizione di Haëdo continua con l'enumerazione delle porte della città: a partire dal lato nord, da Bāb al-Wēd, se ne contano nove aperte lungo il perimetro delle fortificazioni. Due piccole porte sono utilizzate unicamente dai sol-

⁴⁵ Fray Diego de Haëdo, *Topographia e Historia general de Argel repartida en cinco tratados...*, Valladolid, 1612. Diego de Haëdo, abate benedettino di Fromesta, in Spagna, scrisse quest'opera utilizzando le note del suo omonimo Diego de Haedo (arcivescovo di Palermo e suo stretto parente, che fu prigioniero ad Algeri dal 1578 al 1581) e raccogliendo testimonianze di schiavi riscattati (tra cui quella di Miguel de Cervantes Saavedra) e di mercanti pratici di quella città.

⁴⁶ L'immagine dell'anfiteatro, che troviamo per la prima volta in questo testo, avrà una grande fortuna nelle opere su Algeri dei secoli successivi, fino a divenire un'immagine stereotipa.

dati che risiedono nella *qaşba*; non lontano è la «*Puerta Nueva*» e, più in basso, Bāb 'Azūn si apre su una strada lunga 1260 passi che la congiunge a Bāb al-Wēd attraversando la città da un capo all'altro. Percorrendo le mura che costeggiano il mare ci si imbatte in una costruzione recente che si protende verso il mare in forma di mezzaluna: si tratta dell'arsenale («*Tarazanal*»), che abbiamo già incontrato nella descrizione di Lanfreducci e Bosio⁴⁷ e nell'immagine di Algeri pubblicata da Braun e Hogenberg⁴⁸. Un confronto tra questi testi e tra i testi e l'immagine mette in luce varie discordanze: mentre Lanfreducci e Bosio parlano di una «*darsena che penetra all'interno della città... e che si chiude con la sua porta*», l'immagine ci mostra sotto il nome di Arsenale uno spazio chiuso di forma quadrangolare che si trova all'interno delle mura e che comunica col mare attraverso tre porte aperte direttamente nelle mura della città. La descrizione di Haëdo sembra essere molto più precisa: l'arsenale, costruzione abbastanza recente – più recente delle mura che cingono la città da questo lato –, è semplicemente appoggiato contro le mura della città dal loro lato esterno. Esso è dunque all'esterno della città, e nessuna porta lo mette in comunicazione con questa, mentre si apre verso il mare con due ampie porte arcuate che permettono il passaggio delle imbarcazioni.

Tra queste due porte, una delle quali viene chiusa da un muro quando all'interno dell'arsenale si sta costruendo oppure riparando una galera, – continua Haëdo – si trova una casa in cui alloggia il padrone dell'imbarcazione stessa. Si evitava probabilmente in questo modo che degli stranieri di passaggio risiedessero all'interno della città durante il periodo di riparazione dei loro vascelli.⁴⁹

Accanto all'arsenale, verso nord, le mura della città erano doppie: una seconda muraglia era stata infatti costruita per avvicinare ancor più al mare le fortificazioni della città. Una di fronte all'altra, due porte si aprivano in questo punto e attraverso di esse entravano nella città le mercanzie delle navi cristiane dopo essere state registrate accuratamente in un piccolo edificio, la Dogana di mare, che si trovava in quel punto all'esterno delle mura. La Dogana dava il nome alla porta più esterna, frequentata dai pescatori e molto affollata, soprattutto al mattino: meno affollata, tuttavia, della porta «*muy principal*» che Haëdo chiama Ba-

⁴⁷ Cfr. supra, p. [14]

⁴⁸ Cfr. supra, p. [17]

⁴⁹ Nicolas de Nicolay ci racconta che durante il suo passaggio ad Algeri «*le chevalier de Seure fit espalmer sa galiotte, et pour cest effect le Roy luy presta une de ses galleres, pour retirer la chorme. Davantage luy fournit gratuitement le suif et autres choses à ce nécessaires*» (*op. cit.*, cap. VIII, p. 18), ma non indica in quale parte del porto l'imbarcazione fu «*spalmata*».

bazira (Bāb al-Ġazīra, la Porta dell'Isola). Era questa la porta che dava accesso al molo ed al porto della città, entrata e uscita di tutta la gente del mare⁵⁰.

La « *Topographia* » di Haëdo si sofferma lungamente a descrivere i bastioni della cinta muraria, in parte edificati intorno al 1570, ed il loro armamento. Particolarmente importante tra le fortificazioni della città è la *qaşba* che viene in questo testo sempre accompagnata dall'epiteto di « *fortezza antica* », e che viene descritta come una costruzione abbastanza modesta, di 100 passi di lunghezza per 60 di larghezza, separata da un muro dal resto della città.

L'insistenza con cui Haëdo parla della *qaşba* come di una « *fortezza antica* » solleva alcuni problemi cronologici: secondo alcuni autori⁵¹, in effetti la *qaşba* del periodo turco fu costruita nel 1556 nel punto più alto della città prendendo il posto di una fortezza precedente situata più in basso, non lontano dalla moschea di Sīdī Ramaḍān che fu da allora chiamata « la moschea dell'antica Casbah »⁵². E tuttavia nell'opera che stiamo esaminando, che si riferisce fondamentalmente alla situazione della città intorno agli anni 1578/1580, si qualifica come *antica* una fortezza che avrebbe dovuto essere invece piuttosto moderna. È difficile pensare che mentre quasi ogni bastione è indicato con il suo anno di costruzione e col nome del governatore che lo fece costruire, la *qaşba*, la fortezza principale

⁵⁰ « Tiene toda la muralla nueve puertas: Babaluet; puerta pequeña que se dize dela Alcaçava; otra puerta pequeña laqual de la misma manera esta en la Alcaçava; la Puerta Nueva; de Babazon; dos puertas de el Tarazanal (este Tarazanal para dentro de la ciudad no tiene puerta alguna): la primera puerta esta de continuo cerrada con una pared de dos tapias de alto, laqual quando por ella se ha de varar algun navio, se deshaze: y la segunda tiene una puerta de pradera...; otra puerta pequeña hecha en una muralla que no parece ser muy antigua, mas hecha despues por tiempo, para que por alla se acercase bien la ciudad, y su muralla a la mar; y assi a esta puerta pequeña responde mas adentro de la ciudad, y en distancia de cinquanta passos, otra puerta no muy grande hecha y abierta en otro muro antiguo, y primero de la ciudad... La otra primera se llama la Puerta de la Aduana, porque junto a ella descargan... todas las mercaderias... Tambien por esta puerta entran todos los pescadores...; otra puerta muy principal... se llama Babazira, y por estar alli el puerto de la ciudad, y ser por alli el passo, entrada y salida de toda la gente de la mar... es esta puerta muy frequentada de continuo, y de gran trafago y concurso todo el dia » (*op. cit.*, t. I, p. 5).

Bāb al-Ġazīra, che Haëdo ci presenta senza dettagli costruttivi, compare molto chiaramente nella veduta di Algeri pubblicata da Braun: si tratta di una doppia porta, fiancheggiata e protetta da torri e dal « baluardo della Marina con molta artegliaia ».

⁵¹ Cfr. R. Le Tourneau, voce « *al-Djazāir* », in « *Encyclopédie de l'Islam* », 2^e ed., t. II, p. 233.

⁵² « Un acte de 980 (1572/1573) désigne ainsi la mosquée de Sidi Ramdan: mosquée de la Casbah ancienne » (A. Devoulx, *op. cit.*, p. 511). Il documento tradotto da Devoulx dovrebbe costituire una prova irrefutabile del fatto che la nuova Casbah fu costruita prima del 1572: tuttavia un'epigrafe che ancora oggi si trova al di sopra della porta principale della Casbah del periodo turco ne data la costruzione all'anno 1000 dell'Egira, cioè al 1591/1592. (cfr. S. Colin, *op. cit.*, p. 26).

della città, sia stata citata rapidamente e in modo superficiale⁵³, per una semplice dimenticanza.

Parrebbe dalla testimonianza di Haëdo che intorno al 1580 la *qaşba al-qadīma* (la vecchia *qaşba*) fosse ancora in funzione, e che dunque soltanto in seguito, tra il 1580 e la fine del secolo, una nuova fortezza urbana cominciasse a prendere forma, ma i documenti di cui siamo a conoscenza (che sembrano contraddire questo assunto) non permettono di affermarlo con sufficiente certezza.

Se la data di costruzione della *qaşba* non viene indicata precisamente, l'opera di Haëdo ci dice che la totalità dei bastioni importanti della città fu costruita tra il 1551 ed il 1573, ma soprattutto in questo ultimo periodo, durante la reggenza di 'Arab Aḥmad Paşa. Fu allora che fu scavato e ripulito il fossato sud della città, dalla *qaşba* fino alla riva del mare, mentre dal lato nord il fossato era ormai scomparso sotto una grande quantità di fango e di immondizia⁵⁴.

Un'ultima parte della descrizione della città vista dall'esterno riguarda le fortezze che la circondano: per ognuna vengono enumerati l'anno e le caratteristiche di costruzione, assieme alla sua potenza di fuoco ed al numero dei soldati della sua guarnigione. Haëdo ci fa conoscere anche il nome dei progettisti di due delle fortezze: un rinnegato siciliano, che aveva preso il nome di Mustafà e che era stato « ingegnere » del porto della Goletta, aveva ideato il forte a forma di stella costruito a metà strada tra la *qaşba* e il Forte dell'Imperatore, mentre questo ultimo era stato realizzato secondo i piani del « *caid Hassan* », rinnegato greco.

All'interno della città si contano 12.200 case grandi e piccole⁵⁵, e ognuna di queste possiede una corte più o meno vasta.

⁵³ A. Devoulx ha sottolineato la contraddizione che esiste tra i documenti del periodo turco da lui tradotti e la testimonianza di Haëdo, ma — basandosi su quelli — pone la costruzione della nuova *qaşba* tra il 1552 ed il 1573: « Ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on remarque que Haëdo qualifie la Casbah (l'Alcasava) de forteresse antique. Il me semble qu'il n'y a pas à se tromper: les distances indiquées, l'orientation, la description des lieux s'appliquent bien à la nouvelle Casbah et non à l'ancienne. Les renseignements donnés par Haëdo au sujet des Pachas vont jusqu'à 1596... Or, à cette époque, la nouvelle forteresse existait depuis longtemps. Je ne m'explique pas cette circonstance. Peut-être, l'auteur espagnol a-t-il voulu dire simplement que le mot Casbah était le nom donné de temps immémorial à la citadelle d'Alger, quelle que fut sa position » (in « *Le Moniteur de l'Algérie* », 22 février 1868).

⁵⁴ Un'epigrafe datata 980 (1572/1573) conferma questa informazione: « Ahmed Paşa... lequel par son équité, rend florissant le quart habité du monde, a fait un fossé au rempart d'Alger... année 980 » (A. Devoulx, *Epigraphie indigène du Musée Archéologique d'Alger*, Alger, 1874, n. 24).

⁵⁵ È difficile valutare la credibilità di questa cifra che è tre volte più grande di quella proposta da Leone Africano all'inizio del secolo. Come termine di paragone possiamo ricordare che l'amministrazione francese con il primo censimento della proprietà urbana ad Algeri contò nel 1830 circa 8.000 abi-

Ad eccezione della via principale (la grande strada del mercato) tutte le altre sono molto strette, tanto che gli edifici che si aprono su di esse quasi si toccano in alto. Haëdo è colpito dal disordine e dalla sporcizia degli spazi pubblici, tanto più che ha notato l'estrema pulizia delle abitazioni, il buon gusto e la ricercatezza delle maioliche che le decorano all'interno e la luminosità che vi regna penetrando dalle corti a cielo aperto. Ogni casa ha il suo pozzo e spesso anche una cisterna, ma l'acqua è salmastra e per bere si usa quella delle numerose fontane che si incontrano dentro e fuori della città.

Al di là delle mura non esistono sobborghi: prima del 1573 ne esisteva uno molto vasto all'altezza di Bāb 'Azūn – formato, dice Haëdo, da più di 1500 case –, ma 'Arab Aḥmad lo aveva fatto demolire per misura di sicurezza, avendo avuto notizia di un attacco contro la città che si prevedeva per quell'anno⁵⁶.

All'altezza di Bāb al-Wēd e di Bāb 'Azūn esistono degli spazi riservati agli esercizi militari dei Giannizzeri e diversi cimiteri dove si elevano, con bella architettura, le cupole delle tombe dei governatori e dei notabili della città.

La popolazione è divisa in tre gruppi: i Mori, i Turchi e gli Ebrei. Vi sono anche circa 25.000 cristiani impiegati per i diversi lavori nella città e nelle proprietà agricole circostanti, e soprattutto destinati ai remi delle galere corsare.

Gli Ebrei, confinati in due quartieri che posseggono ciascuno la propria sinagoga, occupano soltanto 150 abitazioni; la categoria più numerosa sembra essere quella dei mori nativi della città, che Haëdo chiama i « *Bildis* », o cittadini, che occupano circa 2500 abitazioni.

Nei diversi mercati si contano circa duemila negozi, ma gli edifici più importanti sono le moschee: un centinaio secondo i calcoli del nostro autore, tra cui sette principali. Nella categoria degli edifici notevoli si contano anche settanta stabilimenti di bagni pubblici, di cui vengono forniti molti dettagli per i due principali.

La « *Casa del Rey* » è la più importante tra le abitazioni private: organizzata, come abbiamo già visto, intorno a due cortili, essa ha la particolarità – unica tra le abitazioni di Algeri – di possedere un piccolo giardino.

Nella città non ci sono alberghi e soltanto all'esterno, dalla parte di Bāb 'Azūn, è possibile per uno straniero trovare alloggio per la notte in alcune povere casupole.

tazioni (cfr. J.F. Aumerat, *La propriété urbaine et le bureau de bienfaisance musulmane d'Alger*, Alger, 1900, p. 7).

⁵⁶ La veduta di Algeri pubblicata da Braun nel 1575 indica all'esterno di Bāb 'Azūn un « *Burgum Novum* ».

Le caserme dei Giannizzeri e le prigioni degli schiavi sono organizzate secondo il medesimo schema: si tratta di un cortile centrale attorno al quale si allineano su due piani molte piccole camere aperte sulle gallerie colonnate che delimitano la corte. Al centro delle caserme si trova sempre una fontana, mentre nella più grande delle prigioni esiste una cappella dove viene detta la messa per i cristiani.

Haëdo parla per finire delle numerose fontane che adornano la città portandovi l'acqua dalle colline circostanti. L'acquedotto principale, che distribuisce la sua acqua a sei fontane che si trovano all'interno dei palazzi, entra in città all'altezza di Bāb Ġadīd, ma esiste anche un secondo acquedotto fatto costruire nel 1573 da 'Arab Aḥmad Paša che entra in città dalla parte opposta, cioè da Bāb al-Wēd.

n) Come è apparso evidente dalla nostra esposizione, i documenti iconografici e letterari sull'Algeri del XVI secolo sono di qualità assai ineguale. Tra le descrizioni di Leone Africano, che ci parla della città come egli stesso l'aveva vista nel 1516, e quella che troviamo nella *Topographia* di Haëdo, che fu ad Algeri verso il 1580, non intercorre soltanto lo spazio temporale di quasi tre quarti di secolo che le separa, ma anche e soprattutto un cambiamento di attitudine verso la città in quanto oggetto di conoscenza.

Alla rinnovata attenzione per Algeri non è estranea una larga serie di motivazioni di ordine pratico, dal momento che l'interesse dell'Europa per i paesi dell'Islam ed in particolare per il Magreb è promosso soprattutto dalla politica di espansione e di conquiste portata avanti durante tutto il XVI secolo in particolar modo dalla Spagna: non è dunque un caso, per esempio, che il « *Commentario delle cose dei Turchi* » di Paolo Giovio⁵⁷, venga dedicato a Carlo V, che sta in quell'epoca preparando le spedizioni di Tunisi e di Algeri, nè sono fortuite le indicazioni che i vari scrittori europei offrono con insistenza ai lettori sui punti deboli delle fortificazioni, sul modo migliore di attaccarle o di assediare la città tagliando l'acqua dei suoi acquedotti per costringerla alla resa, etc.

Malgrado alcune ripetizioni che tendono a creare uno stereotipo fisso nel tempo della città, l'insieme delle diverse descrizioni riesce a creare un quadro abbastanza vivo di Algeri in questo secolo. Anche se è necessario fare ancora un largo spazio alle ipotesi per alcuni elementi poco chiari dello sviluppo urbano

⁵⁷ *Commentario delle cose de' Turchi di Paolo Giovio, vescovo di Nocera, a Carlo Imperatore Augusto*. Stampato in Roma l'a. MDXXXI (XXII di gennaio).

in questo periodo, il confronto e la ricucitura delle informazioni che le descrizioni letterarie ed iconografiche ci offrono sono sufficienti a darci di Algeri nel primo secolo della dominazione turca un quadro generale abbastanza completo.

Il confronto tra le vedute di Algeri, tutte posteriori all'attacco fallito di Carlo V contro la città, fa emergere fondamentalmente due immagini piuttosto differenti: una prima (comune alle due incisioni pubblicate da Münster e Du Pinet) rappresenta una città dalla cinta triangolare, che protende verso il mare una torre cilindrica collegata alle mura da un camminamento fornito di feritoie; nel punto più alto si erge un'altra torre collegata nello stesso modo alle mura.

La seconda immagine (che ritroviamo nell'incisione firmata « A.S. » ed in quella pubblicata da Braun e Hogenberg) è quella di una città dal perimetro quadrangolare, dominata da una cittadella all'interno delle mura ed il cui porto è delimitato da una penisola a forma di uncino.

Pur nella loro diversità queste immagini concordano nel mostrarci un insieme urbano in cui gli edifici, disposti in ordine sparso nella parte superiore vicina alla *qaşba*, si addensano molto di più nella parte bassa lungo il mare⁵⁸. È probabile in effetti che la parte inferiore della città, più adatta alla costruzione per la sua conformazione pianeggiante, fosse in quell'epoca più densamente popolata della parte superiore, che presentava delle notevoli pendenze.

Notiamo ancora che al di là delle grandi linee del perimetro della cinta muraria soltanto l'incisione che illustra l'opera di Braun e Hogenberg fornisce con una notevole precisione diversi dettagli che arrivano a definire la forma di alcuni edifici ed il nome dei proprietari dei palazzi più importanti: vi si riconosce l'organizzazione dei tracciati viari, dove alcune strade portano il nome di mestieri e ci ricordano le « *belle e ordinate piazze in ciascuna delle quali è la sua arte separata* » che aveva già descritto Leone Africano. Ritroviamo ancora la *qaysariyya*, la « *Rabba* » – mercato e deposito del grano presso la porta che introduceva nella città i prodotti agricoli delle pianure e colline intorno; vi si riconosce infine, all'angolo destro della *qaşba*, il « *sepolcro dei figli dello Sceriffo* » di cui in seguito sono state ritrovate le tracce in alcuni documenti fondiari del primo periodo turco⁵⁹.

Per quanto riguarda i documenti letterari, ad eccezione di Leone Africano gli autori arabi non ci offrono molti elementi sullo sviluppo urbano d'Algeri du-

⁵⁸ Nell'incisione firmata A.S. la parte superiore della città appare assolutamente deserta.

⁵⁹ Cfr. A. Devoulx, *op. cit.*, p. 511: « *Les tombeaux des enfants du Roi... près de la Casbah el-Kedima* ».

rante il XVI secolo; Leone Africano ha però trovato molti imitatori tra gli autori europei, ed in particolare Livio Sanuto e Luis del Marmol Carvajal.

Più originale è la visione di alcuni visitatori europei, di passaggio ad Algeri, come Nicolas de Nicolay, oppure in residenza forzata, come Diego de Haëdo. Il primo ci mostra con la vivacità del cortigiano non soltanto le costruzioni importanti, come il Palazzo del Re, ma anche l'animazione e la confusione dei giorni di mercato nella città, i costumi della città, la « *grande pompe* » del ricevimento del governatore in onore dei suoi illustri ospiti.

Circa un quarto di secolo dopo, la descrizione di Haëdo è di tutt'altro genere: è senz'altro la descrizione più completa della città del periodo turco, e Algeri vi è analizzata e suddivisa in tutte le categorie possibili che possano concorrere a definire una città: le mura, le porte, i castelli; gli abitanti, a loro volta Mori, Ebrei, mercanti, marabutti, etc. etc. etc. La grande quantità di informazioni che troviamo nell'opera di Haëdo precisa meglio di qualunque altra precedente descrizione l'immagine della città nell'ultimo quarto del XVI secolo: Algeri aveva già a questa epoca all'incirca la stessa estensione che avrà all'inizio del XIX secolo, e sarà completata poco a poco dagli edifici della nuova *qaşba* sul grande triangolo che domina ancor oggi la città ed il suo golfo.

LA SPEDIZIONE DI NAPOLI CONTRO TRIPOLI D'OCCIDENTE
SECONDO IL CRONISTA TRIPOLINO ḤASAN AL-FAQĪH ḤASAN

Traduzione e osservazioni linguistiche

GIOIA CHIAUZZI
(Napoli)

لا شبحوها طلقوا عليها ، خافوا منها يحسبونها من عندنا جاي لهم ولا شبحوها
عملوا ليلتها بريك انتعمهم وسكونه كاره غول الليل كله.

*Lamma šbaḥū-hā ṭālgū 'alē-hā ḥāfū mēn-hā yeḥsibū-hā mēn 'anda-nā zēy
lā-hum u lamma šbaḥū-hā 'amlū lēlāt-hā brik antā'hum u s-skūna kargūl
el-lēl kūll-ah.*

Come [i Napoletani] l'hanno vista le hanno sparato contro: hanno avuto paura di essa [perché] la pensavano venire da parte nostra [tripolina] contro di loro, e quando l'hanno vista quella notte hanno messo un brik dei loro e lo scooner di guardia, tutta la notte (p. [27]/ar. 31 B).

PARTE I

Il presente lavoro è stato indotto da una domanda dell'amico prof. Teobaldo Filesi, che ringrazio per avermi dato tale spunto. Egli mi chiedeva in che termini un cronista tripolino dell'epoca – quale fonte araba di controparte – avesse riportato i fatti della spedizione napoletana contro Tripoli d'Occidente nel 1828. Spedizione di cui il Filesi si occupava in un suo articolo¹, oggi inserito in un suo più ampio lavoro monografico sui rapporti fra Napoli e Tripoli². In esso egli comparava la pubblicistica e le fonti d'archivio italiane, in particolare quelle degli Archivi di Stato di Napoli: sia per puntualizzare alcune di-

¹ T. Filesi, *L'onta di Tripoli: la spedizione napoletana del 1828*, in *Africa*, XXXVII, 1982, pp. 224-269.

² T. Filesi, *Un secolo di rapporti tra Napoli e Tripoli: 1734-1835*, Napoli (Università degli Studi), Giannini, 1983, pp. 252.

screpanze fra le stesse; sia per valutare in merito alle responsabilità politiche nell'organizzazione e nel fallimento della spedizione napoletana (da cui il nome 'onta di Tripoli').

Per il fatto storico si rimanda al lavoro del Filesi, oltretutto completo delle indicazioni sulle fonti d'archivio e bibliografiche. Qui mi limiterò a citare la ragione della spedizione navale, di carattere punitivo contro Tripoli, dai Napoletani concepita come una dimostrazione di forza per non soddisfare alle aumentate richieste di Yūsuf bāšā al-Qaramānli:

« Una nuova ma del tutto imprevedibile complicazione nei rapporti tra Napoli e quella Reggenza doveva insorgere di lì a qualche anno quando, essendo Francesco I di Borbone succeduto, nel 1825, al padre Ferdinando sul trono delle Due Sicilie, Yusuf Pascià Qaramanli – secondo una pretestuosa prassi instaurata dalle Reggenze barbaresche per soddisfare la loro inestinguibile sete di denaro – sostenne che, col mutamento del sovrano, il trattato concluso in precedenza dovesse considerarsi perento e fosse quindi necessario stipularne uno nuovo a condizioni ovviamente più vantaggiose per quella Reggenza.

« In una lettera indirizzata appunto al Warrington in data 13 giugno 1825, Yusuf Qaramanli dopo avere accennato ai “ non indifferenti danni cagionati dal Trattato di Pace stipulato in passato tra la Nostra Reggenza e fù S. M. il Re Ferdinando I”, così proseguiva: “ Ci limitiamo per ora o Signore a prevenirvi che esso trattato tutt'oggi esistente non convenendo punto alle Nostre Finanze, desideriamo d'annullarlo con la riforma d'altro più equo e convenevole ad ambe le parti da farsi tra di noi ed il suo successore Francesco I, Vostro Augusto Sovrano; domandiamo per la sua riforma la somma di 100/m (cioè di 100 mila colonnati) e desideriamo che per l'avvenire il Governo delle Due Sicilie si conformi a pagarci ogn'anno la somma di 5.000, conforme ai nostri trattati con varie potenze del Nord. Se M.V. Francesco I non aderirà alle sopranotate domande, ci vedremo costretti mal grado di troncare assieme ogni relazione di buon armonia che felicemente esiste tutt'ora... ”.

« A questa richiesta del pagamento di 100 mila colonnati per la stipula d'un nuovo trattato, si accompagnò anche quella dell'invio di un console napoletano in sostituzione del Warrington; il che – secondo un'altra prassi non meno venale – avrebbe consentito al Bey di beneficiare di donativi in moneta sonante, che in questo caso avrebbero dovuto essere dell'ordine di 10.000 pezzi di Spagna *una tantum* e di 4.000 o 8.000 ogni anno »³.

³ In T. Filesi, *Un secolo*, cit., pp. 154-155.

La fonte araba in questione – breve ma puntuale – consiste in un passo dai Diari manoscritti del tripolino Ḥasan al-Faqīh Ḥasan⁴, edito in arabo dal Centro di Studi Libico di Tripoli all'atto della sua inaugurazione⁵. Quando ho letto il testo l'ho trovato di notevole interesse come lingua, lessico e tratti di costume, tanto che ho deciso di tradurlo. Va subito detto che il suo pregio – oltre che come testimonianza storica – è legato a caratteristiche, formali e sostanziali, opposte a quelle volute dalla ufficialità consueta e per la quale – se mai – costituirebbero ragioni di demerito. L'autore infatti non era storico di professione e comunque, più che come dotto o come che si atteggi a tale, egli non scrive, ma parla. E parla senza complessi di sorta nel vernacolo arabo tripolino di allora, a parte i termini turchi, ben vicino a quello più dimesso che ho sistematicamente ascoltato colà per le strade, tra la gente. L'autore si esprime più o meno come uno dei vecchi venditori del mercato, il *sūq*, e in certi passi anche come un cocchiere che racconta all'amico o all'avventore – che sa già tutto – quell'ultima mezza parola che ancora non ha fatto in tempo a cogliere. Ed ecco dunque il parlare per richiami, abbreviato e contratto, di cui pure v'è traccia nella grafia del testo. Modi, questi consentiti dal vivere assieme in una comunità ristretta, di cui si conoscono tutti e i fatti di tutti, pubblici e privati. Si veda ad esempio il tono naturale di alcuni fra i passi: il pascià che cade da cavallo; i termini in cui il pascià conferisce a Šelli il comando della squadra

⁴ Ḥasan al-Faqīh Ḥasan, *Ḥamlat Nābūli 'alā Ṭarābulus, 1244/1828* (La campagna di Napoli contro Tripoli). *Taḥqīq* (edizione critica) di Moḥammed Uṣṭā e 'Ammār al-Ġheyder, Tripoli, *Markaz buḥūṭ wa dirāsāt al-ġihād al-libī* (Centro di Ricerche e Studi sulla Resistenza libica), 1978, pp. 61

L'altro manoscritto (« dal fondo della Biblioteca Pubblica di Malta n. 113 ») edito e tradotto in francese per l'inaugurazione del Centro – completata da una mostra di carattere storico – è: *Takmilāt tā'riḥ Ilāyat Ṭarābulus al-Ġarb. Ḥukm 'Alī Qaramānli Bāšā Ṭarābulus al-Ġarb, 1793 d.c.*, edizione critica e traduzione di Jan Vansina e 'Abd ar-Raḥmān Ayūb (Suite de l'histoire de la Régence de Tripoli de Barbarie. Règne d'Aly Caramanly), Tripoli, Centro di Studi e Ricerche sulla Resistenza libica, 1978, pp. 25 ar. + 24 fr.

⁵ Su natura e attività del Centro cfr. G. Chiauzzi, *Il Centro di Studi libico in Tripoli e il Seminario 'Libia. Storia e Rivoluzione'*. Roma, 27-29 gennaio 1981, in *Africa*, XXXVI, 1981, pp. 137-142.

La corrente denominazione araba abbreviata è Centro di Studi libico (*Markaz al-dirāsāt al-libī*). La denominazione integrale, all'atto dell'inaugurazione nel dicembre 1978, era « Centro di Ricerche e di Studi sulla Resistenza libica » (*Markaz buḥūṭ wa dirāsāt lil-ġihād al-libī*, ovvero *al-ġihād al-libī*) quale anche compare nelle due pubblicazioni di cui alla n. 4. La denominazione è poi cambiata in « Centro per la Resistenza dei Libici per gli Studi storici » (*Markaz ġihād al-Libiyin lil-dirāsāt al-tā'riḥiyah*) a indicare interessi più ampi rispetto ai precipui nazionali. Ovviamente l'espressione 'Centro di Resistenza' sta per « Centro di [ricerche sulla] Resistenza » etc., e non per « Centro [come quartier generale] di resistenza », quale sembrerebbe dal nome.

navale; il Ḥāḡ Moḥammed Bēt el-Māl (Ministro delle Finanze in carica) che – non si capisce con quanta prudenza – invita un ragazzo a sparargli davanti per gioco, e rischia di perdere un braccio; i traslochi dei cristiani e degli ebrei, pronti alla fuga con le masserizie; le insistenti pretese della comunità dei Gerbini alla ricerca della miglior torre (che non va mai bene), prima per stare al sicuro, e poi per godersi l'attacco, etc. Si noti anche come l'autore tiene il conto delle navi e delle bombe, noi diremmo sul tipo di quello del lattaio, e come tranquillamente lo fa e disfa a secondo di quanto gli precisano in giro.

Ciò mostra che egli, anche se ha annotato per anni gli avvenimenti, lo ha fatto soprattutto per se stesso, più che per gli altri. Compresi quegli altri che oggi vanno a rimescolargli le carte, col pretesto che sono interessanti. E magari con la pretesa che debbano rispondere alla lingua, ai toni e ai modi di un archivio ufficiale; anziché coglierle per quello che possono offrire dall'interno, e che ovviamente l'ufficialità non darebbe.

Per rendere sifatto testo – o meglio: discorso – in traduzione come merita, occorrerebbe un dialetto, e non la lingua italiana, sia pure usata in tono dimesso: fatto al di fuori della linea della rivista ufficiale che mi ospita. Ho perciò ripiegato su un italiano grammaticalmente corretto, per la tradizione ufficiale, e tutto sommato coerente. Mi sono però rifiutata di alterare l'andamento del testo originale, dalla sintassi lacerata e basata tutta su coordinazioni. È ovvio che, come effetto, ciò va a discapito della lingua italiana, soprattutto soffermandosi solo su questa, senza avere presente il vernacolo arabo in esame. Si consideri però che il mero uso di questa, pur così amministrata, già sottrae all'originale, se non gli strappi, quanto meno le sgrammaticature sue proprie (rispetto all'arabo corretto) cui ha pur diritto, perché 'sue'. Così come avrebbe diritto che alcune espressioni venissero rese con altre, altrettanto efficaci, dei nostri gerghi. Ad esempio⁶ a proposito del mortaio che, sparato, si disintegra, perché *ṣāḡāṭ* (*s > ṣ*, صقات), l'espressione giusta sarebbe perché 'faceva proprio schifo' (per la sua cattiva qualità); l'altra espressione 'che faccia perire', 'che annienti' (*yehlek* يهلك), andrebbe resa 'che faccia crepare'; e – vero capolavoro – il ripetuto *māūkēb* (موكب), *māūkēb kēbīr* o *adīm* (*z > d*), cioè la 'parata', 'gran parata', 'eccezionale spettacolo con corteo', che indica il via-vai dei cristiani e degli ebrei che si mettono in salvo all'imbarco (con gran confusione di gente e masserizie)

⁶ Per questo e per i termini seguenti cfr. alle relative voci nelle schede lessicali (*ṣāḡāṭ*, *hlak*, *māūkēb*, *mkāṭter*, *mustāktar*) nonché, per il contesto in cui vanno inseriti, alle seguenti pagine della presente traduzione e del testo arabo: [32]/ar. 83B; [25]/ar. 28B; [19], [23], [34]/ar. 16, 24B, 39B; [36]/ar. 41; [31]/ar. 36B.

andrebbe proprio reso – la rivista qui non me ne voglia – con 'gran casino' (nel senso gergale di 'confusione', 'caciara').

Qualche forma poi ... aulica che si ritrova qua e là nel testo – *mkāṭter* (*t > t*, مكثر), *mustāktar* (مستكثر) – più che un'aspirazione pretenziosa dell'autore, va considerata come un momento di estro creativo in cui egli – sempre senza complessi – se la conia su modelli arabi raffinatissimi, in testo di tal fatta! Quali un nostro venditore ambulante o cantastorie, che di colpo inventassero e introducessero nel loro repertorio stretto e sincopato, un termine di vasto respiro, degno di essere strutturalmente plasmato e sovraccaricato (vedansi gli infissi di X forma) da un Gabriele D'Annunzio.

La natura vernacolare del testo induce a evidenziare le caratteristiche fonetiche (che emergono da alcune grafie), lessicali, grammaticali e sintattiche della lingua che ci trasmette, nonché la continuità storica della stessa nella locale parlata odierna. Ciò sia per ridimensionare quanto ci si aspetterebbe in base al modello dell'arabo colto – codificato – quale lo si apprende nei testi; sia per meglio dar conto della traduzione prestata.

Allo scopo, in questa prima parte del lavoro, la traduzione del passo è seguita dalla stesura di schede lessicali relative ai termini riscontrati nel testo. In una seconda parte, a venire, tornerò invece su considerazioni di carattere più generale – oltre a completare alcune voci e l'onomastica – e darò gli indici. In questa prima parte a ciascun termine considerato è devoluta una scheda contenente: 1) registrazione del termine nella grafia araba e in trascrizione fonetica (in base all'attuale pronuncia locale); 2) il significato italiano; 3) note esplicative, di diversa portata, a seconda delle caratteristiche del termine stesso; 4) esempi di fraseologia tratti dal testo e riportati in traduzione, in trascrizione, in grafia araba (quale dal testo).

Nella stesura delle schede sulla base dell'arabo del testo, si è tenuto presente il confronto con l'attuale arabo tripolino parlato nel gergo più stretto (quale anche delle donne), come più vicino termine di riferimento. Inoltre, quale termine di riferimento per il lettore arabo (non-libico) ed arabista – estranei a siffatta parlata – nelle note all'interno delle singole schede si è implicitamente tenuto conto del riferimento dell'arabo colto, rispetto a cui si evidenziano le eventuali specificità locali del termine.

Si noti che la trascrizione fonetica riproduce la pronuncia tripolina, ovviamente, attuale. La si è voluta riportare per diverse ragioni. Anzitutto essa serve a razionalizzare alcune grafie del testo – su cui si tornerà nella seconda parte del lavoro – riflesso appunto della pronuncia corrente e ancor oggi costanti, come

si è puntualmente cercato di sottolineare. In secondo luogo essa mostra il ritmo della lingua nel testo, ricostruito in base a quanto più le si avvicina, cioè la stretta parlata locale: non certo l'arabo letterario! E dunque tale trascrizione dà un'idea di come l'unità del testo vada ricomposta nel ritmo della parlata, mentre non la si può certo cogliere in base alla lettura della frantumata sintassi. Infine essa cerca di suggerire come vada evitata una certa lettura basata sulla vocalizzazione e sull'accentazione proprie dell'arabo letterario, che infatti susciterebbe effetti di forte ilarità, intromettendo una pronuncia aulica su una struttura linguistica da mercante ambulante. Nessun arabo, e nessun arabista, potrebbe trattenere le risa a sentir vocalizzare classicamente frasi (che però così verrebbero automaticamente trattate dalle letture della grafia araba, tranne da chi fosse tripolino) quali ad esempio quelle nelle schede lessicali s.vv. *šī* es. 1, *bgē* es. 4, *užād* es. 2, nonché i costrutti ... spaventosi (singolare, duale, plurale) quali s.vv. *karġūl* es. 1, *msállem*, *mēzāžōrnā* etc. Per non parlare di *tabbōrd-žār* 'bordeggiare'!

Con ciò non si pretende, beninteso, che le sfumature qui date in base alla pronuncia odierna siano identiche a quelle di un secolo e mezzo fa. Si cerca solo di avvicinarsi ad esse, indicando soprattutto come *non* si debba attribuire al testo quanto di sicuro non gli compete: una vocalizzazione colta.

Per concludere vorrei sottolineare che – oltre la traduzione – ho potuto dare al lavoro l'impostazione suddetta grazie all'acquisito uso della lingua locale nel corso di prolungati soggiorni, durante gli anni. Infatti ciò non mi sarebbe stato possibile dal solo campione del testo tradotto. Nè avrebbe avuto senso elaborare un lessico di dimensioni assai sviluppate rispetto al testo stesso. È stato il riscontro di una salda continuità storica fra la lingua trasmessa da tale testo e la locale parlata attuale che ne hanno incoraggiato e consentito la stesura in base a due punti di riferimento (passato e presente) che, confrontati, si confermano a vicenda.

Tali cognizioni che ho stratificato nel tempo, a loro volta sono state rese possibili dall'ospitalità e dall'accoglienza della gente del luogo, che mi ha tenuto con sé nelle case e nelle tende (a seconda di quanto avevano), che mi ha assecondato negli spostamenti, a seconda di quanto chiedevo di vedere e ascoltare, quando spiegavo che il mio scopo era ed è l'osservare il reale e la società, e non la lingua in quanto tale (se non come uno degli strumenti finalizzati alla penetrazione del reale stesso). E in tal senso il mio debito nei confronti della gente – quelli che oggi parlano più o meno come Ḥasan al-Faqīh ci ha lasciato scritto – è superiore a quanto del loro parlare ho travasato in questo lavoro.

Più puntualmente, per il presente lavoro a tavolino, vorrei pur ringraziare quattro amici, ognuno dei quali si è utilmente prestato per quanto più gli competeva: per il vernacolo in quanto tale tre libici, di cui due tripolini, il primo di adozione (il Ḥāġ Ṭāher Arēbī e il dr. Fu'ād Ka'ābazī, con quale ho ripetutamente insistito) e un fezzanese (il dr. Abū Baker el-Kīlānī), anche per vedere la differenza tra i suddetti; il quarto è un italiano, il prof. Giovanni Oman, che si è prestato non in termini di vernacolo in quanto tale (non essendo il libico 'suo' vernacolo acquisito), ma ai fini della traduzione, e cioè per riscontri rispetto ad un più corrente medio arabo oggi parlato, cui egli è notoriamente uso. E devo dire che proprio le specificità del vernacolo lo hanno spinto sin dall'inizio a condividere con me l'idea di stendere un lessico, che poi ho formulato nelle schede nella maniera suddetta.

NOTIZIE SUL MANOSCRITTO E SULL'AUTORE

Ho tradotto le notizie in questione direttamente dalla prefazione al testo del manoscritto a cura del Centro. Quelle sui Diari e sull'autore sono a cura di un discendente dell'autore stesso. Le notizie tecniche sull'edizione critica del manoscritto – quale anticipo all'edizione integrale dei Diari – sono a cura dei due editori del testo ^{6bis}.

In traduzione: « Presentazione (*taqđīm*). Gli Appunti (*muđakkirāt*) di Ḥasan al-Faqīh Ḥasan », a cura di 'Alī al-Faqīh Ḥasan ⁷.

^{6bis} Ho voluto tradurle direttamente per quattro ragioni: 1) quale riconoscimento dello sforzo di chi ha edito il testo da un originale non sempre facile, e da una lingua assai particolare, come viene opportunamente sottolineato dai due stessi editori; 2) perchè contengono notizie sull'autore, sulla sua opera e sul manoscritto in quanto tale, che personalmente non conoscevo. Ho dunque ceduto il passo a chi mostrava d'esserne informato; 3) per sottolineare al lettore le modalità con cui il Centro presenta i propri lavori a stampa, e se stesso, trattandosi della sua inaugurazione; 4) perchè destano perplessità alcuni passi nella presentazione a firma del nipote dell'autore. Anzitutto non si comprende perchè egli abbia a scusarsi di eventuali manchevolezze nell'edizione del testo a cura del Centro (e non sua): ciò spetta se mai agli editori del manoscritto, che infatti lo fanno. Inoltre, proprio come storico, meglio sarebbe stato per avvalorare i Diari che egli parlasse di fatti e eventi connessi al passo presentato, anziché menzionare la guerra civile – certo importante – ma in modo tale che (se ne veda ad esempio la conclusione) sembra quasi citata come pretesto di attacco alla famiglia allora sovrana, e poi ripetutamente tacciata di connivenza coi colonialismi: fatto che non riguarda l'edizione del manoscritto.

⁷ In Ḥasan al-Faqīh Ḥasan, *cit.* alla n. 4, pp. 3-5.

.....
« Ha seguito l'esempio di questi antichi autori di Diari (*Yawmiyyāt*) citati il signor eš-Šerīf Ḥasan figlio del Faqīh Ḥasan, vissuto nel XIII secolo dell'egira [1786-1882], scrivendo questi Diari storici che si riferiscono alle condizioni sociali, politiche ed economiche dell'epoca in cui ha vissuto. L'autore ha seguito tutti gli avvenimenti storici all'epoca di Yūsuf bāšā Qaramānlī e del figlio 'Alī, e altresì all'epoca di Muṣṭafā Nağīb bāšā, di 'Alī 'Ašqar bāšā, di Moḥammed Amīn bāšā ed altri reggenti di Tripoli d'Occidente, fino all'epoca di Maḥmūd Nadīm bāšā. Nei suoi Diari l'autore ha riportato molti avvenimenti interessanti da altri tralasciati, fra i quali l'assalto della flotta del Governo di Napoli contro la città di Tripoli durante la reggenza di Yūsuf bāšā Qaramānlī, le perdite in uomini e in navi da guerra subite da tale flotta, solo [sic] per la forza difensiva delle fortificazioni tripoline e della flotta sotto il comando di una eletta schiera di militari locali. L'autore - che Allāh gli sia misericordioso! - e altri notabili si trovano all'interno delle opere di difesa ed hanno assistito alla battaglia incoraggiando gli uomini della difesa stessa sino a quando il nemico è stato sbaragliato e ha volte le spalle.

« Fra le peculiarità di questi Diari storici è che il loro autore - che Allāh gli sia clemente! - ha scritto i dettagli della guerra civile occorsa a Tripoli dal 1248/1832 sino al 1251/1835. La guerra scoppiò a causa dell'abdicazione di Yūsuf al-Qaramānlī dalla reggenza a favore del figlio 'Alī. Tale abdicazione non fu però gradita al popolo, che dichiarò [sic: *'alana*] guerra a Yūsuf bāšā ed al figlio 'Alī. Ai cittadini insorti si allearono due nipoti di Yūsuf al-Qaramānlī, che erano Moḥammed ben Moḥammed al-Qaramānlī e Aḥmed al-Qaramānlī. Tale guerra durò a lungo fra gli abitanti della città di Tripoli - ove risiedevano Yūsuf al-Qaramānlī e il figlio 'Alī - e gli abitanti di el-Menšiyya, di es-Sāḥel e di fuori (*riyāf*: campagne)⁸ - ove risiedevano i due nipoti del bāšā al-Qaramānlī in contrasto con lo zio paterno 'Alī al-Qaramānlī. La città di Tripoli rimase con le mura serrate per ben tre anni, mentre ardeva la guerra tra gli abitanti della *medīna* e i gruppi di fuori. Tale guerra civile provocò molte vittime innocenti fra i locali, e gli avvenimenti quotidiani ne sono riportati nei Diari del signor Ḥasan al-Faqīh Ḥasan. Tra le battaglie occorse fra i locali ve ne è una avvenuta nei pressi del mausoleo del Wālī as-Sālah 'Abd al-Ġelīl, culmi-

⁸ *Riyāf*: lo rendo con 'di fuori' perché propriamente non vi sono 'campagne', ma solo i giardini irrigui di el-Menšiyya. Cfr. anche nelle schede lessicali s.v. *Sānya*.

nata con centinaia di morti. Alla fine della battaglia, l'esercito regolare al seguito dei governanti della città, provvide a tagliare le teste delle vittime, raccogliendone duecentoquaranta con cui venne in città. Esse sono poi state sistemate sopra le mura, per incutere terrore agli abitanti della *medīna* e agli altri. Durante tale guerra furono adoperati i cannoni da parte degli uomini di el-Menšiyya e di fuori, coi quali bombardarono la città provocando molte perdite di anime ed altre cose. Così come i cannoni della *medīna* bombardarono [a loro volta] l'esercito di el-Menšiyya e i suoi abitanti. Si aggiunga che il popolo soffrì per la fame, le malattie, il malgoverno e l'oppressione del potere, [diretta] anche contro i notabili e gli '*ulamā*', mentre i beni della gente venivano confiscati illegalmente. Per questa ed altre ragioni [sic] scoppiò un'epidemia nel paese, per la quale morì molta gente entro le mura della città assediata. La situazione continuò così fra le due parti che tentavano di impadronirsi del potere, finché il sultano ottomano inviò il *mušīr* Muṣṭafā Nağīb bāšā in qualità di governatore della provincia di Tripoli, assieme a un contingente militare, approvvigionamenti e burocrati. Nağīb bāšā giunse con alcune navi e al suo sbarco in città i cittadini lo accolsero con grandi manifestazioni di giubilo. Così si chiuse una pagina del governo dei Qaramānlī in questa provincia, verso la fine dell'anno 1250/1834. Tali giorni sono rimasti impressi fra la gente, nei versi:

« Ti si è dato un regno, ma la sua politica non è stata buona/
« E tutti quelli che non governano bene il regno vengono destituiti/
« Chi viene di mattina rivestito dell'abito del bene senza/
« Ringraziare, Allāh glielo strappa via di dosso ».

« Il compianto signor Ḥasan al-Faqīh Ḥasan ha iniziato a scrivere i suoi Diari nell'anno 1224/1809-1810 continuando sino al 1278/1861. Perciò essi rappresentano un impegno cui l'autore ha assolto per più di cinquant'anni. A causa della perquisizione politica occorsa in casa della famiglia nel 1922 al tempo del rovesciamento [sic: *inqilāb*] fascista, ne vennero sequestrate le carte, per prenderne visione. Dopo alcuni giorni le brutali autorità italiane le restituirono, ma molte carte storiche risultarono mancanti. La perquisizione politica si ripeté durante il periodo dell'amministrazione britannica, il 17 febbraio 1948, allorché le autorità britanniche imprigionarono lo scrivente questa presentazione, tenendolo in carcere per la sua attività politica a favore della causa libica. Quel giorno le autorità britanniche confiscarono molti documenti storici e politici dalla casa di 'Alī al-Faqīh Ḥasan, fra cui questi Diari che oggi avremmo dato alla stampa per i lettori.

« In conseguenza della prima e della seconda perquisizione, si è verificata la perdita di una gran parte di tali Diari storici. Col proseguimento delle ricerche abbiamo trovato che le carte [ordinate] in serie continua cominciano dall'anno 1250/1824 e finiscono nel 1278/1861. Il resto delle carte risultano sparse e discontinue, perché sono andate perse durante le due perquisizioni politiche, italiana e britannica.

« L'autore ha potuto scrivere questi Diari storici in forza delle sue relazioni con le classi popolari, con gli *'ulamā* e i notabili, nonché per la sua posizione di membro nel consiglio direttivo della provincia di Tripoli durante tutto quel periodo, e per la conoscenza che aveva degli eventi della situazione politica, amministrativa, economica etc. Essi rappresentano un quadro della società tripolina sotto tutti gli aspetti in quel tormentato periodo che ha traversato il popolo tripolino. Senza dubbio quanto la penna di questo storico ha tracciato costituisce materia importante nella storia di Tripoli (*bilād Ṭarābulus*) e potrà trarne notevoli vantaggi chiunque desideri scrivere sulla storia di tale paese. Abbiamo perciò deciso di pubblicare questi pregevoli Diari in un prossimo futuro, a cura del Centro di Studi e Ricerche sulla Resistenza libica. Che Allāh coroni col successo i nostri lavori, e Gli chiediamo che ci conduca a buon compimento!

« Ci scusiamo in anticipo per eventuali carenze che si trovassero in questo lavoro, fermo restando che nel Centro è stato formato un comitato costituito da valenti specialisti (*lağnah min mağmū'a al-asātiḍa al-mutaḥaṣṣisīn*) per portare alla luce la revisione dei Diari completi di al-Faqīh Ḥasan. Chiediamo ad Allāh che il nostro lavoro [sic]⁹ sia utile ai ricercatori e agli studiosi ».

Tripoli, 20 novembre 1971 [sic, per 1978]¹⁰

In traduzione: « Prefazione all'edizione (*taḥqīq*) », a cura di Moḥammed al-Uṣṭā e 'Ammār al-Ġheyder¹¹.

« Il Centro di Studi e Ricerche sulla Resistenza libica (*Markaz buḥūt wa dirāsāt al-ğihād al-libī*) sta curando l'edizione critica e la pubblicazione integrale dei Diari dello storico Ḥasan al-Faqīh Ḥasan, nell'ambito del proprio impegno per fornire fonti storiche ai ricercatori. Ne abbiamo scelto questa parte quale modello per far conoscere tali Diari, poiché essa risulta d'argomento a sè (in-

⁹ Nel testo *'ilm* علم 'scienza', per *'amal* عمل 'lavoro'.

¹⁰ Il Centro è stato inaugurato nel 1978: cfr. anche in n. 4 e la data in fondo al § seguente.

¹¹ In Ḥasan al-Faqīh, *cit.* alla n. 4, p. 7.

dipendente), da fare [a sua volta] conoscere, e perché [i Diari] risultano l'unica tra le fonti locali sinora note che ne abbia parlato in modo specifico.

« Nell'edizione critica del presente testo ci siamo basati su due copie autografe dell'autore. Ne abbiamo contrassegnata una con la lettera 'A', prendendola come base per la pubblicazione, perché trattasi di originale completo; abbiamo contrassegnato l'altra con la lettera 'B', prendendola come seconda copia, poiché lo [stesso] autore la ha riprodotta dall'originale 'A', interrompendosi prima di averla completata. Da essa [copia 'B'] abbiamo estrapolato le aggiunte e le differenze, mettendole in nota. Se invece tali aggiunte costituiscono un intero periodo, le abbiamo inserite nel testo originale [copia 'A'], indicandolo in nota¹².

« Il nostro storico ha scritto i suoi Diari in una lingua vicina alla parlata (*lahğah*) locale, e in essa si ritrovano molte espressioni colloquiali (*'ammiyyah*) e turche, come pure sono penetrati altri termini presi dalle lingue europee, fra quelli allora maggiormente in uso sulla bocca degli abitanti. Cosa che rende questi Diari una ricca fonte per lo studio della parlata allora dominante.

« Abbiamo tentato, per quanto possibile, di spiegare e illustrare le parole e le frasi oscure e contorte, in modo da rendere il testo leggibile a tutti gli arabofoni. Abbiamo egualmente inserito brevi cenni bibliografici di alcune personalità citate nel testo e, per quanto possibile, abbiamo cercato di localizzare i toponimi.

« Abbiamo fatto ricorso a lavori a stampa, locali o tradotti¹³ comparando la versione del nostro storico con quelle di altri. Da tale comparazione sono a noi parsi evidenti i pregi di esattezza e dei dettagli che caratterizzano la versione del nostro storico, perché egli era contemporaneo ai fatti; mentre le versioni degli altri storici in merito a questo avvenimento si limitano a poche righe, o al massimo ad alcune pagine.

« Dobbiamo riferire a questo proposito di uno studio pubblicato da [?] G. Blading nella « Rivista delle Colonie Italiane », anno III, n. 9, dal titolo *La spedizione marittima napoletana contro Tripoli nell'anno 1828* [sic]¹⁴, rincrescendoci di non averlo potuto utilizzare nella presente edizione.

¹² Nella presente traduzione ho ricollocato tali brani nell'originale 'B', come di volta in volta viene puntualmente segnalato in nota con *.

¹³ Cfr. al § seguente.

¹⁴ Autore e argomento ivi non compaiono.

« Ci scusiamo anticipatamente delle manchevolezze presenti in questo modesto lavoro, e chiediamo ad Allāh che possa essere utile a ricercatori e studiosi ».

I due editori

Tripoli, 20 novembre 1978

*Opere consultate nell'edizione a cura del Centro*¹⁵

1. Aḥmad an-Nā'ib, *al-Manhal al-'aḍb fī ta'riḥ Ṭarābulus al-Ġarb* (La dolce sorgente nella storia di Tripoli d'Occidente), Tripoli, Libreria al-Farġānī, s.d.
2. Muḥammad Nāġī e Muḥammad Nūrī, *Ṭarābulus al-Ġarb* (Tripoli d'Occidente), traduzione di Kamāl ad-Dīn Muḥammad Aḥsān, Tripoli, Casa editrice al-Fikr, 1973.
3. 'Azīz Sāmīh, *al-Atrāk al-Uṣmāniyyūn fī Ifrīqiya al-šamāliyya* (I Turchi Ottomani nell'Africa settentrionale), Beirut, Casa editrice Lubnān, 1389/1969.
4. Charles Feraud, *Annales Tripolitaines*, Tunis, Librairie Tournier, Paris, Librairie Vuilbert 1927, nella traduzione [araba] e edizione a cura di al-Karīm al-Wāfī, *al-Ḥauliyāt al-lībiyyah munḍu al-fatḥ al-'arabī ḥattā al-ġazw al-īṭālī* (Annali libici dalla conquista araba all'aggressione italiana), Tripoli, Casa editrice al-Farġānī, s.d.
5. Ettore Rossi, *Storia di Tripoli e della Tripolitania dalla conquista araba al 1911* (Edizione postuma a cura di Maria Nallino), Roma, Istituto per l'Oriente, 1968, nella versione araba (*ta'rib*) e presentazione di Ḥalīfah al-Tillīsī, *Libyā munḍu al-fatḥ al-'arabī ḥattā sanah 1911* (La Libia dalla conquista araba all'anno 1911), Beirut, Casa editrice al-Taḳāfah, 1394/1974.
6. Rodolfo Micacchi, *La Tripolitania sotto il dominio dei Caramanli*, [Intra, Airoli Editore, 1936], nella traduzione [araba] di Taḥah Fawzī, Cairo, Istituto Superiore di Studi arabi, 1971,
7. 'Omar 'Alī ben Ismā'īl, *Inhiyār ḥukm al-Ussrah al-Qarahmānliyya fī Libyā 1795-1835* (La caduta del dominio della Famiglia Qarahmānli in Libia 1795-1835), Tripoli, Libreria al-Farġānī, 1966.
9. Costanzo Bergna, *Tripoli dal 1510 al 1850*, Tripoli, Stabilimento Nuove Arti Grafiche, 1925, nella versione araba di Ḥalīfah al-Tillīsī, Tripoli, Cartoleria al-Farġānī, 1969.
10. Šamš al-Dīn Sāmī, *Qāmūs turkī* (Vocabolario turco), Istanbul, [s.e.], 1317/1899.

¹⁵ In Ḥasan al-Faqīh, *cit.* alla n. 4, p. 59.

TRADUZIONE

Avvertenze

- 1 - La presente traduzione fa riferimento all'edizione del manoscritto di cui alla n. 4.
- 2 - Errata corrige. Si segnalano, in tale edizione, alcuni refusi oltre quanto detto alle n. 9, 10, 14:
p. 11: غلايط per خلايط, 'golette' (cfr. infatti gli altri passi del testo)
p. 16: أخبروه per أحبروه, 'lo hanno informato'
جوابات per جوابا, 'lettere', plurale
يتبوررد جاروا per يتبوررد جاروا, 'bordeggiavano'
p. 17: كل per كان, 'ogni'
يمسحه per يمسحة, 'pulirlo'
p. 21B: سيدي محمد per سيبي محمد, 'il signor Moḥammed'
p. 31B: عملوا per علموا, 'hanno fatto'
p. 32: تفلقت per تفلتت, 'è esplosa'
p. 35: أكثروا per أكثروا, VIII forma, 'affittare'
p. 37: انفلق per إنفلق, 'è esplosivo'
كنبر per كنبر كثير, tipo di bomba (*kúnbur*)
p. 43: بسبب per بسبب, 'con cavalieri' (*sabīb*)
p. 45B: غريان per عربان, 'Ġaryān', località
p. 51: مشى per مصا (loc. مشا), 'è andato'
p. 53: الدغيس per الوغيس, 'ed-Dġayyēs', cognome
p. 58: capovolti l'ordine del testo e delle note
- 3 - Due sono i termini che gli editori asseriscono di non aver compreso nel testo manoscritto: غالية (*ġālya* o *ġāliyya*)¹⁶ e بآبي (*ba'bi*)¹⁷, più un terzo, nel Ms. B, lasciato in bianco¹⁸.
Tre sono infine i termini per i quali ad oggi non ho personalmente trovato riscontro: بونة *būna*, che gli editori danno come 'artiglieri' (*mudfa'iyūn*)¹⁹; عربية '*áraba*, in un caso chiaramente 'carrello', 'affusto' del cannone, ma in altro caso forse di diverso significato - ? 'proiettile' - visto che tale oggetto da parte avversaria

¹⁶ *Ibid.*, p. 40.

¹⁷ *Ibid.*, p. 55, preceduto da '?'.
¹⁸ *Ibid.*, p. 28, n. 12: 'Parola che non ci è stato possibile leggere'.

¹⁹ *Ibid.*, p. 40, n. 6.

colpisce un locale artigiere²⁰; تحكير *taḥkīr*, che gli editori danno come تقريب *taqrīb*, ossia 'circa'²¹.

4 – Per chiarimenti sui termini trascritti fra parentesi nel corso della traduzione si rimanda alle relative voci, nelle schede lessicali.

5 – Per l'onomastica e altri termini (di cui pure qualcuno – per chiarezza – è anticipato, ma non numerato nel computo) si rimanda alla seconda parte del lavoro, da pubblicare, come di volta in volta è così segnalato nella singole schede: Cfr. Parte II.

Per ragioni di chiarezza mi limito qui ad anticipare: Sidnā, 'il Signor nostro' è il pascià Yūsuf al-Qaramānli; il Ḥāḡ Moḥammed Bēt el-Māl e Ḥasūna ed-Dḡay-yēs sono rispettivamente il ministro delle Finanze e il ministro degli Esteri del suddetto; Rōzālyū è Rosario Messina, commerciante già proposto viceconsole napoletano; Rūsūnī, ovvero Rossoni, è il console di Toscana.

6 – Sono segnalati in nota i passi che nella presente traduzione vengono ricollocati nel Ms. B, rispetto alla dislocazione operata nell'edizione araba del testo (cfr. quanto detto in corrispondenza della n. 12).

7 – Nelle trascrizioni, per le vocali, gli accenti ˘ - ˘˘ - ˘˘˘ indicano rispettivamente la vocale breve, la vocale lunga, la vocale accentata, la vocale lunga accentata. Le vocali vicino alle enfatiche si oscurano per cui *a* > *ā* ed *e* > *ə*. Per esigenze tipografiche la *à* sostituisce la *ə* con accento acuto, ad es: ḡàrregū p. [31] etc.

Per le consonanti: i segni ˘ e ḡ rendono rispettivamente ع e غ; *d*, *t* e *ḏ* rendono rispettivamente د, ت e ض, ma anche *ḏ* ذ, *t* ث e *z* ظ, perché così pronunciate *in loco*. La *ž* rende la ج locale; la *h*, *ḥ*, *ḥ* rispettivamente ه, ح, خ. La hāmza in genere scompare.

Per altre eventuali considerazioni si rimanda alla seconda parte, da pubblicare.

8 – Tutto quanto contenuto fra () e fra [] nella presente traduzione, è a cura della stessa, e non degli editori del testo. Per i termini fra () il 'sic' indica che la stessa grafia del testo suggerisce tale pronuncia (ovviamente a prescindere dalle mozioni, in quanto assenti); diversamente la trascrizione si regola in base alla locale pronuncia attuale, e vengono però segnalati i mutamenti più vistosi, come anche nelle schede lessicali.

9 – Nella traduzione i numeri fra < > indicano le pagine dell'edizione araba del manoscritto, facilitando altresì i richiami ai termini considerati nelle schede. Nell'impaginazione, al Ms. A e al Ms. B – separati da una linea – sono rispettivamente riservati lo spazio al di sopra e al di sotto di questa.

²⁰ *Ibid.*, rispettivamente p. 44, n. 4 e p. 28, n. 9.

²¹ *Ibid.*, p. 47, n. 1.

TRADUZIONE

TESTO

– Mercoledì (*yōm el-ərbāḥ*, sic: أربع) [24 *moḥārrem*] 1244/6 agosto 1828²².

<9> Ci è giunta (*urdat* 'alē-nā) una nave (*mārkēb*) da Livorno (*el-Ġūrna*, sic: الغورنه) il brik (*brik*) (1) di Múṣṭafa Gúrži. Ci hanno anche dato notizia (*āḥbarū-nā*) che Ḥay Mūšik ha inviato una lettera (*žwāb*) (2) al Signor nostro (*Sid-nā*) – che duri la sua potenza (*dām* 'ézz-a)! – in cui menziona la causa per la quale i Napoletani (*Nāblēṭān*, sic) stanno per avvicinarsi a (*gādēm ilā*) Tripoli (*Trāblēs*) con legni (*šgūf*), lancioni (*anšūnāt*) e altre [imbarcazioni] (3) <10>, perché non vogliono pagare l'annualità (*li-āžl lan yēbgū yá'ṭū s-sānawíyya*).

1. E poi (*iḏān*) giovedì 25 di esso [*moḥārrem*] / 7 agosto.

Sono scesi [al mare] il Ḥāž Moḥammed Bēt el-Māl, *sidi š-šēḥ* (lett. 'il signor capo' [della comunità]: il sindaco) (4) e il signor (*sidi*) Múṣṭafa Gúrži (5) <11>. Hanno ripartito (*kéttēbū ilā*) (6) i marinai (*baḥríyya*), [i] turchi (*atrāk*) e gli altri

(1) Un brik imperiale (*brik inbriyāl*).

(2) Che Ḥay Mūšik ha inviato in esso parecchi incartamenti ('*éddat urāg*), fra cui (*min žúmlat dālīka*: nel cui insieme) una lettera al Signor nostro.

(3) In cui menziona che è giunta a Livorno notizia che il re napoletano (*er-rey en-nāblēṭān*) si prepara a (*iḥāddār fī rōḥ-a*: tiene in animo di) far uscire contro (*mḏāḥ-her*, *z* > *ḏ*, *ilā*) Tripoli una squadra (*armāda*: flotta) di lancioni, bombardiere (*būnbār-dāt*) ed altre [imbarcazioni], chiedendo guerra (*ṭālēb el-gērra*).

(4) <10> Il signor Ḥāž Aḥméd, *šēḥ l-əblād* (lett. 'capo [della comunità] del paese': il sindaco).

(5) Verso Bāb el-Bḥār ('la Porta del Mare') presso il padiglione (*kōšk*) del comandante del porto (*rāyēš el-mārša*, sic: رايص, *s* > *š*), il signor Múṣṭafa Gúrži, in [tal] data (*fī t-tārīḥ*).

(6) <11> In esso [giovedì] hanno chiamato all'adunata (*āḥḏārū*) tutti quanti (*žmt'*) i marinai, [i] turchi, [gli] *zwāwa*, [i] regolari (*anzām*, sic: *z* > *z*), tutti quanti quelli

²² Questo paragrafo, a differenza dei seguenti, non risulta numerato.

sulle golette (*glāyf*) e sui lancioni a scopo si guardia (*li-āžl el-‘ássá*) e hanno spinto (*dézzū*) [in acqua] tutti i lancioni. I turchi in mare mangiano dai magazzini (*mḥāzen*).

2. <12> E poi nel giorno suddetto.

Il signor Moḥámmed el-Gāžīzi (7) e i suoi artiglieri (*ṭobžiyya*) girano (*idūrū*) tutti quanti [in sopralluogo] sulle torri del paese (*el-abrāž anta l-əblād*) e rimettono (*idīrū*: fanno, [ri]fanno) a nuovo quanto dell'attrezzatura di guerra (*ālat el-ḥārb*) è bisognevole (*maḥšúš*) [di riparazione]. E salute (*u s-sālām*).

3. Venerdì 26 *moḥárrem* 1244/8 agosto 1828.

Il Ḥāž Moḥámmed Bēt el-Māl è entrato nella cittadella (*ḥisār*). Hanno spostato (*ḥōūwlū*, *awwa > ōūw*) la santabarbara (*el-ḥāzna nta l-bārūd*: il deposito della polvere) e la ha distribuita (*farrég-hā*) fra le torri in cui vi sono depositi (*élladi fī-hum el-ḥaznāt*).

4. <13> E poi venerdì 26 di esso [*moḥárrem*] / 8 agosto *.

Il signor Moḥámmed el-Gāžīzi e i suoi artiglieri hanno spostato (*ḥōūwlū*) i cannoni

che prendono la panatica (*yáhdū*, *ḍ > d*, *l-ḥóbza*: prendono il pane), [gli] *šwāšī* del Signor nostro – che duri la sua potenza! – e lo *šēḥ* (lett. 'il capo' [della comunità]: il sindaco) li ha ripartiti e divisi fra (*kéteb u fárreg ‘alē*) i lancioni e le golette, lasciandoli pronti al momento del bisogno (*u ḥallā-hum ḥāḍarín ilā ūōgt el-ḥāža*).

(7) <12> Il signor Moḥámmed el-Gāžīzi è rimasto (*bgē*) con tutti i suoi artiglieri. Ha suonato loro i tamburi (*ṭobbāla*) e li ha raccolti assieme (*lemmá-hum žúmla*). È rimasto a girare [in sopralluogo] sulle torri del paese e di fuori (*bárri*). L'attrezzatura di guerra che trova abbisognevole di qualcosa (*yelgá-h maḥšúš fī šey*) [di riparazione] come cucchiari (*kwāšīk*), piatti (*šanzāt*) e altri [strumenti] dell'equipaggiamento (*muhim-māt*) delle torri, della città, di eš-Ša‘āb e delle altre [parti ...].

(*) <11> E poi venerdì 26 *moḥárrem* 1244 / 8 agosto 1828 ²³.

Hanno trasferito (*ḥōūwlū*) le marmitte (*kāzānāt*) del vittorioso presidio dei giannizzeri (*aškar*, sic: *s > š*, *el-užák*) di Tripoli d'Occidente (*Ṭrābles Ġarb*, sic) – che Allāh Altissimo la preservi! –, la marmitta (*kazán*) degli *zwāwa*, e la marmitta dei marinai ai magazzini dei lancioni (*mḥāzen el-anšūnāt*). Hanno cucinato e preparato da mangiare

²³ Nell'edizione del testo risulta interpolato nel Ms. A, con la seguente precisazione (p. 11 in *): 'Questo paragrafo non è presente nel [Ms.] A. Lo abbiamo aggiunto dal [Ms.] B'. Qui lo ricolloco nel Ms. B, in base alla cronologia.

(*mdāfa'*) dal fossato (*ḥándeg*) (8) verso le parti (*ilā ‘and*) di Sidī z-Zeyyāt, perché hanno fatto (*li-āžl dārū*) delle barricate (*mtārēz*) lì davanti al porto (*gēddām el-mársá*). Tale spostamento (*rufū'*) di cannoni è [avvenuto] con la banda dei tamburi (*ṭobbāla*) e il flauto (*ḡīṭa*). Abbiamo detto 'dal fossato', ma invece hanno spostato (*ráf'ū*) un cannone (*mádfa'*) via dal mare davanti al Mandrīk.

5. E poi sabato, domenica e lunedì 29 *moḥárrem* / 9, 10, 11 agosto.

Ogni giorno il Ḥāž Moḥámmed e gli uomini di fatica (*ḥammāla*) spostano (*iḥōūwlū*) la polvere dal deposito della cittadella che è sulla piazza, e la distribuiscono fra le torri (9).

6. <14> E poi lunedì * / 11 agosto.

Hanno trasportato (*ráf'ū*) le casseforme (*bibān*: porte) per la battitura dell'argilla (*ḍārb el-bāb*: lett.: [sistema di costruzione con] 'la battitura della cassaforma') al Giardino (*Sānya*) che è a Sidī z-Zeyyāt nella Rámlet ('Sabbia di') el-Zegrār, perché vogliono farvi (*iž'alū hnē-k*) una torre in battitura (*ḍārb bāb*: lett.: [col sistema della] 'battitura della porta', cioè della 'cassaforma'). Hanno incaricato il Ḥāž Bū Báker et-Tāžūri, che sia lui il sovrintendente (*ḥūwa élladi wāgef*) [alla costruzione] (10). Martedì hanno cominciato a montare (*tarkīb*) la cassaforma (*bāb*: porta). La hanno battuta (*ḍārbū fī-h*) i battitori (*ḍārrābat el-bāb*: i battitori di cassaforme, lett. 'di porta') che erano da noi nella torre, e hanno designato loro (*‘ayyinū-l-hum*) cinquanta uomini di fatica (*tērrās*, sic) da ogni

(*ūg'a ṭ-ṭābīḥ u l-makūl*) in essi al mare, e non si è allontanato nessuno (*u lan yáḥruž āḥād*).

(8) <13> E poi il signor comandante (*sīdī l-gāyēd*) Moḥámmed el-Gāžīzi con la banda dei tamburi (*ṭobbāla*) e gli artiglieri hanno spostato (*ḥōūwlū*) il cannone di bronzo (*mádfa' anta n-niḥās*) che è fra Burž Mandrīk ('la Torre del Mandrīk') e Burž en-Nāga ('la Torre della Cammella') e lo hanno sistemato (*dārū-ah*) nel fossato sulla spiaggia (*fī š-šāṭṭ*).

(9) La distribuiscono fra tutte quante (*žúmla*) le torri della città e di fuori, e il 29 *muḥárram* 1244 / 11 agosto 1828 ne hanno portato parte (*ráf'ū mēn-ah*) al Giardino del (Sānyet) Bāšā.

(*) 29 <14> *moḥárrem* / 11 agosto ^{23bis}.

(10) Ne hanno fatto sovrintendente (*žá'lū ‘alē-h wakīl*) il Ḥāž Bū Bakr et-Tāžūri, per il tramite (*‘alā id*) del signor Ḥāž Moḥámmed Bēt el-Māl.

^{23bis} Nell'edizione del testo risulta interpolato nel Ms. A, con la seguente precisazione (p. 14, n. 1): 'Aggiunta dalla copia B [del manoscritto]'. Qui lo ricolloco nel Ms. B, in base alla cronologia.

quartiere (*šāra'*) di el-Menšīyya per [aiutarli a] estrarre [dal terreno] l'argilla (*tādhīr eṭ-ṭīn*, *z > d*) [necessaria per la costruzione] *.

7. <15> Giovedì 2 *šfar el-ḥēr* 1244 / 14 agosto 1828.

In esso [giovedì] hanno raccolto (*lāmmū*) (11) i marinai, gli artiglieri e i regolari a Bāb el-Bḥār (12). Il Ḥāž Moḥammed Bēt el-Māl, *sīdī š-šēḥ* (lett. 'il signor capo' [della comunità del paese]: il sindaco) (13) e il comandante del porto hanno dato loro le paghe (*aṭā-hum ed-drāhm*: han dato loro i soldi), un *riyāl dūrō* a ciascuno, per i dieci giorni [di lavoro]. E salute.

Gliele ha date il sor (*sī*) (14) Moḥammed el-Móknī dal suo appalto (*lāzma*: 'il dovuto' [come tassa]) del Fezzān.

8. <16> Venerdì 3 *šfar el-ḥēr* 1244/15 agosto 1828.

Marinai, regolari e turchi si sono imbarcati (*rēkbū*) sui lancioni, che ammontano a numero 11 (*gēdr-əhum 'āded aḥḍāš*), e [sul]le golette, [che sono] in numero di 4 (15), e sono rimasti a bordeggiare (*bgū itābbūrd-žārū*, sic) nel porto (16). I regolari han fatto fuoco (*yəṭlāgū fī l-bārūd*: han sparato la polvere) (17) e c'è stata

(*)²⁴ In esso [lunedì] hanno messo (*dézzū*: spinto) in mare tutti quanti i lancioni dai magazzini di terra (*mḥāzen el-bārr*). Hanno fatto (*dārū*) loro tutte quante le cose di cui hanno bisogno (*žmī' mā ilzēm-hum men ḥāwāyēž-hum*), li hanno [ri]messi (*dézzū*) [in mare] e hanno dato (*dārū*: fatto) a ciascuno il suo comandante (*rāyēš*, sic) e il suo equipaggio (*baḥrīyya*: marinai).

(11) <15> In esso [giovedì] hanno raccolto tutti quanti i marinai, [il] presidio (*'āškar*, sic) degli *užāk* vittorioso sulla dimora della guerra (*dār ež-žihād*), [gli] *zwāwa*, [i] regolari, [i] *dāli fāraš*, [gli] *šwāš* e gli altri.

(12) A Bāb el-Bḥār davanti al padiglione di Múšṭafa Gúrži, comandante del porto, in [tal] data.

(13) Il signor Ḥāž Aḥméd Móḥsen, *šēḥ l-əblād* (lett. 'capo [della comunità] del paese': sindaco), in [tal] data.

(14) Le paghe (*drāhm*: soldi) sono [state erodate] da parte di el-Móknī, dal suo appalto (*lazmāt-ah*).

(15) <16> Che ammontano (*gēdr-əhum*) a undici lancioni e quattro golette, coi loro comandanti.

(16) In mare.

(17) Hanno fatto fuoco (*yəṭlāgū fī l-bārūd*) dalla parte dei regolari, han fatto fuoco dai cannoni sulle (*mən 'and*: dalla parte) delle golette fin verso il pomeriggio (*'ašr*) e

²⁴ *Ibid.*, in *. Idem.

una gran parata (*u šār māūkēb kbīr*). Che Iddio (*Rābbu-nā*) renda vittorioso l'islām!

9. E poi il venerdì suddetto / 15 agosto.

È giunta qui (*gādmet 'alē-nā*: ci si è avvicinata) una *dağīsa* da Malta, [in viaggio] con giorni in numero di 8 (*lā-hā yōm 'āded tmānya*) (18). Non avevano notizia dei Napoletani. A loro dire (*fī gōl-hum*) si sono imbattuti (*ēltāgū*) in otto legni [fra] grandi e piccoli presso Lampedusa (*el-Aḥīdūža*), ma non li hanno riconosciuti (*lan 'arfū-hum*). È venuta una carta (*žēt kāriṭa*) al console americano, ma in essa non hanno dato notizia dei legni dei Napoletani. Come pure sono venute delle lettere al Signor nostro – che duri la sua potenza! – che non gli hanno dato notizia di ciò; però gli hanno dato notizia (19) che i Napoletani si preparano (*iḥāḍḍar fī rōḥ-a*: lo ha[nn]o in animo).

10. <17> E poi venerdì 3 di esso [*šfar el-ḥēr*] / 15 agosto.

Il Signor nostro – che duri la sua potenza! – ha bandito (*nēbber*) a Sūg ež-Žúm'a (20) che se suona il tamburo (*tobl*) ognuno prenda le proprie armi (*yāḥed slāḥ-a*) e venga a Šēḥ Sīdī l-Hānī. Che Allāh ci usi la sua benedizione! Amen.

11. Sabato 4 *šfar* 1244 / 16 agosto 1828.

È uscito bando (*úga' t-tanbīh*) in città (21) da parte del Signor nostro – che duri la sua potenza! – che chi ha le armi le pulisca e le tenga pronte (*yémsaḥ-a u*

son tornati (*rōūwhū*). E questo è stato il primo giorno in cui hanno cominciato (*bdū*) [a esercitarsi].

(18) Con otto giorni (*lā-hā tmānya eyyām*) [di viaggio] da Malta.

(19) Però gli hanno dato notizia che il re napoletano si sta preparando a (*mḥāḍḍar fī rōḥ-a*: ha in animo di [comparire]) davanti a Tripoli con qualcosa come navi, dei brik (*brikāt*), lancioni, bombardiere ed altre [imbarcazioni]. E salute.

(20) <17> C'è stato il bando (*šār t-tanbīh*) a Sūg ež-Žúm'a da parte del Signor nostro – che duri la sua potenza! – che gli abitanti (*'arāb*: gente) di es-Sāḥel, el-Henšīr, Nōfliyyín, Šórfa, e gli abitanti (*'arāb*) di el-Menšīyya e delle altre [zone] e del circondario di Tripoli (*'amālāt Ṭrābles*) ovunque sia, come (*kīf*) in piazza suona il tamburo vengano tutti quanti in aiuto (*yéfza'ū*).

(21) In città e nei [centri dei] Mercati (*fī l-Aswāg*).

yuwattî-h), e chi non ha armi (22) vada alla torre a prestar servizio (*yéhdem*) ai cannoni. E salute.

12. <18> Notte di domenica 5 *šfar* 1244 / notte fra il 16 e il 17 agosto 1828.

Il Signor nostro – che duri la sua potenza! – ha chiamato (23) il nostro benamato (*muḥibbu-nā*) Ḥāž Aḥméd ben Lâṭif, e lo ha invitato a bandire a (*adân-ah an inébbber ‘alâ*) ai capo-quartieri (*mšayḥ eš-šwâra‘*) (24) che [avvisino che] chi ha armi le tenga pronte (*yuwattî-h*) e a chi non le ha (25) il Signor nostro darà un fucile (*mákhala*). Hanno contato (*zémamū*) chi non ne ha (*mā ‘ánd-əhum-šī*) e hanno trovato che sono (*uždū-hum*) in numero di 150 nei quattro quartieri (*šwâra‘*).

13. Lunedì 6 *šfar* 1244 / 18 agosto 1828.

Son venuti fuori (*dáḥḥarū*: son comparsi) gli *šwāš* dalla residenza (*mən ‘and*) del Signor nostro – che duri la sua potenza! – per contare (*fī tazmīm*) [gli abitanti] dei quartieri (*šwâra‘*) (26).

14. <19> E poi il lunedì suddetto.

Hanno portato (*râf‘ū*) i cannoni a el-Burž ež-Ždíd (‘la Torre Nuova’) (27) di eš-Šēḥ ez-Zeyyât, e ammontano a numero (*gádr-əhum*) a numero 7.

(22) Chi non le ha le compri, e chi non ne ha l’importo (*hágg-ah*) vada alle torri e presti servizio (*yéhdem*) ai cannoni.

(23) <18> Il Signor nostro – che duri la sua potenza! – ha mandato una guardia (*šāṭer*) a chiamare il Ḥāž Aḥméd ben Lâṭif.

(24) Ai capi della città (*mšayḥ l-əblâd*: i capi del paese): il capo (*šēḥ*) del quartiere del Municipio (*ḥômet el-Blâdiyya*), il capo di Kúšet eš-Šâffâr, il capo del quartiere di (*ḥômet*) Ġaryân e il capo di Bâb el-Bḥâr.

(25) E chi non ha (*u élladī lan ‘ánd-a*: sing.) armi, ciascuno dei capi li registri (*yektéb-hum*: li scriva, pl.) e il Signor nostro gli darà (*yâ‘tī-a*: sing.) un fucile, registrandolo a suo nome (*u yektéb-ah ‘alê-h*: e lo ascriverà a lui).

(26) Ciò per contare (*fī tazmīm*) gli abitanti (*ahl*) del paese. Hanno contato (*zémamū*) tutti quelli (*kúll-əhum*) dei quattro quartieri (*šwâra‘*) e ogni capo ha portato l’elenco del suo quartiere (*žāb tazrīdat šārâ‘-a*).

(27) <19> A el-Burž ež-Ždíd nella Rámlet ez-Zegrâr, di fronte a Sīdī eš-Šēḥ ez-Zeyyât. Che Alláh lo renda di buon auspicio e fortunato per il Signor nostro ed il paese.

15. Martedì 7 *šfar* 1244 / 19 agosto 1828.

I regolari (28), [i] marinai, [i] turchi e [i] comandanti (*reyāš* sic: *s > š*) si sono imbarcati (*rēkbū*) sui lancioni (29), sullo scooner (*skūna*) di Moḥámmed ed-Dāgīz e di Moḥámmed Bū Šēba, e sullo scooner nuovo (30). Son rimasti (31) a bordeggiare (*gá‘dū itābbôrd-žârū*, sic) [sin] dopo il pomeriggio (‘*ašr*), sparando cannonate e fucilate (*u ṭúlúg mdâfa‘ u mkâhel*: con sparo di cannoni e di fucili) (32).

16. Giovedì 9 *šfar* 1244 / 21 agosto 1828.

È giunto qui (*gdam ‘alê-nā*) (33) il signor Brāhīm bey da Gṭīš (34) ed è entrato nella [parte] abitata [della] cittadella (*el-ḥiṣār el-ma‘amūr*). E salute.

17. <20> Venerdì 10 *šfar el-ḥēr* 1244 / 22 agosto 1929.

Prima del levarsi (*zrūg*, sic: *š > z*) del sole (35) sono apparsi (*bânū*) i legni dei Napoletani. Sono tre fregate (*frāgīt*), due corvette (*zōz gorbēṭât*), un brik e uno scooner, che hanno gettato (*rmū*) [l’ancora], bombardiere in numero di 4 e lancioni in numero di 7.

18. <21> E poi il venerdì suddetto.

Gli abitanti (*ahl*) del paese si sono radunati e sono andati alle torri (36). Gli addetti alle navi e ai lancioni (*ahl l-əmrâkeb u ahl el-anšūnât*) si sono imbarcati coi loro marinai e regolari (37). La guardia (*šoṭṭâr*) del Signor nostro e i neri

(28) Si sono imbarcati i regolari, [i] marinai, il vittorioso presidio (‘*aškar*, sic: *s > š*) del paese, [i] comandanti e gli altri.

(29) Che ammontano a numero di 11, undici lancioni, e quattro golette.

(30) Sullo scooner di Moḥámmed ed-Dāgīz e sul nuovo scooner di Rēžēb Garbâš (Qarah Bâš), su cui ha preso servizio il maestro (*úšṭa*, sic: *sṭ > šṭ*) Moḥámmed ed-Dzēri (sic, *žz > dz*; ‘l’algerino’) e il comandante Moḥámmed Bū Šēba.

(31) Sono restati (*bgū*: han continuato a).

(32) Si è sparato (*el-bārūd yéhdem*: la polvere ha lavorato) da loro. Che Dio renda vittorioso l’islâm!

(33) È entrato (*dḥal*) a Tripoli d’Occidente.

(34) Ciò perché era a Gṭīš per l’incasso delle decime (*fī ḥlāš el-‘ušūr*).

(35) <20> Prima dell’alba (*fežr*).

(36) <21> La comunità (*žamâ‘a*) del paese si è radunata (*ēžtáma‘at*), si sono armati (*tsállāḥū*) e ognuno è andato alla propria torre.

(37) I marinai, [i] regolari, e [il] presidio (‘*aškar*, sic) si sono imbarcati sui lan-

dei regolari ('*abêd el-anzâm*, sic: $z > z$) della cittadella (*antâ' l-ħiṣâr*) si sono imbarcati sui legni grandi (*eš-šgûf l-kēbâr*).

19. E poi il venerdì suddetto.

Prima che i suddetti legni gettassero (*yérmū*) [l'ancora] è venuto il console [napoletano] con Rosario (*Rōzâlyū*). Voleva imbarcarsi con lui (*yébgî yérkebū*: vuole che si imbarchino) verso le navi [napoletane], ma Múṣṭafa Gúrži (38) ha impedito loro l'imbarco verso di esse (*men er-rükûb ilâ-hum*). Dopo di che (*b'ád-a*) si sono diretti (*twázzžehū*) alla cittadella, e il Signor nostro gli ha detto [al console]: 'Va- [cci pure]' (39), ed egli è andato, col suddetto Rosario.

<22> Dai legni sono [poi] tornati al Giardino del console inglese. Egli, il console inglese, era in mare (*g'ad fi l-bħár*). Come (*kîf*) li ha visti è salito sulla sua barca (*flûka*) e li ha raggiunti al Giardino (40). Poi i due (41) sono venuti [via] dal (*žū men*) Giardino e sono ritornati (*rōūwhū*) alla casa (*ħōš*) del console napoletano. Dopo son venuti a Bâb el-Bħâr, hanno preso (*râf'ū*) il Ĥâž Moħámmed Bēt el-Mâl, sono saliti su una barca (*flûka*) e sono andati verso la cittadella. Poi il Ĥâž Moħámmed è rimasto in mare (*g'ad fi l-bħár*) [cioè sulla *flûka*], mentre il console e Rosario sono andati ai (*mšū ilâ*) legni, e il Ĥâž Moħámmed ha mandato con loro quattro *šwâš*. Sono tornati dopo il tramonto, ed è venuto uno con loro alla casa del console, e dopo il tramonto è tornato ai legni da solo (*brôh-a*) (42).

cioni, le golette e i legni piccoli (*eš-šgûf eš-šgâr*); i neri dei regolari ('*abêd el-anzâm*, sic) e la guardia (*šoṭṭâr*) [si sono imbarcati] sui legni grandi (*eš-šgûf el-kbâr*), perché «...». In esso [venerdì] il signor Moħámmed el-Gâžži ha raccolto (*lamm*) tutti i *bežiyya* e li ha ripartiti (*farrég-hum*) sulle torri di Míinna (sic: مينة) e Menšiyya, e su ogni torre ha messo (*ž'al*: ha fatto) un'unità (*tâkim*, sic) di *bežiyya*, col capo *béži* (*bâs-béži*) e il loro comandante (*âga*), notte e giorno.

(38) Comandante del porto, in [tal] data.

(39) Li ha lasciati (*ħallâ-hum*) imbarcarsi verso le navi.

(40) <22> Sono tornati [via] (*rōūwhū*) dai legni. Come son venuti in mezzo al porto, si sono diretti (*twázzžehū*) verso il giardino del console inglese. Egli, il console inglese, allora (*sa'ât-hâ*) era in mare davanti al padiglione (*gēddâm kōšk*) del comandante del porto. Quando li ha visti che erano andati (*šbâh-hum mšū*) al suo Giardino, è salito sulla sua *flûka* e li ha raggiunti.

(41) I due consoli (*el-gnâsel el-ētnîn*) e Rosario sulla *flûka*, hanno fatto salire (*rékkēbū*) con loro il Ĥâž Moħámmed Bēt el-Mâl.

(42) Hanno portato [con sè] uno dalle navi. Ciò perché chiedevano la cortesia al Signor nostro che mandasse loro uno da parte sua per parlare (*li-âžl itkéllēmū*:

20. <23> E poi venerdì 10 *šfar* 1244 / 22 agosto 1828.

Il Signor nostro – che duri la sua potenza! – ha mandato qualcuno dallo Šēh el-Gâđi, invitandolo (*u adân-ah*: e lo ha invitato) a bandire (*inēbbeh*) a tutti quanti gli imâm (*imma*: antistati) di pregare con la comunità (*žamâ'a*) entro le torri. Noi [lo scrivente] abbiamo pregato entro el-Burž el-Aħmar ('la Torre Rossa'), con l'imâm sor Moħámmed Bayrâm, ed era con noi lo Šēh ed-Gâđi.

I battenti (*fumm el-bâb*: vano della porta) di Bâb el-Bħâr e di Bâb el-Menšiyya non li hanno serrati (*šlahû-hum*) all'[ora della] preghiera del venerdì – cosa che (*u hâdihi*) prima non era accaduta (*šârat*) – e neanche il vestibolo (*sgifâ*) (43).

*

perché parlassero) con esso. [Tale] ufficiale (*fasyân*) [se ne] è tornato [alle navi] sabato sera dopo il tramonto.

(43) <23> Nel giorno suddetto all'[ora della] preghiera del venerdì Bâb el-Bħâr non è stata serrata, e neppure Bâb el-Menšiyya, nè la cittadella. Cosa che (*hâdihi*, sic: هاده) prima non era accaduta, perché all'[ora della] preghiera del venerdì serrano tutte quante le porte. Che Iddio renda vittorioso l'islâm sui miscredenti (*koffâr*), per il prestigio (*bi-žâh*) del Profeta eletto!

* 25 <24> Sabato / 23 agosto.

Il console inglese si è rivolto (*twázzžah*) a tutti quanti i consoli, dicendo loro: «Ecco (*râ-h*) che i Napoletani vogliono mettere a fuoco (*yébgî yéħreg*: incendiare) il paese e bombardarlo (*yérmî l-bûnba*: gettar bombe). Eccomi (*hâ-nî*) che ve ne ho informato». Prima i consoli se ne stavano a casa propria (*gâ'dîn fi ħiyâš-hum*); ma quando hanno udito il suo discorso si sono tutti quanti trasferiti (*râhlū*) da lui nel suo Giardino, tranne il console francese (*franšâwî*, sic) che è rimasto nel proprio Giardino [appartenente a] el-Kâtēb Múṣṭafa Ĥoža. Tutti quanti i cristiani (*nšâra*) della città (*bēlâd*: paese) e dei [circostanti] Fondughi (*fanâđig*, sic: فناديق), e i commercianti (*težžâr*, sic.) cristiani hanno traslocato i loro averi (*ħōūwlū rzâg-hum*) e li hanno imbarcati sulle navi (*rekkabû-hum fi l-əmràkēb*). Anche i Maltesi hanno traslocato le loro cose (*ħwēyēž-hum*) e c'è stata una [gran] parata (*úga' māūkeb*).

* 26 <25> E poi il sabato suddetto.

25 Nell'edizione del testo risulta interpolato nel Ms. A. con la seguente precisazione (p. 24 in *): 'Questo paragrafo è un'aggiunta dalla copia B [del manoscritto], 1-11 *šfar* 1244e. / 13-23 agosto 1828 d.c.'. Qui lo ricolloco nel Ms. B, in base alla cronologia.

26 Nell'edizione del testo risulta interpolato nel Ms. A. con la seguente precisazione (p. 25 in *): 'Questo paragrafo è aggiunto dalla copia B [del manoscritto]'. Qui lo ricolloco nel Ms. B, in base alla cronologia.

21. <24> Sabato 11 *šfar* 1244 / 23 agosto 1828.

I due consoli (*el-gónšol el-ětnîn*), il console degli Inglesi e il console dei Napoletani, si sono diretti (*twážžah*) al mare. Hanno fatto imbarcare (*rékkebū*) il console napoletano – lui e le sue cose – sulla barca (*flúka*) di Moḥámmed Bū Šāgūr, verso i legni dei Napoletani (44).

22. <25> E poi il sabato suddetto.

Nella mattina il console inglese, Rosario e Rossoni (*Rūsūnī*), assieme al Ḥāž Moḥámmed Bēt el-Māl, si sono diretti (*twážžah*) dal Signor nostro. Ciò perché da parte loro era appena sbarcato (*hīn nza*) uno dai loro legni, e chiedevano [qualc]uno da parte del Signor nostro [per parlare]. Il Signor nostro ha invitato (*adán*) ad andare da loro il Ḥāž Moḥámmed, ma egli ha rifiutato, e il Signor nostro ha inviato loro il signor Ḥasūna ed-Dgáyyēs.

<26> Il console inglese, Rosario e Rossoni sono saliti sulle loro [dei Napoletani] navi e sono rimasti da loro circa mezzora (45) a parlar con loro del prezzo della pace (*drāhm eš-šulḥ*), ma [i Napoletani] hanno rifiutato di dare alcunché (46). Sono scesi via da esse [navi] e [i Napoletani] non hanno sparato neppure una cannonata (*mádfa'*: cannone) [di saluto]. Si sono diretti alla cittadella, avendo [così] concordato (*'ámlū*: fatto) tra loro e le navi (47): la guerra sarà dopo mezzogiorno (*el-gerra takún b'ad el-mēzāžōrnā*, sic): o pace, o guerra (*amma š-šulḥ u illā l-gerra*). Ḥasūna è rimasto nella cittadella, il console [inglese] è tornato in mare, ha preso con sé (*rfa' ma'ā-h*, sic: معاه) Rosario e Rossoni, e si sono diretti al suo Giardino.

Hanno preso (*žábdū*) [il largo] le navi che erano in porto con imbarcati su (*rā-keḥbīn fī-hum*) i cristiani, gli ebrei europei (*garnīz*: livornesi) e altri che avevano paura [a causa] dei Napoletani, e sono rimaste fra le isole (*duzr*, sic: دزر, *žz > dz*).

(44) <24> Il console napoletano, col medico che abbiamo qui, si è imbarcato – lui e le sue cose – verso i legni napoletani. Il console inglese e Rosario sono venuti con lui da casa sua alla banchina (*sgāla*), lo hanno salutato, ed è salito sulla *flúka* di Bū Šāgūr.

(45) <26> Circa un'ora.

(46) Sono scesi senza aver fatto (*'ámlū*) niente con loro. [I Napoletani] non danno niente, se non in prezzo del dono (*drāhm hadiyya*) del nuovo console.

(47) È stato concordato (*úga'*) fra loro: al momento dell'arrivo della risposta (*hīn ušūl ež-žwāb*) si abbasserà la bandiera (*el-bandēra tēnzal*): o pace o guerra.

23. <27> Sabato 11 di esso [*šfar*] / 23 agosto.

Alle sei e un quarto del di suddetto – [cioè] un'ora dopo mezzogiorno (*ba'd dohr, z > d*) – hanno ammainato la bandiera (*nēzzēlū l-bandēra*: fatto scendere la bandiera) napoletana dalla casa del console napoletano.

24. E poi alle ore 9 di sabato 11 *šfar* 1244 / ore 16 del 23 agosto 1828.

È scoppiata la guerra (*úga't el-gerra*) dei Napoletani con gli *užāk* di Tripoli d'Occidente, vittoriosi sui nemici di Allāh con la forza e la potenza di Allāh. Un brik e uno scooner [dei Napoletani] sono entrati (*dḥal*) (48) fin sotto el-Burž ež-Ždīd ('la Torre Nuova') di Gurži e il Mandrīk, poi hanno fatto conversione (*ḥōūwlū*: si sono girati) e poi hanno sparato due palle (*ḍārbū zōz kūrāt*).

<28> Poiché il Signor nostro (49) ha dato loro [i suoi] disposizione di non attaccarli (*lan yébdū 'alē-hum*: di con cominciare contro di loro [Napoletani]) finché non attacchino essi [i Napoletani] per primi (*ḥátta yébdū húmma l-āūwelīn*), e quando [i Napoletani] hanno sparato essi per primi (*ḍārbū húmma l-āūwelīn*) e hanno trovato che la loro palla (*úzdū kūrāt-hum lan úšālt*) non aveva raggiunto la torre, hanno sparato delle bombe (*būnba*) circa in numero di 36 e un paio di palle (*zōz kūrāt*), [solo allora i Tripolini in risposta] hanno sparato contro di loro (*ṭālgū 'alē-hum*) dalle torri e dai lancioni sino a circa un'ora e un quarto (50) dopo il pomeriggio (*ba'd el-'ašr*), ma non hanno colpito nessuno (*u lan nāšū āḥād*). Da Burž Gurži è morto il figlio (*uléd*) del Ḥāž Slimān el-Mz'áfar (51) preso da una cannonata (*rfá'-a l-mádfa'*) (52), è morto Yūsuf l'ušīf ('schiavo nero

(48) <27> Da parte loro [i Napoletani] hanno distaccato (*ḥállū*) un brik e uno scooner e sono entrati sotto la torre. Noi non li abbiamo attaccati (*lan ébdēna*, sic: لا بدنا), *'alē-hum*: non abbiamo cominciato contro di loro); ma loro, come hanno fatto conversione (*kif dārū*: come hanno girato), il [loro] comandante (*kūmāndánt*) ha attaccato (*bdē*: ha cominciato) con una palla (*bi-kūra*).

(49) <28> Ciò perché il Signor nostro – che duri la sua potenza! – ha ordinato (*amár*) a tutti quanti gli artiglieri delle torri (*žmī' eṭ-ṭobžīyya ntá' l-abrāž*) di non attaccarli (*lan yébdū 'alē-h*: di non cominciare contro di esso) e che, se ricevevano disposizione [di attaccare] sarebbe stato come [il nemico] entrava (*kif dḥal*) sotto le torri, Burž Gurži e Burž el-Mandrīk: gli sparassero contro, [allora], perché fosse annientato.

(50) Circa un'ora e un quarto di attacco (*ṭrād*).

(51) el-Mz'áfar.

(52) Lo ha preso una cannonata (*rfá'-a mádfa'*) sulla torre.

addeito ') di ben Šetwân (53), è stato ferito (*enžârĥ*) un artigliere turco (*túrki tóbži*) sul lancione, ed è stato ferito a un braccio (*b-îd-ah*) da una cannonata (*mâdfa'*: cannone) (54) il figlio di Lâtîf (55).

25. ²⁷ <29> È caduta una bomba (*tâhat bûnba*) su Fôndug Dfêri (56), è caduta una scheggia di bomba (*târf bûnba*) presso la casa (*bi-ĥôš*) di Akâša, e una intera (*wâĥda*) (57) sulla casa (*fi ĥôš*) del Ĥâž Moĥâmmèd ed-Dahmâni, sia lodato Allâh senza [altro] male nè[ppur] piccolo (*lâ sū u lâ swîyya*, lett.: senza male nè maluccio). Il resto è caduto in mare, e [anche] quella lì che è esplosa (*élladi híyya ênflégt*) è caduta in mare. Che Iddio preservi i musulmani, e che ci renda vittoriosi su di loro [Napoletani]! Amen.

26. Notte di sabato 11 di esso [*sfar*] / notte fra il 22 e il 23 agosto.

Tutte quante le donne (*ĥârâmât*) del Signor nostro si sono trasferite (*ĥôūwlū*) dalla cittadella ai Giardini (Swâni). Ciò perché – prima – avevano trasferito (*ĥôūwlū*) tutte quante le loro cose (*ĥwâyēž-hum*) dalla cittadella ai Giardini, e quando è scoppiata la guerra (*úga't el-gerra*) si sono trasferite (*ĥôūwlū*) [anche] le donne (*ĥârâmâwât*) (58). Donna (*Lélla*) Mnâni (59) abitava (*sâknet*) da sola (*brôĥ-hâ*) nel Giardino che è di fronte a quello del [console] olandese (*fâlâménk*) ²⁸.

(53) È morto l'*ušif* ('schiavo nero addeito ') di ben Šetwân, colpito da un (?) proiettile (*áraba*) ²⁹.

(54) Al braccio da « ... » ³⁰.

(55) Il figlio di Lâtîf et-Túrki.

(56) <29> Ma non ha danneggiato nessuno (*u lan đârrat âĥâd*).

(57) Un pezzo presso la casa di el-Hamâni [sic], e un pezzo su Žâma' ed-Drūž ('Moschea delle Scale').

(58) Sabato sera, appena hanno sparato le bombe (*dârbū l-bûnba*), tutte quante le donne (*ĥrâmâwât*) sono uscite [fuori città] nei Giardini.

(59) Moglie del signor bey Ĥlîl, bey di Bengasi.

²⁷ Nell'edizione del testo è precisato (p. 29 in *): 'Sembra che questo paragrafo sia il completamento del precedente, senonché nell'originale [l'autore] lo ha rubricato con numero a sè, per sbaglio'.

²⁸ Nell'edizione del testo è precisato (p. 29 n. 15): 'Nell'originale فلىنق, ma ne abbiamo preferito la scrittura col *kâf* per alleggerirlo'.

²⁹ Cfr. *supra*, p. [13], in *Avvertenze*, n. 3.

³⁰ Nell'edizione del testo è precisato (p. 28 n. 12): 'Parola che non ci è stato possibile leggere'.

27. <31> Notte di domenica 12 *sfar* 1244 / notte tra il 23 e il 24 agosto 1828.

Dopo il tramonto dalle navi [napoletane] si sono alzate cannonate (*nâdū mdâfa'*) in numero di 4. Non abbiamo capito ('*arâfnâ*: saputo) perché (60) poi hanno smesso (*bâttlū*), e stanotte non vi è stato attacco (*trâd*) (61). E salute.

[I Napoletani] hanno messo di guardia (*karġûl: kârah ġûl*) un brik e uno sooner della loro squadra (*mên mrâkëb-hum*: delle loro navi).

28. E poi domenica 12 *sfar* 1244 / 24 agosto 1828.

Sono entrate un paio di navi (*zôz mrâkëb*), dei brik (*brikât*) e una *martagâwa* (sic: مرقاوة) e nessuno dei Napoletani ha tagliato loro la strada (*tlaggâ-hum*). Uno dei brik aveva sciolto (*ĥall*) [le vele] proprio da qui, ed è tornato (62); un brik di riso ed altro [viene] da Alessandria (63) (*mên Skandréyya rûz u ġêr-a*, sic: روز); la *martagâwa* [viene] da Sfax con calce (*žir*) (64).

29. <32> E poi domenica 12 di esso [*sfar*] / 24 agosto.

Hanno montato (*rêkkëbū*) un mortaio da bombe (*mahrâz bûnba*) sulla rotonda della torre (*dôra nâ' burž*) (65) [costruita a cura] del Ĥâž Moĥâmmèd Bêt el-Mâl, e un [altro] mortaio da bombe (*mahrâz ... antâ' l-bûnba*) su 'Eng ež-Žmél ('il Collo del Cammello'). Hanno portato (66) dalla cittadella venti barili di

(60) <31> Non abbiamo capito ('*arâf-nâ*) perché ('*alê-š*).

(61) Poi ci hanno dato notizia che in essa [domenica] una delle [nostre] navi che erano ancorate al largo (*râmiyyîn bârra*: ancorate fuori) ha sciolto le vele (*ĥallet el-glâ'*). Come [i Napoletani] la hanno vista (*šbahû-hâ*) le hanno sparato contro (*tâlgû 'alê-hâ*): hanno avuto paura di essa [perché] la pensavano venire da parte nostra contro di loro (*yehsibû-hâ mên 'anda-nâ žëy lâ-hum*), e quando la hanno vista quella notte hanno messo uno dei loro brik (*brik antâ'-hum*) e lo sooner di guardia (*kar-ġûl*), tutta la notte.

(62) Aveva sciolto [le vele] proprio la notte di domenica, ed è tornata il suddetto giorno di domenica.

(63) L'altro brik è venuto da Alessandria a nome del Ĥâž Bū Bakr et-Tâžûri, di riso, grano, fave, orzo, lenticchie e altro.

(64) Con la calce per la chiesa dei cristiani. E salute.

(65) <32> ež-Ždîd ('Nuova').

(66) Hanno portato ad esse [torri] dalla cittadella cento bombe e circa venti ('*ašrûn*, sic) barili di polvere, da aggiungere a Burž en-Nâga e a Burž el-Mandrîk, oltre a (*zyâda 'alâ*) quelli che sono lì.

polvere ('*ašrûn*, sic, *birmil bārûd*), che hanno aggiunto a [quelli già in] Burž en-Nâga ed el-Mandrîk. Era con loro Slimân Bū Rgîga. Hanno anche portato fuori (*hârrēžû*) dalla cittadella circa quaranta bombe, e la domenica suddetta son rimasti di servizio (*g'adû yéhdēmû*) ad esse, per star pronti (*yébgû hâderîn*) al momento del bisogno (*ilâ uogt el-hâža*).

Dopo il pomeriggio nel dì suddetto han sparato una sola bomba (*tâlgû bûnba wâhda*), che è esplosa in aria (*tfállēget fî l-hawâ*) (67). Ciò, hanno detto, perché era vecchia.

30. Sabato 11 di esso [*sfar*] / 23 agosto.

Hanno distribuito le paghe (68) (*férrēgû ed-drâhm 'alâ*) ai regolari, [ai] marinai, [agli] *zwâwa*, e [agli] altri, agli addetti ai lancioni ('*arâb el-anšûnât*) e agli altri, [dando] « 1 » *riyâl dūrō* a ciascuno.

31 ³¹ <33> Venerdì 10 di esso [*sfar*] / 22 agosto.

Il comandante (*râyēš*) 'Omar eš-Šélli (69) è venuto dal Giardino al mare (70), e dopo si è diretto (*twâžžeh*) dal Signor nostro (71) – che duri la sua potenza! –

(67) Hanno portato (*žâbû*) un algerino (*wâhed dzêri*, sic: *žz > dz*) maestro nel lancio delle bombe (*ušta fî rāmyân el-bûnba*, sic: *اصطى في رميان البونبة*) che è rimasto di servizio ad esse (*g'ad yéhdem fî-hâ*). La domenica suddetta ha riempito una bomba (*mlē bûnba*), la ha sparata (*tlâg-hâ*) ed è esplosa (*tfállēgat*) per aria. Ha detto: ' Questa è vecchia (*hâdi*, sic: *هادي, gdîma*) '.

(68) In essa [domenica] nel padiglione (*kōšk*) del comandante [del porto] per mano ('*alâ id*) del Ḥāž Moḥâmméd, dello *šēh* (il 'capo' [della comunità]: il sindaco) e del comandante del porto hanno distribuito le paghe (*fârrēgû d-drâhm*) ai soldati ('*aškar*, sic), [ai] marinai, [agli] *zwâwa*, [ai] regolari, e [agli] altri.

(69) <33> Il nostro benamato comandante (*mḥibbu-nâ er-râyēš*, sic).

(70) Ciò perché abitava lì. Era malato a una gamba (*rižl*), ma come ha sentito che sono apparse le navi (*sma' bi-š-šgûf bânû*) si è imbarcato (*rkeb*) ³².

(71) Si è rallegrato con lui moltissimo.

³¹ Nell'edizione del testo è precisato (p. 33 in *): 'Il nostro storico ha così registrato questa giornata in questo contesto, e sembra che la abbia scritta in un giorno vicino. Non desideriamo rimetterla a suo posto secondo l'ordine cronologico, perché non paia ai lettori che la abbia scritta il giorno stesso' [recato in data].

³² O anche: 'S'è messo in sella', 'è venuto a cavallo' (*rkab*). Cfr. infatti il corrispondente ordine degli eventi nel Ms. A.

il quale gli ha ordinato ('*amâr-ah*) (72) di imbarcarsi sulla sua *flûka* grande *flûkât-ah l-akbîra*. Il Signor nostro gli ha detto: « Sei ancora malato » e gli ha detto: « Ma [devi] per forza (*u lā budd*) [imbarcarti] » (73). Il Signor nostro – che duri la sua potenza! – gli ha ordinato di imbarcarsi e di esser lui il capo (*u ikûn hûwa l-kbîr* – lett. il 'grande' – '*alâ*) (74) sui lancioni, le golette e le altre [imbarcazioni]. I lancioni che (*élladi*: sing.) abbiamo ammontano (*gêdr-əhum*: pl.) a numero 11, [più] quattro golette e 4 belle flûke (*flâyk mlāh*) di quelle della flotta (*mēn əntâ' eq-dûnanma*), due scooner (*zōz sâkâyn*) – di ed-Dāgîz e di Ržeb Garbâš – e Moḥâmméd Bū Šēba è su un brik. Che Iddio renda vittorioso l'islâm!

Il comandante (*râyēš*, sic) 'Omar è tornato dal Giardino (75) sabato notte prima dell'alba (*zrûg*, sic: *š > z*), perché prima abitava [lì] e [poi] ha lasciato nel Giardino i suoi servi ('*abêd-ah*: schiavi).

32. <34> Domenica benaugurale (*mbârek*) del 12 *sfar* 1244 / 24 agosto 1828.

Hanno alzato la bandiera (*nâšbû s-sânzag*) [inaugurale] su el-Burž ez-Zdîd ('la Torre Nuova') a Sîdî z-Zeyyât (76) e in essa [domenica] hanno sparato (*tâlgû*) tre cannonate. Che siano – se Allâh vuole – di buon auspicio (*ikûn in šâ llâh mabrûk*)!

33. Lunedì 13 *sfar* 1244 / 2 agosto 1828.

Di mattina è giunto qui (*gdam 'alē-nâ*) da Durazzo (*Drâž*) il brik di Aḥméd Āga l'albanese (*arnâgûṭ*, sic: *ارناغوط*) col legno (*krîsta*, sic) (77).

(72) Il Signor nostro gli ha ordinato di imbarcarsi sulla sua *flûka* grande e di restare coi (*ikûn m'a*) lancioni.

(73) « Ma [devi] per forza imbarcarti sulla mia *flûka* grande (*el-fkûka əntâ' l-kbîra*) ».

(74) E di esser lui il supremo [comandante] dell'esercito (*u hûwa l-'âli 'aškar*, sic, '*alâ*) sui lancioni, le golette e le altre [imbarcazioni].

(75) I familiari (*l-hôš*) del comandante (*râyēš*, sic) 'Omar eš-Šélli sono tornati in città dal Giardino. Che Iddio aggiusti la situazione (*āhwâl*) e renda vittoriosi i musulmani!

(76) <34> Su el-Burž ez-Zdîd ('la Torre Nuova') costruita (*bnâ-h*) [a cura] del Ḥāž Moḥâmméd Bēt el-Mâl, e cui è stato sovrintendente (*u ugâf 'alē-h*) il Ḥāž Bū Bakr et-Tāžûri.

(77) E i legni dei Napoletani [venuti] contro il paese, e[bbene] nessuno dei legni si è loro avvicinato.

34. E poi lunedì 13 *šfar el-ḥēr* / 25 agosto.

In esso [lunedì] hanno dato un *riyāl dūrō* a ciascun marinaio, [ai] regolari (78), e [agli] altri per mano del Ḥāž Moḥammed e dello *šēḥ* ('capo' [della comunità]: sindaco).

35. E poi lunedì 13 di esso [*šfar*] 1244 / 25 agosto 1828.

Dopo il pomeriggio è giunto qui (*gdam 'alē-nā*) da Durazzo un brik imperiale (*brik inbriyāl*) carico di legno (*misūg krīsta*, sic) (79).

36. <35> Giovedì 9 *šfar* 1244 / 21 agosto 1828.

La comunità dei Gerbini (*žamā'at ež-Žrāba*) e il sor (*sī*) Ržeb (80) hanno chiesto al Signor nostro – che duri la sua potenza! – di dar loro Burž eš-Šūna ('la Torre di eš-Šūna'), costruita [a cura] del signor Slim il Tesoriere (*ḥāzen dār*) (81). Il Signor nostro gliela ha concessa. Prima avevano Burž el-Mázra ('la Torre del Mattatoio', sic: مزرة, *žz > zz > z*). Venerdì, come sono giunti (*kif gédmū*) i legni, essi si sono diretti (*gédmū*) alla torre (82), hanno raccolto i soldi (*lémmū d-drāhm*) dalla comunità, e hanno cucinato e fatto da mangiare ('*ámlu t-ṭbīḥ u l-ákēl*) nella torre. Nessuno ha fatto ('*amál*) come loro. Noi [lo scrivente] ci siamo mischiati con essi (*ḥlāṭnā 'alē-hum*) e siamo rimasti con loro (*g'ádnā ma'ā-hum*, sic: معاهم) come al solito. Siamo venuti (*ēnžū*, sic: انجوا) di giorno e una volta di notte (83) abbiamo vegliato con loro (*nsáhrū ma'ā-hum*, sic: معاهم) e poi siamo tornati. E salute.

(78) Ai regolari, marinai, artiglieri e rematori (*gāžīkī*, sic: قاجيكي).

(79) Verso il pomeriggio, e nessuno dei legni napoletani si è loro avvicinato.

(80) <35> Ržeb ben 'Alī Gāsēm.

(81) Slim Kíḥya.

(82) [Come] venerdì 10 di esso [*šfar*] sono apparsi i legni dei Napoletani, loro [i Gerbini] con la loro comunità si son diretti (*gdam*) alla suddetta torre. [Per] il mangiare hanno raccolto soldi dalla ('*ámlū drāhm 'alā*: han fatto soldi a carico della) gente, ciascuno secondo le sue possibilità (*kull wāḥed u gédr-ah*) e hanno cucinato (*ž'álū t-ṭbīḥ*) nella torre.

(83) Una volta abbiamo passato la notte (*ngášrū l-lēl*) con loro, si sono divertiti e il giorno dell'attacco (*yōm eṭ-trād*) siamo rimasti nella torre. E salute.

–³³ Venerdì, passati 10 giorni del mese di [*šfar*] 1244 / 22 agosto 1828.

Poiché prima della [suddetta] data, appena ci era venuta (*ḥin žā-nā*) la notizia dei Napoletani, tutti quanti i cristiani che (*élladi*: sing.) sono nel paese (84), commercianti ed altri, avevano traslocato i loro averi (*ḥōūwlū rzâg-hum*), noleggiato delle navi (*ēktrū mrâkēb*) e imbarcato (*rékkēbū*) i loro averi, [ebbene], il giorno in cui sono apparsi i legni (*bânū š-šgūf*), il 10 *šfar*, si sono imbarcati (*rékbū*) [essi stessi] e hanno preso il largo (*žēbdū 'alā bārra*) (85). Dopo tutti quanti i consoli si sono trasferiti (*ḥōūwlū*) ai Giardini, e [in particolare] al Giardino del console inglese.

37. <36> Martedì 14 *šfar* 1244 / 26 agosto 1828.

Alle ore sei del dì [le ore 12] sino alle ore dieci [le ore 16] c'è stato lo scontro (*šār eṭ-trād*) fra noi e i Napoletani. Da parte loro son usciti fuori (*ṭál'ū*) un brik, una fregata e uno scooner e son venuti sin davanti (*ilā gēddām*) a Burž el-Mandrík (86). [I Napoletani] hanno sparato palle (*ṭálgū kūr*) e palle incatenate (*dūbli*: lett. 'doppi', 'doppie' [palle]), ma neppure una cannonata è arrivata (*lan ušāl... u lā mádfa*) alle torri (87). Poi [i nostri] han sparato parecchio (*šey mkátter*) (88) contro di loro dalle torri e dai lancioni (89). Si dice (*igál*) che [i nostri] abbiano affondato (*gèrrēgū*) una delle loro flūke (*mén-ah flūka*: una *flūka* di esso) (90)

(84) In città (*bēlād*: paese) e nei [circostanti] Fondughi (*fanādīg*, sic: فناديقي), [i] commercianti e [gli] ebrei europei (*garnīz*: livornesi, sic: غرنيز).

(85) Il giorno in cui sono apparsi i Napoletani, il suddetto 10 *šfar el-ḥēr*, hanno fatto un enorme corteo (*māūkēb 'āḍīm*, *z > d*: una parata eccezionale) e si sono tutti imbarcati verso le navi: chi sta a el-Menšiyya è andato (*mšē*), chi col console è andato, e il paese è rimasto vuoto dei nemici di Allāh (*u bgēt l-āblād fārēga men 'adā Allāh*).

(86) <36> Sono venuti davanti a Burž Gúrži e al Mandrík con un paio di lancioni (*zōz anšūnāt*) e un paio di bombardiere, di quelle lancia-bombe (*zōz būnbārdāt antā' rāmyān* – sic: رميان – *l-būnba*: per il lancio delle bombe).

(87) Niente da parte loro è arrivato alle torri nè ai lancioni, in virtù di Allāh e della sua forza.

(88) Parecchie palle (*kūr šey mustáktar*).

(89) Da Burž el-Mandrík, da Burž Gúrži e dai lancioni.

(90) Abbiamo affondato una delle loro flūke, di quelle che lanciano i *kūnbur* (*men antā' éllatī térmī fī l-kūnbur*, sic).

³³ Nell'edizione del testo è precisato (p. 35 in *): 'Ripetuto il numero per errore'. Trattasi evidentemente del numero del paragrafo, che però nell'edizione stessa non è riportato.

e che un certo numero di palle (*kamm men kúra*) [sparate] da parte nostra siano cadute sul (*tâhū fi*) [loro] brik e sulla fregata, perché non le han viste (*šbaḥū-hum tāhū*) cadere in mare (91).

Dalle bombardiere hanno sparato (*tālgū*) bombe (*būnba*) in numero di 75 <37> e dodici *kūnbur*, in tutto (*žumlát-hum*) in numero di 87. Noi [lo scrivente] le abbiamo contate, noi e il sor Aḥméd el-Ġelâli (92). Invece [secondo] il conto di altri si dice che in tutto siano in numero di 112, ma c'è fra essi chi (*u mén-hum man*) dice in numero di 97.

Dentro 'Eng ež-Žmél è esploso un mortaio da bombe (*ēnflég mahrâz būnba*) (93) e ha colpito (*nāš*) il figlio di Ḥusēin Bū Nuwwāra portandogli via le gambe (*rfa' -l-āh režlê-h*) (94), il figlio del Ḥāž Šu'ēb portandogli via una gamba sola (*rfa' -l-āh režl wāḥda*) (95), ha colpito Ḥmêda l'artigliere (*būnbâži*) (96), ha colpito il maestro artigliere algerino (*el-ūšta ed-dzêri l-būnbâži*, sic: دزيري, *žz > dz*) (97), e ha colpito altri due fuori (*men bārra*) (98), sia lodato Allāh senza [altro] male nè[ppur] piccolo (99)! . . .

Delle bombe suddette, neppure una (*u lā wāḥda*) d'esse è caduta sul paese. Sono cadute tutte quante nel porto e davanti alle torri (100). <38> Una bomba è caduta al piano superiore (*tāḥat...fi l-kât el-fôgi*) di Burž el-Mandrík, ma non c'era nes-

(91) Non le abbiamo viste cadere (*lan rēnâ-hum tāhū*) in mare e - a nostro dire - è che (*ikūn dālika*) son cadute da loro (*'ānd-əhum*).

(92) <37> Perché noi [lo scrivente] e il sor Aḥméd el-Ġelâli dentro Burž el-Kíhya ('la Torre di el-Kíhya') le abbiamo contate, assieme al sor Ržeb ben 'Ali Ġāsēm.

(93) Dalla nostra parte è esploso un mortaio da bombe entro 'Eng ež-Žmél, perché era proprio di scarto (*āšl-ah šāgât*, sic: أصله صقات).

(94) Ha colpito il figlio di Ḥusēin Bū Nuwwāra alle due gambe (*fi režlê-h el-ētnîn*).

(95) Il figlio del Ḥāž Šu'ēb el-Māgrebi ('il marocchino'), procuratore della confraternita dello (*wakīl zāwyet antá'*) Šēḥ Sidi Ya'gūb, portandogli via una gamba sola (*rižl wāḥda*).

(96) Il maestro artigliere (*el-ūšta l-būnbâži*) Ḥmêda.

(97) Il maestro algerino, amico del maestro Aḥméd Gdūr.

(98) Ha colpito un paio di uomini (*zōz režžála*, sic: جوز رجاله) di el-Menšiyya.

(99) Per questo. Per il resto niente [altro] male nè[ppur] piccolo.

(100) Tutte quante le bombe che hanno lanciato (*ērmū*, sic: ارموا) i nemici di Allāh, sono tutte quante esplose (*ēnflég*) in mare; anche davanti alle due torri (*l-abrâž el-ētnîn*) - Burž Gúrži e Burž el-Mandrík - e [davanti] a Burž en-Nāga [sono esplose] tutte quante in mare.

suno. Ha abbattuto una feritoia (*tōīyâḥat bánžara*) e la hanno [ri]costruita (*bnū-hā*) di notte (101), sia lodato Allāh per ciò! La maggior parte delle bombe (*maktūr el-būnba*) sono esplose (*ēnflégēt*) in mare, prima dell'arrivo sulla terraferma (*gābēl ušūl el-bārr*).

Il martedì suddetto sono usciti contro di loro (102) undici lancioni, in numero di 11, e golette in numero di 4, verso il retro (*ilā warā*) di Burž el-Mandrík. Invece lo scooner di ed-Dāgīz, [quello di] Garbâš e Bū Šēba son rimasti in porto davanti alle isole (*duzr*, sic). Che Iddio renda vittorioso l'islām!

Mercoledì 15 *šfar* 1244 / 27 agosto 1828 è morto il figlio del Ḥāž Šu'ēb sopra ricordato. Che Allāh gli sia clemente! E poi la notte di venerdì 24 *šfar* 1244 / fra 4 e 5 settembre 1828 è morto il figlio di Ḥusēin Bū Nuwwāra.

38. E poi mercoledì 15 *šfar* 1244 / 27 agosto 1828.

Il Signor nostro - che duri la sua potenza! - ha mandato il sor Ḥasūna ed-Dgáyyēs dai consoli (103), e [in particolare] dal console inglese, poiché tutti quanti i consoli erano da lui nel suo Giardino, tranne il console francese che era nel proprio Giardino appartenente a (*antá'*) el-Kâtēb. Ciò perché il Signor nostro vuole che gli diano il passaporto (*yā'tū-ah l-bāšbórṭ*) <39>, perché vuol uscire in corsa contro (*yébgī yàṭla' goršān 'alā*) i Napoletani. Gli han risposto ascoltando e obbedendo, senza fiatare (*u lan 'ānd-hum kālām u zyāda*: non hanno avuto motto nè aggiunta). E salute.*

39. Mercoledì 15 *šfar* 1244 / 27 agosto 1828.

Alle cinque e mezza del dì [ore 11,30 a.m.] c'è stato l'attacco (*úga' t-trād*). Noi [lo scrivente] con la comunità dei Gerbini eravamo entro Burž Frāra ('la Torre

(101) <38> Quella stessa notte, durante la notte (*fi lēlát-hā, fi l-lēl*).

(102) Sono usciti all'attacco contro di loro (*ḥaržū lā-hum fi t-trād*).

(103) Dal console inglese e francese, e da tutti quanti i consoli che (*ēlladīn*: pl.) sono a Tripoli d'Occidente.

* <41>³⁴ E poi mercoledì 15 *šfar* 1244 / 27 agosto 1828.

Han tirato fuori (*dāḥḥarū*) dalla cittadella dei barili di polvere (*bārāmīl bārād*), palle e altre forniture [per portarli] a Burž el-Mandrík, altrove, e a tutte quante le torri.

³⁴ Nell'edizione del testo è precisato (p. 41 in *): 'Paragrafo aggiunto alla copia B [del manoscritto]'. Qui lo ricolloco nel Ms. B, in base alla cronologia.

di Frâra'). [I Gerbini] hanno chiesto (*tâlbū men*) Burž Frâra perché a Burž el-Kíhya l'attacco non c'era (*lan fi-h*) (104). Lo *šēh* ('il capo' [della comunità]: il sindaco) e il Ḥāž Moḥámmed han disposto (*adán*) che vi andassero e che [poi] tornassero alla loro prima torre. Verso mezzogiorno siamo andati, noi [lo scrivente] e loro, e nel dì suddetto l'attacco c'è stato (*úga'*).

Da parte loro [i Napoletani] hanno distaccato (*hállū*) una piccola fregata (*fērgā-tēna*), un brik, all'incirca (*náḥū*) cinque lancioni, (105), e un paio di bombardiere, di quelle per le bombe (*əntá' l-būnba*). Sono venuti fino davanti a Burž ež-Žđíd e al Mandrík, e hanno sparato contro (*tálgū 'alé*) la torre. [In risposta i nostri] hanno sparato (106) da pazzi (*men urá l-'ágl*: oltre il ragionevole) contro di loro dalle torri suddette, dai lancioni e dalle golette.

<40> Dopo [i Napoletani] hanno sparato (*tálgū*) parecchie bombe (*būnba šey ktir*: di bombe parecchia cosa) e, sia lodato Allāh, neppure una di esse è caduta sul paese nè sulle torri. Una bomba è caduta su Burž Gúrži, ma è caduta integra (*šāḥiḥa*), senza danneggiare chi era dentro (*fī wost*) alla torre. [La torre] la hanno riparata (*bnū-hā*: [ri]costruita). È morto un artigliero turco su un lancione ed è caduto (*tāḥ ilá*) in mare (107), ed è stato ferito al braccio (*ēnžárḥ b-íd-ah*) uno che teneva (*élladī kámeš*) una (?) *gālya* (غالية)³⁵.

(104) <39> Alle cinque e mezza del dì [ore 11,30 a.m.] c'è stato l'attacco coi maledetti (*la'iyin*) Napoletani. Noi [lo scrivente] con la comunità dei Gerbini eravamo entro Burž el-Kíhya. Poiché lì non v'era sparo di cannoni (*tūlūg mdáfa'*), [i Gerbini] hanno chiesto al Signor nostro: « Poiché in questa torre non c'è scontro, noi vogliamo un' [altra] torre in cui ci sia ». Allora il Ḥāž Moḥámmed Bēt el-Māl e lo *šēh l-əblád* ('il capo [della comunità] del paese': il sindaco) hanno dato disposizione che [i Gerbini] andassero a Burž Frâra, mentre v'era (*ḥin úga'*) l'attacco, e che dopo tornassero alla loro prima torre.

(105) Circa tre lancioni.

(106) Hanno distaccato (*hállū*) i nostri lancioni che ammontano di numero 11, quattro golette e quattro grandi flūke (*flāyk kēbār*) di quelle della flotta (*mēn əntá' eđ-đunānma*), il brik di Bū Šēba, lo scooner di Ržeb Garbâš e lo scooner di Moḥámmed ed-Dāgíz, e sono rimasti (*g'ádū*) tutti quanti nell'imboccatura del porto (*būgāz*: stretto). Dopo sono venuti la fregata e il brik [napoletani] e [i nostri] hanno sparato contro di loro da Burž Gúrži e dal Mandrík. C'è stata una parata eccezionale (*šār māūkeb 'adīm, z > d*) dalle torri, dai lancioni, dagli scooner e dalle altre [imbarcazioni].

(107) <40> Lo ha colpito una cannonata, ed è caduto in mare.

³⁵ Nell'edizione del testo è precisato (p. 40, n. 4): 'Parola che non ci è stato possibile comprendere'.

[Per] l'ammontare delle bombe (*ḥisáb el-būnba*), il loro ammontare non l'hanno esattamente computato (*zábṭū*, sic: زبطوا, z > z) nel giorno suddetto. Ognuno dice la sua (*kull wāḥed u mā igúl*): uno dice in numero di 276, uno dice in numero di 228, uno dice in numero di 211, ma per l'esatto dire (*el-gól eš-šḥiḥ*) nessuno ne conosce il numero, perché gli [?] artiglieri (*būna*, sic: بونة)³⁶ a volte sparano (*yā-đrəbū*) bombe e a volte sparano palle (108).

L'attacco è cessato (*fekk eť-trād*) alle ore nove [ore 15] del giorno suddetto. Ci siamo informati sulle (*stáḥbarnā 'alā*) bombe: l'esatto numero (*eš-šḥiḥ 'áded*) è di 133 (109).

40. E poi mercoledì 15 *šfar* 1244 / 27 agosto 1828.

In esso [mercoledì] è venuto da Messina carico di pentole (*misúg bi-l-būrm*) un legno (110) napoletano che era da noi già prima della guerra. Il signor Múšṭafa Bey lo ha noleggiato (*krā-h*) per il tramite di Rosario (112) per caricarvi dell'orzo (112) per Misurata. Rosario aveva dato assicurazione che la partenza (*mašyān-ah*, sic: مشيانه) da qui sarebbe stata prima dello scoppio della guerra (*ugú' al-gērra*). <41> Il mercoledì suddetto è giunto qui (*gdam 'alē-nā*). Si è diretto (*twāž-žeh*) verso i loro legni [dei Napoletani], gli sono usciti incontro (*tla'-l-áh*) una fregata e un brik e lo hanno portato da loro (113). Il Signor nostro ha detto: « Io, il mio garante è Rosario. Lascia (*halli-hum yāḥdū-h*) che lo prendano! ». E salute.

41. Giovedì 16 *šfar* 1244 / 28 agosto 1828.

Il giovedì suddetto l'attacco c'è stato (*úga'*) dalle ore cinque e un quarto [ore 11,15 a.m.], anzi dalle sei e un quarto [ore 12,15] sino alle ore nove meno un quarto del dì [ore 14,45]. Da parte nostra c'è stato (*úga'*) (114) un gran

(108) Perché a volte sono palle (*kūr*), a volte *kúnbur* e a volte bombe (*būnba*).

(109) Per l'esatto dire (*el-gól eš-šḥiḥ*) — ce ne siamo informati (*stáḥbarnā 'alē-h*) nella cittadella — è numero 133.

(110) *Hárka*.

(111) Per il tramite di Rosario, prima dello scoppio della guerra.

(112) Perché venisse con orzo alla benguardata (*maḥrūsa*) Tripoli d'Occidente.

(113) <41> Gli si sono diretti incontro e lo hanno portato (*rfū'-a*) ai loro legni.

(114) L'attacco c'è stato da parte nostra e da parte dei maledetti Napoletani.

³⁶ Cfr. *supra* p. [13] in *Avvertenze*, n.º 3.

sparare (*bārūd šey mkátter*: di polvere molta cosa, molta polvere) dalle torri, dai lancioni dagli scooner e dalle altre [imbarcazioni]. Lo stesso è stato da parte loro. Nel giorno in data hanno sparato centoquaranta bombe, sia lodato Allâh senza male nè[ppur] piccolo, e che neppure una ha raggiunto il paese, tranne una che è caduta su Burž Gúrži, ma senza danneggiare nessuno (*u lā dārrāt āḥād*). Tutto il resto è esploso (*ēnflég*) in mare (115).

<42> A lor dire [dei nostri] (116) hanno affondato un paio delle loro flûke [dei Napoletani], hanno colpito (117) un lancione dei miscredenti (*əntá l-koffâr*), ed è caduto in mare l'albero (*šâri*, sic: صاري, *s > š*) col vessilo (*sánzag*). I [nostri] legni e i lancioni (118) sono tornati felici e contenti (119), e son rimasti a bordeggiare (*gá'dū itābbôrd-ižârū*, sic) (120) nel porto [festeggiando] col tamburo (*tānbûr*), la *gîta* e la polvere da sparo (121). Sia lodato Allâh per ciò! Che Iddio faccia vincere l'islâm e infiacchisca (*yéḥdel*: venga meno a) gli idolatri (*'ubbâdat el-utân*), per il prestigio (*bi-žâh*) del Profeta, sia su di lui la miglior pace! [I Napoletani] hanno colpito con una palla (*dârbū bi-kûra*) (122) uno dei nostri lancioni, e non è passata la notte senza che fosse pronto (*u lā bēt illā ḥâdĕr*) (123). Uno dei lancioni (124) faceva acqua (*'amâl el-mâ*), lo hanno tirato a secco (*žabdū-ah li-bârr*), lo hanno calafatato (*galfaṭū-ah*) (125) e lo hanno rimesso (*dézzū*) [in

[I nostri] hanno fatto uscire contro di loro lancioni in numero di 11, quattro golette, quattro flûke, lo scooner di ed-Dāgîz, lo scooner di Ržeb Garbâš e il brik di Bū Šêba. Si è levata polvere (*nâq bārūd*) da Burž Gúrži e dal Mandrîk, dai lancioni e dalle altre imbarcazioni: una cosa da pazzi (*šey men warâ el-'âgl*: una cosa oltre il ragionevole)

(115) Tutto il resto che è caduto, è caduto in mare e quella lì (*élladi híyya*) è esplosa (*ēnflégt*) in aria.

(116) <42> A dir dei [nostri] comandanti (*rĕyâš*, sic: رياض *s > š*) hanno affondato un paio delle loro flûke [dei Napoletani], di quelle che lanciano i *kúnbur* (*əntá élladi térmî fi l-kúnbur*).

(117) Hanno affondato un lancione, è caduta in mare la bandiera (*sánzag*) e la hanno [re]jissata (*gmû-ah*).

(118) Son tornati i lancioni, i legni, le flûke e le golette.

(119) A cuor contento.

(120) Al vespro (*'ašlyya*) sono rimasti a bordeggiare (*gá'dū itābbôrd-ižârū*, sic).

(121) Hanno sparato fucilate (*dârbū mkâḥel*) [d'esultanza] dalla parte dei regolari.

(122) I miscredenti hanno colpito (*nâšū l-koffâr*).

(123) E non è trascorsa la notte che non fosse aggiustato (*u lā bēt illā maḥdûm*).

(124) Così anche uno dei nostri lancioni.

(125) La ha fatta calafatare (*galfaṭ-ah*: l'ha calafatata) il Ḥāž Moḥâmmad Bēt el-Mâl.

acqua] il giorno stesso. Non si è fatto giorno che non fosse pronto (*u lā āšbâḥ el-yôm illā ḥâdĕr*) (126). E salute.

*

42. Venerdì 17 *šfar* 1244 / 29 agosto 1828.

In esso [venerdì] all'alba tutti quanti i legni napoletani hanno sciolto (*ḥèllū*) [le vele] e sono tutti quanti partiti (*šâfrū*, sic: صافروا, *s > š*) in direzione di *šarn-šarg* e poi sono [ri]partiti verso *es-samíyya* e *el-barrâni* (127).

43. <43> E poi il giorno 17 *šfar* 1244 / 29 agosto 1828.

È accorso (*ḥdam*: si è precipitato) (128) il signor Moḥâmmad el-Adġam (129) con la cavalleria (*sbib*, sic: سبيب) [dei territori] dell'est (*šūrūg*) (130) e con la fanteria (*trîs*, sic: تريس).

(126) Non si è fatto mattino senza che fosse pronto (*u lā āšbâḥ eš-šóbbḥ illā ḥâdĕr*).

* 37 <30> Giovedì 16 *šfar el-ḥêr* / 28 agosto.

Il Signor nostro – che duri la sua potenza! – è andato (*mšē*) al Giardino Grande (*es-Sânya l-Kbîra*), perché [da] quando [vi] sono andate le donne (*kîf mšū l-ḥrāmât*), non è andato da loro (*mšē-l-hum*).

–. E poi domenica 19 *šfar el-ḥêr* / 31 agosto.

Il nostro benamato comandante (*râyeš*, sic) 'Omar eš-Šélli ha portato (*rfa'*) un [dessert di] ospitalità (*dyâfa*) a Donna Zóhra dalla città al Giardino Grande del Signor nostro – che duri la sua potenza! –: dieci recipienti (*mtâred*) di *maġrûd* e di *ġarayiba*, dieci recipienti di *sfenz*, cinque recipienti di *débla* e due piatti (*zōz šâfrât*) di *bāklâwa*. È andata a portarli (*mšē ma'â-hum*: è andata con essi) la servitù, e [Donna Zóhra] le ha restituito (*rédde*) [in cambio] 14 *riyâl dūrō*.

(127) <42> Sono tutti quanti partiti verso *es-samíyya*, poi sono andati verso levante, vi sono rimasti durante la giornata (*yôm-hā*), e sono ricomparsi al tramonto.

(128) <43> È giunto (*gdam*).

(129) el-Āġa (il comandante) Moḥâmmad el-Adġam.

(130) Assieme alla cavalleria e alla fanteria del[la parte] orientale (*šarg*).

³⁷ Nell'edizione del testo è precisato (p. 30 in *): 'Questi paragrafi sono un'aggiunta dello storico alla copia B [del manoscritto], dopo il precedente paragrafo n. 26 per continuare lo svolgimento dell'argomento. Noi abbiamo preferito interpolarli in questo contesto [del Ms. A] per realizzare il suo desiderio malgrado non siano direttamente connessi all'argomento della campagna e risultino avulsi dal suo svolgimento'. Qui lo ricolloco nel Ms. B, in base alla cronologia.

A mezzogiorno non hanno serrato (*ṣālhū*) Bāb el-Medīna ('la Porta della Città') (131), se non circa mezz'ora dopo [l'ora del]la preghiera. <44> Anche Bāb el-Bḥār non l'hanno serrata, e la cittadella la hanno serrata come è entrata la cavalleria (132). La gente ha fatto la preghiera del venerdì entro tutte le torri. Noi [lo scrivente] abbiamo fatto la preghiera del venerdì nella moschea (133) del compianto Aḥméd Bāšā.

44. E poi la notte di sabato 18 *ṣfar el-ḥēr* 1244 / Notte fra il 29 e il 30 agosto 1828.

Hanno portato un gran cannone di bronzo (*niḥās*) lungo palmi numero 22 da Burž Frāra, e sabato 18 *ṣfar* lo hanno montato (134) su Burž el-Mandrīk. Hanno pagato per ciò (*krū 'alē-h*) quaranta *riyāl dūrō* per mano del comandante (*gāyēd*) 'Omar, comandante del fossato (*gāyēd el-ḥāndeg*).

45. Sabato 18 *ṣfar* 1244 / 30 agosto 1828.

Sono [ri]entrati nel porto i legni che vi erano già prima, e su cui, come sono venuti i Napoletani, si rifugiarono i cristiani (135) che sono nel paese. Come i Napoletani se ne sono andati (*mšē*), il sabato suddetto [tali legni] sono [ri]entrati nel porto, in numero di dodici navi (*mrākēb*).

Per spiegare (*u gōl-nā*: a nostro dire): le navi – prima che venissero i Napoletani, [i cristiani] ci avevano imbarcato su le loro cose standosene tranquilli, e il giorno che sono apparsi [i Napoletani, i cristiani] si sono tutti imbarcati in direzione dei legni (*ṣguf*) gettando (*rmū*) [l'ancora] davanti alle isole (*duzr*, sic) – [ebbene, le navi] il sabato suddetto sono [ri]entrate.

46. <45> E poi sabato 18 *ṣfar* 1244 / 30 agosto 1828.

È giunto qui (*gdam 'alē-nā*) un brik del governo francese (*brik fraṣāwī bilik*) con giorni [di viaggio] in numero di 9 ('*alā yōm 'āded* ٩) da Tolone (*Ṭlūn*, sic: طلون).

(131) Che è quella a oriente della cittadella (*gāl'a*), cioè dalla parte da cui si è avvicinato il suddetto.

(132) <44> La cittadella, come è entrata la cavalleria nel fossato ed è sfilata, nel fossato, davanti al Signor nostro, [ebbene] la cittadella la hanno serrata.

(133) La nuova moschea del bāšā.

(134) Lo hanno sistemato (*ṣa'lū-h*: fatto) su Burž el-Mandrīk e il sabato suddetto lo hanno montato (*rfū'-a 'alē*) sopra il suo affusto ('*áraba* عربة: carrello).

(135) I cristiani, [gli]ebrei europei (*garniz*: livornesi) e i mercanti (*markānīta*, sic: امركانيتية).

a Napoli, (*Nābl*, sic: نابل) e con giorni in numero di 4 da Napoli a Tripoli. Ha portato al Signor nostro un dono da parte del re (*rey*) (136), un cannocchiale da nave (*mrāyet amrākēb*) (137) e un orologio (*sā'a*, sic: سعة) (138). Domenica 19 di esso [*ṣfar*] / 31 agosto gli hanno sparato (*ṭālgū 'alē-h*) 33 saluti (*sālūtī*) (139), ed è entrato nella cittadella; e [poi] (140) ne ha sparati in numero di 9 e han risposto dal brik.

47. Dopo l'arrivo qui (*gdūm 'alē-nā*) dei Napoletani il Signor nostro – che duri la sua potenza! – ha chiamato in aiuto (*fēzz'a*) tutti quanti i territori (*uṭān*) (141). [Gli abitanti] son rimasti (*gá'dū*) [pronti] (142) nei [territori del] retroterra (*brūr*, sic: برور) verso le rive (*ṣtūt*, sic: شطوط) sino a domenica (*yōm, el-ḥādd* sic: حد) 19 *ṣfar* 1244 / 31 agosto 1828. Sono accorsi (*hādmū 'alē-h*: si son precipitati) da lui (143) [in aiuto] e mentre egli – che Iddio lo salvi! – era sulla terrazza (*gālāliyya*) (144) gli hanno sfilato sotto (*ḥātmū mēn tāht-ah*) [in direzione] da Gaṣr Aḥméd verso Zwāra (145). <46>. Sono andati verso il mare (146) dalla parte di el-Mandrīk, e poi il Signor nostro – per il tramite del signor (*ilā sīdī*) 'Alī³⁸ – ha concesso loro di tornarsene (*tāffāḍḍəl 'alē-hum irōūwhū*).

(136) <45> Il re francese.

(137) Canocchiale da nave (*mrāyet šibḥ l-amrākēb*).

(138) Un bell'(*mliḥa*) orologio.

(139) Domenica 19 *ṣfar* / 31 agosto il console e il comandante (*kūmāndānt*) sono entrati nella cittadella, e gli hanno sparato (*ṭālgū*) saluti in numero di 33.

(140) All'uscita (*ḥīn ḥrūž*) dalla cittadella [ne han sparati] in numero di 9, e hanno imbarcato loro (*rekkēbū-l-hum*) il dono.

(141) I beduini ('*arabān*).

(142) Il Signor nostro ha ordinato loro di restar (*yūg'ādū 'alē*) [pronti] nei [territori delle] coste (*ṣtūt*) verso l'interno (*brūr*) e in tutte quante le strade (*žmī' eṭ-trūg*).

(143) La domenica suddetta ha ordinato loro di accorrere (*yéhdēmū*) da lui [in aiuto]. Egli – che Iddio lo conservi! – stava sulla terrazza (*g'ad fi l-gālāliyya*) e ha ordinato a tutti quanti gli abitanti della città (*ahl l-əblād*: del paese) di restare (*yūg'ādū*) [di servizio] nelle torri.

(144) Hanno sfilato (*ḥātmū*) da sotto la terrazza (*gālāliyya*).

(145) Da Gaṣr Aḥméd verso Zwāra, [da] Ġaryān, Tarhūna, e altri [centri] da tutti quanti i territori (*uṭān*).

(146) <46> Sono andati verso Bāb el-Bḥār, sulla spiaggia.

³⁸ Nell'edizione del testo è precisato (p. 46, n. 2): 'Aggiunto nell'originale sottorigo'.

48. E poi sabato 18 *šfar* 1244 / 30 agosto 1828.

In esso [sabato] il comandante (*râyeš*, sic) Moḥammed ed-Dāgiz ha dato le spettanze ('*aṭā* – sic: عطا – *l-'awāyd*) (147) sullo scooner corazzato (*es-skūna l-mnāḥḥasa*) del comandante (*râyeš*) 'Alī l-Gārgāršī. Ciò perché sta partendo (*mšāfer 'alā*, sic: مصافر, *s > š*) [in corsa] contro i legni dei Napoletani. Che Iddio gli dia [buon] risultato (*šwāb*: bersaglio) (148).

49. Lunedì 20 *šfar* / 1 settembre 1848.

Dopo mezzogiorno si è imbarcato il comandante (*râyeš*) Moḥammed ed-Dāgiz. Iddio gli arrechi bene (*zēna*) (149).

50. <47> Notte di martedì 21 *šfar* 1244 / Notte tra l'1 e il 2 settembre 1828.

Circa ³⁹ a mezzanotte di esso [martedì] ha sciolto [*ḥall*] [le vele] ed è partito. Che Iddio gli dia bottino (*iğānnēm-ah*) dai beni (*rezg*) dei miscredenti (150)!

51. E poi martedì 21 *šfar* 1244 / 2 settembre 1828.

In esso [martedì] ha dato ('*aṭā*, sic) [le spettanze] il capitano (*gobṭān*) Murād Râyēš, in partenza *mšāfer* (sic) sul suo scooner (151).

52. E poi nel giorno suddetto.

In esso [giorno] il comandante (*râyeš*, sic) 'Alī uléd el-Ḥōūwla (' figlio della strabica ') ha dato le [spettanze] sullo scooner di Ržeb Garbâš.

53. Notte di giovedì 23 *šfar* / notte fra il 3 e il 4 settembre 1828.

Si è imbarcato il comandante (*râyeš*, sic) 'Alī uléd el-Ḥōūwla e gli hanno sparato cannonate [di saluto] in numero di 3.

(147) In esso [giorno] il comandante (*râyeš*, sic) Moḥammed ed-Dāgiz ha dato le spettanze ai marinai.

(148) Iddio gli dia bottino dai beni dei miscredenti.

(149) Iddio gli arrechi (*ižib-hâ-l-ah*) bene (*zēna*), per il prestigio (*bi-žāh*) della Mecca e di Medīna.

(150) <47> Iddio gli faciliti le cose (*yéshel*) e ci faccia sentire di lui il bene.

(151) In esso [martedì] il capitano (*gobṭān*) ha dato le spettanze.

³⁹ Cfr. *supra* p. [13] in *Avvertenze*, n. 3.

54. Il suddetto è partito la notte di giovedì 23 *šfar el-hêr* 1244 / notte fra il 3 e il 4 settembre 1828.

55. ⁴⁰ <48> E poi la notte di giovedì 23 *šfar el-hêr* 1244 / notte fra il 3 e il 4 settembre 1828.

In essa [notte] è apparso un legno da levante. È montata la guardia (*šārat 'assa 'alā*) ai legni, e gli hanno sparato contro dalla cittadella – lo si addebita a Garbâš – ma non ha risposto.

[56]. E poi giovedì 23 *šfar el-hêr* 1244 / 4 settembre 1828.

Il suddetto legno è rientrato da Bengasi con ('*alā*) 7 giorni [di viaggio].

[57] E poi giovedì 23 *šfar el-hêr* 1244 / 4 settembre 1828.

Il capitano (*gobṭān*) Murād si è imbarcato dirigendosi [in corsa] contro i Napoletani. Lo hanno armato ('*ammār-ah*) il signor 'Otmân bey, il bey Ḥlil e il comandante Ḥasān Mamlūk (' schiavo bianco ') del compianto signor Aḥméd bey, perché al signor 'Otmân [andrà] metà del [bottino al]la consegna (*msāllem*) e metà a loro due, un quarto ciascuno.

[58]. Venerdì 24 *šfar el-hêr* 1244 / 5 settembre 1828.

All'alba di esso [venerdì] ha sciolto (*ḥall*) [le vele] ed è partito il capitano (*gobṭān*) Murād Râyēš. Che Iddio gli dia parecchio bottino! *

[59]. <49> Lunedì 27 *šfar* 1244 / 8 settembre 1828.

Il Signor nostro è andato a cavallo dalla [parte] abitata [della] cittadella ai Giardini dalle donne. Come è arrivato al Giardino è caduto dall'alto della sella (*tāh*

* ⁴¹ <31> E poi venerdì 24 *šfar* 1244 / 5 settembre 1828.

Di mattina il Signor nostro – che duri la sua potenza! – si è diretto al Giardino Grande dalle donne (*ḥrāmāwāt*). Vi è rimasto dal mattino sin verso il tramonto, e poi è tornato alla [parte] abitata [della] cittadella.

⁴⁰ Nell'edizione del testo è precisato (p. 48, n. 1): 'Da questo paragrafo cessa la numerazione nella copia A [del manoscritto], e non si trova affatto numerazione nella copia B'. Si noti che i numeri da 58 a 83 qui in [] sono per comodità una precisazione della presente traduzione.

⁴¹ Cfr. alla n. 37.

men a'âla l-kûrst), sia lodato Allâh senza [farsi] male nè[ppur] piccolo! Martedì siamo andati [lo scrivente] da lui e lo abbiamo trovato (*užadnâ-h*) che tornava in città. Ci siamo incontrati (*tlâgênâ*) – noi e lui – per strada, abbiamo lodato [Allâh] per lui e siamo andati al Giardino di Donna Mnâni, moglie del bey Hlil, perché è malata.

[60]. Giovedì 30 *šfar* 1244 / 11 settembre 1828.

È morta la compianta figlia del signor 'Alî bey Garâmali (sic: قراملي) e della figlia di ed-Dğâyÿs, nel Giardino di Donna Hwêwa. È stata sepolta a Šêh Sîdi š-Ša'âb da [nella tomba di] Mrêwa, figlia di Donna Hwêwa. E salute.

[61]. Notte di domenica 3 *rabi' el-âuwel* / notte fra il 13 e il 14 settembre 1828.

È tornata dal Giardino Donna Mnâni, moglie del signor bey Hlil, bey di Bengasi.

[62]. Notte di domenica 3 *rabi' el-âuwel* 1244 / notte fra il 13 e il 14 settembre 1828.

Sono tornate dal Giardino le donne del Signor nostro, che duri la sua potenza!

[63]. <50> Sabato 25 *šfar el-hêr* / 6 settembre 1828.

Circa un'ora prima di mezzogiorno è morto il figlioletto (*ulêd*) del signor bey Hlil, bey di Bengasi, di nome (*sâmya*, sic: سمية) Maħmûd, e verso il pomeriggio è stato sepolto nella tomba di Donna Hwêwa. I bey (*beyât*), la gente di palazzo (*mâhâznîyya*) e gli abitanti (*ahl*) del paese sono venuti al Giardino di Žhânîyya, che sta di fronte al Giardino del [console] olandese, poiché da quando è scoppiata la guerra Donna Mnâni abita lì.

[64]. Lunedì [3] *rabi' el-âuwel* 1244 / 13 settembre 1928.

È giunto qui (*gdam 'alê-nâ*) al nostro benamato Bû Slâma Bû Šdâh un corriere da Žérba, per il tramite di Ben Yûnÿs, con alcune lettere per il Signor nostro – che duri la sua potenza! – con notizie del comandante (*râÿÿš*, sic) Moħammed ed-Dâgîz. Dava notizia che lui ha [ri]catturato (*hdê* sic: خدي: preso) [i] tre brigantini (*brâgântî*) e [la] *martagâwa* che essi [Napoletani] avevano catturato (*hdû-hâ*: preso) con l'orzo del signor Mûştafa, e che è entrato con essi e Žérba. Il Signor nostro gli ha scritto di tornare.

[65]. <51> E poi lunedì 4 *rabi' el-âuwel* 1244 / 14 settembre 1244.

Il comandante (*râÿÿš*) Moħammed Dëbâşki (دي بصكي) si è diretto (*twâžžah*) [in corsa] su una goletta. Iddio gli dia buon bottino. E salute.
È partito lunedì durante il giorno.

[66]. Notte di martedì 5 *rabi' el-âuwel* 1244 / notte fra il 14 e il 15 settembre 1828.

È giunto qui (*gdam 'alê-nâ*) il comandante (*râÿÿš*) Moħammed ed-Dâgîz con (*b-îd-ah*) tre brigantini vuoti [d'equipaggio], con tavole di legno (*lôh*), cassettiere (*šikmâžât*), e dei *riyâl dûrô*, si dice tremila *dûrô*. La quarta preda (*gnîma*), quella con l'orzo, l'ha lasciata vuota a Žérba. In esse [imbarcazioni] c'erano cristiani in numero di 40. Ne ha portato con sè (*b-îd-ah*) in numero di 18 e il resto è [rimasto] col bottino.

Appena i cristiani sono sbarcati (*hîn nzal*), il console inglese, Rosario e Rossoni sono andati dal Signor nostro. I cristiani sono andati alla casa del [console] inglese e le loro cose (*hwâyÿž-hum*) se le sono prese i marinai. E salute.

[67]. <52> Notte di venerdì 8 *rabi' âuwel* (sic) 1244 / notte fra il 17 e il 18 settembre 1828.

Son tornati dal Giardino il Signor 'Alî bey e il signor Mûştafa bey, perché le mogli (*'eyâl*: famigliari) del signor Mûştafa bey sono tutte e due ammalate (*marđâ l-êtmîn* (152)). Che Iddio ridoni loro la salute!

[68]. Domenica 11 *rabi' âuwel* (sic) 1244 / 21 settembre 1828.

È partito (*twâžžeh*) il signor Moħammed el-Móknî bey del Fezzân, pernottando (*bâÿt*) a Šêh Sîdi l-Mâşri.

[69]. <53> E poi domenica 11 *rabi' el-âuwel* 1244 / 21 settembre 1828.

I bambini (*eş-şğâr*: i piccoli) eran patiti delle bombe (*twâlla't bi-l-bûmba*). Han fatto un mortaio (*žá'lû mahrâz*) di pietra di Malta e sono rimasti a sparare (*bgû yètlâgû*) per i quartieri (*šwâra'*). Il Hâž Moħammed ben Ġazâl è andato dal Signor nostro – che duri la sua potenza! – e ha preso da casa di lui (*hdê* – sic: خدي – *men 'ând-a*) una bandiera di raso (*sânzag lalâža*). In essa [domenica] ha raccolto (*lamm*) tutti quanti i ragazzi, li ha portati a Bâb el-Bhâr, ha costruito loro un bersaglio (*ž'âl-hum nišân*) e ha sparato (*drâb*), perché imparassero. Il loro capo (*kbîr-hum*) era il sor Hlîfa, figlioletto (*ulêd*) del sor Murâd el-Ġsîr, e il figlio del sor Brâhîm ben Bakîr Efféndî. E salute.

(152) <52> Malate (*marđâ*, sic: مرضة).

[70]. Notte di lunedì 12 *rabi' awwel*, (sic) / notte fra il 21 e il 22 settembre 1828.

È morta la compianta moglie ('*eyâl*: familiari) del signor Múšťafa bey Garāmálli, figlia del signor Moħámmed ed-Dǵáyyēs. Che Allâh le sia misericordioso. È stata sepolta nella tomba del compianto signor Aħméd bâšā.

[71]. Martedì 13 *rabi' el-awwel* 1244 / 23 settembre 1828.

Il signor Ĥāž Moħámmed Bēt el-Mâl verso il pomeriggio è uscito (*dhâr*, *z > d*) da Bāb el-Bħár verso Fón dug ed-Đfêri. Ha trovato un ragazzetto che aveva un mortaio in pietra da bombe (*mahrâz ĥžar antá' bûnba*), e lo ha invitato a spararlo (*yəṭlâg-âh*) davanti al fondugo, dinanzi a lui, per divertirsi. [Il ragazzo] lo ha riempito (*mlê-h*) e ha sparato. È esploso (*ēnflág*). Una scheggia di esso (*târf men-ah*) ha colpito (*nāš*) il Ĥāž Moħámmed a un braccio, e il resto è volato per aria. È andato dal medico inglese, e noi [lo scrivente] con lui, con Fraž il capitano (*gobṭân*), Moħámmed l'orologiaio (*mwágget*) e d-Dāǵíz junior (*eš-šǵír*). Ci ha fatto (*ž'ál*) il caffè a casa sua, e poi gli ha fatto la medicazione (*ž'ál-l-ah ed-dwâ*). E salute.

[72]. <53> Notte di mercoledì 13 *rabi' el-awwel* / notte fra il 22 e il 23 settembre 1828.

In essa [notte] sono apparsi dei legni. Prima hanno detto che era il capitano (*gobṭân*) con un paio di prede, ma poi hanno trovato che erano (*uždû-hum*) una piccola fregata (*fērgāṭēna*) e un brik. È montata la guardia (*šârat 'ássá*) nel paese, e hanno alzato tutte le vele (*râf'û š-šwâra' - sic: شوارع - küll-ahum*). Mercoledì non sono rientrate e la notte di giovedì 15 *rabi' el-awwel* / notte fra il 14 e il 15 settembre le vele e i lancioni hanno pernottato al largo (*bâtū bárra*)

[73]. Giovedì 15 *rabi' el-awwel* 1244 / 15 settembre 1828.

Prima del pomeriggio il comandante (*râyēš*) Moħámmed ed-Dāǵíz si è imbarcato sul suo primo scooner partendo in corsa (*mšâfēr - sic: s > š - goršân*) contro i miscredenti nemici di Allâh, i Napoletani.

Il suddetto è partito la notte di venerdì 16 *rabi' el-awwel* 1244 / notte fra il 15 e il 16 settembre 1828.

[74]. Notte di sabato 17 *rabi' el-awwel* 1244 / notte fra il 16 e il 17 settembre 1828.

Il comandante 'Alī et-Tāžūrī è partito (*twážžeh*) su uno sciabecco (*šbāk*) con parte del bottino di ed-Dāǵíz.

[75]. Domenica 18 *rabi' el-awwel* 1244 / 18 settembre 1828.

Il comandante (*râyēš*) Moħámmed Dēbáški (دبصكي) è tornato dalla corsa (*rōūwah men el-goršân*), portando con sé (*b-íd-ah*) un paio di prede, un brik e un *bârkū* vuoti, con dentro un pò di denaro (*drāhm*). Il *bârkū* aveva gettato (*rmē*) [a mare] una sua scialuppa (*flúka*) [su cui] erano fuggiti via da esso alcuni cristiani. E salute.

[76]. Lunedì, anzi, la domenica suddetta / 18 settembre.

È giunto qui (*gdam 'alê-nā*) un brik da Gerba. Hanno dato notizia che è una preda di (*ǵnīma ilā*) 'Abd Allâh Ĥafīḍ (sic: حفيض, *z > d*). Vi hanno riconosciuto il comandante (*râyēš*, sic) 'Alī l-Grêwa e il figlio di eš-Šāmī, dei quali ha dato notizia Ĥlifa s-Stankûli, perché [anche] egli veniva col brik suddetto.

[77]. <55> Mercoledì 5 *rabi' et-tâni* 1244 / 15 ottobre 1828.

È giunto qui (*gdam 'alê-nā*) il comandante (*râyēš*, sic) 'Abd Allâh Ĥafīḍ (sic, *z > d*) su uno scooner da corsa. È malato con febbre. Che Iddio gli renda la salute! Ha dato notizia che ha preso (*hdē*, sic: خدي) un brik in cui erano dei bidoni vuoti (*btâtī fārēǵīn*) e che vi ha trovato del denaro (*drāhm*) nei depositi (*fanādīg*, sic: فناديق). Li ha presi con sé il capitano (*gobṭân*) Murâd Râyēš, e non si sa cosa c'era.

[78]. Giovedì 6 *rabi' et-tâni* 1244 / 16 ottobre 1828.

È giunto qui (*gdam 'alê-nā*) il comandante (*râyēš*) 'Alī et-Tāžūrī, portando con sé il brik napoletano di grano. Hanno dato notizia che si è incrociato (*tlâgā*) con quattro loro legni: tre li ha fatti incagliare (*šĥâṭṭ-ahum li-l-bárr*) e uno, [quello] del grano, lo ha portato (*u wâħda žâb-hā gamĥ*) [con sé].

[79]. Domenica 10 *rabi' et-tâni* 1244 / 20 ottobre 1828.

È giunto qui (*gdam 'alê-nā*) un marocchino, dando notizia che a Monastir (*Mustir*, sic: مستير) sono entrate due prede col capitano (*gobṭân*) Murâd Râyēš, un brik vuoto e uno scooner carico di zucchero (*šúkkar*, sic: صكر, *s > š*). È andato dal Signor nostro - che duri la sua potenza! - che lo ha premiato (*āħsân 'alê-h*) e gli ha detto: « Se la notizia è esatta (*šâħīħ*) ti [ri]vesto (*neksī-k*) [a nuovo] e ti dò una mancia (?) *bā'bi* (sic: بابي) ⁴².

⁴² Cfr. *supra* p. [13] in *Avvertenze*, n° 3.

[80]. Venerdì 21 *rabi' et-tâni* 1244 / 31 ottobre 1828.

È giunto qui (*gdam 'alê-nâ*) il capitano (*gobṭān*) Murād Râyṣ, portando con sè la preda che era a Gerba, in società col comandante (*râyṣ*) 'Abd Allāh Ḥafīd, e con un carico che si dice di gran valore (*mutāmma*).

[81]. <56>⁴³ Lunedì 18 *rabi' et-tânt* / 28 ottobre 1828.

S'è fatta la pace (*ūga' ṣ-ṣūllh*) dei maledetti Napoletani per il tramite (*'alê-id*) del console francese e del comandante (*kūmāndānt*) del brik suddetto, cui hanno sparato (*tālgū-l-ah*) dalla cittadella e da fuori 33 cannonate [di saluto] e il brik ne ha risposto (*rēdd*) 33:

- per trentamila [piastre] *dūrō*
- <57> il comandante (*râyṣ*, sic) 'Alī uléd el-Ḥōūwla tornerà coi suoi marinai senza che gli prendano nulla
- hanno alzato la bandiera (*nāṣbū l-bandēra*) sulla casa (*bi-ḥōṣ*) del console [napoletano]
- il [nuovo] console [napoletano] che verrà dovrà dare (*yá'ḥ: darà*) il dono
- l'annualità non c'è più (*es-snāwīyya bāṭlat*: è cessata)

Ciò è quanto abbiamo udito. E salute.

[82]. <58> Venerdì 13 *žmāde* (sic: جمادي) *el-āūwel* 1244 / 21 novembre 1828.

È giunto (*gdam 'alê-nâ*) il brik francese che era partito da qui per la pace dei Francesi (*Fraṅṣīṣ*, sic: فر نضيف), anzi dei Napoletani, e ha portato 20.000 [piastre] *dūrō*. Sabato 15 (sic) [*žmādē*] / 23 novembre è entrato il comandante (*kūmāndānt*) e ha fatto visita al Signor nostro, che duri la sua potenza! Gli hanno sparato 7 cannonate [di saluto] e ne hanno risposto 7 [dal brik].

[83]. Venerdì 4 *ržeb* 1244 / 10 gennaio 1829.

È giunta qui (*gdam 'alê-nâ*) una fregata napoletana col nuovo console. Domenica 6 di esso [*ržeb*] / 12 gennaio è entrato dal Signor nostro, che duri la sua potenza! È uscito e gli hanno sparato 7 [cannonate di saluto]. La notte di martedì 7 [*ržeb*] / notte fra il 12 e il 13 gennaio 1829 [sulla fregata] vi si è diretto (*twažžeh bi-hā*) Rosario.

⁴³ Nell'edizione del testo è precisato (p. 56 in *): 'Abbiamo aggiunto queste giornate e quant'altro le concerne da altri passi dei Diari di el-Faqih Ḥasan, perché i fogli riguardanti la questione dei Napoletani si fermano prima'.

SCHEDE LESSICALI

Avvertenze

1. I termini considerati nelle schede, sulla base della trascrizione, sono disposti secondo l'ordine alfabetico italiano (a prescindere dall'articolo, qualora compaia). Lette di continuo le schede danno perciò l'elenco in trascrizione dei termini suddetti, numerati in ordine progressivo (a esclusione dell'onomastica e dei richiami interni). In successiva parte del lavoro verranno dati gli indici in italiano e nella grafia araba (quale dal testo).

2. Qualora non compaiano dal testo, si cerca di indicare fra [] il singolare o il plurale del termine, ovvero l'imperfetto-futuro del verbo, in base all'attuale uso locale.

3. Nelle schede le pagine delle citazioni si riferiscono esclusivamente al testo arabo, nell'edizione citata alla n. 4. Ove tale numero sia seguito da B (es.: p. 38 B) significa che si tratta della copia B del manoscritto.

A

1. *adān* أذن e أذن, [imp. *yāden* يادن].

Significato: 1. 'dar disposizione'; 2. 'invitare'.

Note: nel testo più che permesso come amichevole invito (cfr. raramente es. 2) indica un ordine, una disposizione che non ammette repliche (in quanto rivolta dall'alto, dal pascià o dal ministro: cfr. es. 1) anche in caso si conceda di sostituire la persona che la esegue.

Nel testo è registrata anche la grafia أذن (*d > d*) secondo la corrente pronuncia locale.

Esempi:

1. Dar disposizione

1.1. Dar disposizione di bandire: *adān inébbber*, *adān inébbeh*.

1.1.1. Il Signor nostro - che duri la sua potenza! - ... gli ha dato disposizione di bandire ai capo-quartieri [di avvisare] che chi ha le armi le tenga pronte: *Sīdnā dām 'ézz-ah ... adān-ah an inébbber 'alā mšāyḥ eš-šwāra* 'alā elli (*élladi*) 'and-a ṣlāḥ *yuwattī-ah*, أذنه أن سيدنا دام عزه اذنه أن سيدينا دام عزه سلاح يوتيه (p. 18).

1.1.2. Cfr. s.v. *eš-šēḥ el-gādi*.

1.2. Dar disposizione di andare: *adan yémšī*.

Il Signor nostro ha dato disposizione al [ministro] *Hāž Moḥámmed* di andare da loro, ma egli ha rifiutato, e il Signor nostro ha inviato loro il [ministro] signor *Ḥasúna ed-Dgáyyēs*: *f-adán Sīdnā el-Hāž Moḥámmed yemšī-l-hum f-abā, f-ārsāl-hum Sīdnā sīdī Ḥasúna ed-Dgáyyēs*, فأذن سيدنا الحاج محمد أن يمشي، فإرسال لهم سيدنا سيدي حسونة الدغيس (p. 25).

1.3. Dar disposizione di attaccare contro: *adan yébdā 'alē*, Cfr. s.v. *bdē* es. 1.

2. Invitare

Invitare a sparare: *adan ṭlāg*.

Lo ha invitato a spararlo [il mortaio] davanti al fondugo: *adan bi-ānm-a ya-ṭlāg-ah gēddām el-fōndug*, فادنه بأنه يطلقه قدام الفندق (p. 53).

— aži

Cfr. s.v. *li-āži*

2. āga e Āga آغا.

Significato: 1. 'capo', 'comandante'; 2. anche nome proprio.

Note: voce turca, indica un 'capo' in quanto 'comandante'.

Nel testo ricorre quale capo dei *bežiyya* (cfr. s.v.) al di sopra dei vari *bāš-béži*, o come nome proprio. Sui termini per 'capo' cfr. alle note s.v. *šēh*.

Esempi:

1. Capo come 'comandante'.

Cfr. s.v. *béži*.

2. Nome proprio

Cfr. s.v. *krīsta* e Parte II, Onomastica.

3. ahl أهل.

Significato: 'gente', 'quelli di', 'addetti a'.

Note: il significato specifico è determinato dal genitivo che lo segue, come anche per *arāb* (cfr. s.v.). Infatti nell'es. 1 indica gli 'abitanti', 'la gente del paese'; nell'es. 2 indica gli 'addetti alle navi', ovvero l'equipaggio.

Esempi:

1. Abitanti.

1.1. La gente del paese si è radunata e sono andati alle torri: *ēžtām'at ahl l-āblād u mšū li-l-abrāž*, واجتمع أهل البلاد، ومشوا إلى الأبراج (p. 21).

1.2. Cfr. s.v. *bey* es. 3.

2. Equipaggio.

Si sono imbarcati l'equipaggio ('quelli') delle navi e l'equipaggio ('quelli') dei lancioni: *rēkbū ahl l-amrākēb u ahl el-anšūnāt*, ركوا أهل المراكب وأهل الانشونات (p. 21).

4. āḥād e el-āḥād أحد e الأحد.

Significato: 1. 'alcuno', 'nessuno'; 2. *el-āḥād*: 'domenica' (*yōm l-āḥād*).

Note: nel senso di 'domenica' cfr. però s.v. *ḥadd*, per confronto col quale il termine è qui segnalato.

Esempi:

1. Alcuno, nessuno

1.1. Nessuno è uscito: *lan yāḥrež āḥād*, لن يخرج أحد (p. 11).

1.2. Nessuno ha fatto come loro: *u lan 'amāl āḥād métl-ahum*, ولن عمل أحد مثلهم (p. 35).

1.3. Nessuno sa: *lan yá'rēf āḥād*, cfr. s.v. *gōl* es. 1.

1.4. Non esservi nessuno: *lan fi-h āḥād*, cfr. s.v. *kāṭ*.

1.5. Non danneggiar nessuno: *lan ḍārr āḥād*, cfr. s.vv. *būnba* es. 2.2. e *ḍārr*.

1.6. Nessuno dei Napoletani: *lan ... aḥād men en-Nāblēṭān*, cfr. s.v. *tlāggā*

1.7. Ciascuno: *kull āḥād*, cfr. s.v. *gadr* es. 2.

2. Domenica.

Cfr. s.v. *ḥadd*.

— el-āḥād الأحد.

Cfr. s.v. *āḥād* 2 e s.v. *ḥadd*.

5. āḥḍār أحضر, [yāḥḍār يحضر].

Significato: 'far venire', nel testo 'chiamare all'adunata' i militari.

Note: verbo di IV forma, impiegato dall'autore forse solo perché il testo è scritto. La locale parlata attuale preferisce la II forma *ḥāḍḍār* (cfr. s.v., che però ne muta in parte il significato) o adatta direttamente anche la I forma *ḥḍār* حضر.

Esempi:

In esso [giovedì] hanno chiamato all'adunata tutti quanti i marinai, [i] turchi, [gli] *zwāwa*, [i] regolari, [i] *šwāš* ... e tutti quanti quelli che prendono la panatica, e ... li ha ripartiti e divisi fra i lancioni e le golette, lasciandoli pronti al momento del bisogno: *u āḥḍārū fi-h žmī' l-baḥrīyya u atrāk u zwāwa u anzām u žmī' man*

yâhed el-hôbza u šwāš ... u kettēb-ahum ... u farrég-ahum 'alê l-anšūnât u l-glâyt u hallâ-hum hâdērîn ilâ wôgt l-hâža, وأحضروا فيه جميع البحرية وأترك وزواوه وانزام وجميع من يأخذ الخبزة وشواشي ... وكتبهم ... فرقمهم على الانشونات وغلايط وخلاهم حاضرين الى وقت الحاجة (p. 11 B).

6. *āhné* أحنا.

Significato: 'noi', uso locale.

Note: corrente forma locale per il pronome di 1^a pers. pl. Nel testo ricorre anche *náhnū* (pron. loc. *náhnā*). Le due forme sono usate dall'autore (anche ravvicinate: cfr. es. 3), come *pluralis maiestatis* quale negli esempi di cui sotto, o anche per indicare i Tripolini ('noi') in contrapposto ai Napoletani ('loro'). Oggi la pronuncia locale tende a diventare *āhnā*.

Esempi:

1. *Ahné*.

- 1.1. Siamo andati, noi e loro: *mšēnā āhné u iyyâ-hum*, مشينا احنا وياهم (p. 39).
- 1.2. Noi abbiamo fatto la preghiera del venerdì: *āhné šállēnā ež-žum'a*, احنا صلينا الجمعة (p. 44).
- 1.3. Ci siamo incontrati, noi e loro [il pascià], per strada: *tlāgēnā āhné u iyyâ-h fī t-trig*, تلاقينا احنا وياه في الطريق (p. 49).
- 1.4. Cfr. s.v. *hlâf*.

2. *Náhnā*.

- 2.1. È andato dal dottore ... e noi con lui: *mšē li-t-ṭābīb ... náhnā u iyyâ-h*, مشا الى الطبيب ... نحن وياه (p. 53).
- 2.2. Noi con la comunità dei Gerbini: *náhnā ma' zamā'at ež-Žrāba*, نحن مع جماعة الجرابة (p. 39).

3. *Náhnā* e *ahné*.

Noi le abbiamo contate [le bombe], noi e il sor Aḥméd el-Gelâli: *náhnā 'ad-dēnâ-hum, āhné u sī Ḥmed el-Gelâli*, نحن عديناهم احنا وسي احمد القلاي (p. 37).

7. *āhsân* إحسان.

Significato: 'compenso', 'mancia'.

Note: si segnala in contrapposto al corrente termine locale, che è invece *bakšiš* بكشيش o *baḥšiš* بخشيش.

Esempi:

Dar la mancia: *aṭā l-āhsân*, cfr. s.v. *ksē*.

8. *āhbār* أخبر, [imp. *yéḥbar* يخبر].

Significato: 'informare', 'dar notizia'.

Note: verbo di IV forma impiegato dall'autore forse solo perché il testo è scritto. La locale parlata odierna preferisce la II forma *hábber*, registrata pure nel testo (cfr. s.v.).

Esempi:

1. Informare che ha sciolto [le vele]: *āhbār ḥəll*, cfr. s.v. *ḥəll* es. 1.
2. Informare su qualcuno: *āhbār 'alê*, cfr. s.v. *žē* es. 5.1.
3. Informare di qualcosa: *āhbār bi-*, cfr. s.v. *žwāb* es. 2.2.

— *el-Aḥidūža* الأخدوجة, per Lāmbādūzā لامبادوزا.

Significato: 'Lampedusa'.

Note: cfr. Parte II, s.v. Toponimi.

— *al-* ال.

Cfr. s.v. *el-*.

9. *ālāt el-ḥārb* آلات الحرب, pl. [ālāt el-ḥārb].

Significato: 'attrezzatura di guerra'.

Note: nel testo ricorre solo al singolare. Per i singoli oggetti menzionati, cfr. s.vv. *bārūd*, *būnba*, *dūbli*, *kūnbur*, *kušik*, *mādfa'*, *mākḥala*, *slāḥ*, *šanža*, nonché *gītā*, *ṭānbūr*, *ṭobbāla* e nella Parte II le navi da guerra. Cfr. anche s.v. *muhimmāt* 'equipaggiamento' di cui fa parte la stessa *āla*.

Esempi:

Rimettere a nuovo [l'attrezzatura di guerra]: *dār ždid*.

1. Rimettono (lett. 'fanno') a nuovo quanto dell'attrezzatura di guerra è abbisognevole di riparazione: *u éllī (éllādī) húwa maḥṣūš men ālāt el-ḥārb idrū-l-hā ždīda* والذي هو مخصوص من آلة الحرب يديروا لها جديدة (p. 12).
2. Cfr. s.v. *kašik*.

10. *amár* أمر, imp. [yāmer يامر].

Significato: 'comandare', 'ordinare'.

Note: raro nel testo, che gli preferisce *adán* (cfr. s.v.) 'disporre', in senso appunto di comando.

Esempi: Comandare di imbarcarsi: *amár yérkeb*, cfr. s.v. *gāl* es. 3.

11. *amín* أمين.

Significato: 'amen', 'così sia'.

Note: si segnala per la ragione di cui s.v. *sālām*.

Esempi:

Cfr. p. 17.

12. *anšūn* أنشون, pl. *anšūnât* أنشونات.

Significato: 'lancione'.

Note: per denominazione e funzioni nella logica del testo cfr. Parte II, Imbarcazioni.

Esempi:

1. Un lancione [e il resto della squadra] cfr. s.v. *ḏunânma*.
2. Una flotta di lancioni: *armâdat anšūnât*, cfr. s.v. *ḥāḏḏar* es. 1.
3. L'equipaggio (lett. 'la gente') dei lancioni: *ahl el-anšūnât*, cfr. s.v. *ahl* es. 2.
4. Il supremo [capo] dell'esercito [imbarcato] sui lancioni: *el-â'li 'aşkar 'alê l-anšūnât* cfr. s.v. *el-â'li 'aşkar*.
5. I magazzini dei lancioni: *mḥâzen el-anšūnât*, cfr. s.v. *kazân*.
6. Ripartire/ripartire e dividere i marinai sui lancioni: *kétteb|kétteb u férreg l-baḥríyya ilâ l-anšūnât*, cfr. s.vv. *ahl* es. 2 e *āḥḏâr*.
7. Imbarcarsi sui lancioni: *rkeb ilâ l-anšūnât*, cfr. s.v. *šgaf kbîr*.
8. Spingere in mare i lancioni: *dézz el-anšūnât ilâ l-bḥâr*, cfr. s.v. *dezz* es. 2.
9. Avvicinarsi, arrivare con lancioni: *gdam bi-anšūnât*, cfr. s.v. *gâdem*.
10. Distaccare i lancioni: *ḥæll el-anšūnât*, cfr. s.vv. *ḏāhhær* es. 1 e *ḥæll* es. 2.1.
11. Colpire un lancione [a cannonate]: *ḏrâb anšūn*, cfr. s.v. *šâri*.
12. Far acqua (dei lancioni): *'amâl el-mê*, cfr. s.v. *mê*.
13. L'ammontare (dei lancioni): *gadr*, cfr. s.v. *râyęş* es. 1.1.6.

13. *anzâm* أنزام, per *أنظام* (*z > ḏ*).

Significato: 'regolari' dell'esercito.

Note: la grafia del testo riflette la possibile pronuncia locale (ove però è più frequente l'esito *z > ḏ*). Dalla $\sqrt{nz̄m}$ (da cui *nazzam* loc. *nāḏḏam*, 'ordinare') indica i 'regolari' dell'esercito rispetto ad altre categorie più specifiche per estrazione e per funzione quali *atrâk*, *bežíyya*, *ṭobžíyya*, *šwāš*, *užâk*, *zwâwa* (cfr. s.vv), e anche *baḥríyya*, *šoṭṭâr*. Una categoria specifica al loro interno sono gli 'abéd el-anzâm' (cfr. s.v.). Cfr. anche Parte II.

Esempi:

1. Chiamare all'adunata i regolari: *āḥḏâr el-anzâm*, cfr. s.v. *āḥḏâr*.
2. Ripartire e dividere i regolari: *kétteb u férreg el-anzâm*, cfr. *ibid*.
3. I regolari si sono imbarcati su: *rkeb el-anzâm ilâ*, cfr. s.v. *šgaf kbîr* es. 1 e 2.
4. Dar le spettanze ai regolari: *'aṭâ l-'awâyd ilâ l-anzâm*, cfr. s.v. *gāžiki*.
5. Sparare dalla parte dei regolari: *ṭlâg men 'and el-anzâm*, cfr. s.v. *ṭlâg* es. 3.1.

14. *l-ārbâḥ* (yōm) الأرباح, per *al-ārba'ā'* (yōm) الأربعاء.

Significato: 'mercoledì', specifico locale.

Note: sostituisce quasi sempre nel testo (e talvolta nella parlata locale) il termine *l-ārba'ā'* (yōm), come giorno della settimana. Ciò perché il nome del giorno, così mutato dalla $\sqrt{rbḥ}$ (da cui 'trar vantaggio', 'profitto', 'beneficio', nonché *ribḥ* ربح 'guadagno') sia di buon auspicio per quanto si intraprende in esso. Cfr. anche *el-ḥādd el-mbârek* s.v. *ḥadd*.

Esempi:

1. Mercoledì 15 *šfar* 1244 dell'egira: *yōm l-ārbâḥ ḥamṣt-āš* (*st > ṣṭ*; *š* per 'āšra) *šfar alf u miyâtên ārbâ' u rba'in hízri*, هـ ١٢٤٤ صفر ١٥ يوم الارباح (p. 41).
2. Cfr. s.v. *bât* es. 2.1.

15. *l-ārbâ'*, pera *l-ārba'ā'* (yōm) الأربعاء.

Cfr. s.v. *l-ārbâḥ*.

16. *armâda* أرمادة.

Significato: 'flotta'.

Note: termine usato nel testo, in riferimento alla squadra navale napoletana. In riferimento alla squadra locale è invece usato il termine *ḡunânma* (cfr. s.v.). Si nota che non compare il termine *uṣṭūl* أسطول.

Per la composizione delle due squadre navali, napoletana e tripolina, cfr. Parte II, Imbarcazioni.

Esempi:

Cfr. s.v. *ḡaddḡar* es. 1.

17. *ārnaḡūt* أرناوط, per *arnāwūt* أرناوط.

Significato: 'albanese'.

Note: Cfr. Parte II, Onomastica. Lo si segnala per la grafia con la ḡ غ: cfr. anche s.vv. *el-Ġūrna* e *ḡarnīz*.

Esempi:

Cfr. s.v. *krīsta* es. 1.

18. *ārsāl* إرسال, imp [yērsel يرسل].

Significato: 'inviare'.

Note: è il verbo costante nel testo per 'inviare' persone e oggetti, a differenza del più raro *b'at* (cfr. s.v.).

Esempi:

1. Inviare persone.

Cfr. s.v. *adán* es. 1.2.

2. Inviare missive.

Cfr. s.v. *ḡwāb* es. 2.1.

— *Aswāḡ*.

Cfr. s.v. *sūḡ*.

19. *-āš* e *-āš* اش.

Significato: suffisso per 'dieci'.

Note: è la abbreviazione di *'ašra* عشرة, 'dieci', propria della parlata locale per la formazione dei numeri dall'11 al 19. Diviene suffisso *-āš* del numero di unità, cui si aggiunge, e provoca l'enfatizzazione della *t* che lo precede. Ad esempio, 13 si dice 'tre e dieci': *tlâta* (per *talâta*, *t* > *t*) e *'āšra* (per *'išra*), ossia *tlâtata-'āšra* > *tlāṭt-āš* > *tâlṭ-āš* o *tulṭ-āš*.

Esempi:

1. Undici: *āḡdâš*, cfr. s.vv. *ḡāhhār* es. 1 e *râyḡḡ* es. 1.1.6.

2. Dodici: *tnāš*, cfr. s.v. *ḡadd* es. 2.2.

3. Quattordici: *ārba'āḡāš*, cfr. s.v. *redd* es. 2.

4. Quindici: *ḡamsaṭāš*, cfr. s.v. *l-ārbaḡ*.

20. *atrâk* أتراك.

Significato: 'turchi'.

Note: è il pl. di *túrkī* (cfr. s.v.) Il termine non ricorre in senso etnico (cfr. anche s.v. *'ārbī*), ma indica una categoria militare (sia pur con proprie connotazioni etniche). Lo stesso singolare *túrkī* (ove non sia nome proprio) nel testo non indica il turco in quanto tale, ma il singolo soldato della suddetta categoria. Per altre categorie militari cfr. in note s.v. *anzâm*. Cfr. anche Parte II.

Esempi:

1. Chiamare all'adunata i turchi: *āḡḡār el-atrâk*, cfr. s.v. *āḡḡār*.

2. Ripartire/ripartire e dividere i turchi: *kétteb/kétteb u férreg el-atrâk*, cfr. s.vv. *kétteb* es. 1 e *āḡḡār*.

B

21. *bāb* باب, pl. *bibân* بيبان.

Significato: 1. 'porta', 'ingresso' (anche toponimo); 2. 'cassaforma' per costruzioni, uso locale.

Note: il pl. *bibân* nel testo ricorre solo nella seconda accezione; la forma pl. *abwāb* non è registrata, come è pure rara nella locale parlata odierna.

Per la tecnica di costruzione con la battitura dell'argilla cfr. s.v. *ḡārb el-bāb*.

Esempi:

1. Porta.

1.1. Come toponimo: cfr. Parte II, Toponimi, Bāb.

1.2. Sprangare la porta: *ḡlaḡ el-bāb*.

A[lla preghiera di] mezzogiorno non hanno sprangato la Porta della Città: *lan ḡālḡū Bāb el-Medīna 'and aḡ-ḡóhr* (ḡ > ḡ) لن صلحوا باب المدينة عند الظهر (p. 43). Cfr. anche s.v. *šī* es. 2.

1.3. Il vano, i battenti della porta: *fumm el-bāb* فم الباب (p. 23).

2. Cassaforma (per costruzioni).

2.1. Montaggio della cassaforma: *tarkīb el-bāb*, cfr. s.v. *ḡarrāb el-bāb*.

2.2. Trasportare le casseforme: *rfa' l-bibān*.

Hanno trasportato le casseforme per la battitura [dell'argilla]: *rāf'ū l-bibān antā' ḡarb el-bāb*, رفعا الببان انتع ضرب الباب (p. 14).

3.2. [Tecnica della] battitura della cassaforma: *ḡarb el-bāb*, cfr. tale voce e s.v. *ḡarrāb el-bāb*.

22. [بحري *bāhri*], coll. *bāhriyya* بحرية.

Significato: 1. 'marinaio'; 2. al coll. anche 'equipaggio'.

Note: nel testo compare esclusivamente al collettivo, di solito come primo termine seguito da altre categorie per le quali cfr. in note s.v. *anzām*. Cfr. anche Parte II.

Esempi:

1. Chiamare all'adunata i marinai: *āḡḡār el-bāhriyya*, cfr. s.v. *āḡḡār*.

2. Ripartire/ripartire e dividere i marinai: *kétteb/kétteb u férreg el-bāhriyya*, cfr. s.v. *kétteb* es. 1 e *āḡḡār*.

3. I marinai si sono imbarcati su: *rékbū l-bāhriyya ilā*, cfr. s.v. *šgaf kbir* es. 1 e 2.

4. Dare le spettanze ai marinai: *'aḡā l-'awāyd ilā l-bāhriyya*, cfr. s.v. *gāžikī*.

5. Fornire (lett. 'fare') marinai e comandanti: *dār bāhriyya u rēyāš*, cfr. s.v. *dār idir* es. 2.

6. Spostare la marmitta dei marinai: *ḡōūwel kazān el-bāhriyya*, cfr. s.v. *kazān*.

23. *bāklāwa* باكلاوة, pl. [*bāklāwāt* باكلاوات].

Significato: dolce locale, così detto perché tagliato a forma di rombo.

Note: si ottiene sovrapponendo diversi strati di sfoglie sottilissime, fra gli inferiori dei quali si mettono mandorle pulite e pestate con zucchero, per uno strato di 2/3 cm. Poi si copre con le altre sfoglie e si taglia a piccoli rombi, disponendo una mandorla su ogni rombo, e si inforna. Quando si toglie dal forno si versa sopra miele caldo e si lascia riposare alcune ore, perché si assorba. Viene offerto a singoli rombi. È diffuso in tutta l'area mediorientale.

Sono sotto elencati quantità e qualità di dolci e frittelle inviate in gran misura dal *rāyēš* (cfr. s.v.) 'Omar eš-Šélli a Donna Zóhra, quale *dyāfa* (dessert di 'ospitalità').

Esempi:

Dieci recipienti di *magrūḡ* e di *ḡrāyība*, dieci recipienti di *sfenz*, cinque recipienti di *dēbla* e due vassoi di *bāklāwa*: *'āšra mētāred magrūḡ u ḡrāyība u 'ašr* (sic) *mētāred sfenz u ḡāmsa mētāred dēbla u zōz šāfrāt bāklāwa*. عشرة متارد مقروض عشرة متارد سفنز ، وخمسة متارد دبله وجوز صفرات باكلاوة (p. 30).

24. *bān* بان, [imp. *ibān*] بيان.

Significato: 'comparire', 'apparire', nel testo [all'orizzonte].

Note: detto in rapporto all'avvistamento di navi nemiche (da fuori). Cfr. invece *ḡhār*, per 'apparire' (da dentro).

Esempi:

Apparire i legni (navi) [all'orizzonte]: *bān eš-šgūf*.

1. Prima del levarsi del sole sono apparsi i legni dei Napoletani: *bānū šgūf en-Nāblētān ḡābēl zrūg* (š > z) *eš-šāms*, بانوا شقوف النابيطان قبل زروق الشمس (p. 20).

2. Come ha sentito (udito) che sono apparsi i legni si è messo in sella: *kif sma' bi-š-šgūf bānū rkeb*, كيف سمع بالشقوف بانوا ركب (p. 33B).

25. *bandēra* بنديرة.

Significato: 'bandiera'.

Note: nel testo usato solo al singolare, in alternativa a *sānzag* (cfr. s.v.). Non compare il termine *'ālam*.

Esempi:

1. Alzare, issare la bandiera: *nšāb el-bandēra*.

Hanno alzato la bandiera sulla casa del console: *nāšbū l-bandēra bi-ḡōš el-gōnšol*, نصبوا البنديرة بحوش القنصل (p. 57).

2. Scendere, abbassarsi della bandiera: *nzal el-bandēra*.

Al momento dell'arrivo della risposta la bandiera si abbasserà: o pace o guerra: *ḡin ušūl ež-žwāb el-bandēra tēnzal āmma š-sullḡ u illā l-gērra*, حين وصول الجواب البنديرة تنزل اما الصلح والا القيرة (p. 26B).

3. Ammainare la bandiera: *nēzzel el-bandēra*.

Hanno ammainato la bandiera napoletana dalla casa del console napoletano: *nēzzēlū l-bandēra n-nāblētān men ḡōš el-gōnšol en-nāblētān*, نزلوا البنديرة النابيطان من حوش القنصل النابيطان (p. 27).

26. *bánžara* بنجرة.

Significato: 'feritoria'.

Note: voce persiana, per il tramite turco.

Esempi:

Abbattere una feritoia: *ṭōṭyaḥ bánžara*

[La bomba] ne ha abbattuto una feritoia [della torre] e la hanno [ri]costruita di notte: *ṭōṭyaḥat bánžara mín-ah u bnû-hā fi l-lēl*, طيحت بنجرة منه وبنوها في الليل (p. 28).

27. *bârkū* باركو.

Significato: tipo di imbarcazione.

Note: termine che ricorre un'unica volta, in riferimento a unità catturata in corsa, assieme a un brik. Oggi non risulta nota *in loco*. Cfr. Parte II, Imbarcazioni.

Esempi:

Ha portato con sè (lett. 'in mano sua') un brik e un *bârkū* vuoti [cioè: senza equipaggio], con dentro un po' di denaro, [perché] il *bârkū* aveva gettato [a mare] una sua scialuppa [con cui] sono fuggiti da esso alcuni cristiani. E salute!: *žāb b-īd-ah brik u bârkū fārēgīn u fi-hum b'ād drāhm*, u *l-bârkū rmē flūkāt-ah u hārbū mén-ah b'ād en-nšāra u s-sālām*, وفيهم بعض ، والباركو وباركو فارغين ، وبيده بريك وباركو رمي فلوكنه وهربوا منه بعض النصارى والسلام (p. 54).

28. *barr* برّ, pl. *brūr* بروور.

Significato: 1. 'terra' come 'terraferma' contrapposta a mare, consueto; 2. al pl. territori del 'retrotterra' contrapposti alla costa, specifico locale.

Note: nel testo come 'terraferma' ricorre solo al sing., quale comunemente in arabo; come territori del 'retrotterra' - abitati dagli 'arabân' (cfr. s.v.) - è usato solo al pl. *brūr* (anche nella odierna parlata locale) in contrapposto agli *štūt* (cfr. s.v. *šātṭ*). Per gli es. 1.2, 1.3., 1.4 cfr. - per contro - s.v. *bârra*.

Esempi:

1. Terraferma

1.1. L'arrivo a terra [delle bombe]: *uṣūl el-bârr*, cfr. s.v. *uṣūl*, es. 2.

1.2. Far incagliare a terra: *šhātṭ li-l-bârr*, cfr. s.v. *šhātṭ*.

1.3. Tirare a secco [un'imbarcazione]: *žbad li-l-bârr*, cfr. s.v. *mē*.

1.4. Magazzini di terra [dei lancioni]: *mḥāzen el-bârr*, cfr. s.v. *dezz* es. 2.

2. Territori del retrotterra.

Son rimasti [nei territori] del retrotterra, verso [al limite dei territori del]le rive: *g'ādū fi l-brūr 'alē š-štūt*, وقعدوا في البرور على الشطوط (p. 54).

29. *bârra* برّ.

Significato: 1. 'fuori', nel testo 'fuori' città; 2. 'al largo', in alto mare.

Note: lo si segnala per la particolare accezione di cui al punto 2. Cfr. per contro s.v. *barr* es. 1.2, 1.3, 1.4.

Esempi:

1. Da fuori [città]: *mēn bârra*.

1.1. Altri due da fuori [città]: *ētnīn aḥarīn mēn bârra*, cfr. s.v. *sū* es. 2.

1.2. Le torri della città (lett. 'paese') e di fuori: *l-abrāž antā' l-medīna u bârra*, cfr. s.v. *bgē* es. 1.

2. Al largo.

2.1. Ancorare al largo: *rmē bârra*, cfr. s.v. *ḥall* es. 1.1.

2.2. Pernottare al largo: *bāt bârra*, cfr. s.v. *bāt* es. 2.1.

2.3. Prendere il largo: *žbed 'alā bârra*, cfr. s.v. *žbed* es. 2.1.

30. *barrânī* برّاني, [pl. *barrāniyyīn* برّانيين].

Significato: 'straniero', 'da fuori', nel testo nome di vento.

Note: la corrente accezione locale del termine è 'straniero' (da *bârra*, 'fuori', 'via', 'lontano') in alternativa a *grib* غريب ed indica sia individuo di nazionalità straniera, sia un non-cittadino (cfr. infatti s.v. *bârra* es. 1), proveniente da 'fuori' le mura, retrotterra e contado.

Nel testo ricorre come nome di vento di navigazione. Cfr. Parte II.

Esempi:

Partire verso *barrânī*: *šāfar (s > š) 'alē l-barrânī*.

All'alba di esso [venerdì] hanno sciolto [le vele] i legni napoletani. Hanno sciolto [le vele] e sono tutti quanti partiti [in direzione] *šarn-šarg* (? - est) e poi sono (ri)partiti verso *samīyya* e *barrânī*: *el-féžr ḥàllū fi-h žmī' ēš-šgūf en-nāblēṭān u ḥàllū u šāfar (s > š) ež-žmī' šarn-šarg u bā'd-a šāfrū 'alē s-samīyya u l-barrânī*, الفجر حلوا فيه جميع الشقوق النابلطان وحلوا وصافر الجميع شرن، وباراني (p. 42).

31. *bārūd* بارود.

Significato: 1. 'polvere da sparo'; 2. 'sparatoria'.

Note: il termine, oltre la polvere pirica, nel testo e nella corrente parlata indica anche la 'sparatoria'; come altri due termini dell'attrezzatura di guerra – *mádfa* e *mákħala* (cfr. s.vv.) – indicano rispettivamente sia il 'cannone' ed il 'fucile', sia la 'cannonata' e la 'fucilata'. Si noti che:

- a) ciascuno dei tre termini suddetti serve ad indicare sia l'oggetto concreto, (polvere, cannone, fucile) sia l'azione che esso produce (sparatoria, cannonata, fucilata).
 b) altri termini nel testo al plurale o al collettivo indicano sia oggetti concreti – individui considerati in numero maggiore di uno –, sia la categoria astratta che essi compongono: *trīs* (fanti/fanteria), *sbīb* (cavalieri/cavalleria), *baħríyya* (marinai/equipaggio) *ṭobžíyya* (artiglieri/artiglieria), *māħazníyya* (gente di palazzo), *be-žíyya* (nome di corpo militare) – cfr. s.vv.

In merito all'univocità di tali termini indicatori sia del concreto che dell'astratto notiamo che tale univocità è più rozza per i termini di cui al punto *a*, che non distinguono fra oggetto/relativa azione (fucile/fucilata), il che è soprattutto un modo del parlare più spicciolo. È invece meno rozza per i termini di cui al punto *b*, che si limitano a non distinguere fra il plurale (come singole unità: fanti) e la categoria intera (fanteria), che non necessariamente coincidono (non sempre più fanti sono una fanteria). Per essi di cui al punto *b*, occorre ancora distinguere fra: *b1.*: termini, sia pur d'uso locale (*sbīb*, *trīs*) conati su uno fra i possibili modelli arabi del plurale fratto; *b2.*: termini – siano d'uso locale (*māħazníyya*) o probabilmente (*bežíyya*) o sicuramente (*ṭobžíyya*) di uso più vasto – conati sul modello arabo specifico per il collettivo di categoria (il suffisso femm. *īyya*, qui *-íyya*): e cioè rispetto ai suddetti del punto *b1.*, precostituiti ad indicare già il collettivo come astrazione.

Esempi:

1. Polvere da sparo.

1.1. Un barile di polvere: *birmīl bārūd*.

1.1.1. Portare barili di polvere: *žāb barāmīl bārūd*, cfr. s.v. *birmīl* es. 1.

1.1.2. Tirar fuori barili di polvere: *ḡāhhār brāmīl bārūd*, cfr. s.v. *ḡāhhār* es. 2.

1.2. La santabarbara (lett. 'il deposito della polvere'): *ħáznat el-bārūd*.

Spostare il deposito della polvere/la polvere: *ħōūwel ħáznat el-bārūd | fī l-bārūd*, cfr. s.vv. *ħázna* es. 1 e *ħammāl*.

1.3. Sparare la polvere: *ṭlāg fī l-bārūd*, cfr. s.vv. *māūkeb* es. 1 e *ṭlāg* es. 1.1.

1.4. Distribuire la polvere: *fārreg el-bārūd*, cfr. s.v. *ħázna* es. 1.

1.5. Il lavorare della polvere (lett. 'la polvere ha lavorato'): *ħdam el-bārūd*, cfr. s.v. *ħdam* es. 2.

2. Sparatoria.

S'è levata una sparatoria (lett. 'polvere'): *nāḡ bārūd*, cfr. s.v. 'āgāl.

32. *bās-* باش.

Significato: 'capo'.

Note: voce turca. Nell'odierna parlata locale ricorre solo nei composti (in cui abbrevia la vocale: *bāš-*) come prefisso di priorità delle cariche (es: *bāš-kātēb*, 'capufficio'). Nel testo ricorre in *bās-béžī*, cioè capo di un'unità di *bežíyya* (cfr. s.v. *bežī*), in sottordine rispetto all'*āga*.

Esempi:

Cfr. s.v. *béžī*.

— *bāš-béžī* باش بجي.

Cfr. s.v. *baš-*.

33. *bāt* بات, [imp. *ibāt* يبات].

Significato: 'pernottare', 'trascorrere la notte'.

Note: non lo si cita per il noto significato, ma per il costruito col participio di cui all'es. 1, e per la tipicità degli es. 2.

Esempi:

1. Pernottare, dormire a: *bāt fī*.

Il signor Moħammad el-Móknī bey del Fezzān è partito, pernottando a Šeħ Sīdī l-Māšri: *twāžžeh sīdī Moħammad el-Móknī bey Fezzān, bāyt fī š-Sēħ Sīdī l-Māšri* توجه سيدي محمد المكني باي فزان ، بايت في الشيخ سيدي المصري (p. 52).

2. Passare, trascorrere la notte.

2.1. Passar la notte al largo: *bāt bārā*.

Hanno alzato tutte le vele e mercoledì non sono rientrati, le [imbarcazioni] a vela e i lancioni han passato la notte al largo: *rāf'ū š-šwāra' kúll-ū-hum u yōm l-ārbāħ lan dáħlū, bātū š-šwāra' u l-anšūnāt bārā*, رفعوا الشوارع ويوم الارباح لن دخلوا ، باتوا الشوارع والانشونات برة (p. 54).

2.2. Non trascorrere la notte senza che: *lā bāt illā*.

Han colpito uno dei nostri lancioni con una palla, e non è trascorsa la notte senza che fosse pronto: *ḏārbū wāḥed men el-anšūnāt ant'á-nā bi-kúra u lā bāt illā ḥāḏar*, ضربوا واحد من الانشونات انتعنا بكوره ولا بات الا حاضر (p. 42).

2.2.2. Cfr. s.v. *mē*.

2.2.3. Non è passata la notte senza che [il lancione] fosse riparato (lett.: servito, fatto): *u lā bāt illa maḥdūm* ولا بات الا مخدوم (p. 42).

34. *bāšbórt* بصبرط.

Significato: 'passaporto', 'patente di corsa'.

Note: ancor oggi corrente nella parlata locale, accanto a *zawāž* زواج, loc. anche *žawāz* (zž > žz) confondibile con *zawāž* 'matrimonio' (*zawwāž* > *zawāž*).

Esempi:

Dare il passaporto: *aṭā l-bāšbórt*.

Vuole che gli diano il passaporto, perché vuole uscire in corsa contro i Napoletani: *yébgī ya'tū-ah l-bāšbórt li-āžl yébgī yàṭla' goršān 'alē n-Nāblēṭān*, يبغى يعطوه, البصبرت لاجل يبغى يطلع قرصان على النايلطان (p. 48-49).

35. *bāṭṭal* بَطَل, [imp. *ibāṭṭal* يَبَطَل].

Significato: 'smettere di', 'finire di'.

Note: tale II forma ha senso transitivo, (smettere di far qualcosa) a differenza della I forma *bṭāl* (cfr. s.v.) che significa smettere come 'venir meno', 'non esserci più'.

Esempi:

Non abbiamo capito perché poi hanno smesso [di sparare]: *lan 'arāfnā s-sīra u b'ād-ah bāṭṭalū*, لن عرفنا السيرة وبعده بطلوا (p. 31).

36. *bdē* بدأ e بدا, imp. *yébdā* يبدأ.

Significato: 'cominciare', 'attaccare'.

Note: è il corrente verbo locale di I forma, rispetto alla colta VIII. Costruito con 'alā significa 'attaccare' ostilmente.

Esempi:

1. Dar disposizione di attaccare: *adān yébdā 'alē*.

Ha dato loro [ai suoi] disposizione di non attaccarli (lett. cominciare contro

di essi) [Napoletani] finché non attacchino (lett. 'comincino') essi per primi: *adān-hum lan yébdū 'alē-hum ḥátta yébdū húmma l-āūwelīn*, أدنهم لن يبدأوا عليهم (p. 28).

2. Attaccare [il nemico] con una palla: *bdē bi-kúra*, cfr. s.v. *dār idūr* es. 2.

3. Cominciare a montare la cassaforma (lett. 'porta'): *bdē fī tarkīb el-bāb*, cfr. s.v. *ḏārrāb el-bāb*.

37. *béžī* بجي, pl. *bežīyya* بجية.

Significato: nome di corpo o categoria militare.

Note: termine oggi non compreso *in loco*. Indica evidentemente un corpo dell'esercito di terra, in quanto viene dislocato nelle torri, ripartito in unità o divisioni (*tākem*, cfr. s.v.) ciascuna con relativo capo-gruppo (*bāš-béžī*, cfr. s.v. *baš-*) e comandante (*āga*, cfr. s.v.) di coordinamento fra i vari *baš*. Cfr. anche Parte II.

Esempi:

Raccogliere, ripartire, collocare i *bežīyya*: *lemm, fārreg, ž'al el-bežīyya*.

In esso [venerdì] il signor Moḥammed el-Gāžīzi ha raccolto tutti i *bežīyya*, li ha distribuiti fra le torri di Ménna e Menšīyya, e su ogni torre ha messo un'unità di *bežīyya* col capo-*béžī* e col loro comandante, notte e giorno: *u lémm fi-h sídī Moḥammed el-Gāžīzi žmī' el-bežīyya u fārreg-hum 'alē l-abrāž Ménna u Menšīyya u kull burž men el-abrāž ž'al fi-h tākem men el-bežīyya u bāš-béžī u āgāt-hum ma'ā-hum lēl u nhar*, ولم فيه سيدي محمد لقاجيجي جميع البجية وفرقهم على الابراج ميننة ومنشية وكل برج من الابراج جعل فيه تاكم من البجية وباش على الابراج ميننة ومنشية وكل برج من الابراج جعل فيه تاكم من البجية وباش (p. 21B).

38. *bēlād* بلاد.

Significato: 1. 'paese' come territorio naturale e anche: 2. l' 'abitato' (città e villaggi).

Note: da quanto detto al punto 2 indica anche la *medīna* di Tripoli.

Esempi:

1. Paese come estensione territoriale.

1.1. Il paese è rimasto vuoto: *u bgēt l-āblād fārēga*, cfr. s.v. *bgē* es. 4.

1.2. Gli abitanti (lett. 'la gente') del paese: *ahl el-āblād*, cfr. s.vv. *ahl* es. 1, *bey* es. 3, *tažrīda*.

2. Paese come l' 'abitato', 'città'.

2.1. Il capo [della cominutà] del paese (della città) [cioè il sindaco]: cfr. s.v. *šēh l-āblād*.

- 2.2. I cristiani che sono nel paese (città): *en-nšâra fî l-âblâd*, cfr. sv. *mâûkeb* es. 3.
 2.3. I cristiani del paese (città) e dei [circostanti] fondachi: *en-nšâra ântâ' l-âblâd u l-fanâdîg*, cfr. s.v. *fôndug* es. 1.2.
 2.4. Le torri del paese (città) e di fuori: *el-abrâž ântâ' l-âblâd u bârra*, cfr. s.v. *bgē* es. 1.

— *Bēt el-Mâl* بيت المال.

Significato: 'Bēt el-Mâl', nel testo nome di famiglia.

Note: lett. 'finanze', 'tesoro' compare come nome di famiglia - Moḥammed Bēt el-Mâl - così detta dalla carica tradizionalmente ricoperta. Lo stesso Hâž Moḥammed era a sua volta ministro (*amîn*) delle Finanze, e in quanto tale svolge i molteplici ruoli. Cfr., Parte II, Onomastica e *ibid.* anche (Slim) Kîḥya.

39. *bey* باي, pl. *beyât* بيات.

Significato: 'bey'.

Note: titolo ufficiale, come il nostro 'principe', che nel testo e localmente precedeva il nome dei maschi della famiglia sovrana. Può essere a sua volta preceduto da *sîdî* (cfr. s.v.), 'signore', in segno di ulteriore rispetto.

Esempi:

1. Bey, seguito dal nome.
Il bey Ḥlil: cfr. s.v. *msâllem*.
2. Signor bey.
Sîdî 'Otmân bey e sîdî Aḥméd bey, Sîdî bey Garamâllî: cfr. s.v. *msâllem*.
3. Al plurale.
I bey, [la] gente di palazzo e gli abitanti del paese sono venuti al Giardino di Žhānîyya: *u žât el-beyât u mḥâzntîyya u ahl l-âblâd ilâ Sânyet ež-Žhānîyya*, وجاءت البيات ومخازنيه واهل البلاد الى سانية الجهانية (p. 50).

40. *bgē* بقا per بقي, imp. *yébgî* يبقي.

Significato: 'rimanere', 'continuare a'.

Note: nel testo, come nella locale parlata odierna, è seguito sia da verbi sia da aggettivi. Cfr. anche s.v. *g'ad*, anch'esso 'rimanere' ma nel senso di 'stare a', 'essere in'.

Esempi:

1. Rimanere a girare: *bgē idûr*.
È rimasto a girare [in sopralluogo] sulle torri del paese (città) e di fuori: *bgē idûr 'alê l-abrâž ântâ' l-âblâd u bârra*, وبقا يدور على الابراج انتع البلاد وبره (p. 12B).
2. Rimanere a bordeggiare: *bgē itâbbôrd-žâr*, cfr. s.v. *tâbbôrd-ažâr* es. 3.
3. Rimaner pronto (al bisogno): *bgē ḥâḍar*, cfr. s.v. *uogt* es. 2.
4. Restar vuoto: *bgē fârëg*.
E il paese è rimasto vuoto dei nemici di Allâh: *u bgēt l-âblâd fârëga men 'adâ Allâh*, وبقيت البلاد فارغة من اعداء الله (p. 35B).
5. È rimasto, egli e tutti quanti i suoi artiglieri: *bgē hûwa u žmî' t-ṭobžîyya ntâ'a*, cfr. s.v. *ṭobbâl* es. 2.
6. Restare a sparare per le vie, per i quartieri: *bgē ṭlâg fî š-šwâra'*, cfr. s.v. *mahrâz* es. 8.

41. *bgē* بغي, imp. *yébgî* يبغي.

Significato: 'volere'.

Note: costante nel testo per 'volere', a differenza del corrente locale *ibbi* يبّي, che non vi compare. Nel testo, come l'attuale *ibbi*, può anche implicare l'idea di immediato futuro.

È rarissimo il verbo *râd* (loc. per أراد), come anche in *loco*.

Esempi:

1. Voler imbarcarsi: *bgē yérkeb*.
Vuole che si imbarchino (imbarcarsi con lui) verso le navi: *yébgî yérkēbū ilâ l-âmrâkēb*, يبغي يركبوا الى المراكب (p. 21).
2. Voler mettere a fuoco (distruggere): *bgē yéḥreg*, cfr. s.v. *hâ-nl*.
3. Volere il passaporto: *bgē l-bâšbôrt*, cfr. s.v. *bâšbôrt*.
4. Voler pagare (lett. 'dare'): *bgē yá'tî*.
Perché non vogliono pagare l'annualità: *li-âžl lan yébgū yá'tū s-sānawîyya*, لاجل لن يبغوا يعطوا السنوية (p. 10).
5. Voler costruire (lett. 'fare') *bgē yéž'al*, cfr. s.v. *ḍârb el-bâb*.
6. Voler uscire: *bgē yâṭla'*, cfr. s.v. *bâšbôrt*.

42. *bḥar* بحر.

Significato: 'mare', anche toponimo.

Note: lo si segnala non per l'ovvio significato, ma per alcuni modi di dire e per i toponimi (cfr. Parte II, Onomastica).

Esempi:

1. Mare.

- 1.1. Dirigersi al mare: *twážžeh ilâ l-bħár*, cfr. s.v. *twážžeh* es. 1.4.
- 1.2. Cadere in mare: *tãh ilâ/fi l-bħar*- cfr. s.vv. *řári* e *rē*.
- 1.3. Restare in mare: *g'ad fi l-bħár*, cfr. s.v. *žē* es. 1.1.
- 1.4. Spingere in mare (i lancioni): *dezz ilâ l-bħár*, cfr. s.v. *dezz* es. 2.
- 1.5. Spostare un cannone via dal mare: *rfa' mádfa' men el-bħar*, cfr. s.v. *gāl* es. 2.
- 1.6. Esplosione in mare: *enflég fi l-bħár*, cfr. s.v. *maktúr*.

2. Toponimo: Cfr. Parte II, Onomastica.

— *bi-žáh* بجاه.

Cfr. s.v. *žāh*.

43. *bilik* بيليك.

Significato: 'governativo'.

Note: il termine compare solo in riferimento a un brik ufficialmente inviato dal re di Francia con doni per il pascià.

Cfr. anche s.v. *inbriyāl*.

Esempi:

Un brik governativo francese: *brik frañšāwī bilik*, cfr. s.v. *hadīyya* es. 2.

44. *birmil* برمیل, pl. *bārāmīl* e *brāmīl* برامیل.

Significato: 'bidone'.

Note: due sono nel testo i termini per 'bidone', *birmil* e *btāt* (cfr. s.v.), ricorrente al pl. *btātī*. Il primo, comunissimo nella parlata locale, indica il bidone quale contenitore di generi più svariati. Il secondo è meno comune (ma ben noto) e nel testo compare in un sol caso, senza che ne risulti il contenuto.

Esempi:

Un barile di polvere: *birmil bārūd*.

1. Hanno portato dalla cittadella venti barili di polvere: *žābū men el-ħiřār 'ařrūn* (sic) *bārāmīl bārūd*, جابوا من الحصار عشرون برمیل بارود (p. 32 e 32B).
2. Tirar fuori barili di polvere: *đáhhār brāmīl bārūd*, cfr. s.v. *đáhhār* es. 2.

— *blādīyya* بلاديّة.

Cfr. s.v. *ħōmet el-Blādīyya*.

45. *bnā* بنى, [imp. *yēbni* يبني].

Significato: 'costruire', '[ri]costruire' per 'riparare'.

Note: nel testo ricorre nel senso di 'ricostruire' o 'far costruire'.

Esempi:

1. [Ri]costruire, riparare.

[Ri]costruire una feritoia [abbattuta]: *bnā bánžara*, cfr. s.v. *bánžara*.

2. Far costruire.

Far costruire una torre: *bnā burž*.

La Torre Nuova che ha fatto costruire (lett.: costruito) il signor Ḥāž Moħámmed Bēt el-Mâl e cui è stato sovrintendente il Ḥāž Bū Bakr et-Tāžūrī: *el-Burž ež-Ždīd élladī bnā-h sīdī l-Ḥāž Moħámmed Bēt el-Mâl u ugáf 'alē-h el-Ḥāž Bū Bakr et-Tāžūrī* البرج الجديد الذي بناه سيدي الحاج محمد بيت المال ووقف عليه الحاج ابو بكر التاجوري (p. 34B).

46. *brāgánti* براقنتي.

Significato: 'brigantino'.

Note: per denominazione e funzioni nella logica del testo cfr. Parte II, Imbarcazioni.

Esempi:

1. Catturare (lett. 'prendere') tre brigantini: *ħdē tlāta brāgántī*, cfr. s.v. *ħdē* es. 2.2.
2. Tre brigantini vuoti (senza equipaggio): *tlāta brāgántī fārēġīn*, cfr. s.v. *gdam* es. 1.2.1.

47. *brik* بريك, pl. *brikāt* بريكات.

Significato: 'brik', tipo di imbarcazione.

Note: per denominazione e funzione nella logica del testo cfr. Parte II, Imbarcazioni.

Esempi:

1. Un brik imperiale: cfr. s.v. *brik inbriyāl*.
2. Un brik governativo francese: *brik frañšāwī bilik*, cfr. s.v. *hadīyya* es. 2.

3. Un brik [carico] di riso: *brik rüz*, cfr. s.v. *rüz*.
4. Il comandante del brik: *el-kūmāndānt antá l-brik*, cfr. s.v. *kūmāndānt* es. 2.
5. È giunto qui (lett. 'da noi') un brik: *gdam 'alê-nā brik*, cfr. s.vv. *gdam* es. 2.3. e *krīsta* es. 1.
6. Distaccare un brik: *ħall brik*, cfr. s.v. *ħall* es. 2.1 e 2.2.
7. Far uscire un brik: *đāhhār brik*, cfr. s.v. *đāhhār* es. 1.
8. Gli è uscito incontro un brik: *řla l-ah brik*, cfr. s.v. *řla* es. 1 e 2.
9. È partito (lett. 'andato') un brik: *mšē brik*, cfr. s.v. *riyāl* es. 2.
10. Mettere un brik di guardia: *'amāl brik kargūl*, cfr. s.v. *kargūl* es. 1 e 2.
11. Portare con sé un brik: *žāb brik b-īd-ah*, cfr. s.v. *bārkū*.
12. Restituire [i saluti] dal brik: *redd men el-brik*, cfr. s.v. *sālūti*.
13. Un brik ha sciolto [le vele] da qui: *brik ħall men āħné*, cfr. s.v. *rža*.
14. È in arrivo assieme al brik: *žēy m'a l-brik*, cfr. s.v. *žē* es. 5.1.

48. *brik inbriyāl* بريك إنبريال.

Significato: 'brik imperiale', imbarcazione.

Note: cfr. s.v. *brik*. Cfr. anche s.v. *bilik*.

Esempi:

1. Un brik imperiale: *brik inbriyāl*, بريك إنبريال (p. 9B).
2. Un brik imperiale carico di legno: *brik inbriyāl mīsūg krīsta*, cfr. s.v. *mīsūg* es. 1.

49. *b-rôh-a* بروحه, femm. *b-rôh-hā* بروحها.

Significato: egli 'da solo', ella 'da sola'.

Note: è il modo locale per rendere l'espressione 'da solo/a/i/e', impiegando il sostantivo *rôh* روح col prefisso *bi-* e il pronome suffisso del caso: 'io da solo' *b-rôh-i*, etc. Il testo lo registra per la 3ª pers.sing.masch. e femm. Nel parlato la *h* del sostantivo *rūh* provoca la caduta della più debole *h* del pronome suffisso maschile, (pron. loc. *-ah*), per cui si ha *b-rôh-ah* > *b-rôh-a* (rispetto al modello grammaticale *bi-rūhi-hi*).

Esempi:

1. È tornato da solo: *rōūwah b-rôh-a*, cfr. s.v. *rōūwah* es. 1.
2. Abita (è andata a abitare) da sola: *sáknet b-rôh-hā*, cfr. s.v. *lélla* es. 1.

50. *b-rôh-hā* بروحها.

Cfr. s.v. *b-rôh-a*.

51. [*btāt*, بتات], pl. *btātī* بتاتي.

Significato: 'bidone', specifico locale.

Note: nel testo compare solo al plurale, a indicare 'bidoni' vuoti rinvenuti su nave catturata in corsa. Cfr. anche s.v. *birmīl*.

Esempi:

Bidoni vuoti: *btātī fārēgīn*, cfr. s.v. *fārēg* es. 2.

52. *břl* بطل, imp. *yābřl* يبطل.

Significato: 'cessare', 'finire', 'non esserci più'.

Note: tale *in loco* il significato – intransitivo – della I forma del verbo (assai usato in senso amministrativo), mentre la II forma *bāřřl* (cfr. s.v.) significa – transitivamente – 'smettere di'.

Il *بطل* dell'esempio sotto – mancando le mozioni – va inteso come *bařalat*, loc. *bāřlat*, (attivo di I forma), e non come passivo. Quest'ultimo infatti esigerebbe il passaggio attraverso la II forma ('è stata fatta smettere' ossia 'è stata abrogata'), ove il testo – e la corrente parlata locale – già rifiutano lo stesso passivo di I forma, che non sia o participio o poche voci quali formule codificate, più che verbi coniugati (*tuwūffiya* توفي, *yuqālu* loc. *igāl* يقال).

Esempi:

L'annualità non c'è più ('è cessata'): *es-sānawīyya bāřlat*, السنوية بطلت (p. 57).

53. *būgāz* بوغاز (ř > z).

Significato: 'stretto', 'porto'.

Note: voce turca. Nel testo si riferisce all'imboccatura o ingresso del porto, al porto stesso (cfr. anche s.v. *mārsa*). La grafia risente della pronunzia locale (ove però è più consueto l'esito ř > đ): cfr. anche s.vv. *anzām* e *zbař*.

Esempi:

Son rimasti tutti quanti in porto: *u g'ādū fi l-būgāz eř-žmī*, وقعدوا في البوغاز الجميع (p. 39 B).

54. (?) *bûna* بونة (sic).

Significato: (?) 'artiglieri'.

Note: così è suggerito nell'edizione del testo (p. 40 n. 6) l'unica volta in cui il termine risulta menzionato. Sembrerebbe perciò uno dei tre termini, nel testo, per 'artiglieri', accanto al più usato *řóbžī* ed a *būnbāžī* (cfr. s.vv.); con la differenza che risulterebbe solo al collettivo, mentre compare *řóbžī* anche al singolare e *būnbāžī* solo al singolare.

Esempi:

Sparare (de)gli artiglieri: *řrāb el-bûna*.

Gli artiglieri a volte sparano bombe e a volte sparano palle: *el-bûna mārra yā-řrābū būnba u mārra yāřrābū kūr*, ومرة يضربوا بونية، ومرة يضربوا كور (p. 40).

55. *būnba* بونية.

Significato: 'bomba/e'.

Note: termine indeclinato. Indica la bomba in generale, rispetto al più specifico *kūnbur* (cfr. s.v.), ovvero ad altri tipi di proiettili, quali *kūra* e *dūbli* (cfr. s.vv.). Da tale termine derivano, nel testo, nomi quali *būnbāžī* e *būnbārda* (cfr. s.vv.), nonché composti quali *mahrāz būnba* etc. (cfr. s.vv.).

Esempi:

1. Una scheggia (lett. 'pezzo') di bomba: *řārf būnba*.

È caduta una scheggia di bomba presso la casa di 'Akāša, e una intera sulla casa del Ḥāž Moḥammed ed-Dahmānī: *u řāřrāř řārf būnba bi-řōš 'Akāša u wāřda ři řōš el-Ḥāž Moḥammed ed-Dahmānī*, وطاحت طرف بونه بحوش عكاشه، ووحده (p. 29).

2. Una bomba integra, intera: *būnba wāřda*.

2.1. Bomba integra (cioè inesplosa), in contrapposto al *řārf* suddetto: cfr. es. 1.

2.2. Una bomba integra (cioè inesplosa): *būnba řāřrāř*.

È caduta [una bomba ma] integra (inesplosa), e non ha danneggiato nessuno: *u řāřrāř řāřrāř u lan řāřrāř āřād*, وطاحت صحيحة ولن ضرت احد (p. 40).

3. Un mortaio da bombe: *mahrāz būnba*, cfr. s.v. *mahrāz*.

4. Unità navali lanciabombe.

4.1. Bombardiera: *būnbārda*.

4.1.1. Due bombardiere lanciabombe (lett. 'per le bombe'): *zōz būnbār-dāt āntā' l-būnba*, cfr. s.v. *řall* es. 2.1.

4.1.2. Due bombardiere per il lancio delle bombe: *zōz būnbārdāt āntā' řāmyān el-būnba*, جوز بونباردات انتع رميان البونية (p. 36 B).

4.2. *Flūka*.

Una flūka di quelle che lanciano i *kūnbur*: *flūka men āntā' ēllāřī řērmī ři l-kūnbur*, فلوكة من انتع التي ترمي في الكنبر (p. 36 B).

5. (Artigliere) maestro nel lancio delle bombe: *ūřřa ři řāmyān el-būnba*, cfr. s.v. *žāb* es. 1.1.

6. Sparare (lanciare, sganciare) bombe:

6.1. Sparare (lett. 'battere', 'percuotere'): *řrāb*.

Sparare bombe/bombe e palle: *řrāb kūrāt/būnba u kūr*, cfr. s.vv. *zōz* es. 5. e *būna*.

6.2. Lanciare (sparare lanciando): *rmē*, cfr. es. 1 e s.v. *hānī*.

6.3. Sganciare (sparare liberando): *řlāg*.

In essa [domenica] ha riempito [una bomba], la ha sparata (lett.: 'lasciata andare'), è esplosa per aria: *mlē ři-h u řlāg-hā, řfāllēgat ři l-hawē* ملا فيه بونه وطلقها تفلقت في الهوى (p. 32B). Cfr. anche p. 32.

7. Riempire una bomba o un mortaio con essa (per sparare): *mlē*, cfr. es. 6.3. e s.v. *mahrāz* es. 5.

8. Trasportare, spostare (l'ubicazione) delle bombe: *řōřwel*, cfr. s.v. *řōřwel* es. 1.2.

9. Esplosione, di una bomba: *enřlāg*, cfr. s.vv. *maktūr*, *řefēllēg*, cfr. es. 6.3.

10. Cadere, di una bomba: *řāřř*, cfr. s.v. *kāřř*.

11. Colpire, centrare di una bomba: *nāřř*, cfr. s.v.

12. Abbattere, da parte di una bomba: *řōřyāř*, cfr. s.v. *bānžara*.

13. Contare / computare esattamente le bombe: 'ādd, *zbāřř*, cfr. s.vv. *āřné* es. 3 e *zbāřř*.

14. Far uscire (portar fuori) bombe: *řārrež būnba*, cfr. s.v. *řārrež*.

15. Esser patito delle bombe: *řwāllā' bi-l-būnba*, cfr. s.v. *řwāllā'*.

16. La maggior parte delle bombe: *maktūr el-būnba*, cfr. s.v. *maktūr*.

17. Palle [di cannone], *kūnbur*, bombe: *kūr, kūnbur, būnba*, cfr. s.v. *kūnbur* es. 1.

56. *būnbāžī* بونباجي.

Significato: 'artigliere'.

Note: termine derivato da *būnba* (cfr. s.v.). Risente dell'influsso turco nel suffisso

del nome di mestiere (-ži), come ad esempio anche i correnti locali *kendér-ži* 'calzolaio' (da *kúndra*, 'scarpa' di tipo occidentale), *ħabbâ-ži* 'panettiere' o 'fornaio' (da *ħóbza*, 'pane') etc. È uno dei tre termini del testo per indicare gli artiglieri, gli altri dei quali sono *řóbži* (cfr. s.v.) e, sembrerebbe anche (?) *bûna* (cfr. s.v.). Nel testo è meno frequente di *řóbži*. Inoltre a differenza di questo è usato solo al singolare, abbinato al termine 'maestro' (*el-úřta*, *řt* > *řt*, *el-bûnbâži*: 'maestro artigliere'); non ricorre invece *el-úřta et-řobži* o comunque il termine *úřta* in riferimento a individui artiglieri ben identificati. Il plurale 'artiglieri' ovvero il collettivo per la categoria 'artiglieria', è reso con l'altro termine *řóbžiyya* (cfr. s.v.). Sul rapporto fra il plurale e il collettivo di categoria cfr. in note s.v. *bârûd*.

Esempi:

1. Il maestro artigliere algerino: *el-úřta ed-dzêri l-bûnbâži*, cfr. s.v. *sû* es. 2.
2. [Un mortaio esplosivo] ha colpito Ĥmêda l'artigliere: *nâř Ĥmêda l-bûnbâži* cfr. *ibid*.

57. *bûnbârda* بونباردة, pl. *bûnbârdât* بونباردات.

Significato: 'bombardiera', tipo di imbarcazione.

Note: per denominazione e funzione nella logica del testo cfr. Parte II, Imbarcazioni.

Esempi:

1. Distaccare due bombardiere da bombe: *ħall zōz bûnbârdât antá l-bûnba*, cfr. s.v. *ħall* es. 2.1.
2. Due bombardiere per (il lancio del)le bombe: *zōz bûnbârdât antá (rămyân) el-bûnba*, cfr. s.v. *bûnba* es. 4.1.
3. Una flotta di bombardiere: *armâda bûnbârdât*, cfr. s.v. *ħâđđar*.
4. Sparare dalle bombardiere: *řlâg men el-bûnbârdât*, cfr. s.v. *řlâg* es. 3.3.

58. *burž* برج, pl. *abrâž* أبراج.

Significato: 'torre', anche toponimo.

Note: cfr. Parte II, Toponimi, Burž.

Esempi:

1. Toponimi: Cfr. Parte II, Toponimi, Burž.
2. Torre, in generale.
 - 2.1. Costruire una torre [con la tecnica] di battitura della cassaforma (lett. 'porta'): *ž'al burž antá đârb el-bâb*, cfr. s.v. *đârb el-bâb* es. 1.

- 2.2. Costruire e essere sovrintendente [cioè: sovrintendere alla costruzione di] alla torre: *bnâ u ugáf 'alê l-burž*, cfr. s.v. *bnâ* es. 2.
- 2.3. Andare alle torri: *mřê ilâ l-abrâž*, cfr. s.v. *ahl* es. 1.1.
- 2.4. Arrivare alle torri (di cannonate): *uřâl ilâ l-abrâž*, cfr. s.vv. *dûbli* e *užád* es. 2.
- 2.5. Entrare [fin] sotto la torre (di imbarcazioni): *dħal taħt el-burž*, cfr. s.v. *ħall* es. 2.2.
- 2.6. Far uscire [munizioni] da ... verso (la torre): *đâhhør men ... ilâ*, cfr. s.v. *đâhhør* es. 2.
- 2.7. Girare sulle torri: *dâr 'alê l-abrâž*, cfr. s.v. *bgê* es. 1.
- 2.8. Distribuire sulle/fra le torri (soldati e polvere da sparo): *fârreg 'alê l-abrâž* cfr. s.vv. *béži* e *ħázna* es. 1.
- 2.9. Sparare dalla torre: *řlâg men el-burž*, cfr. s.v. *mâũkeb* es. 2.
- 2.10. Cadere (di bombe) sulla torre di: *řâħ fi Burž el-*, cfr. s.v. *kâř*.
- 2.11. Recitare la preghiera nelle torri: *řállâ fi l-abrâž*, cfr. s.v. *imâm* es. 1.
- 2.12. L'equipaggiamento [bellico] delle torri della città: *muhimmât ilâ l-abrâž antá l-medina*, cfr. s.v. *kařik*.
- 2.13. Le torri del paese e di fuori: *l-abrâž antá l-âblâd u bárra*, cfr. s.v. *bgê* es. 1.
- 2.14. La torre del [fatta costruire dal] Ĥâž: *burž antá l-Ĥâž*, cfr. s.v. *dôra*.

59. *b'ád-a* بعده.

Significato: 'poi', 'dopo di che'.

Note: è la formula costantemente usata in tal senso nel testo, rispetto al *b'aden* della locale parlata odierna.

Esempi:

Cfr. s.v. *barrâni* es. 1., *bâřřal*, *žê* es. 1., *ħall* es. 1.1, *ktir*, *twâžžeh* es. 1.1 etc.

60. *b'at* بعث, [imp. *yéb'at* يبعث] (*t* > *t*).

Significato: 'inviare', 'mandare'.

Note: si segnala che nel testo è usato solo in riferimento a persone, a differenza del più frequente *ârsâl* (cfr. s.v.).

Esempi:

Inviare qualcuno da qualcuno: *b'at -h ilâ*, cfr. s.v. *eř-řêħ el-gâđi*.

61. *daġġza* دغيسة.

Significato: tipo di imbarcazione.

Note: imbarcazione ancor oggi così denominata a Malta. Le piccole dimensioni ne sono confermate dagli '8 giorni di viaggio' per il breve percorso in questione. Cfr. anche Parte II, Imbarcazioni.

Esempi:

Cfr. s.v. *gdam* es. 2.2.

62. *dālī fārāṣ* دالي فرص.

Significato: 'rematori'.

Note: così nell'edizione del testo (p. 15 n. 3).

Esempi:

Raccogliere i rematori: *lamm dālī fārāṣ*.

Hanno raccolto ... il presidio degli *użâk* vittorioso sulla dimora della guerra ..., e i rematori: *lémmū ... 'aşkar ek-użâk el-manşûr dâr eż-żihâd ... u dālī fārāṣ* ... ودالي فرص ... عصكر الوجك المنصور دار الجهاد ... (p. 15B).

63. *dām* دام, [imp. *idûm* يدوم].

Significato: 'durare'.

Note: nel testo ricorre solo per la formula augurale nei confronti del pascià, per la quale lo si segnala.

Esempi:

Che duri la sua potenza!: *dam 'ézza-h*.

Cfr. s.vv. *adân* es. 1.1.1., *nèbber* es. 1., *eş-şêh el-gâđi*.

— *dār*.

Cfr. s.vv. *dār idîr*; *dār idûr*; *dār eż-żihâd*; *hâzen dār*.

64. *dār* دار, imp. *idîr* يدير.

Significato: 'fare', in tutti i sensi.

Note: rende costantemente il verbo 'fare' nel testo e nella locale parlata odierna, in essa ben più usato rispetto agli stessi *ż'al* e *'amâl* (cfr. s.vv.).

Esempi:

1. Fare come 'costruire'.

Fare delle barricate: *dār mtâres*.

Perché hanno fatto delle barricate lì davanti al porto: *li-âżl dârû hnâ-k mtârêş gëddâm el-mârşa*, المرسى هناك متارينز قدام المرسى (p. 13).

2. Fare come 'fornire', 'provvedere', 'dare'.

Dare comandante e equipaggio: *dār râyêş u baħriyya*.

Li hanno spinti [in mare i lancioni] e hanno dato (lett. 'fatto') a ciascuno il suo comandante e il suo equipaggio (lett. 'marinai'): *dezzû-hum u dârû ilâ kull wâhed râyêş-ah u baħriyyât-ah*, وداروه في الحندق وبحريته (p. 14B).

3. Fare come 'collocare', 'piazzare', 'sistemare', 'mettere'.

Sistemare nel fossato: *dār fî l-hândeg*.

Hanno spostato il cannone di bronzo ... e lo hanno sistemato nel fossato sulla spiaggia: *hōūwlū (awwa > aūwo > ōwu) l-mâdfâ' antâ' n-nihâs ... u dârû-ah fî l-hândeg fî ş-şâtt*, حولوا المدفع انتع النحاس ... وداروه في الحندق في الشط (p. 13B). Cfr. anche s.v. *ż'al* es. 3.

4. Fare come 'rimettere' a nuovo, aggiustare.

4.1. Rimettere a nuovo (l'attrezzatura di guerra): *dār ždid* Cfr. s.vv. *âlât el-el-hârb* es. 1. e *kaşik*.

4.2. Fare le cose necessarie, cfr. s.v. *hâža* es. 1.1.

65. *dār* دار, imp. *idûr* يدور.

Significato: 'girare', 'girarsi'.

Note: rende costantemente tali due significati nel testo e nella parlata odierna; mentre la II forma *hâūwal* (cfr. s.v.) significa 'trasportare', 'spostare' (anche rifl.: 'trasferirsi') con mutamento di luogo.

Esempi:

1. Girare.

Restare a girare [in sopralluogo]: *bgē idūr*, cfr. s.v. *bgē* es. 1.

2. Girarsi.

Loro, come hanno fatto conversione (lett. 'si sono girati'), il [loro] comandante ha cominciato [a sparare] con una palla: *inna-mā hūmma kif dārū bdē l-kūmāndānt bi-kūra*, انما هم كيف داروا بدأ الكوماندنت بكورة (p. 27B).

66. *dār ež-žēhād* دار الجهاد.

Significato: 'dimora della guerra'.

Note: nel testo è usato solo in riferimento al corpo degli *užak* (cfr. s.v.) vittoriosi contro di essa.

Esempi:

Il presidio degli *užak* vittorioso sulla dimora della guerra: *aškar el-užak el-manšūr dār ež-žihād*, cfr. s.v. *dālī fārāš*.

67. *dezz* دز [imp. *idézz* يدز].

Significato: 'spingere', nel testo 'mettere' in mare.

Note: dal generale significato di 'mandare', 'spingere', il testo lo riferisce alle imbarcazioni, col termine 'mare' espresso (cfr. es. 2) o sottinteso. Cfr. anche s.v. *žbed* es. 2.

Esempi:

Spingere in mare: *dezz (ilā l-bhār)*.

1. Hanno spinto [in acqua] tutti i lancioni: *u dézzū l-anšūnāt kull-u-hum*, ودزوا الانشونات كلهم (p. 11).

2. In esso [lunedì] hanno spinto in mare tutti quanti i lancioni dai magazzini di terra: *dézzū fi-h žmī l-anšūnāt men mhāzen el-bārr ilā l-bhār*, دزوا فيه جميع الانشونات من مخازن البر الى البحر (p. 14 B).

3. Cfr. s.v. *mē*.

4. Cfr. s.v. *dār idīr* es. 2.

68. [*dérhēm* درهم], pl. *drāhm* دراهم.

Significato: 1. 'denaro', 'soldi' in generale; 2. da cui anche 'paghe' e: 3. 'prezzo'.

Note: è il termine usato in senso generico nel testo, e viene quantificato in *riyāl* (cfr. s.v.).

Esempi:

1. Denaro, soldi.

1.1. Con su[l brik e il *bārkū*] un po' di denaro: *u fī-hum b'ād drāhm*, cfr. s.v. *bārkū*.

1.2. Ha trovato del denaro nei depositi (stive): *užād drāhm fi l-fanādīg*, cfr. s.v. *fóndug* es. 2.2.

1.3. Portare (il) denaro: *žāb drāhm*, cfr. s.v. *riyāl* es. 2.

1.4. Fare (raccolgere) soldi da: *'amāl drāhm men*, cfr. s.v. *'amāl* es. 3.

2. Paghe.

2.1. Distribuire le paghe: *fārreg ed-drāhm*, cfr. s.v. *hādd* es. 1.1.

2.2. Dare le paghe: *'aṭā d-drāhm*, cfr. s.v. *riyāl* es. 1.1.

2.3. Il denaro [pagato] dall'appalto di: *ed-drāhm men gabl lāzmet*, cfr. s.v. *lāzma* es. 2.

3. Prezzo.

Il prezzo della pace: *drāhm eš-šūlh*, cfr. s.v. *riyāl* es. 2.

69. *dēbla* دبله.

Significato: tipo di dolce locale.

Note: tipo di dolce imbottito di mandorle pestate, chiuso a spirale, fritto e tuffato nel miele.

Esempi:

Cfr. s.v. *bāklāwa*.

70. *dhal* دخل, imp. *yédhel* يدخل.

Significato: 'entrare'.

Note: lo si segnala non per l'ovvio significato, ma poiché nel testo, che riflette la lingua parlata, compare in luogo del consueto locale *hašš* يخش *iḥóšš* per 'entrare'.

Esempi:

1. Entrare nella cittadella: *dhal el-ḥiṣār* cfr. s.vv. *gdam* es. 1.1. e *sālūtī*.

2. Entrare [via mare] fin sotto la torre: *dhal taht el-būrž*, cfr. s.v. *ḥəll* es. 2.2.

3. Sono entrati brik e navi: *dāhlū brikāt u mrākēb*, cfr. s.v. *tlāggā*.

4. Sono entrate [via mare] due prede: *dāhlū zōz gnāym*, cfr. s.v. *gobṭān* es. 2.1.

71. *dôra* دورة.

Significato: 'rotonda', sost.

Note: nel testo è usato solo al singolare in riferimento alla copertura superiore di una torre.

Esempi:

Hanno montato un mortaio da bombe sulla rotonda della torre [costruita a cura] del Ḥāž...: *rékkēbū maḥrâz būnba fī dôra ntâ' burž el-Ḥāž...*, ركبوا مهراز بونبه في الدوره انتع برج الحاج (p. 32).

72. *dūbli* دوبلي.

Significato: 'palle incatenate', nel testo.

Note: lett. 'doppie' sott. palle. Indica le due palle di cannone incatenate, che si sparavano per abbattere gli alberi delle navi: cfr. infatti s.v. *ṣārī*.

Esempi:

Hanno sparato palle e palle incatenate, ma neppure una cannonata (lett. un cannone) è arrivata (ha raggiunto) le torri: *u ṭālgū kūr u dūbli u lan uṣāl mén-ah ilâ-l-abrâž u lā mādfa'*, وطلقوا كور ودوبلي ولن وصل منه الى الابراج ولا مدفع (p. 36).

73. *dūrō* دورو.

Cfr. Parte II e, per gli esempi, s.v. *riyāl*.

74. *dwā* دواي per *dūwa* دواء, [pl. *dwāwāt* دواوات, per *ādwyā* أدوية].

Significato: 'medicina', 'medicazione', 'rimedio'.

Note: nella locale parlata odierna, come nel testo (cfr. sotto) 'medicare' si dice 'fare la medicazione'; però questa stessa espressione ('fare la medicazione') può anche significare 'prepararla' in qualità di speciale, come i medici di un tempo. È perciò possibile che nel testo il medico prepari la medicazione e poi la applichi: ciò spiegherebbe perché nel frattempo 'fa il caffè' e lo offre al ferito. A meno che non si voglia spiegarlo come un - pur possibile - senso ... relativo del tempo: prima i convenevoli e l'ospitalità e poi gli interessi, tipico della società in questione (cui si sarebbe accostumato lo stesso medico inglese) a tutto danno della tempestività dell'intervento, in un caso - evidentemente - non così grave. La grafia del testo riflette la pronuncia locale, cfr. anche s.v. *mé* etc.

Esempi:

Medicare, preparare la medicazione: *ž'āl ed-dwā* جعل الدواء (p. 53).

75. [*dzêra* دزيرة per [جزيرة], pl. *duzr* دزر, per جزر (*žz > dz*).

Significato: 'isola'.

Note: nel testo ricorre solo al plurale, in riferimento agli isolotti a occidente del porto, presso cui riparano le navi con su le locali comunità straniere. La grafia riflette la pronuncia locale: cfr. anche s.v. *dzêri*.

Esempi:

Restar [fermi in mare] dalle isole: *g'ad fī d-dúzr*.

Hanno messo [in mare] le navi che erano in porto ... e sono rimasti dalle isole: *žēbdū l-əmraḳēb éllatī fī l-mārṣa ... u g'ādū fī d-dúzr*, جبدوا المراكب التي في المرسى ... وقعدوا في الدزر (p. 25).

76. *dzêri* دزيري per جزيري, [coll. *dzīriyya* دزيرية per جزيرية (*žz > zz*).

Significato: 'algerino'.

Note: per la grafia, quale riflesso della pronuncia locale, cfr. s.v. *dzira*.

Esempi:

1. Il maestro artigliere algerino: *el-uṣṭa ed-dzêri l-būnbāži*, cfr. s.v. *sū* es. 2.
2. Un algerino maestro nel lancio delle bombe: *wāḥed dzêri uṣṭa fī rāmāyn el-būnba*, cfr. s.v. *žāb* es. 1.1.

(continua)

MUḤAMMAD AL-ʿĪD, POETA NAZIONALE ALGERINO

ALFONSO ALI BEN MOHAMED
(Napoli)

*L'Islām è la mia religione,
l'arabo è la mia lingua, l'Algeria è la mia patria.*

Aḥmad Tawfiq al-Madani

In Algeria, dopo la prima guerra mondiale, si manifestarono i prodromi di una rinnovata attività culturale che si sviluppò con sempre più intenso fervore grazie anche al diffondersi di una stampa indipendente in lingua araba che dava ampio spazio alla produzione letteraria locale¹. Ad un esame, sia pur fugace, di questa produzione, balza evidente il ruolo preminente assunto dalla poesia la cui supremazia rispetto alla prosa era determinata soprattutto dalla formazione culturale classica degli autori. In effetti, l'ambiente letterario algerino del tempo era alieno dagli influssi innovatori che provenivano dai paesi arabi culturalmente più avanzati; vi prevaleva lo spirito misoneistico dei *laudatores temporis acti* i quali nella sola poesia, ovviamente ispirata agli antichi modelli, vedevano la forma più elevata di espressione letteraria. Ma tale atteggiamento era in qualche modo giustificabile perché in Algeria, un secolo di colonizzazione francese aveva prodotto una contrapposizione fra la cultura dei dominatori e quella araba, quest'ultima generalmente considerata con disprezzo. Ciò aveva generato, in non pochi Algerini, un frustrante sentimento di inferiorità che spesso li induceva, attraverso forme di mimetismo culturale, ad imitare i

¹ Sulla stampa araba algerina nel periodo coloniale si vedano in particolare A. Merad, *La formation de la presse musulmane en Algérie (1919-1939)*, in *IBLA*, Tunisi, n. 105, I trim. 1964, pp. 9-27; Chr. Souriau-Hoebrechts, *La presse maghrébine*, Parigi, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1975, pp. 68-85; 'Abd al-Malik Murtāḍ, *Niḍāl al-ṣiḥāfa al-'arabiyya fi 'l-Ġazā'ir qabla 'l-tawra*, in *al-Taqāfa*, Algeri, n. 39, giugno-luglio 1977, pp. 57-69.

modelli di comportamento propri della cultura occidentale, ritenuta superiore. Problema prevalente era quindi cercare di porre rimedio a questa crisi di identità mediante un'opera di recupero e di valorizzazione del proprio retaggio storico-culturale. Fu con questo spirito che si pubblicarono libri con cui si intese divulgare il glorioso passato dell'Algeria poiché « se una nazione ignora la sua storia, allora non conosce il proprio futuro; e se non conosce il proprio futuro rende prigioniera la sua anima e la depone in mano altrui »². Videro così la luce opere di carattere storico quali quelle di Mubārak al-Mīlī (1898-1945)³ e Aḥmad Tawfīq al-Madanī (n. 1899)⁴ e le prime raccolte poetiche. Una di queste, dovuta a Qāḍī Muḥammad, ha come titolo *al-Kanz al-maknūn fī 'l-sī'r al-malḥūn* (Il tesoro nascosto nel genere di poesia *malḥūn*)⁵. Fu composta con intenti didascalici e contiene poemi rievocativi delle imprese degli antenati o esaltanti i fasti dell'Islām e poesie di contenuto religioso.

D'altra parte alla formazione di questo retaggio avevano effettivamente concorso letterati di un certo rilievo: Ibn Rašīq (m. 1063/4 o 1070/71), poeta e critico letterario che, in quest'ultima veste, compose un'opera di gran pregio andata purtroppo perduta: *Unmūdağ al-zamān fī šu'arā' al-Qayrawān* (Il modello del tempo nei poeti di al-Qayrawān)⁶; 'Afīf al-Dīn al-Tilimsānī (1219-1291), poeta *šūfī* autore di un *Dīwān* e di una *Risāla fī 'ilm al-'arūd* (Epistola sulla prosodia)⁷; Ibn Ḥamīs (1252-1308), poeta di Tlemcen (*Tilimsān*), conoscitore delle culture persiana, greca e latina che ci ha lasciato un'opera varia ma sparsa che si caratterizza per estrema raffinatezza ed uso puntiglioso di termini ed espressioni ricercate, non facilmente accessibile per oggettive difficoltà interpretative⁸; Šams al-Dīn b. Marzūq (1310/11-1379)⁹, studioso dai poliedrici inte-

² Ramaḍān Ḥammūd, *Buḍūr al-ḥayāt*, Tunisi, 1928, I, pp. 58-59.

³ *Tārīḥ al-Ġazā'ir fī 'l-qadīm wa 'l-ḥadīṯ*, 2 voll., Costantina, 1929, 1932; una seconda edizione è stata pubblicata ad Algeri nel 1963 dalla *Maktabat al-nahḍa al-ġazā'iriyya*.

⁴ *Kitāb al-Ġazā'ir* Algeri, *al-Maṭba'a al-'arabiyya*, 1931; una seconda edizione è stata pubblicata a Blida nel 1963 dalla *Dār al-kitāb*.

⁵ Algeri, Impr. Rodouci Kaddour 1928; per la *malḥūn* si veda *infra*, p. 157.

⁶ Su Ibn Rašīq si veda l'art. di Ch. Bouyahia in *E.I.*, s.v.; si veda inoltre Brockelmann, *G.A.L.*, I, p. 307.

⁷ Su di lui si veda l'art. di F. Krenkow in *E.I.*, s.v.

⁸ Su Ibn Ḥamīs si veda A. Meziane, *Ibn Ḥamīs, poète tlemcénien du XIII^e siècle*, in *Revue Africaine*, Algeri, LXXIX, II/2, 1936, pp. 1057-1065; si vedano inoltre l'art. di M. Hadj-Sadok in *E.I.*, s.v.; Zirikli, *al-A'lām*, VII, p. 204.

⁹ Sul quale si vedano l'art. di M. Hadj-Sadok in *E.I.*, s.v.; Brockelmann, *G.A.L.*, II, p. 239; *S.*, II, pp. 335-336.

ressi la cui produzione poetica non ci è pervenuta raccolta in *dīwān* ma dispersa in opere di autori posteriori, in particolare nel *Nafḥ al-ṭīb min ġuṣn al-Andalus al-raṭīb* (La fragranza del profumo del tenero ramo d'Andalusia) di al-Maqqarī (1591/2-1632), letterato e storico anch'egli nativo di Tlemcen¹⁰. Né va infine dimenticato l'emiro 'Abd al-Qādir (1807-1883), quello stesso 'Abd al-Qādir a molti noto per il genio militare che gli permise di tenere validamente testa alle truppe francesi ma del quale, ai più, è sconosciuta la pure interessante opera letteraria in cui dominante è il sentimento religioso¹¹.

Accanto a tale produzione così squisitamente classicheggiante, in Algeria come in tutto il Magreb, era ed è tuttora in auge il tipo di poesia popolare detta *malḥūn*¹² che si distingue per l'uso del vernacolo e per non essere subordinata alla rigida metrica della *qaṣīda* classica, caratteristiche queste che la rendono di più genuina ispirazione e di più rapida comprensione. Eccelsero in tal genere due poeti di Tlemcen, antico centro spirituale e culturale dell'Algeria, Ibn Amsāyib (m. 1768), autore di una vasta opera in cui sono prevalenti satira ed erotismo e Aḥmad b. Trīkī¹³, contemporaneo del primo, nei cui versi si trovano ritratti a tinte vivaci vari aspetti della vita della sua città. Qualificò la *malḥūn* algerina del secolo scorso, quanto meno nella regione a sud di Orano, il nome di Muḥammad Belḥeyr, poeta guerriero degli Ūlād Sidī Šeyḥ, ispirato cantore dell'amore e della beltà muliebre come delle imprese guerriere della propria tribù in rivolta contro l'invasore francese. La sua figura si è tramandata ai posteri circondata da un alone di leggenda, simbolo di un'Algeria che non rinuncia a lottare per affermare la propria indipendenza e specificità culturale¹⁴.

È per rivendicare questa specificità che si prodigarono i poeti algerini della *nahḍa*; attraverso i loro versi, nei quali si rifletteva la condizione coloniale,

¹⁰ Su di lui si veda l'art. di E. Lévi-Provençal in *E.I.*, s.v.; si veda inoltre Brockelmann, *G.A.L.*, II, p. 296.

¹¹ Fra i lavori editi dell'emiro sono una raccolta di poesie, *Dīwān al-amir 'Abd al-Qādir al-Ġazā'iri*, Beirut, *Dār al-Yaqza al-'arabiyya*, 2^o ed., 1964 e due opere in cui egli disserta di misticismo e di filosofia, rispettivamente *al-Mawāqif fī 'l-taṣawwuf al-wa'z wa 'l-iršād*, 3 voll., Damasco, 2^a ed., 1966 e *Ḍikrā 'l-'āqil wa tanbīh al-ġāfil*, Beirut, 1966.

¹² Sulla *malḥūn* algerina si veda A. Tahar, *La poésie populaire algérienne (Melḥūn)*, Algeri, S.N.E.D., 1975 e la bibliografia ivi citata.

¹³ Sui quali si veda A. Hamidou, *Aperçu sur la poésie vulgaire de Tlemcen. Les deux poètes populaires de Tlemcen: Ibn Amsatb et Ibn Triki*, in *Revue Africaine*, Algeri, LXXIX, II/2, 1936, pp. 1007-1046.

¹⁴ Su Muḥammad Belḥeyr e la sua opera si veda B. Bessaïh, *Etendard interdit. Poèmes de guerre et d'amour de Mohamed Belkheir*, Parigi, Sindbad, 1976.

miravano ad ispirare nel lettore un sentimento di coscienza nazionale. È però difficile fra costoro separare il grano dall'oglio e individuare quanti ebbero effettivi meriti artistici. Molti di essi, infatti, godettero di gran fama solo perché ebbero parte attiva nella rinascita incitando il popolo ad insorgere contro gli occupanti. Comunque, fra quanti si distinsero, furono Muḥammad al-Liqānī b. al-Sā'ih (n. 1895/6), Abū 'l-Yaqzān (n. 1888), Ramaḍān Ḥammūd (1906-1929) e Muḥammad al-Hādī al-Sanūsī (n. 1902) cui fa anche merito di aver composto un'opera antologica, *Šu'arā' al-Ġazā'ir fī 'l-aṣr al-ḥādir* (I poeti algerini dell'epoca contemporanea)¹⁵ che, benché scritta negli anni venti, è ancora oggi utile a chi desiderasse attingere notizie sui poeti algerini della prima fase della *nahḍa*.

Menzione particolare merita poi Mufdī Zakariyā (m. 1977). Spirito irrequieto e dotato di personalità audace, di cui v'è riflesso nei suoi versi infiammati, egli fu attivamente impegnato nella battaglia nazionalistica. Arrestato, il carcere sembrò stimolare maggiormente la sua vena poetica giacché, proprio nella prigione civile di Algeri compose, nel 1955, il lavoro cui maggiormente è legato il suo nome, l'inno nazionale algerino, *Qasaman* (Giuramento) e, nel 1956, l'inno dei lavoratori algerini, *Našīd al-'ummāl*. Alla sua penna sono dovuti canti patriottici che in Algeria ebbero ampia diffusione come *Min gibālinā* (Dai nostri monti) (1932) e *Fidā' al-Ġazā'ir* (Il riscatto dell'Algeria) (1936). Le sue poesie, raccolte in *dīwān*, furono pubblicate nel 1961 a Beirut col significativo titolo di *al-Lahab al-muqaddas* (La fiamma sacra)¹⁶. Ma tutti questi poeti non reggono il confronto con Muḥammad al-'Īd. Egli fu la figura che sovrastò; i suoi versi diedero nuova forza alla poesia algerina fra le due guerre mondiali e concorsero non poco a conferire una *facies* culturale al Movimento Reformista Algerino¹⁷ del quale il poeta era adepto.

Sebbene la critica araba abbia già da tempo rivolta la sua attenzione su Muḥammad al-'Īd¹⁸, questi in occidente, è autore pressoché sconosciuto. Esiste

¹⁵ 2 voll., Tunisi, 1926-1927; per i poeti citati si veda I, rispettivamente pp. 30-61, 109-123, 169-176, 184-202.

¹⁶ 2^a ed., Algeri *Wizārat al-ta'lim al-aṣlī wa 'l-šū'ūn al-diniyya*, 1973.

¹⁷ L'attività di questo Movimento, che si richiamava al pensiero di Muḥammad 'Abduh, si esplicò sia nel campo religioso, predicando il ritorno all'Islām puro delle origini e condannando le innovazioni introdotte dalle confraternite, sia in quello culturale, seguendo una direttrice che tendeva alla rivalutazione della tradizione arabo-islamica in Algeria; sull'argomento si veda A. Merad, *Le réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940*, Paris-La Haye, Mouton, 1967.

¹⁸ Si vedano in particolare al-Sanūsī, *op. cit.*, I, pp. 12-29; Abū 'l-Qāsim Sa'd Allāh, *Muḥammad*

infatti, un solo articolo in tedesco, redatto in quella lingua dallo scrittore algerino Abū 'l-'Īd Dūdū¹⁹. Il nostro lavoro vuole quindi offrire un ulteriore contributo alla conoscenza di questo poeta che in Algeria è considerato una gloria della cultura nazionale.

* * *

Muḥammad al-'Īd nacque nel 1904 ad al-'Ayn al-Bayḍā' da famiglia in cui le tradizioni religiose islamiche erano rigorosamente osservate; fu in quest'ambiente che egli ricevette la sua prima formazione culturale araba. Nel 1918, all'età di 14 anni, si trasferì a Biskra dove proseguì gli studi sotto la guida degli *šayḥ* 'Alī b. Ibrāhīm al-'Uqbī al-Šarīf, al-Muḥtār b. 'Umar al-Ya'lāwī e al-Ġunaydī Aḥmad Makkī. Nel 1921 si diresse alla volta di Tunisi per seguire i corsi della Moschea al-Zaytūna. In questa università religiosa, dove non pochi erano i giovani Algerini desiderosi di approfondire la propria cultura classica, Muḥammad al-'Īd trascorse due anni frequentando brillantemente i corsi di teologia, diritto musulmano, letteratura araba, storia e delle altre discipline che costituiscono lo scibile tradizionale arabo. Non riuscì tuttavia a conseguire il diploma (*taṭwī'*) perché dovette anticipare il ritorno in patria per cause che rimangono ignote seppure lo stesso al-'Īd parli in modo generico di motivi di salute²⁰. Di nuovo a Biskra, si dedicò all'insegnamento e nel 1926 diede inizio alla sua collaborazione al locale giornale *Šadā 'l-Šaḥrā'* (La voce del Sahara), portavoce di idee riformiste e diretto da intellettuali musulmani di prestigio quali Muḥammad al-Amīn al-'Amūdī e Aḥmad b. al-'Ābid al-'Uqbī il primo dei quali doveva poi divenire segretario generale dell'Associazione degli Ulema Musulmani Algerini (*Ġam'iyyat al-'Ulamā' al-Muslimīn al-Ġazā'iriyīn*)²¹. Nel 1927 lo *šayḥ* al-Ṭayyīb al-'Uqbī lo invitò a collaborare al giornale che egli aveva fondato a Biskra, *al-Iṣlāḥ* (La riforma). Nel 1929 Muḥammad al-'Īd si recò ad Algeri per assumervi la direzione di una scuola libera

al-'Īd al-Ḥalīfa rā'id al-šī'r al-ḡazā'iri al-mu'ašīr, Cairo, *Dār al-Ma'ārif*, 1961; una seconda edizione è stata pubblicata nel 1977: Š. Fayṣal, *al-Mawḍū' fī šī'r Muḥammad al-'Īd*, in *al-Taqāfa*, Algeri, n. 12, maggio 1970, pp. 65-71; M. H. Rušdī, *Dirāsa ḥawla dīwān Muḥammad al-'Īd*, in *al-Aṣāla*, Algeri, n. 11, nov.-dic. 1972, pp. 47-64.

¹⁹ B. Doudou, *Muḥammad al-'Īd ein algerischer Dichter*, in *Der Orient in der Forschung, Festschrift für Otto Spies*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1967, pp. 61-91.

²⁰ Cf. al-Sanūsī, *op. cit.*, I, p. 12.

²¹ Associazione fondata nel 1931 dallo *šayḥ* 'Abd al-Ḥamīd b. Bādīs (1889-1940) e nella quale confluirono i dotti riformisti algerini.

(*madrassa ħurra*)²², la *Madrasat al-Šabība al-Islāmiyya*; nella capitale il poeta si legò definitivamente al Movimento Riformista del quale divenne il maggior cantore. Pubblicò soprattutto in *al-Šihāb* (La meteora) e *al-Bašā'ir* (Le percezioni del Vero)²³; dopo l'indipendenza, le sue poesie furono riunite in una raccolta intitolata *Dīwān Muḥammad al-‘Id Muḥammad ‘Alī Ḥalīfa*²⁴. All'inizio della seconda guerra mondiale ritornò a Biskra e di qui si spostò poi a Bātna dove, fino al 1947, fu direttore della *Madrasat al-Tarbiya wa 'l-Ta'lim*; da quell'anno e fino al 1954 diresse la *Madrasat al-‘Irfān* a ‘Ayn Mlīla. Nel corso della guerra di liberazione, le autorità coloniali chiusero la scuola e arrestarono il poeta perché accusato di professare idee nazionalistiche. Rilasciato, fu sottoposto al soggiorno obbligato a Biskra e quivi egli rimase fino all'indipendenza dell'Algeria. Dopo la fine delle ostilità partecipò di rado a manifestazioni pubbliche, ritirandosi a vita privata. Nel 1966, in riconoscimento ufficiale dei suoi meriti artistici, gli fu conferito un premio letterario dall'Unione degli Scrittori Algerini (*Ittiḥād al-Kuttāb al-Ġazā'iriyīn*). Morì il 31 luglio 1979.

* * *

Muḥammad al-‘Id fu, ed ancora rimane, il poeta algerino di maggior prestigio. In possesso di una cultura che si estendeva in ampiezza e profondità a vari campi del sapere arabo, interpretò e trasfuse nei suoi versi il malessere e i fermenti sociali di un'Algeria che, dopo un secolo di dominio coloniale francese, andava maturando una propria coscienza nazionale. Non si ritrasse, come talora occorre ai letterati, nella sua *turris eburnea* rendendosi estraneo alla società in cui visse ma ad essa fece costante riferimento. Le periodiche riunioni dell'Associazione degli Ulema, le manifestazioni commemorative, l'inaugurazione di una nuova scuola libera, lo videro attivo partecipante ed esaltare con i suoi componimenti poetici la passata gloria araba, rendere evidente la triste condizione del presente, affermare l'arabicità dell'Algeria, condannare il colonialismo. Questi temi egli li ebbe in comune con altri poeti coevi perché la presa di coscienza della propria identità storica e nazionale era, per quei letterati, condizione precipua per la rinascita culturale del paese. Con ciò, però, non si vuol dire che

²² Così vennero denominate le istituzioni tramite le quali i Riformisti si prefiggevano di diffondere la lingua e la cultura arabe.

²³ Da Cor. VI, 104.

²⁴ Costantina, *al-Šarika al-waṭaniyya lil-našr wa 'l-tawzi'*, 1967; 2ª ed., Algeri, *al-Šarika al-waṭaniyya lil-našr wa 'l-tawzi'*, 1979.

Muḥammad al-‘Id fu poeta limitato nell'ispirazione, ché nel suo *dīwān* sono presenti brani di pura poesia come *Waqfa ‘alā baḥr al-Ġazā'ir* (Sosta sul mare di Algeri)²⁵ e *Ġamāl al-rif* (La bellezza della campagna)²⁶ o altri come *Manzar tā'is nā'is* (Vista di un infelice addormentato)²⁷ e *Dam'a munhamira ‘alā fatāt muntaḥira* (Lacrima versata per una ragazza suicida)²⁸ in cui più lasciò vibrare le corde del sentimento. Tuttavia egli si staccò volutamente da tale poesia di più umana ispirazione. Non si abbandonò, in genere, a slanci lirici poiché riteneva che non fosse quello il tempo. La situazione politica non lo permetteva: si imponeva la concretezza della dura realtà contingente. Così egli si esprimeva nel 1937, nell'anniversario del Congresso Islamico tenutosi nella capitale algerina il 7 giugno 1936²⁹:

... Le calamità e le sventure ci han colpito, le risorse e gli aiuti son venuti meno.

Le catene han piegato ingiustamente i nostri colli ed i ceppi han segnato le nostre braccia.

Soprusi e doglianze abbiam reso manifesti ma inganni e insidie li han tenuti nascosti...

Levati, oggi, o figlio d'Algeria e sorgi senza indugio ché a lungo è durato il sonno!

E di' ad ogni furfante, o figlio d'Algeria, che il mattino è sorto e che quelli che dormivano si son destati...

Affronta la sorte, o figlio d'Algeria, ti faranno ombra gli stendardi o i sepolcri...

L'impegno politico e sociale che Muḥammad al-‘Id profuse nella sua attività poetica era fenomeno che il mondo arabo aveva già conosciuto. Dispotismo, ignoranza, ingiustizie sociali, distinzioni di classe, erano stati resi evidenti e messi sotto accusa da poeti della scuola neoclassica come gli iracheni Ġamīl Šidqī al-Zahāwī (1863-1945) e Ma'rūf al-Ruṣāfī (1875-1945) cui si accompagnò, con stile diverso e innovatore, il libanese d'origine ma naturalizzato egiziano, Ḥalīl Muṭrān (1870-1949).

²⁵ *Dīwān*, pp. 17-19.

²⁶ *Ibid.*, pp. 56-57.

²⁷ *Ibid.*, pp. 28-30.

²⁸ *Ibid.*, pp. 475-478.

²⁹ *Ibid.*, *Dikrā 'l-mu'tamar*, pp. 303-305.

Fu, in più, peculiarità di al-'Īd la pertinacia quasi ossessiva con cui protestò l'appartenenza all'arabismo del suo paese, appartenenza messa in pericolo dalla politica di assimilazione portata avanti dall'amministrazione francese cui conseguiva un forzato processo di acculturazione. L'Algeria, vuole in sostanza dire il poeta, non è una propaggine del territorio metropolitano ma è un paese con la propria storia che si identifica nell'Islām. È una storia che ha avuto la sua importanza e della quale bisogna essere fieri. Con accenti accorati egli si rivolse ai suoi compatrioti magnificando l'islamicità dell'Algeria. Ne aveva ben donde perché, in ispecie tra i giovani, sempre più numerosi erano quanti si lasciavano attrarre dalle raffinatezze della cultura francese, tipicamente laica divenendo, per contro, sempre più tiepidi nell'osservanza di precetti religiosi che apparivano ormai superati. Per essi il capo degli Ulema, lo *šayḥ* Ibn Bādīs, aveva avuto aspre parole di biasimo rimproverandoli di aver assunto solo ciò che ai suoi occhi rappresentava il lato ridicolo (*nāḥiyat al-suhriyya*) della cultura francese³⁰. Le inquietudini dei Riformisti, cagionate da tale rilevante fenomeno di francesizzazione dei giovani algerini, furono anche di Muḥammad al-'Īd il quale li invitò a professare con maggior zelo la religione dei loro padri³¹:

Tu sei il fiore di stirpe immortale, o gioventù, abbi sete di gloria!

La fiaccola della conoscenza è nella tua destra e guida ogni notturno viandante e dirada la nebbia!

Tu hai una religione possente nei secoli per la quale si posson sacrificare beni e denari.

Hai un passato di cui non v'è mai stato l'eguale, della cui gloria i secoli son fieri.

Una lingua cui nessuna lingua può star vicina e un Libro cui nessun Libro può essere accostato...

Desideriamo che ti adorni di fede; chi va adorno della propria fede non può venir biasimato.

Solo la religione è rifugio per i leoni, non lasciati adescare dall'ululato degli sciacalli.

Solo nei principî della religione è il culmine della gloria, il resto è vanità...

I Riformisti e quindi Muḥammad al-'Īd ebbero care le sorti della religione

³⁰ Cf. *al-Šihāb*, sett. 1930, p. 482.

³¹ *Diwān*, *Yā šabāb*, pp. 259-261.

in virtù anche della singolare condizione che l'Islām viveva in terra d'Algeria. Infatti, le autorità coloniali, conscie del ruolo primario che la fede assume in un paese musulmano, cercarono di trarne vantaggio sia assicurandosi l'appoggio dei capi delle confraternite più autorevoli sia organizzando un « clero ufficiale » al quale venne delegato l'incarico di officiare il culto nelle moschee³². Fra i Riformisti e questi fedeli servitori degli interessi coloniali, individui che « non hanno ricevuto le cariche religiose per capacità ma per cortigianeria »³³, fu costante ed aspra polemica. Muḥammad al-'Īd, dal canto suo, sempre colse l'occasione per celebrare sia il Movimento degli Ulema sia il suo presidente. Esempi di ciò sono in *Taḥiyyat al-'Ulamā* (Saluto agli Ulema)³⁴, panegirico dal poeta declamato nel 1931 nella sala delle riunioni del Circolo del Progresso (*Nādi 'l-Taraqqi*) allorché ivi fondarono la loro Associazione e *Ḥatamta Kitāb Allāh* (Hai concluso [la tua opera sul] Libro di Dio) dedicata a Ibn Bādīs che nel 1938, dopo diuturno lavoro protrattosi per cinque lustri, aveva condotto a fine il suo commento (*tafsīr*) al Corano³⁵.

Sono questi tipici esempi di poesie di occasione e di talune di esse il valore artistico è forse discutibile, sembrando frutto più dell'esperto linguista che del poeta. Sovente, però, Muḥammad al-'Īd, prendendo spunto dalla realtà quotidiana, compose versi ispirati da qualche episodio particolare che colpì la sua sensibilità di artista. Tale fu il caso di *Lā ansà* (Non dimentico)³⁶, scritta sotto la violenta emozione suscitata dai massacri di Sétif (*Saṭif*) dell'8 maggio 1945 o di *Ḥizb muṣliḥ* (Partito riformista)³⁷ per la quale l'ispirazione gli fu dettata dall'arresto di un ragguardevole membro dell'Associazione degli Ulema, lo *šayḥ* al-Ṭayyib al-'Uqbī. I versi che seguono sono tratti da *Bāḥirat al-mawt* (Il piroscampo della morte)³⁸ e furono dal poeta composti dopo la disgrazia avvenuta a bordo di una nave che trasportava emigranti algerini in Francia³⁹,

³² Cf. Ch.-R. Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Parigi, P.U.F., 1974, p. 65; sulla politica religiosa della Francia in Algeria si veda inoltre dello stesso autore *Les Algériens musulmans et la France (1871-1919)*, Parigi, P.U.F., 1969, I, pp. 293-316; II, pp. 891-922.

³³ A. Ibn 'Āšūr, *Ma'a imām*, in *al-Baṣā'ir*, 15 ott. 1951.

³⁴ *Diwān*, pp. 247-249.

³⁵ *Ibid.*, pp. 156-161; sull'argomento si veda A. Merad, *Ibn Bādīs, commentateur du Coran*, Algeri-Orano, S.N.E.D., s.d.

³⁶ *Diwān*, pp. 325-327.

³⁷ *Ibid.*, pp. 129-131.

³⁸ *Ibid.*, pp. 285-287.

³⁹ Molti di essi, per disposizione del comandante, furono ammassati nella stiva, in ambiente scarsamente areato. Allorché la nave giunse a destinazione, nel porto di Marsiglia, undici di quei lavoratori furono trovati morti per soffocamento.

la *Sidi Ferruch*, nome tragico ⁴⁰, denso di significati che richiama alla mente il dramma coloniale dell'Algeria:

Perché il tempo in cui vivi resta esitante? Tu lo interroghi ed esso si rifiuta di rispondere.
Ignora sprezzante il tuo lamento come se ingiustamente tu ti lamentassi.
Oh Dio, che secolo è mai quello che fa finta di dormire sulle calamità e non guarda da presso?
Oh Dio, che secolo è mai quello che evita il ricordo e considera importante mordere?
Non si sa forse che la sciagura è tale quando di fronte ad essa le intelligenze quasi scompaiono?
Non si sa forse che la sventura assale i lavoratori vecchi e giovani?...
Si serrano dinanzi a loro le vie d'accesso per ogni dove, non risparmiando neppure una persona cara.
Un gran tumulto si leva in occidente versando su di essi la critica sospetta!
Quanti oratori più terribili dei selvaggi riempiono le strade di Parigi!
Quanti oratori più terribili degli Zang legittimano l'assassinio e il vizio vergognoso...!

L'apparente ineluttabilità della condizione coloniale gli fece talora sorgere dubbi sull'efficacia del suo poetare. Traspare allora dai suoi versi una vena di pessimismo, espressione di un angosciante *mal de vivre* che accomunò al-'Īd agli altri poeti dell'epoca ⁴¹. D'altra parte le grandiose celebrazioni del centenario dell'Algeria francese, ostentata significazione della inscindibilità della colonia dalla madrepatria, l'atmosfera pregna della presenza culturale francese, l'avvilente annullamento della personalità algerina inducevano ad amare riflessioni. Efficace descrizione di questo stato d'animo è in *Yā hazārī* (O mio usignolo) ⁴², confidenziale sfogo dal poeta fatto ad un usignolo, probabilmente assunto a simbolo della sua poesia:

Risveglia un segreto ricordo e canta per me notte e giorno.
È vicino il momento in cui si scioglieranno i ceppi, o usignolo!

⁴⁰ Così si chiama la baia nei pressi di Algeri dove i Francesi sbarcarono nel 1830, dando inizio alla conquista dell'Algeria.

⁴¹ Cf. 'Abd Allāh Rakībī, *Dirāsāt fi 'l-šī'r al-ğazā'iri al-mu'āšir*, Cairo, *Ma'had al-buḥūṭ wa 'l-dirāsāt al-'arabiyya*, 1970, p. 29.

⁴² *Dīwān*, pp. 49-50.

Invano piango e piangi mestamente, ora in segreto ora apertamente.
Non abbiām trovato in terra chi si dolesse per noi. È sola la mia bocca a lamentarsi qual acciarino che sprizza scintille.
Sii paziente come lo sono io, o usignolo!
Tu sei il mio simbolo, il mio emblema, tu sei la mia spada *ḍū 'l-faqār* ⁴³.
Tu sei il mio flauto e il mio tamburello, o usignolo!
Però abbiām mancato di conseguire i desideri, di noi si sono impadronite stanchezza e fatica.
Il canto ti ha deluso come la vita ha deluso me sì da anelar la morte.
Della mia casa son scontento, o usignolo!
Dammi una coppa colma di vino tratto dai succhi della mia inventiva.
Tu sei il mio compagno di bevute e il mio vicino, o usignolo!
Del vino della speranza dammi gran copia: ha una fragranza che vivifica le ossa.
Mi dà frescura e salvezza dalle vampe della disperazione e dal fuoco della rovina...

E ancora, in *Hādīhi ġaḍwa* (Questa è brace) ⁴⁴:

Un pensiero fisso di un domani d'ansia.
Visioni dal colore cupo, fosco.
Desideri oltre i quali è borbottio indistinto.
Una cupa malinconia dentro che logora e assilla.
Un'afflizione di cui mai un infelice ha gustato l'eguale.
Questa è la condizione di un uomo il cui popolo langue!
Piangi su una nazione la cui sorte è miseranda!
Una nazione la cui gloria passa e si estingue.
Una nazione priva di guida che la diriga...

Se da un lato Muḥammad al-'Īd, uomo del suo tempo, enunciò con passione i gravi problemi che travagliavano la sua patria tanto che Ibn Bādīs, con appropriato giudizio, lo qualificò « anima sensibile dell'Algeria araba musulmana » (*rūḥ al-Ğazā'ir al-'arabiyya al-muslima al-ḥassāsa*) ⁴⁵ dall'altro il poeta non volle esser solo specchio fedele della società algerina ma, delle sue poesie, curò con estrema sensibilità artistica le espressioni più atte a renderne il sentimento.

⁴³ Nome della spada del Profeta.

⁴⁴ *Dīwān*, p. 291.

⁴⁵ Cf. *al-Šihāb*, aprile 1934, p. 223.

La lingua di cui si valse è, infatti, un arabo letterario puro, ricco di accenti musicali e di vigorosa forza espressiva impreziosito da espressioni mediate dal Corano. Il suo stile risente dell'influsso esercitato sia dall'antica poesia araba, frutto cioè di intensi studi condotti su testi poetici della Ġāhiliyya e dei periodi omayyade e abbaside, sia della lettura dei classici contemporanei come Aḥmad Ṣawqī, Ḥāfiẓ Ibrāhīm e Ma'rūf al-Ruṣāfī cui, per mezzo della sua arte versificatoria, manifestò tutta la propria ammirazione⁴⁶. Certo il soggiorno a Tunisi lo aveva messo in condizione di familiarizzarsi con le più recenti tendenze letterarie che così entusiastica accoglienza avevano trovato presso altri poeti e scrittori, ma egli non sembrò recepirle. L'atmosfera densa di fervore innovatore che circondava l'attività di quei letterati non era la stessa che respirava chi, come al-'Īd, si aggirava all'interno delle austere mura della Zaytūna. In più l'animo del poeta, già educato fin da tenera età all'amore per la tradizione, era forse per sua natura maggiormente incline alle arcaiche sonorità che non alle nuove ricerche estetiche che si andavano portando avanti in questo o quel paese arabo.

Fu ai grandi del passato che Muḥammad al-'Īd si ispirò, prediligendo poeti come Abū Tammām, al-Buḥturī e Abū 'l-'Alā' al-Ma'arrī. Va però rilevato che del primo stemperò non poco il linguaggio ricercato, complicato dalla presenza di arcaismi e di innumerevoli metafore che resero la sua poesia difficile da intendere ai suoi stessi contemporanei, avvicinandosi, così facendo al-'Īd, al più semplice modo di esprimersi di al-Buḥturī⁴⁷.

Da al-Ma'arrī egli prese a prestito la doppia rima finale che il poeta di Ma'arrat al-Nu'mān aveva impiegato nelle *Luzūmiyyāt*⁴⁸. Fu questo un procedimento di uso poco corrente fra gli stessi Arabi dell'antichità classica e consisteva nel far rimare non solo l'ultima consonante del verso ma anche la penultima assieme alla relativa mozione.

Fece altresì uso di vari accorgimenti tecnici e retorici che caratterizzarono l'antica poesia come ad esempio la paronomasia (*tağnīs*), gioco di parole che si basa sulla somiglianza di suono fra due vocaboli⁴⁹.

Muḥammad al-'Īd era conscio dell'efficacia che riveste lo stile magniloquente, tipico di certa produzione classica, al fine di provocare la veemenza

⁴⁶ Cf. *Ṣā'iriyyat al-Ruṣāfī, Riṭā' ṣā'ir al-Nīl Ḥāfiẓ Ibrāhīm, Ilā rūḥ Ṣawqī, Dikrā ṣā'irayn*, in *Diwān*, pp. 33, 454-456, 457-459, 493-496.

⁴⁷ Cf. Abū 'l-Qāsim Sa'd Allāh, *op. cit.*, p. 227.

⁴⁸ Cf. la sez. del *diwān* che reca il medesimo titolo, pp. 361-388.

⁴⁹ Sul *tağnīs* si veda l'art. di M. Ben Cheneb in *E.I.*, s.v. e la bibliografia ivi citata.

sentimentale ma dovette sempre tener conto del fatto che gran parte degli Algerini avevano conoscenze assai modeste della lingua araba quali erano quelle che venivano loro impartite nei *kuttāb*⁵⁰. Ed infatti la poesia di al-'Īd, nonostante la presenza di stilemi classici, si caratterizza per la relativa semplicità di contenuto e per l'accorto dosaggio di termini desueti affinché potesse fruirne un più vasto uditorio. È interessante notare come in questo modo l'arte poetica cessi di essere diletto e prerogativa di ristretti circoli letterari, come a lungo era stato per il passato, e diventi patrimonio comune di un popolo oltre che veicolo di diffusione di idee.

Le sue, di idee, non sempre il poeta poté esprimerle apertamente, sorvegliata com'era la sua attività dalla polizia coloniale, ma dovette talvolta far ricorso al simbolo. Era prudenza motivata questa poiché spesso le autorità mostravano intolleranza nei confronti degli Ulema sospendendo le pubblicazioni di questo o quel giornale dell'Associazione⁵¹. Dalla produzione a carattere simbolico abbiamo scelto due fra gli esempi più espressivi con cui si possono concludere queste brevi note introduttive all'opera di Muḥammad al-'Īd, *Ayna Laylāy* (Dov'è la mia Laylā)⁵² e una poesia che nel *diwān* compare sotto il titolo generico di *Min al-šī'r al-ramzī* (Dalla poesia simbolica)⁵³. Nel primo è descritto lo sfogo disperato di un innamorato, senza dubbio il poeta, alla ricerca della sua amata che è andata via senza lasciar traccia di sé. Vanamente l'uomo cerca dapprima di dimenticarla poi di rintracciarla, ella sembra svanita nel nulla. Al di là dell'interpretazione letterale del testo, non è difficile scorgere in Laylā il simbolo della libertà perduta, il miraggio di un riscatto a lungo ed ardentemente anelato che la cruda realtà stronca impietosamente, precipitando il poeta in uno stato di profonda prostrazione dal quale egli urla la propria disperazione e si interroga « Dov'è la mia Laylā? » ossia « Quando l'Algeria sarà indipendente? ».

Dov'è la mia Laylā? Dov'è? Qualcosa si è frapposta fra me e lei. Ha saldato ella il debito a quell'amante che per lei pagò?

Col fuoco ha incendiato il cuore e gli ha fatto gustar la morte.

Dacché ho cercato di scoprire il suo segreto ed ho spasimato per la sua bellezza.

⁵⁰ Scuola di livello elementare dove si insegnano i rudimenti della lettura e della scrittura nonché la recitazione del Corano.

⁵¹ Cf. A. Merad, *La formation de la presse...*, *op. cit.*, p. 22.

⁵² *Diwān*, pp. 41-42.

⁵³ *Ibid.*, pp. 320-321.

Ella mi ha lasciato sgomento distaccandosi da me. Non voglia Iddio questo distacco!

Mi sono aggrappato ai fantasmi di quelle che le somigliavano,
Ho accarezzato soavi illusioni ma ne ho compreso la falsità.
Cos'ha la mia Laylà che non raggiunge le anime che l'hanno riscattata,
I cuori che le si sono legati e gli occhi che han pianto per lei.
Orsù occhi miei, versate lacrime, mai più vedrete i suoi occhi!
Cieli e terre l'hanno insieme bandita.
Quante volte mi son chiesto, in cammino, quali sentieri ella avesse percorso.
Non mi rispose che l'eco. Dov'è la mia Laylà? Dov'è?

Dietro l'allegoria dei giardini ritratti in *Min al-ši'r al-ramzī* si nasconde un'Algeria diversa intesa come visione paradisiaca, proiezione onirica del desiderio di recupero di una felicità perduta concentrantesi nella ricerca dell'Eden, di una società idealizzata come soddisfacimento del prepotente bisogno di fuga da un inaccettabile presente. Anche qui il poeta termina con un'invocazione attraverso la quale egli auspica che l'Algeria ritrovi la passata gloria araba.

O giardini di frutti maturi e di ombre sugli altipiani dell'eternità,
Largite i più dolci prodotti e le rose più fresche
E fuggite gli oltraggi della tramontana e l'insolenza dei tuoni.

* * *

O guardiani dallo strenuo coraggio,
Non spargete disperazione nei cuori della gente, sarete per essi causa di
struggimento.
Con l'ascia abbattete i battenti del bastione
E lasciate che le anime godano dei mirtili e aspirino la fragranza dei gigli.

* * *

O fanciulle dei giardini, svelatevi, fanciulle dei giardini!
Ricordate il giorno, ricordate, quando, in tempi lontani
Discorrevano di genî; nell'alto dei cieli sono gli eletti!

* * *

Noi siamo per stirpe giovani di bell'ingegno.
Aprite le porte, coglieremo di datteri superbo raccolto.
Noi siamo di nobile stirpe, ricerchiamo i desideri.
Spremete i grappoli d'uva e colmate i calici del nettare dei desideri!

* * *

O nettare dolce al gusto e limpido nelle coppe,
Svelto è il coppiere, come Burāq da un sole all'altro errante.
Com'è gradevole sorseggiarne una coppa colma che ravviva gli spiriti!

* * *

Queste vestigia son tutte corde di strumenti
Che fan sentire agli uomini liberi il suono di una gloria al mondo nota.
Ogni stella che declina lascia notizie
Che riempiono le contrade. O mano del destino rinnova la nostra gloria!

UN RACCONTO DI MARZĀQ BAQTĀSH: «E L'AZZURRO, SEMPRE...»

GIUSEPPINA IGONETTI

(Napoli)

Motivi costanti della risorta letteratura araba d'Algeria sono stati sin dagli esordi, e continuano ancor oggi ad essere, pur con sfumature e toni diversi, la denuncia dell'oppressione straniera e la fedeltà all'antico retaggio arabo-musulmano. Di questa letteratura impegnata le radici affondano nell'opera poetica dell'emiro 'Abd al-Qādir (1808-1883), negli scritti politici e teologici di Ibn Bādīs (1889-1940) e di Bashīr al-Ibrāhīmī (1889-1965), nelle poesie di Muḥammad al-'Īd (1904-1979) e nei racconti di Aḥmad Riḍā Ḥūḥū (1911-1956), pioniere della moderna narrativa in lingua nazionale. A indipendenza raggiunta, una ristretta generazione di scrittori compie un'originale sintesi tra narrativa araba d'Oriente e romanzo europeo, e, ai motivi tradizionali, ne aggiunge altri tratti dalla guerra di liberazione e dalla mutata situazione politica del paese. Ne sono esponenti di rilievo Ṭāhar Waṭṭār, 'Abd al-Ḥamīd ibn Haddūqa e Abū'l 'Īd Dūdū, tutti egualmente impegnati in una narrativa di tipo realistico, ricca di problematiche politiche, economiche e sociali.

Sintomi di una diversa tendenza letteraria sembrano peraltro, già cominciare a rivelarsi. Accanto agli scrittori ricordati, la cui produzione artistica è ormai giunta a maturità, operano da qualche tempo altri giovani talenti che, sulle pagine del quotidiano *al-Muḡāhid*, di *Āmāl*, e di non poche altre riviste algerine ed arabo-orientali, danno prova costante di sensibilità diversa e aspirazione al nuovo. Sebbene ancora legati ai modelli tradizionali, che si riflettono nella perseverante denuncia dei mali del colonialismo e nell'orgogliosa rivendicazione del proprio retaggio culturale, costoro, narratori o poeti che siano, anziché rifarsi coscientemente a quelle viete e superate convenzioni, sembrano risentire piuttosto dell'ambiguo rapporto, fatto di odio e di amore, che continua a legarli all'Europa e che trova inconscia manifestazione nell'esigenza di tramandare all'infinito il ricordo

degli anni di sofferenza e di umiliazione, attraverso una produzione letteraria che è ad un tempo testimonianza di avvenimenti storici e sintesi di intenti didascalici, esperienze umane e volontà popolari. Delle varie correnti letterarie occidentali, scrittori e poeti acquisiscono tecniche e stili, ma se ne avvalgono in piena indipendenza, alla ricerca di un metodo originale che dia loro la possibilità di realizzarsi in maniera compiuta. Lungi tuttavia dall'essere un tutto monolitico, questa nascente letteratura algerina in lingua nazionale cerca di esprimere la realtà di un paese che all'orizzonte mentale tradizionale, va sostituendo rapidamente una più moderna visione della vita e dei suoi problemi. Motivi e atteggiamenti nuovi la ispirano in una vasta gamma che va dal realismo al futurismo, dal simbolismo al surrealismo. Ma in tal campo la strada non è agevole e l'esigenza di adattare a nuovi contenuti adeguata espressione, induce i talenti che vi si cimentano a tentare un linguaggio personale, spesso non letterario, ma di « laboratorio », che corrisponda all'avvertita urgenza di nuovi valori umani e sociali. Di questa recente tendenza letteraria ancora in fase di sviluppo e caratterizzata per di più da varie e contrastanti esperienze, non è possibile proporre una sistemazione critica. Ci limiteremo pertanto a segnalarne i rappresentanti, a nostro avviso, più significativi, ma a solo titolo di orientamento, senza pretesa di esprimere giudizi di valore. Per maturità di pensiero, sensibilità psicologica e accuratezza di forma, meritano menzione: Khallāš al-Gilālī che, dopo aver dato ai suoi primi racconti una robusta impronta nazionalistica, affronta nella sua ultima raccolta, *Nihāyat al-maṭāf bi-yadika* « La conclusione finale », ovvero, « La tua sorte è nelle tue mani », temi diversificati che vanno dal tragico esodo delle popolazioni sahariane, ai poco gratificanti risultati dell'assistenza sanitaria gratuita in Algeria; 'Ammār Belḥasan che in *al-Aṣwāt*, « Le voci », il racconto per il quale ottiene il premio messo in palio nel 1976 dal Museo Nazionale del *Muḡāhid*, rivela straordinaria capacità di indagine introspettiva; Muṣṭafā Fāsī che, rifacendosi alla novellistica a carattere politico e sociale che tra gli anni Quaranta e Cinquanta aveva dominato nell'Oriente arabo, fa dei personaggi dei suoi racconti lo strumento per mettere in luce le contraddizioni e i problemi della società di cui essi sono rappresentanti; 'Abd al-'Azīz Bū Shafīrāt, che predilige ora il simbolismo, ora il realismo; ed altri ancora, come 'Ar'ar Muḥammad al-'Ālī, Aḥmad Munawwar, al-'Id ibn 'Arūs, 'Abd al-Ḥamīd Tābilāt, al-Adra' al-Sharīf, egualmente sensibili all'esigenza di nuove e più progredite forme letterarie. Ma lo scrittore che maggiore consenso e successo raccoglie tra quanti si sforzano di coordinare entro formule originali continuità ed innovazione è senz'altro Marzāq Baqtāsh.

* * *

Marzāq Baqtāsh è nato ad Algeri nel popolare quartiere di *Fontaine Fraîche*, il 13 giugno 1945. Il padre, un marinaio analfabeta impregnato di idee nazionaliste e seguace di Ibn Bādīs, lo fa studiare nella *madrassa* libera del suo quartiere. Dai nove ai dodici anni Marzāq continua gli studi in una scuola bilingue, ma torna presto a seguire i corsi degli '*Ulamā*', consolidando la sua formazione arabo-musulmana. Nel 1959, a soli quattordici anni, in un primo slancio artistico inizia a dipingere e s'iscrive alla *Association des Beaux Arts* di Algeri. Un costante bisogno di esprimersi artisticamente lo spinge, negli anni successivi, a studiare la chitarra classica, ma sia la pittura sia la musica lo lasciano insoddisfatto. Appena diciassettenne, si guadagna da vivere come telescrivente presso l'*Algérie Presse Service* e contemporaneamente segue i corsi di interprete in una scuola superiore. Negli stessi anni legge avidamente non solo classici della letteratura araba, ma anche opere degli esponenti più noti della narrativa francese, inglese e americana. Nel 1963 pubblica un primo racconto sulla rivista *al-Sha'b*, al quale fanno seguito saggi e racconti che appaiono regolarmente sul quotidiano *al-Muḡāhid*. Tra il 1966 ed il 1969 frequenta i corsi di letteratura araba all'Università di Algeri e collabora come giornalista presso la stessa agenzia di stampa ove aveva lavorato da ragazzo. Nel dicembre 1969 con il racconto '*Indamā yaḡū' al-bashar*, « Quando la gente ha fame », vince il premio letterario Riḍā Ḥūḥū. Tra il 1970 ed il 1974 alterna alle traduzioni in arabo delle opere di Faulkner, Hemingway, Luckàcs e Majakovskij, la pubblicazione di numerosi racconti su riviste arabe. Nel 1975, il romanzo *Ṭuyūr fi'l-ṣāhira*, « Uccelli in pieno mezzogiorno »¹, lo consacra scrittore di valore ben oltre i confini nazionali². Nel 1978, un numero speciale di *Āmāl*, a lui dedicato, raccoglie sotto il titolo di *Ġarād al-baḥr*, « Le aragoste », sedici fra i suoi migliori racconti³. Nominato nello stesso anno consigliere culturale presso il Ministero dell'Informazione algerino, Marzāq Baqtāsh, pur continuando a tradurre in arabo svariate opere di scrittori occidentali e alcune dello scrittore

¹ Algeri, *al-Sharika al-waṭaniyya lil-nashr wa'l-tawzi*.

² Cfr. 'Abd al-Amīr al-Ḥabīb, *Muqaddima fi'l-qīṣṣa al-ḡazā'iriyya al-mu'āṣira*, in *al-Aqlām*, Baghdad, XI, n. 9, 1976, pp. 53-60; M. Bois, *Au fil des années 70 emergence du roman algerien de langue arabe*, in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n. 26, 2 semestre, 1978, Aix-en-Provence; Ṭalāl Sālim al-Ḥadīthī, *Malāmiḥ al-qīṣṣa al-qaṣira fi'l-Ḡazā'ir*, in *al-Aqlām*, Baghdad, XIV, n. 7, 1979, pp. 30-34; in *al-Thaqāfa*, Damasco 1979, n. 1, pp. 59-61; al-A'raḡ Wāsīnī, *Bānūrāmā al-qīṣṣa al-ḡazā'iriyya: 1970-1978* in *al-Aqlām*, Baghdad XV, n. 2, 1979 pp. 3-8.

³ *Āmāl* X, n. 45, maggio-giugno, Algeri, *al-Sharika al-waṭaniyya lil-nashr wa'l-tawzi*. Una seconda edizione della raccolta è stampata nel 1981.

algerino in lingua francese Rashīd Bū Gedra, porta a termine due nuovi romanzi: *al-Buzāt*, « I falchi » e *Muḥ trūbādūr*, « Muḥ il trovatore » che, a quanto m'informa l'autore stesso, dovrebbero apparire nel corso di quest'anno.

* * *

Interprete del proprio tempo, Marzāq Baqtāsh si sottrae a qualsiasi inquadramento entro formule o schemi letterari definiti. La sua vena creativa è stimolata, tra la varietà degli argomenti trattati, da due tematiche di fondo: il mare e il mondo dell'infanzia. Nel suo primo racconto, *'Indamā yaḡū' al-bashar*⁴, l'Autore si rifà, nel solco dei suoi predecessori, al periodo della rivoluzione, ma il protagonista non è il solito eroe privo di ogni dimensione umana. È un uomo solitario, emarginato, che si dibatte di fronte al dilemma se collaborare con l'occupante ovvero ribellarsi. Vive vicino al mare, ospite di un altro vagabondo, Pedro, un esule spagnolo vittima della repressione franchista. Vorrebbe unirsi ai *fidā'īyyīn*, ma non riuscendovi, decide di attaccare da solo una caserma della polizia francese, non tanto per uno scopo preciso o un ideale determinato, quanto per affermare la propria esistenza. Catturato, prova un senso di sollievo, così come l'affamato che riesce finalmente a saziarsi. In questo racconto, più che i personaggi appaiono avere rilievo le cose che li circondano e ne riflettono lo stato d'animo. I pilastri che sulla scogliera sostengono i bungalow sono come le sbarre di una prigione e gli stessi bungalow immersi nel silenzio della notte, sono simboli dell'altrui indifferenza. Le onde che si frangono contro i pilastri, sono espressione di sentimenti di rigetto e al tempo stesso di ribellione. Questo rapporto tra stato d'animo e dimensione delle cose si fa ancora più stretto in un altro racconto, *al-Raṭb wa'l-yābis*, « L'umido e il secco »⁵, ove il protagonista è un soldato messo a guardia di una zona militare che fronteggia il mare. Sullo spiazzo antistante, un gruppo di ragazzi gioca a pallone. Il soldato cerca di cacciarli via: per lui, essi non sono se non l'incarnazione della città, da lui profondamente odiata che si erge alle sue spalle. Anziché osservare il mare, come sarebbe suo desiderio e dovere, egli ne distoglie lo sguardo e con occhi ostili rimira le case corrose dal mare e dalla salsedine, e col pugno chiuso le minaccia. Soltanto arrendendosi ai ragazzi, egli riesce a placare il suo astio per la città e a rivolgere finalmente lo sguardo al mare. E il mare è motivo presente in non pochi altri raccon-

⁴ In *Ġarād al-baḥr*, pp. 13-30.

⁵ *Op. cit.*, pp. 129-134.

ti come in *Ġarād al-baḥr*, « Le aragoste »⁶, che descrive la vita di un pescatore di frodo, e *al-Mustaḥil wa'l-mumkin*, « L'impossibile e il possibile »⁷, che ci dà un vivace bozzetto di vita marinaresca.

Con *al-Zawba'a al-khaḍrā'*, « La tempesta verde »⁸, Marzāq Baqtāsh ci introduce nel mondo dell'infanzia visto attraverso gli atteggiamenti di un bambino irresistibilmente attratto dall'ignoto. In *Ṭuyūr fī'l-ḡahīra*, l'Autore affronta i problemi dell'adolescenza. Il romanzo largamente autobiografico, è ambientato ad Algeri, nel quartiere popolare di *Bāb al-Wād*, chiuso in alto da colline verdeggianti di pini e avente come orizzonte prossimo il mare. In questo romanzo, Marzāq Baqtāsh, uniformando il suo stile a quello rapido e conciso di Hemingway, dimostra attraverso accenti e modi di dire, una non comune capacità di cogliere i risvolti psicologici della mentalità giovanile, senza farne un pretesto per giustificare la visione dell'adulto.

* * *

Suggestivo esempio della concreta aspirazione del nostro Autore a nuove forme d'arte narrativa ci è parso il racconto *Wa 'l-zurqa dā'iman*, « E l'azzurro, sempre... »⁹, che qui presentiamo in traduzione. Ne è infatti caratteristica peculiare la tecnica, non ancora diffusa, a quanto mi risulta, nella letteratura araba contemporanea, che consiste nel rifiuto d'ogni psicologia tradizionale, « giustificatrice delle azioni », e nel ricorso, in sua vece, alla minuta descrizione delle percezioni del personaggio. Su tale tecnica agiscono ovviamente precisi influssi europei: l'Autore dimostra di avere accolto ed autonomamente elaborato, assieme alle esperienze surrealistiche, le suggestioni, di recente attualità, dell'« école du regard » capeggiata da Alain Robbe-Grillet. Del movimento surrealistico, Marzāq Baqtāsh accoglie la voce più pura, Paul Eluard, e ne dà testimonianza citando di questo poeta francese il verso famoso: « La terre est bleue comme une orange »¹⁰. L'influsso di Robbe-Grillet è palese invece nella struttura del racconto, ove l'intreccio è escluso dal tessuto narrativo e il personaggio non è nominato, ma ne fa presumere la presenza l'ossessiva, esasperante descrizione delle cose. Motivo dominante del racconto è la suggestione dell'azzurro, il colore dalla

⁶ Il racconto che dà il titolo alla raccolta, *ibid.*, pp. 135-140.

⁷ *Ibid.*, pp. 155-161.

⁸ *Ibid.*, pp. 143-147.

⁹ *Ibid.*, pp. 97-102.

¹⁰ Da « *Premièrement* ».

doppia simbologia. Portatore di sventura, ma anche esorcizzatore di questa nella concezione araba, esso è invece, nella concezione occidentale, simbolo di serenità e pace. Cielo, mare, terra e cose ne sono invasi e le percezioni del personaggio, che si svolgono con cadenza fitta e incessante, lo arricchiscono di valori inquietanti estrinsecandone l'interferenza con l'esistenza umana. Fantasia araba e tecnica europea si armonizzano così in un delicato motivo d'arte pura che conferisce nuovo indubbio prestigio alla letteratura araba d'Algeria.

* * *

E l'azzurro, sempre...

L'azzurro sempre, si distende, s'innalza, si abbassa, si diffonde in ogni direzione. Nulla, se non l'azzurro.

Le incrostature e le asperità della roccia tracciano solchi sul corpo. I solchi smistano un dolore che si propaga ai lati della colonna vertebrale.

L'azzurro, sempre. Non gli è consentito d'entrare nel mondo dell'oblio. Si mescola con quel che capita, colcoquintide o miele che sia.

Il cielo è d'un azzurro puro. L'azzurro è qualcosa di vivo, che pulsa nel cuore del cielo; il suo colore brilla talvolta un istante, ma non fa strizzare gli occhi per reverenza.

Tre uccelli neri si librano in alto. Non possono essere aquile. A quell'altezza non potrebbero cacciare niente. Ah, ma non sono che rondini ostinate. Chissà, forse vorranno sottrarsi alla forza d'attrazione della terra. L'azzurro le ipnotizza, non v'ha dubbio.

I solchi della sofferenza sul dorso si trasformeranno domani in linee azzurre.

Tutte le cose spasimano per l'azzurro. Ciascuna lo considera una sirena che apre la porta senza far distinzione fra bello e brutto. Ma sta' in guardia! L'azzurro è una sirena, ma anche una santa. A volte si insudicia il viso di fango e in un batter d'occhio s'infiltra nel tempio per trascorrervi lunghe ore.

Voci azzurre si levano. Le voci dei bagnanti. L'acqua si lamenta ogni volta che qualcuno vi si tuffa. Si sono ammassati qui perché c'è la roccia. Là, nuota una ragazza. Una ressa di gente s'è piazzata in questo posto angusto, perché c'è la roccia. Che importano le incrostature e le asperità! Forse anch'esse spasimano per l'azzurro. L'azzurro! Adesso s'è conficcato nel corpo della ragazza attraverso il costume azzurro.

Gli occhi sono fissi alla volta celeste. La roccia imprime i suoi solchi nella schiena. I solchi diventano dolore, e domani il dolore si trasformerà in linee azzurre.

Sulla destra, la roccia s'appallottola, poi s'innalza un poco. La roccia si ribella alle regole. Respinge l'azzurro. È nemica dell'azzurro da quando esiste il mare. Tratta da ospite il verde e i colori viola, ma nell'azzurro non vede se non un trovatello imbroglione. La roccia non può accettare di dar ricetto all'azzurro. Ha giurato di essergli nemica.

Ecco, l'azzurro avanza a braccia aperte rivelando, in un modo o nell'altro, tutto il suo fascino. È da lungo tempo che da orizzonti remoti viene a visitare la sua vicina, la roccia. I suoi passi sono lenti, cadenzati, non vuole suscitare sospetti attorno a sé. Ma la sua gentilezza si rivela inutile non appena bussata alla porta della roccia. Si trasforma in bianco. E ritorna alla carica, pieno di speranza, ma senza rendersi conto che la roccia, da quando fu creata, giurò di non accogliere mai l'azzurro in casa sua.

Sulla roccia volteggia un uccello marino. Spasima per l'azzurro. Ma come mai è solo? Forse commiserò la sorte dell'azzurro per l'atteggiamento della roccia. Eccolo, cerca di posarsi sulla roccia. È palesemente infuriato. Le ali battono freneticamente l'aria. Forse rivolge alla roccia un insulto osceno. Si stupisce della cocciutaggine e arroganza di questa nei confronti dell'azzurro. Sembra che disperi di convincerla. Eccolo, se ne va verso l'ampio azzurro.

Sulla sinistra, la roccia si attorciglia su se stessa. In cima sono conficcati i resti d'un muro di pietra azzurra. La roccia detesta quanti amano l'azzurro.

La roccia fa ora ogni sforzo possibile per imprimere le sue asperità nella schiena. I solchi si trasformano in dolore e il dolore si trasformerà domani in linee azzurre.

I resti del muro azzurro sopra la roccia furono un giorno arroganti. Ma eccoli ora sottomessi alla volontà della roccia. La roccia non accoglierà mai l'azzurro. Non potrà mai dare occasione all'azzurro di unirsi ad essa. Fu allora che la pietra azzurra del muro cominciò a corrodersi, arrendendosi alla roccia.

Dov'è l'ufficiale francese che aveva la casa proprio sulla roccia? Dove, la moglie sparuta, ciarliera? Dove, la figlia con gli occhiali spessi e il costume azzurro? Forse l'ufficiale s'è fatto vecchio e rimpiange i giorni passati. Forse la figlia s'è sposata e ha avuto bambini. Sono dodici anni che hanno preso la nave, perché non avevano imparato ad amare l'azzurro.

Le parti elevate del muro si congiungono all'azzurro del cielo. Pezzi di nuvole bianche viaggiano nell'azzurro. Ogni cosa spasima per l'azzurro, salvo la roccia testarda.

Azzurro in aumento, azzurro che si uniforma ad azzurro. Azzurro in diminuzione, azzurro che si uniforma ad azzurro. Che cosa è stato creato nell'eternità

senza principio né fine? Una cosa sublime. Paul Eluard non andò errato: « La Terra è azzurra come un'arancia ».

Il dolore è azzurro. La lingua è azzurra, ma non ne percepisce l'azzurro. Che cosa è stato creato? Una cosa sublime. La morte stessa è azzurra, il cadavere non si decompone prima di aver dato ospitalità all'azzurro. Il nascituro nuota nell'azzurro vischioso prima di scontrarsi con gli altri colori. Occorre cogliere il dato di fatto. C'è una congiura ordita contro l'azzurro. I partecipanti alla congiura ignorano tutto. Ignorano il principio e la fine. E non sanno d'essere estranei all'essenza dell'azzurro. Perciò l'insubordinazione è divenuta il perno della loro vita.

Il dolore, quando si trasforma in azzurro, fornisce la prova della veemenza, della maturazione, e della fine del dramma.

I tre uccelli neri non sono più nell'alto spazio. Forse si sono dissolti nell'azzurro. Una leggera nebbia azzurra ricopre la riva. È un visitatore non greve.

O azzurro del mondo, raduna i tuoi figli perché sei in pericolo. Certo non avrebbero la forza di annientarti; ciononostante ti conviene raccogliere i tuoi figli dispersi. Il mondo ha conosciuto il pericolo giallo, quello bianco, il nero e il rosso. Altro non gli resta da temere se non che il pericolo azzurro lo colga un giorno di sorpresa, essendo divenuto estraneo all'essenza dell'azzurro. E l'azzurro è tutto. Nelle estremità delle mani tiene il principio e la fine.

Bū 'Alām, l'hanno trovato morto stamane sotto la roccia cava sulla spiaggia. L'alcol gli aveva corrosa le arterie. Il vino non gli era bastato ed era passato a bevande alcoliche più forti. Era tutto nudo. I vestiti non erano lontani da lui. L'azzurro imperava sul suo corpo, in mezzo al tatuaggio. Le labbra erano sempre azzurre. Era venuto al mare un mese prima ed era rimasto a trascorrere il resto dei suoi giorni sulla spiaggia bagnata. Anch'egli amava l'azzurro. Era venuto a morire fra le sue braccia. L'azzurro è tutto. Bū 'Alām, che non aveva né casa né famiglia, trovò casa e famiglia nell'azzurro.

« Aiutami a comperare una bottiglia di vino » eran state due giorni prima le sue ultime parole. In quell'istante, gli penzolarono le ciglia. E si raggomitò sulla sabbia. La polizia non ha fatto saper niente di Bū 'Alām. Gli rinfaccia l'amore per l'azzurro?

Alle spalle, la roccia è cava. Ciò nonostante, respinge l'azzurro. Poi, indocile alla cavità, s'innalza un po'. L'azzurro splendido del cielo abbraccia l'azzurro del mare. È come un vortice, eppure c'è qualcosa che avviene lontano. Sembra che l'azzurro del mare confabuli con l'azzurro splendido del cielo. Forse si duole della sua pena e della testardaggine della roccia. O forse si alleano reciprocamente

per cercar di togliere quella spina, la roccia. Qualcosa d'importante sta avvenendo alle spalle. Una questione che concerne l'azzurro e il suo futuro. È questione d'essere o non essere.

La roccia detesta quanti spasimano per l'azzurro. Li odia anzi, perché non le danno man forte contro l'azzurro.

I solchi della roccia si ficcano nella schiena con massima brutalità. Domani tutto si trasformerà in azzurro. Domani la schiena darà ricetta all'azzurro, perché essa non conosce odio.

Le voci azzurre dei bagnanti raggiungono finalmente il costume azzurro della ragazza. Essi divorano l'azzurro senza che cibo li appaghi. La ragazza fugge via col suo azzurro. Si pone indosso un vestito azzurro e attraversa la spiaggia. I bagnanti la seguono. L'azzurro li seduce, ma quanto sono sciocchi! Non riuscirebbero mai ad amarlo con sincerità. Nuotano nell'azzurro. Respirano l'azzurro. Ma che differenza tra loro e l'azzurro! L'amore azzurro è assai difficile, non vi si avventura che l'azzurro stesso.

Nella schiena il dolore si fa più acuto. Domani si trasformerà in linee azzurre. E la roccia piangerà per non aver avuto sorte diversa. E il suo odio per quanti spasimano per l'azzurro si accrescerà.

Davanti si stende un muro azzurro, lunghissimo. Per tutta la lunghezza del muro si piangono case, in attesa di qualcosa.

In alto alle case non è possibile trovare se non il nero, e al di fuori di questo nessun altro colore. Non è possibile abbracciare né l'azzurro del cielo, né l'azzurro del mare. Il sole mi abbacina gli occhi, e non posso evitare di chiuderli.

LES NOMS PROPRES ARABES EN MAURITANIE
MATÉRIAUX POUR L'ÉTUDE DE L'ANTHROPONYMIE ARABE

GIOVANNI OMAN
(Napoli)

La distribution géographique des noms propres chez les Arabes, ou qui se professent tels, ou mieux dans le monde arabophone, n'a jamais été l'objet d'une étude systématique. D'autre part les listes de noms parues jusqu'ici ne contiennent pas d'indications précises de fréquence, sinon sous la forme d'appréciations vaguement quantitatives. Pour essayer d'avoir des renseignements plus précis, j'ai pensé entreprendre une série d'enquêtes dans les divers pays arabes, en commençant par un pays en quelque sorte périphérique de la péninsule Arabique, le Sultanat de l'Oman. Trois études ont déjà paru, chacune concernant une aire géographique assez bien délimitée de ce pays¹. Une quatrième étude, à paraître, devrait condenser, en quelque sorte, les résultats en y ajoutant des renseignements étymologiques ou autres recueillis sur place.

En attendant l'occasion d'un voyage en Oman, j'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant d'étudier le matériel anthroponymique d'un autre pays à population minime, mais situé à l'extrémité occidentale du Monde arabe, la Mauritanie.

A l'usage de ceux qui s'intéressent particulièrement à l'anthroponymie arabe, je signale encore une liste de noms féminins de la zone de Djeddah², en Arabie

¹ G. Oman, *Personal Names in the Southern Region (Zufār) of the Sultanate of Oman*, dans « Oriente Moderno », Roma (IPO), LX, n. 1-6, 1980, pp. 181-195; Id., *Personal Names in the Capital Area of the Sultanate of Oman*, dans « Cahiers d'Onomastique Arabe 1981 », Paris, (CNRS) 1982, pp. 95-113; Id., *Personal Names in the Regional Areas of the Sultanate of Oman*, dans « Annali dell'Istituto Orientale di Napoli », 42, 1982, pp. 527-564.

² G. Oman, *Nomi femminili nel distretto di Gedda in Arabia Saudita*, à paraître dans *Scritti in onore di Francesco Gabrieli nel suo ottantesimo compleanno*, Università di Roma 1984.

Séoudite et une étude, sous la forme de thèse de licence, sur les noms propres du Bahrayn³.

* * *

Comme je l'ai déjà expliqué dans le premier article que j'ai publié sur l'anthroponymie de l'Oman, pour dresser une liste de noms propres on ne dispose pas de registres de population ou de l'état civil. J'ai pensé alors prendre comme base de travail l'Annuaire téléphonique, qui offre, il est vrai, une liste limitée de noms, puisqu'ils représentent seulement les abonnés aux services téléphoniques, mais établie d'habitude avec beaucoup de soin et la plus grande correction orthographique. Ces listes ont d'autres limites et contiennent un nombre infime de noms féminins. Sur cet inconvénient et sur d'autres encore, je renvoie aux observations formulées dans mon premier article cité. Il reste toutefois valide que les listes des noms des Annuaire téléphoniques représentent un échantillon intéressant pouvant donner, à en croire les indications des méthodes statistiques appliquées dans ce cas à la linguistique, une idée assez vraisemblable de la situation générale.

* * *

La République Islamique de Mauritanie (en arabe, *al-Ġumhūriyyah al-Islāmiyyah al-Mūrītāniyyah*) selon son nom officiel, occupe une superficie de 1.030.700 kilomètres carrés. Elle se situe entre les parallèles 15° et 27° de latitude Nord et les méridiens 5° et 17° de longitude Ouest (de Greenwich).

La population est de 1.407.000 unités, selon le recensement du 22 décembre 1976, qui estime la partie nomade à 513.000 unités, c'est à dire environ un tiers des habitants.

Le pays est divisé en douze régions, à part la capitale Nouakchott, qui constitue un district séparé et compte 134.986 habitants.

La population est répartie comme suit⁴:

³ Avogara Avogaro o Avogadro Degli Azzoni, *Antroponimia araba nel Bahrain*, thèse présentée à la Facoltà di Lettere e filosofia de l'Istituto Universitario Orientale di Napoli à la session d'automne 1983.

⁴ Selon *Mauritania, Physical and social Geography*, dans *AFRICA, South of the Sahara, 1981-82*, pp. 660-675.

Régions	Chef-lieux	Superficie in km ²	Population (1976)
1 Hodh el Charqui	Néma	133.000	206.000
2 Hodh el Gharbi	Aïoun el Atrous	53.000	134.000
3 Assaba	Kiffa	37.000	130.000
4 Gorgol	Kaédi	14.000	151.000
5 Brakna	Aleg	33.000	151.000
6 Trarza	Rosso	68.000	217.000
7 Adrar	Atar	215.000	55.000
8 Dakhlet Nouadhibou	Nouadhibou	22.000	24.000
9 Tagant	Tidjikja	95.000	77.000
10 Guidimaka	Sélibaby	10.000	87.000
11 Tiris Zemmour	F'Derick	253.000	22.000
12 Inchiri	Akjoujt	47.000	180.000

Selon l'*Annuaire des Statistiques du Travail 1982*, publié par le Bureau International du Travail de Genève, en Suisse, qui rapporte les données de 1975, la population totale de Mauritanie est de 1.284.000 personnes. Par rapport au recensement de décembre 1976, il existe une différence en moins d'environ 123.000 habitants, ce qui représente à peu près le 8,75%, un pourcentage, qui tout en n'étant pas insignifiant, n'est pas en mesure d'altérer gravement les chiffres donnés. Il est en effet intéressant d'examiner la distribution de la population par sexe et groupe d'âge avec l'indication de la population active (économiquement) parmi laquelle on compte sûrement les abonnés au téléphone. Cela permet d'établir avec plus de précision la relation entre l'échantillon pris en considération (c'est-à-dire les abonnés au téléphone) et la population en général. En effet, au moins les deux premiers groupes d'âge (c'est-à-dire celui de 0 à 19 ans) sont sûrement à exclure, ne fût-ce que parce que l'abonnement au téléphone constitue un contrat que les mineurs, légalement, ne peuvent pas souscrire.

A cette première limitation, il faut ajouter que la population active est composée pour la plupart d'hommes (de 77,8% à 98%) alors que les femmes, qui sont au total (648.000) plus nombreuses que les hommes (636.000), ne représentent qu'une fraction (du 3,8 au 6,3%) de la population économiquement active. La partie de la population classée comme économiquement active est donc représentée par 381.000 hommes et 17.000 femmes. Si on retranche les

deux premiers groupes d'âge, on aura respectivement 290.000 hommes et 13.000 femmes.

* * *

Comme base de recherche, a été pris l'*Annuaire Officiel des Abonnés au Téléphone et au Telex 1981* publié par l'Office des Postes et Télécommunications de la République Islamique de Mauritanie.

Les noms des abonnés, sauf quelques cas d'insertions publicitaires traduites partiellement en arabe, sont transcrits en caractères latins. Pour permettre d'établir des listes avec une mise en ordre alphabétique plus systématique, les noms propres ont été reconstruits en caractères arabes. La transcription en caractères latins permet en effet certaines incertitudes qui peuvent déplacer l'ordre alphabétique rendant la recherche plus laborieuse: je cite, entre autres, le cas de Brahim, Brahima, et Ibrahim, qui ne constituent qu'un seul nom. Pour conserver à ce travail son caractère d'enquête rigoureusement scientifique et respecter le droit à la privacy des abonnés, les noms de famille ont été omis dans les exemples cités au cours des observations.

Pour calculer le nombre des abonnés aux quinze réseaux téléphoniques mentionnés dans l'Annuaire, on n'a pas tenu compte des listes des services officiels, qui étant anonymes, ne servent pas aux fins de cette enquête. On a également omis, pour la même raison, les Sociétés (pratiquement, page 100 à 115) et les Unions (p. 117).

Le nombre des abonnés s'élève, tenant compte des retranchements effectués, à 1284 dont 430 avec nom arabe, soit, pour l'exactitude, 401 hommes et 29 femmes; en d'autres termes un abonné sur trois paraît avoir un nom arabe. Il est assez curieux de constater que le rapport entre hommes et femmes abonnés au téléphone, respectivement 92,77 et 7,23 pour cent, est très proche du rapport entre hommes et femmes de la population active, qui est de 95,52 et 4,48 pour cent.

Enfin, le rapport entre population active et nombre de personnes comptées pour ce sondage-échantillon est de 0,42 pour cent.

* * *

La distribution géographique des points-enquêtes qui correspondent aux réseaux téléphoniques ayant une liste d'abonnés mentionnés sur l'Annuaire Offi-

ciel, est la suivante⁵: 1. Nouakchott; 2. Nouadhibou; 3. Aïoun; 4. Akjouit; 5. Aleg; 6. Atar; 7. Bababé; 8. Boutilimit; 9. Kaédi; 10. Kiffa; 11. Méderdra; 12. Néma; 13. Rosso; 14. Selibaby; 15. Tidjikja.

Le point 3, Aïoun, doit certainement coïncider avec la ville mentionnée sur les cartes comme Aïoun el Atrous. Dans un tableau des Taxes applicables aux conversations téléphoniques interurbaines et locales, à p. 16, Selibaby n'est pas mentionnée. On y retrouve, toutefois, quatre autres réseaux dont l'Annuaire ne mentionne pas les abonnés: Boghé, MBout, MBagne et Maghama.

* * *

Les bibliographies linguistiques sur le monde arabe n'indiquent pas d'études particulières sur l'anthroponymie arabe mauritanienne.

Une liste intéressante de noms contenus dans le texte arabe intitulé *Amr al-Ouali Nacer Eddine* a été publiée par Ismaël Hamet en 1911, dans l'ouvrage portant le titre français de *Chroniques de la Mauritanie Sénégalaise - Nacer Eddine* (pp. 103-154). Des notes lexicographiques contenant surtout des observations anthroponymiques précèdent l'Index des noms. On y relève plusieurs indications précieuses pour l'interprétation des noms propres mauritaniens. Dans les lignes suivantes, je vais essayer d'en condenser les points principaux.

1. « Ce qui frappe dans beaucoup de ces dénominations, c'est la persistance des noms berbères à côté des noms arabes ».

2. « La transcription locale des noms arabes rend ces derniers parfois méconnaissables. Il existe des variantes d'orthographe qui répondent surtout à des prononciations locales ». A titre d'exemple: عائشة ('Ā'īshah) s'écrit أيشة (Ayišah ou encore اشة (Ašah).

3. Il existe une tendance aux abréviations, surtout avec les composés d'Allah: حبيب الله (Ḥabīb Allah) devient حيبيل (Ḥayballa); محمد (Muḥammad) devient محم Muḥamma.

4. Une série de noms tels que شيخ (šayḥ), امام (imām), باب (Bāba) ou بابا (Bābā), خال (Ḥāl), اب (Ab), يزيد (Yazīd), deviennent des noms propres avec la suffixation de pronoms personnels possessifs au pluriel, comme شيخنا (Šayḥunā), امامنا (Imāmunā), ابوهم (Abūhum) etc.

5. Des phrases entières sont choisies pour former des noms propres, comme: ودیعة الله (Wadī'at Allah) qui signifie « Dépôt consigné à la grâce de Dieu »,

⁵ Pour en avoir une idée assez nette, voir l'Annexe 'E'.

بارك الله فيه (Bāraka Allah fih) « Que Dieu répande ses bénédictions sur lui »,
سعد بوه (Sa'd Buh, sic!) « Bonheur, ou, Fortune de son père ».

* * *

Le nombre des noms arabes des abonnés aux réseaux téléphoniques de Mauritanie atteint, au total, 171, dont 151 masculins et 20 féminins.

Sur l'ensemble, on peut formuler les observations suivantes:

1. En premier lieu, les noms se présentent en transcription française, ou peut-être serait-il plus correct de dire francisée, et souvent il n'est pas facile de reconstruire l'équivalent en caractères arabes. Kaba, c'est كعبة (Ka'bah)? Khary, c'est خيري (Ḥayrī)? Est-il correct de transcrire Limane par al-Imām الامام, ou Lemine par al-Amīn الامين?

2. Le *nasab* ou nom du père, ou de la série généalogique est introduit d'habitude par Ould - Wuld - Walad, au lieu de Ibn, pour les hommes; la particularité a été déjà signalée par G. Gabrieli dans son ouvrage fondamental sur le nom arabe, *Il nome proprio arabo-musulmano* (Rome 1915, par. 121, note C, p. 87). Ex. Khatry Ould XXX, Baba Ould XXX.

Une nouveauté, ou du moins une particularité qui a toujours échappé à nos recherches, c'est l'introduction du *nasab* chez les femmes (dont on fait suivre le nom par la spécification 'Madame', entre parenthèses, dans l'*Annuaire*), par le terme *Mint* au lieu de l'habituel *Bint*. Ex.: Khadidja Mint XXX (Madame), et Kadijetou Mint XXX (Madame).

3. Aux abréviations relevées dans *Chroniques*, il faut ajouter Abde et Abdoul, qui représentent la première partie des théophores ou noms composés avec 'Abd et par conséquent sont et demeurent des énigmes pour les non-initiés, tout en admettant que ce soient des abréviations codifiées. Abde d'autre part, ne peut pas être pris pour une transcription défectueuse de عبده ('Abduhu), parce que l'*Annuaire* enregistre également le nom Abdou, qui devrait représenter cette variante raccourcie de théophore.

D'autres variantes sont Ibra, que l'on est tenté de compléter en Ibrahim et Fatou qui doit sans doute représenter Fattoumah, une variante de Fāṭimah.

4. Une des caractéristiques saillantes de cette liste de noms propres arabes mauritaniens paraît être celle des noms composés surtout avec Muḥammad et Aḥmad, qui même seuls, représentent avec leurs indices de fréquence de 64 et 40 respectivement, sur un total de 401, 16% et 12,5% des personnes comptées ayant des noms arabes.

Ces noms composés (dans le genre des noms français de Jean-Marie, Jean-

Paul ou Jean-Pierre, pour ne citer que les plus connus) sont assez nombreux: 23 avec Muḥammad et 4 avec Aḥmad.

Quelques-uns de ces deuxièmes noms sont des attributs normalement conférés au Prophète tels que al-Muḥtār ou simplement Muḥtār (le Choisi), ou al-Muṣṭafā (l'Elu). D'autres forment des petites phrases: Mohamed Itawal Oumrou (*Muḥammad yiṭawwil 'umrahu*) (Que Muḥammad lui allonge sa vie!), ou encore Mohamed Yehdih (*Muḥammad yahdih*) (Que Muḥammad le dirige dans la voie droite!).

L'indice de fréquence de Muḥammad avec ses noms composés s'élève à 137, ce qui représente en pourcentage un bon 34% des personnes comptées.

Aḥmad, avec ses quatre noms composés, passe à l'indice de fréquence 45 (11,2% des personnes). Même sans ajouter les indices des autres noms désignant le Prophète, tels que Mahmud (2), Mustafā (3), al-Muḥtār (2), le nombre des personnes en question frôle la moitié du total (45,2%). En d'autres termes, grosso modo, un mauritanien sur deux porte les noms de Muḥammad (seul ou composé) ou de Aḥmad (seul ou composé).

A ce point, il est peut-être intéressant de rappeler que les données statistiques que nous possédons sur les sondages-échantillon des deux autres pays objets d'enquête, l'Oman et le Bahrein, indiquent que le pourcentage des choix des noms désignant le Prophète ne dépasse en aucun cas 21%.

Les indices de fréquence pour les noms masculins varient d'un maximum de 137 à un minimum de 1. On pourrait les distinguer, grosso modo, en cinq groupes divisés comme suit:

Groupe	Indice de fréquence	Nombre des noms
I	Au dessus de 100 (137)	1
II	de 11 à 50 (14 et 45)	2
III	de 6 à 10 (6, 7, 8, 10)	5
IV	de 2 à 5 (2, 3, 4, 5)	32
V	1	79

Les groupes I et II sont formés de noms composés avec Mohammad et Ahmad, sauf l'indice de fréquence qui suit immédiatement, 14, qui se rapporte au nom 'Abd Allah.

Le grand nombre de noms avec un indice de fréquence 1, semble indiquer que le choix des noms masculins, à l'exception de noms relatifs au Prophète, demeure extrêmement varié et personnel.

Les noms féminins ne sont, en réalité, que 17, Fatou étant une variante

de Fāṭimah, et Kadijetou et Kadidia représentant à leur tour deux variantes de Khadiġa.

Les indices de fréquence varient de 1 à 5. Deux noms avec fréquence 5, Āminah et Fāṭimah, semblent être les plus populaires. Viennent ensuite Maryam et Khadiġah avec l'indice 3 alors que 'Ā'īṣah atteint 2. Le reste des noms, douze en tout, ne dépasse pas l'indice le plus bas, soit 1.

Si pour les noms masculins, on constate une prédilection pour ceux attribués au Prophète, les noms féminins semblent être puisés de préférence parmi ceux appartenant aux femmes ayant fait partie en quelque sorte de la Famille du Prophète. Tel est le cas de Fāṭimah, Khadiġah, Maryam, 'Ā'īṣah et Zaynab, concernant au total quatorze personnes sur les trente comptées.

* * *

Il existe enfin des titres honorifiques. Ils sont représentés par les mots suivants:

1. Hadj (*Hāgg*), qui signifie pèlerin et qui devient l'attribut de tout musulman qui accomplit le pèlerinage à la Mecque;

2. Seydi, Sidi (*Sayyidī*) avec l'abréviation connue de Sy. *Sayyid*, en arabe, signifie 'seigneur, chef, maître'; avec le pronom possessif *ī* (*Sayyidī, sīdī sī*) pourrait être traduit 'monseigneur'. J'ignore à quelle classe de personnes il s'applique en Mauritanie. *Sayyid* est masculin; dans l'*Annuaire*, il existe toutefois une Sy Fatomata qui se réfère clairement à une femme puisqu'il est précédé de (Madame). C'est encore un cas à resoudre. Enfin, il faut signaler qu'avec le pronom personnel possessif au pluriel *-nā*, Sidina devient un nom propre masculin.

3. Chérif (*Šarīf*) indique une personne qui affirme une descendance de la famille du Prophète Muḥammad par sa fille Fāṭimah.

4. Cheikh (*Šayḥ*) s'emploie pour indiquer une personne importante par rapport à l'âge et la dignité, cadi, docteur en théologie, ministre du culte. Avec le pronom personnel possessif pluriel *-nā*, Cheikhna (*Šayḥunā*), il subit le même sort que *sayyid*, et devient nom propre.

ANNEXES

- A. Liste des noms arabes, masculins et féminins, en ordre alphabétique arabe, avec indication de la distribution géographique et des indices de fréquence locale et totale.
- B. Liste des noms arabes masculins selon l'ordre décroissant de l'indice de fréquence.
- C. Liste des noms arabes féminins selon l'ordre décroissant de l'indice de fréquence.
- D. Tableau récapitulatif des données statistiques relatives à la population, au nombre des abonnés au téléphone, et aux noms arabes distribués selon la lettre initiale par rapport au nombre des personnes qui les portent.
- E. Distribution géographique des points-enquêtes et clé toponymique.

LISTE DES NOMS ARABES MASCULINS ET FEMININS
en ordre alphabétique arabe, avec indication de la distribution géographique
et des indices de fréquence locale et totale

Distribution géographique des fréquences																
Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
10	1		2										1	6	1	Ibrahima, Brahima ابراهيم 1
1														1		Ebnoù ابن، ابنه (?) 2
40	-		7	-	-	2	1	1	1	2			7	19	3	Ahmed, Ahmedou, Amadou احمد 3
1							1								4	Ahmed Baba باب، بابا (?) 4
2			2												5	Ahmed Salem سالم - 5
1			1												6	Ahmed Saïdo سيده - 6
1			1												7	Ahmed Tolba طلبة - 7
1															8	Ismaïla اسماعيل 8
1														1		Asil اصيل 9
1										1					10	Liman الامام (?) 10
1															11	Lamine الامين 11
5			1				1							3		Amina, Aminatou, Aminata. امينة 12
65	1	-	15	-	-	3	2	1	-	1	-	2	1	8	31	

Distribution géographique des fréquences																	
Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms	
1			1													Bâ با 1	
2															2	Ba Amadou, Bal Amadou احمد، الاحمد - 2	
5			1				1								3	Ba Bocar, Babacar بكر - 3	
2															2	Ba Alassane الحسان - 4	
1															1	Ba Zeinabou زينب - 5	
1								1							-	Ba Abdoul Aziz عبد العزيز - 6	
2															2	Ba Oumar عمر - 7	
5														4		Ba Mohamed, Ba Momadou محمد - 8	
1											1				9	Beba باب (?) 9	
2														1		Béehir بشير 10	
1															1	Bakar بكر 11	
1																Bakary بكري 12	
1															1	Boubacar بوكار 13	
1															1	Boukhaïss خريص - 14	
1															1	Bocar بوكار 15	
1															1	Bouya Ahmed بوي احمد 16	
28	-	-	2	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	19	

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
1															1	Al Tawfik
3															3	Tidjane
4															4	
1															1	Jellal
1															1	Djalali
2															2	
1	1														1	El Hadj
2				1											1	Lehibib, Habib
1							1								1	Habiboullah
1															1	Hadjar
1															1	El Haraby
1															1	Horma
1															1	Alassane
4															4	Hacen, Hachen(?) El Hacen

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms	
1			1													Housseynou	
1					1											Hammada	
3								1							2	Hamdy, Hamady	
1		1														Hamoud	
1															1	Hamedine	
19	2	-	1	-	1	1	-	-	-	1	-	-	1	-	11		
1																1	Khadidja
1															1	Khary	
1															1	Khalil	
1										1						Khayaroum	
1															1	Khary	
5	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	4		
2															2	Dah	
1															1	Daha	
1															1	Didi	
4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	3	

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
																رفيق 1
																Rafik 1
													1			رقية F 2
																Rouguiya 1
																Raouf 3
3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	2	
1																زينب F 1
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	Zeinabou 1
																سليم 1
2	2															Salem, Sale mou 2
1																Saad 1
1																Saddallah 3
1																Saad Bouh 4
2																Saidou 5
1																Sultanah F 6
1																Salma F 7
1																Salif 8

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
1																سليمان 9
1																Souleymane 1
1																سمير 10
1																Samir 1
1																Sy Hamet 11
1																Sy Hamet 1
3																Sid'Ahmed 12
2																Sid'Ahmed 1
19	3	2	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2	10	
																سيدنا 13
																Sidina 1
																سیدی 14
																Sidy 1
																الشرايبي 1
5																El Charby 1
1																Chérif 2
3																Chérif 3
10	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	Seck Chérif 4
																Cheikhna 1
																صالح 1
																Saleck 1
																صالحة F 2
																Salka 1
																Sedough 3
																Sedough 1
																صفوي 4
																Safaoui 2

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
1															1	Safia
7			1	1										1	4	F صفية
ط																
1															1	Taleb Khayar o Khyar
1															1	Tayeb
2															2	

ع

2															2	Aichetou	F عائشة
1															1	Abass	عباس
5			1											1	3	Abdou	عبد، عبده
1															1	Abde	عبد (؟)
1						1										Abdoul	عبدال (؟)
14			1	1						1					9	Abdallah, Abdallah Abdallah, Abdallah	عبد الله
8							1								7	Abdel Haye, Abdoulaye	عبد الحى
2									1						1	Abdou Rabou	عبد ربه
6			1										1		4	Abderrahmane	عبد الرحمن
1																Abdourahim	عبد الرحيم

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms	
1			1													Abdel Salam	عبد السلام
2														1	1	Abdoul Aziz, Abdel Aziz	عبد العزيز
1															1	Abdel Fatah	عبد الفتاح
1															1	Abdel Kader	عبد القادر
1															1	Abdoul Karim	عبد الكريم
1															1	Abdel Naby	عبد النبي
1															1	Lebeid	العبيد
1															1	Abeidy	عبيدي
1															1	Ousmane	عثمان
1							1								1	Aziz	عزيز
1																Aly	على
4														1	1	Alioune	عليون
1															1	Imade	عماد
58			8	1			4			2		1	2	3	37		
ف																	
4															3	Fatimatou, Fatimata, Fatomata F Fatimetou	فاطمة F
1															1	Fatou	F فطو
1															1	Fouad	فؤاد

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	4	1	Fawaz
10	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	9	
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	Kadam
																(؟) قدم
																ك
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Kamil
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Kadjetou
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Kadidia
3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	3	
																ل
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	Lalla
																F üy

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	Mamoune
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Mahjoud
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Mahjoubah
64	3	2	2	1	1	3	1	1	1	1	2	5	46			Mohamed, Mamadou
																م
																مامون
																محبوب (؟)
																محبوبة F
																محمد

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
3	1	-	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	Mohamed Brahim
4	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	2	2	Ahmed
19	-	-	3	1	1	1	-	-	-	-	-	-	4	10	10	Mohamed Lemine
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Mohamed El Hafed
1	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	Zein
3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2	1	-	-	-	-	Hacen
8	-	-	-	-	-	1	-	-	-	1	-	-	-	-	-	Salem
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Sayed
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Sid' Ahmed
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Cheikh
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Chein
2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	Salekc
8	1	-	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	5	5	Abdallah(y)
2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2	2	Abderrahmane
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Aly
2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2	2	Fall
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	M'Bareck
8	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	2	5	Mahmoud
2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	Moctar
1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	El Moustapha
																محمد ابراهيم
																احمد
																الامين
																الحافظ
																زين
																حسن
																سالم
																سيد
																سيد احمد
																شيخ
																شيني
																صالح
																عبد الله
																عبد الرحمن
																علي
																فل
																مبارك
																محمود
																المختار
																المصطفى

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
1														1		Mohamed Moloud
1			1													— Itawal Oumrou
1														1		— Yehdih
2														2		Mahmoud
2			1											1		Moctar, El Moctar
1														1		Médina
1					1											Lemrabbott
3														3		Marième
1					1											Mousselem
3					1									2		Moustapha
1														1		Maroufa
1														1		Mouftedine
2							1							1		El Malick
3														2		Moussa
4														4		Moulaye
2														2		— El Hacem
1														1		— Abass
1														1		Maimouna
168	6	1	8	6	-	4	7	-	-	1	-	2	3	17	113	

Total	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	Noms
1															1	El Nasser
1															1	Najah
2														2		Najib
4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	4	
1														1		Haddy
2							1							1		Haroun, Harouna
3	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	2	
1														1		Ould Abba (s ?)
1														1		— Ahmed
1														1		— Lebbib
1														1		— Sidina
2														2		— Mohamed
1												1				El Woly
7	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	6	

Fréquence
totale | relat.

1	Djalali	جلالي	87
1	El Hadj	الحاج	88
1	Habiboullah	حبيب الله	89
1	Hadjar	حجار	90
1	El Harabi	الحرابي	91
1	Horma	حرمة (?)	92
1	Alassane	الحسان	93
1	Housseynou	حسين	94
1	Hammada	حماده	95
1	Hamoud	حمود	96
1	Hamedine	حميد الدين	97
1	Khatry	خطري	98
1	Khalil	خليل	99
1	Khayaroum	خيارهم	100
1	Khary	خيري	101
1	Daha	دحة	102
1	Rafik	رفيق	103
1	Raouf	رؤوف	104
1	Saad	سعد	105
1	Saddallah	سعدالله	106
1	Saad Bouh	سعد بوه	107
1	Salif	سليف	108
1	Souleymane	سليمان	109
1	Samir	سمير	110
1	Sy Hamet	سي حامد	111
1	Sid'Ahmed	سيد احمد	112
1	El Charby	الشرابي	113
1	Seck Chérif	شيخ شريف	114
1	Sedough	صدوق	115
1	Taleb Khayar	طالب خيار	116
1	Tayeb	طيب	117
1	Abass	عباس	118
1	Abde	عبد	119
1	Abdoul	عبدال	120

Fréquence
totale | relat.

2	Ba Alassane	با الحسان	54
2	Ba Oumar	با عمر	55
2	Béchir	بشير	56
2	Habib, Lehib	حبيب ، الحبيب	57
2	Dah	داح	58
2	Salem, Sale mou	سالم	59
2	Saidou	سعيد	60
2	Sidy	سيدي	61
2	Salekc	صالح	62
2	Safaoui	صفوي	63
2	Abdou Rabou	عبد ربه	64
2	Abdoul Aziz, Abdel Aziz	عبد العزيز	65
2	Mahmoud	محمود	66
2	Moctar, El Moctar	مختار ، المختار	67
2	El Malick	الملك	68
2	Najib	نجيب	69
2	Haroun, Harouna	هارون	70
2	Ould Mohamed	ولد محمد	71
1	Ebnou	ابنه ، ابن	72
1	Ismaila	اسماعيل	73
1	Asil	اصيل	74
1	Liman	الامام (?)	75
1	Lamine	الامين	76
1	Bâ	با	77
1	— Zeinabou	زينب	78
1	— Abdoul Aziz	عبد العزيز	79
1	Bakar	بكر	80
1	Bakary	بكري	81
1	Boukhraiss	بوخريص	82
1	Bouya Ahmad	بوي احمد	83
1	Beba	باب (?)	84
1	Al Tawfick	التوفيق	85
1	Jellal	جلال	86

Fréquence
totale | relat.

1	Mahjoud	محجوب	137
1	Lemrabott	المرابط	138
1	Mousselem	مسلم	139
1	Mouftedine	مفتي الدين	140
1	El Nasser	الناصر	141
1	Najah	نجاح	142
1	Haddy	هادي	143
1	Ould Abba(s)	ولد عبا(س)	144
1	Ould Ahmed	ولد احمد	145
1	Ould Lehib	ولد الحبيب	146
1	Ould Sidina	ولد سيدنا	147
1	El Woly	الولي	148
1	Yeslem	يسلم	149
1	Yacoub	يعقوب	150
1	Yousseuf	يوسف	151

Fréquence
totale | relat.

1	Abdourahim	عبد الرحيم	121
1	Abdel Salam	عبد السلام	122
1	Abdel Fatah	عبد الفتاح	123
1	Abdel Kader	عبد القادر	124
1	Abdoul Karim	عبد الكريم	125
1	Abdel Naby	عبد النبي	126
1	Lebeïd	العبيد	127
1	Abeïdy	عبيدي	128
1	Ousmane	عثمان	129
1	Aziz	عزيز	130
1	Aly	علي	131
1	Imade	عماد	132
1	Fouad	فؤاد	133
1	Kadam	قدم	134
1	Kamil	كامل	135
1	Mamoune	مأمون	136

ANNEXE ' C '

LISTE DES NOMS FEMININS
SELON L'ORDRE DECROISSANT DE L'INDICE DE FREQUENCE

Fréquence totale relat.			
5	5	Amina, Aminatou, Aminata	امينة 1
4	4	Fatimatou, Fatimata, Fatomata,	فاطمة 2
5	5	Fatimetou, auquel il faut ajouter : n. 3	
1	1	Fatou	فطو 3
3	3	Marième	مريم 4
1	1	Khadidja, auquel il faut ajouter les variantes: n. 5,6	خديجة 5
3	3	Kadijetou	كدجة 6
1	1	Kadidia	كددية 7
2	2	Aichetou	عائشة 8

TABLEAU RECAPITULATIF DES DONNÉES STATISTIQUES

Réseaux téléphoniques des villes de:	Population (*)	Nombre des abonnés			Nombre des personnes avec noms arabes distribués selon la lettre initiale																												
		1 Au Total	2 avec nom arabe		الف	ب	ت	ث	ج	ح	خ	د	ذ	ر	ز	س	ش	ص	ض	ط	ظ	ع	غ	ف	ق	ك	ل	م	ن	هـ	و	ي	
			M	F																													Total
1. Nouakchott	45.000	746 (1,6 %)	255	24	279	31	19	4	-	2	11	4	3	-	2	1	10	5	4	-	2	-	37	-	9	1	3	1	113	4	2	6	5
2. Nouadhibou	20.000	324 (1,6 %)	34	1	35	8	1	-	-	-	1	-	1	-	-	-	2	-	1	-	-	-	3	-	1	-	-	-	17	-	-	-	-
3. Aïoun (el Atrous)	6.000	13 (0,21%)	8	1	9	1	1	-	-	-	-	1	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-	3	-	-	-	-
4. Akjoujt	5.000	13 (0,26%)	7	-	7	2	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	2	-	-	1	-
5. Aleg	1.000	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
6. Atar	10.000	6 (0,06%)	5	-	5	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-
7. Bababé	-	4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
8. Boutilimit	-	3	3	-	3	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-
9. Kaédi	15.500	34 (0,21%)	19	1	20	2	4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	4	-	-	-	-	-	7	-	-	-	1	-
10. Kiffa	4.000	11 (0,27%)	9	-	9	3	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	4	-	-	-	-	-
11. Méderdra	-	1	1	-	1	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
12. Néma	6.000	20 (0,33%)	8	-	8	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	1	-	-	-	-	-	6	-	-	-	-	-
13. Rosso	5.000	85 (1,7 %)	34	2	36	15	1	-	-	-	1	-	-	-	-	-	2	-	1	-	-	8	-	-	-	-	8	-	-	-	-	-	-
14. Selibaby	-	10	5	-	5	-	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-
15. Tidjikja	6.000	14 (0,23%)	13	-	13	1	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-	3	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	6	-	-	-	-	-
Totaux		1284	401	29	430	65	28	4	-	2	19	5	4	-	3	1	19	10	7	-	2	-	58	-	10	1	3	1	168	4	3	7	6
Nombre des noms arabes distribués selon la lettre initiale	TOTAUX	M 151	11	15	2	-	2	13	4	2	-	2	-	12	4	3	-	2	-	23	-	2	1	1	-	37	3	2	6	4	-	-	-
		F 20	1	-	-	-	-	1	1	-	1	1	2	-	2	-	-	-	-	1	-	2	-	2	1	5	-	-	-	-	-	-	-
		M+F 171	12	15	2	-	2	13	5	3	-	3	1	14	4	5	-	2	-	24	-	4	1	3	1	42	3	2	6	4	-	-	-

* D'après le *Guide du Sahara* (Hachette) 1980 Edition italienne 1983.

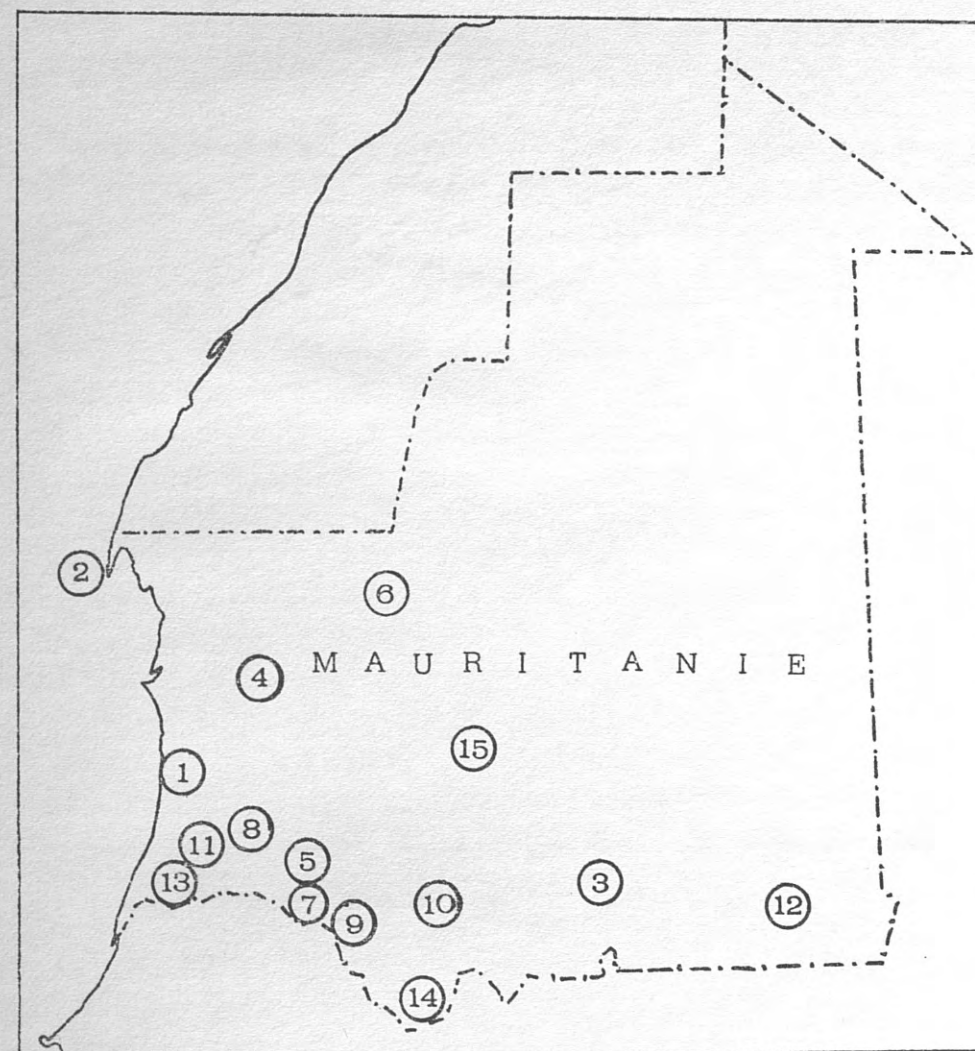
** La pourcentage est en relation avec la population.

Fréquence
totale | relat.

1	Didi	ديدي	9
1	Rouguiya	رقية	10
1	Zeinabou	زينب	11
1	Sultana	سلطانة	12
1	Salma	سلمي	13
1	Salka	صالحة	14
1	Safia	صفية	15
1	Lalla	لالة	16
1	Mahjoubah	محجوبه	17
1	Médina	مدينة	18
1	Maroufa	معروفه	19
1	Maimouna	ميمونة	20

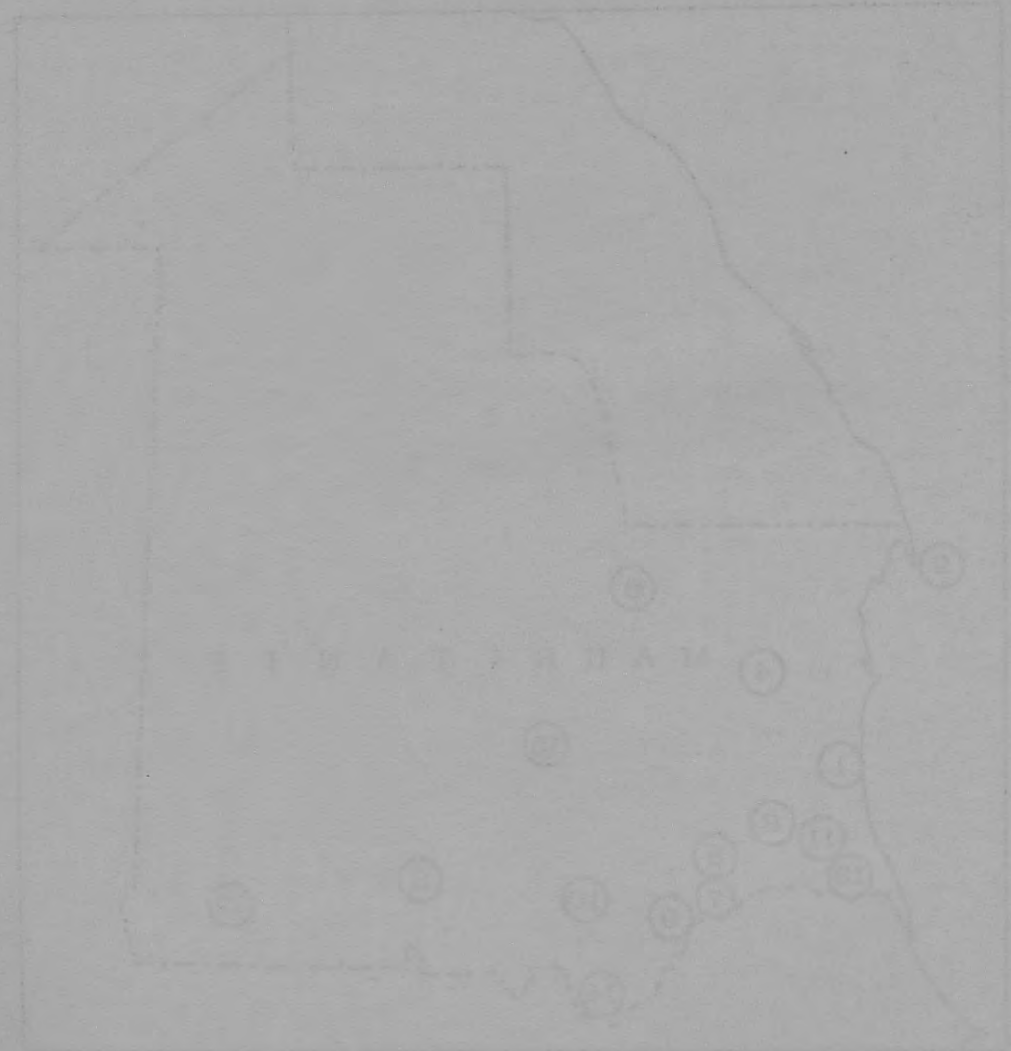
30

DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES POINTS-ENQUÊTES ET CLÉ TOPONYMIQUE



Distribution géographique des points-enquêtes (correspondant aux réseaux téléphoniques ayant une liste d'abonnés mentionnée sur l'*Annuaire Officiel*): 1. Nouakchott; 2. Nouadhibou; 3. Aioun; 4. Akjouit; 5. Aleg; 6. Atar; 7. Bababé; 8. Boutilimit; 9. Kaédi; 10. Kiffa; 11. Méderdra; 12. Néma; 13. Rosso; 14. Selibaby; 15. Tidjikja.

DISTRIBUZIONE DEI TIPI DI MONETA ARABICA IN SICILIA



Fonte: Balog, P., *Le monete arabe in Sicilia*, Roma, 1954, pp. 11-12.

RICORDO DI PAUL BALOG (1900-1982)

Il 6 novembre 1982, si è spento nella sua abitazione romana Paul Balog, ben noto negli ambienti orientalistici e numismatici italiani per i suoi studi sulla monetazione araba di Sicilia, ed in quelli europei e mondiali per le sue ricerche sulla monetazione mamelucca ed ayyubita e sulla metrologia storica dei Paesi arabi.

Era nato il 15 agosto del 1900 nell'allora capitale del Regno asburgico d'Ungheria, Budapest. Giovanissimo, nel 1924, conseguì la laurea in medicina nella celebre Università Elisabetтина della «libera regia civitate Quinqueecclesiis» di Pécs. Erano anni difficili nell'Ungheria del primo dopoguerra; inoltre l'azienda paterna (della quale il padre Soma Cornelio condivideva la proprietà con i fratelli), una volta florida per essere l'unica raffineria di petrolio del paese, si trovava, per un complesso di circostanze, in pieno dissesto. Emigrato nel 1926 in Egitto, dove già risiedeva il fratello maggiore, fu subito abilitato ad esercitare la medicina e prese a lavorare presso il Laboratorio di Patologia clinica e dermatologia dell'Ospedale italiano Umberto I del Cairo, diventandone presto il primario. I suoi interessi scientifici nel proprio campo professionale lo spinsero alla ricerca e la sua attività di ricercatore è dimostrata da una quarantina di pubblicazioni edite fra il 1922 ed il 1941 nelle riviste mediche delle più note facoltà di medicina europee, quali quelle di Monaco, Leipzig, Berlino, Parigi, Napoli e naturalmente, Pécs. Per questo suo lavoro di ricerca nel campo della medicina, l'Università di Pécs gli concesse il titolo di «Professore aggregato in anatomia patologica delle malattie esotiche» equivalente alla nostra «Libera docenza» o al corrispettivo «Privatdozent» delle Università germanofone dell'Europa centrale. L'anno successivo, per i suoi meriti nel campo delle ricerche mediche, il Governo Ungherese gli attribuì il titolo di «Specialista di malattie della pelle, veneree e di cosmesi medica» nominandolo contemporaneamente 'Consigliere sanitario reale' con il titolo onorifico di Eccellenza. La sua innata modestia, non certo dovuta all'inconsapevole ignoranza di quei doni di intelligenza e perspicacia dei quali gli era stata prodiga la natura, non gli ha mai

permesso di farne sfoggio, neppure in un'epoca quando dar dell'Eccellenza con la maiuscola era prescritto a certi livelli, ed era pure in grande uso anche a livelli più bassi.

L'interesse per la numismatica nacque in Egitto, dalla sua amicizia con Marcel Jungfleisch, ultimo discendente di una celebre famiglia di banchieri francesi, in volontario esilio nell'ospitale terra dei Faraoni. Anche Jungfleisch aveva ripagato questo generoso, in tutti i sensi, paese che ha sempre accolto con calore profughi ed esuli da ogni dove, con lo studio di una branca della storia delle più feconde in campo islamico, la numismatica. E fu lui a iniziare Paul a questa nuova attività di ricerca che doveva diventare con il tempo così intensa da assorbirgli praticamente ogni interesse scientifico.

I primi lavori del nuovo hobby risalgono al 1949: sono i risultati di intelligenti osservazioni su «semplici» monetine comperate a poco prezzo sulle bancarelle dei rigattieri cairoti. La pubblicazione di questi lavori gli aprì le porte dell'Institut d'Égypte, l'istituto di ricerche fondato da Napoleone durante la spedizione d'Egitto e sopravvissuto alla reazione mamelucca che aveva cercato di spazzarne via ogni traccia. Dell'Institut venne poi eletto, nel 1958, Vice-presidente, carica che tenne fino al 1967.

Nel 1953, valutando l'alto spirito di dedizione professionale ed umanitaria con il quale aveva cercato di lenire i dolori fisici di una colonia italiana già severamente provata nel resto durante la non breve parentesi bellica nordafricana dell'ultimo conflitto mondiale, il Presidente della Repubblica Einaudi gli concesse la cittadinanza italiana. Nel 1959, ricevette l'onorificenza della Stella di solidarietà italiana con il titolo di commendatore; in precedenza, nel 1933, era stato insignito del titolo di Cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia e successivamente, nel 1937, di ufficiale dello stesso ordine. Di questi riconoscimenti, effimeri quanto si voglia, ma che pur sempre costituiscono apprezzamenti — anche se deprezzati perché inflazionati e presentati in veste burocratica fredda e cartacea — non ne parlava mai, quasi non lo concernessero. Li abbiamo scoperti nelle poche carte personali rimaste che ci è stato permesso di vedere.

Dopo le prime, le pubblicazioni si susseguono quasi con ritmo frenetico; diventano la manifestazione scritta di una attività di ricerca storica, allargatasi ben presto alla metrologia, che ci ha regalato risultati di grande importanza. Del 1964 è il suo poderoso volume sulla monetazione mamelucca in Egitto ed in Siria, che gli è valso nel 1971 la Archer M. Huntington Medal, la prestigiosa medaglia dell'American Numismatic Society assegnata una volta l'anno ad una personalità di spicco nel campo degli studi numismatici nel mondo intero. Nel

1968, gli era stata offerta per la stessa motivazione la medaglia d'oro della Royal Numismatic Society of Great Britain, e nel 1972 il Jeton de vermeil de la Société Française de Numismatique riservato a «un numismate étranger».

La sua attività scientifica gli era valsa l'associazione onoraria o ad altro titolo di alcune società scientifiche. Era difatti Associate member dell'American Numismatic Society fin dal 1949, diventandone poi uno dei Patrons, dopo l'offerta della sua collezione di pesi; Fellow della Royal Numismatic Society of Great Britain dal 1950, Membro onorario della Commission Internationale de Numismatique dal 1958, e Honorary Fellow della Royal Asiatic Society dal febbraio del 1978.

Da quando i postumi di una grave lesione del sistema circolatorio gli avevano consigliato, nel 1962, di abbandonare l'esercizio professionale della medicina, si era stabilito a Roma, dedicandosi attivamente allo studio della monetazione araba in Italia. Questo filone di studi, importante perché investe cronologicamente non solo il periodo dell'occupazione araba di Sicilia, seguita dalla dominazione normanna e sveva, ma si estende anche a parte dell'Italia meridionale con le repubbliche marinare di Salerno ed Amalfi, era rimasto praticamente sopito da quasi un secolo. A Paul Balog spetta il merito di averlo recuperato con successo, ampliandone gli scopi e introducendovi nuovi metodi quali la determinazione del contenuto dei metalli con metodi non distruttivi. Nell'interesse degli studi storici sulla Sicilia araba e nel quadro più vasto della presenza araba in Italia, il Consiglio di Facoltà della Scuola di Studi islamici dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli, lo aveva proposto per il conferimento del diploma di benemerita della scuola, della cultura e dell'arte del Ministero della Pubblica Istruzione per l'anno 1982. Nella motivazione è detto: «... è altamente auspicabile che venga attribuito un doveroso riconoscimento a chi, con grande passione e disinteresse ha saputo rilanciare a livello internazionale, degli studi ormai abbandonati pubblicando una messe rigogliosa di ricerche che vengono a completare i dati forniti dalle fonti letterarie già studiate nel secolo scorso da Michele Amari. Il riferimento all'insigne storico siciliano non è casuale: Paul Balog ha prodotto nel proprio campo di indagine, la numismatica, quello che Michele Amari ha fatto nel campo delle ricerche storico-letterarie».

* * *

Aveva una costituzione fisica robusta, tipica degli originari della Mitteleuropa. Portava occhiali con lenti spesse per ovviare ad una forte miopia che

lo affliggeva fin da giovane, ma che non gli impediva di vedere le cose nei minimi dettagli.

Amava la buona cucina, con una particolare predilizione per i piatti saporiti e abbondantemente conditi con piccante paprika ungherese o africana o di odoroso pepe nero.

Beveva birra specialmente ghiacciata, e ne era intenditore, ma apprezzava con eguale entusiasmo il vino buono, del quale si compiaceva di innaffiare i pasti quando era in compagnia.

Quasi a compenso delle origini mitteleuropee, possedeva una mente aperta da cittadino del mondo. Sosteneva le proprie opinioni però con decisione, ma senza mai trascendere nelle discussioni, sapendo anche riconoscere, quando era il caso, il proprio errore. Aveva la battuta, mai greve, sempre pronta. Un sorriso discreto illuminava spesso il suo viso da buono, quasi cercasse di ingraziarsi benevolmente il prossimo.

Lo conobbi in Egitto nel 1940, quando andai a sottoporgli al suo giudizio di dermatologo una macchia scura che mi era comparsa sul dorso della mano sinistra: allora non s'occupava ancora di numismatica. La visita si protrasse oltre il minimo indispensabile: il caso, pur non presentando alcuna gravità, era piuttosto raro e sembrava interessarlo professionalmente. Lo persi poi di vista fino al 1962, quando con un gruppo di docenti e discenti dell'Istituto Orientale andammo a visitare l'Egitto. Da gran signore, volle invitarci a pranzo nella sua casa di via Soliman pascià, al Cairo. Ci accolse insieme alla dolce compagna della sua vita, la bella Elena, testimonianza vivente, è il caso di ricordarlo, di affetti durati una vita. Si erano conosciuti a Pécs, dove anche lei studiava medicina e dermatologia, in un'epoca nella quale le donne frequentavano poco le università, e ancora meno i corsi di medicina. Dopo lunghi mesi di muta adorazione, a distanza, la timidezza innata di lui aveva permesso di chiedere a lei se pensava che potesse desiderare di proseguire insieme cammino e studi. E la richiesta era stata suggellata, divenendo patto, da una stretta, discreta, silenziosa, delle mani.

* * *

Con Paul Balog scompare forse uno degli ultimi collezionisti-studiosi che abbiano saputo prodigarsi con slancio e disinteresse – magari in circostanze favorevoli come quelle dell'Egitto fra le due guerre mondiali – al ricupero materiale e scientifico di quei preziosi reperti storici che sono le monete, al di là di ogni loro possibile valore materiale intrinseco.

GIOVANNI OMAN

BIBLIOGRAFIA *

degli scritti di Paul Balog

1949

1. *Aperçu sur la technique du monnayage musulman au Moyen-Age*, in "Bulletin de l'Institut d'Égypte" XXXI, 1949, pp. 95-105 + 3 tavv.
2. *Apparition prématurée de l'écriture naskhy sur un dinar de l'Imam Fatimite al-Moustaly Billah*, in "Bulletin de l'Institut d'Égypte", XXXI, 1949 pp. 181-185.
3. *Deux dinars inédits du dernier Roi Ayyoubite d'Égypte al-Malek al-Achraf Abou'l Fath Moussa*, in "Bulletin de l'Institut d'Égypte" XXXI, 1949, pp. 188-190.
4. *Concerning the Dies of al Moezz Eizzedin Aybek, First Mamlook King of Egypt*, in "Numismatic Circular" (Spink and Son) n. 12, London, December 1949 col. 610-611.

1950

1. *Quelques dinars du début de l'ère mamelouke Bahrite*, in "B.I.E." XXXII, 1950, pp. 229-252 + 4 tavv.
2. *Un faux d'époque: dinar fourré de Barsbay, Sultan Mamelouk d'Égypte*, in "B.I.E." XXXII, 1950, pp. 253-254.
3. *Un quart de dinar du Sultan Naser Mohamed ben Qalaoun*, in "B.I.E.", XXXII, 1950, pp. 255-256.
4. *An Arab Sassanian Dirhem with Kufic Inscriptions*, in "The Numismatic Circular (Spink's)" LVIII, 1950, col. 435-436 + 1 tav.

1951

1. *Études numismatiques de l'Égypte musulmane. I. Périodes fatimide et ayoubite. Nouvelles observations sur la technique du monnayage*, in "B.I.E." XXXIII, 1951, pp. 1-42 + tavv. VIII.

1952

1. *Quatre dinars du Khalife Fatimide al Mountazar li-amr-illah ou bi-amr-illah (525-526 A. H.)*, in "B.I.E." XXXIII, 1952, pp. 375-378.

* A cura di Giovanni Oman

2. *Etudes numismatiques de l'Égypte musulmane. II. La trouvaille du Fayoum: Dirhems ayoubites, du premier Roi Mamelouk Aybek et d'imitation arabe des Croisés*, in "B.I.E." XXXIV, 1952, pp. 17-55 + 14 tavv.

1953

1. *Etudes numismatiques de l'Égypte musulmane. III. Fatimites, Ayoubites, premiers, Mamelouks, leurs techniques monétaires*, in "B.I.E." XXXV, 1953, pp. 401-429 + 6 tavv.

1955

1. *Monnaies islamiques rares fatimites et ayoubites*, in "B.I.E." XXXVI, 1955, pp. 327-346 + 2 tavv.
2. *Dirhems ayoubites inédits du Yemen*, in "B.I.E." XXXVI, 1955, pp. 347-355 + 1 tav.
3. *Dinars ikhchidites trouvés à Assiout (Haute-Égypte) en automne 1954* in "Revue Belge de Numismatique" CI, 1955, pp. 103-111 + 1 tav.
4. *Notes on Ancient and Medieval Minting Technique*, in "Numismatic Chronicle" Sixth Series, Vol. XV, 1955, pp. 195-202 + 1 tav.

1956

1. *Deux poids forts Omayyades en verre, datés de l'an 88 H.*, in "B.I.E." 37, Fasc. 2, pp. 25-30.
2. *Note sur quelques monnaies et jetons fatimites de Sicile*, in "B.I.E. 37, Fasc. 2, pp. 65-72.

1957

1. *Fausse monnaie islamique*, in *Actes du Congrès International de Numismatique - Paris 6-11 Juillet 1953*. Tome II, Paris 1957, pp. 469-471.
2. *La technique du monnayage en Égypte musulmane au Moyen Age*, in *Actes du Congrès International de Numismatique - Paris 6-11 juillet 1953*. Tome II, Paris 1957, pp. 551-556.
3. *Tables de référence des monnaies ikhchidites*, in "Revue belge de Numismatique", Tome CIII, 1957, pp. 107-134.

1958

1. *Marcel Jungfleisch*, in "Revue belge de numismatique" 104, 1958, pp. 230-231.
2. *Notices Bibliographiques:*
 1. John Walker, *A Catalogue of the Arab-Byzantine and Post-Reform Coinage at the British Museum*,
 2. David Lang, *Studies in the History of Georgia in Transcaucasia* in "Revue Numismatique" 1958, pp. 229-231 e 235-236.

3. Bibliographie:

1. Grabar (Oleg), *The Coinage of the Tulunids*, New York (ANS) 1957;
2. Miles (George C.) *Contributions to Arabic Metrology*, I. New York (ANS) 1958;
- in "Revue belge de Numismatique", 104 1958, pp. 210-214.
4. *Poids monétaires en verre byzantino-arabes*, in "Revue belge de Numismatique", Tome CIV, 1958, pp. 127-137 + 1 tav.

1959

1. *Poids forts fatimites en plomb*, in "Revue belge de Numismatique", Tome CV, 1959, pp. 171-188 + 3 tavv.

1960

1. *Dinars of al-Mu'azzam Shams al-din Tūrānshāh, and al 'Azīz Ṭughtegin, Ayyūbid Princes of the Yemen*, in "ANS - Museum Notes" IX, 1960, pp. 237-240 + 1 tav.

1961

1. *History of the Dirhem in Egypt from the Fāṭimid Conquest until the Collapse of the Mamlūk Empire 358 H/968 AD-922 H/1517 AD*, in "Revue Numismatique", 6^e série, Tome III, Paris 1961, pp. 109-146 + 1 tav. (XII).
2. *Les jetons fatimites en verre*, in "Revue belge de Numismatique", Tome CVII, 1961, pp. 171-183, tavv. VII-VIII.
3. *Note on some Fāṭimid round-flan dirhems*, in "Numismatic Chronicle" Seventh Series, Vol. I, 1961, pp. 175-179 + 1 tav. XVII.

1962

1. *I. A Hoard of Late Mamlūk Copper Coins and II. Observations on the Metrology of the Mamlūk Fals*, in "Numismatic Chronicle" Seventh Series Vol. II, London 1962, pp. 243-273 + 3 tavv.

1963

1. *Miscellanea. Poids en plomb du Khalife Fatimite al-Ḥākim Bianr-Allah frappé à Miṣr en l'an 389 H.*, in "JESHO", Vol. VI, fasc. 2, Leiden 1963, pp. 216-218.
2. *Miscellanea. Quelques estampilles en verre arabes du huitième siècle A. D. avec les noms de drogues*, in "JESHO", Vol. VI, fasc. 2, Leiden 1963, pp. 219-227 + 1 tav.

1964

1. *The Coinage of the Mamlūk Sultans of Egypt and Syria*, New York (The American Numismatic Society) Numismatic Studies N. 12) 1964, pp. 444 + 44 tavv.

Recensioni/Reviews:

1. Abraham L. Udovitch, in "Numismatic Literature" ANS, New York, n. 74 Jan. 1966, pp. 38-39.
2. A. S. Ehrenkretz, in "BSOAS", London, vol. XXVIII, pt. 2, pp. 389.
3. A. K. Irvine, in "JRAS", 1965, pp. 67-68.
4. in "Bibliotheca Orientalis", Vol. 22, n. 3-4, 1965, pp. 223-224.
5. B. Spuler, in "Hamburger Beiträge zur Numismatik" vol. 6, n. 18-19, 1964-65, pp. 370-371.
6. C. Cahen, in "Arabica" vol. 12, fasc. 1, 1965, pp. 99-101.
7. in "Archäology" vol. 19, n. 1, 1966, p. 72.
8. N. M. Lowick, in "The Numismatic Chronicle" ser. 7, vol. 4, 1964, pp. 361-364.
9. A. Lipinsky, in "Numismatica", n.s. vol. 6, n. 2, 1965, pp. 118-119.
10. Soledad Gilbert, in "Al-Andalus" vol. 29, fasc. 2, 1964, pp. 388-389.
11. Giovanni Oman, in "Annali" dell'Istituto Italiano di Numismatica, Voll. 9-11, 1962-64, pp. 310-312.
12. A. C. S. Schaendliger, in "Wiener Zeitschrift für die Kunde Süd Ostasiens" vol. 14, 1970, pp. 222-223.

1965

1. *History of the Dirhem in Egypt from the Fāṭimid Conquest until the Collapse of the Mamlūk Empire 358 H/968 AD-922 H/1517 AD* in *Congresso Internazionale di Numismatica - Roma 11-16 settembre 1961, Vol. II ATTI*, Roma 1965, pp. 479-483.

1966

1. *The Ayyūbid Glass Jetons and their use*, in "JESHO", Vol. IX, Part III, Leiden 1966, pp. 242-256 + 4 tavv.

1967

1. *Ayyubid Jetons*, in *Atti del Terzo Congresso di Studi Arabi e Islamici - Ravello 1-6 settembre 1966*, Napoli, Istituto Universitario Orientale 1967, pp. 121-125.
2. *A Dirhem of al-Kāmil Shams al-Dīn Sunqur, Rebel Sultān of Syria, hitherto unrecorded in Numismatics, (679 H.-1280 A. D.)*, in "Revue Numismatique" 6^e série, Tome XI, Paris 1969, pp. 296-299.

1970

1. *The Coinage of the Mamlūk Sultans: Additions and Corrections*, in "The American Numismatic Society - Museum Notes" 16, New York 1970, pp. 113-171 + 9 tavv.

2. *Three Hoards of Mamlūk Coins* in "The American Numismatic Society - Museum Notes" 16, New York 1970, pp. 173-178.
3. *Islamic Bronze Weights from Egypt*, in "JESHO" Vol. XIII, part 3, Leiden 1970, pp. 233-256 + 3 tavv.
4. *An Umayyad dirhem struck in 79 H. at Anbīr in Juzjān, Khurasān*, in "Annali" dell'Istituto Orientale di Napoli Vol. 30, Nuova serie XX, Fasc. 4, Napoli 1970, pp. 555-558.

1971

1. Recensione di "G. C. Miles, *The Coinage of the Arab Amirs of Crete*, ANS-NNM 160, 1970" in "Rivista Italiana di Numismatica", Vol. XX Serie quinta LXXIII, Milano 1971, pp. 326-327.

1972

1. *A Hoard of 1/16th Dirham Fractions of the Fāṭimid Caliph al-Ḥākīm bi-amr Illāh (386-411 AH-996-1020 AD) in the Vatican Coin Collection*, in "Rivista Italiana di Numismatica" Vol. XX, Serie quinta, LXXIV, Milano 1972, pp. 145-151.

1973

1. *Un Fals d'al-Kāmil Shams al-Dīn Sunqur, Sultan mamelouk rebelle de Damas*, in "Revue Numismatique" 6^e série, Tome XV, Paris 1973, pp. 177-179.
2. *Pesi di bronzo islamici del XIII secolo* (Tit. Inglese: *Islamic Bronze Weights from the Middle East probably of the 13th century AD - 7th century of the Hīrah*) in "Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche", Lugano 1973, pp. 179-193.
3. *Poids et estampilles en verre et poids en bronze musulmans du Musée d'Art et d'histoire de Genève*, in "Genava" n.s., tome XXI, Ginevra 1973, pp. 297-311 + 7 tavv.

1974

1. *Sasanian and early Islamic Ornamental Glass Vessel-Stamps*, in *Near Eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History, Studies in Honor of George C. Miles*, Dickran K. Kouymjian, Editor, American University of Beirut, 1974, pp. 131-140.

1975

1. *The Fāṭimid Glass Jeton*, in "Istituto Italiano di Numismatica - Annali", 18-19 1971-1972, Roma 1974, pp. 175-264 + 12 tavv. e (seguito) ibid. 20, 1973, Roma 1975, pp. 121-212 + 17 tavv.

2. *George Carpenter Miles 1904-1975*, in "Istituto Italiano di Numismatica - Annali", 21-22, Roma 1974-1975, pp. 239-240.
3. *Note sur la communication du Dr. Arroyo*, in "Bulletin de la Société Française de Numismatique", Séance du 1^{er} Février 1975, pp. 722-723.
4. *Fāṭimid and Post-Fāṭimid Glass Jetons from Sicily*, in "Studi Magrebini", Vol. VII, Napoli 1975, pp. 125-148 + 3 tavv.

1976

1. *Umayyad, 'Abbāsīd and Tulūnid Glass Weights and Vessel Stamps*, New York (The American Numismatic Society - Numismatic Studies n. 13) 1976, pp. 322 + 55 tavv.

Recensioni/Reviews

1. R. Curiel, in "Révue Numismatique", Ser. 6 vol. 18, 1976, pp. 236-238.
2. K. Munzel, in "Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte", Vol. 26, 1976, pp. 197-198.
3. in "Nordisk Numismatisk Unions Medlemsblad" Copenhagen, n. 3, Marzo 1977, pp. 54-55.
4. G. Dembski, in "Mitteilungen der Österreichischen Numismatischen Gesellschaft", Vienna, Vol. 20, n. 1, 1977, p. 8.
5. P. Kaster, in "Révue belge de Numismatique et Sigillographie", Bruxelles, vol. 123, 1977, pp. 258-59.
6. J. Nyitrai, in "Numizmatikai Közlöny", Budapest, Vol. 76-77, 1977-78, pp. 130-131.
7. O. Grabar, in "Speculum", Vol. 53, n. 2, Apr. 1978, pp. 337-338.
8. A. H. Morton, in "Numismatic Chronicle", Ser. 7, Vol. 18, 1978, pp. 204-205.
9. B. Mitrea, in "Studii și Cercetări de Numismatică", Bucarest, Vol. 7, 1980, pp. 210-211.
10. G. Oman, in "Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli", vol. 41, 1981, pp. 513-515.
2. *Yet more on the Coinage of Sulaimān Mirzā of Badakhshān and his contemporaries*, in "Annali" dell'Istituto Orientale di Napoli, Vol. 36 (N.S. XXVI), Napoli 1976, pp. 244-249 + 1 tav.
3. *Sicilian Type Radiate Dirhem of al-Mustansir Billāh Struck in Aleppo*, in "Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche", Lugano 1976, pp. 377-380.

1977

1. *Ayyūbid Divisional Currency issued in Egypt by al-Kāmil Muḥammad I*, in "Gazette numismatique suisse" 27/1977, cahier 107, pp. 62-67.

2. *New Considerations on Mamlūk Heraldry*, in "The American Numismatic Society - Museum Notes" 22, New York 1977, pp. 183-211.
3. *Trésor de monnaies en cuivre mamelouks bahrides*, in "Istituto Italiano di Numismatica - Annali" 23-24, Roma 1977, pp. 199-215 + 5 tavv.
4. *Pious Invocations Probably Used as Titles of Office or as Honorific Titles in Umayyad and Abassid Times*, in *Studies in Memory of Gaston Wiet*, ed. by Rosen Ayalon. Hebrew Univ. of Jerusalem 1977, pp. 61-68.

1978

1. *Plated Forgeries of Islamic Coins*, in "Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche", Lugano 1978, pp. 279-290 comprese 3 tavv.

1978-79

1. *Unusual Honorific Title on a Mamlūk Coin*, in "Jahrbuch für Num. und Geldgeschichte" Band 28/29, Kallmünz über Regensburg 1978-1979, pp. 135-138, ill.

1979

1. *La monetazione arabo-sicula*, in *Gli Arabi in Italia*, Milano (Scheinwiller) 1979, pp. 611-628 (con illustrazioni).
2. *The Silver Coinage of Arabic Sicily*, in *Atti della Seconda Settimana di Studi italo-arabi - Spoleto 9-12 ottobre 1977*, Roma (I.P.O.) 1979, pp. 21, + tavv. 4.
3. *A Problematic Circassian Mamluk Heraldic Device*, in "Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche", Lugano 1979, pp. 325-334.
4. *Dated Aghlabid Lead and Copper Seals from Sicily*, in "Studi Magrebini" vol. XI, Napoli 1979, pp. 125-132 + 1 tav.
5. Review of Lajos Huszár and Gyula Varamai, *Medicina in Nummis*, in "Numismatic Chronicle" XIX, London 1979, pp. 273-274.

1980

1. *The Coinage of the Ayyūbids*, London (Royal Numismatic Society Special Publication Number 12) 1980, pp. 334 + 50 tavv.
2. *Reference Guide to Arabic Metrology - Umayyad, 'Abbāsīd and Ṭulūnid Officials Named on Glass Coin Weights, Weights and Measure Stamps*, in "Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte", Band XXX, 1980, pp. 55-96.

1981

1. *Fāṭimid Glass Jetons: Token Currency or Coin-weights?* in "JESHO", Vol. XXIV, Part I, Leiden, Jan. 1981, pp. 93-109.
2. *A Follis struck in Messina following the Monetary Reform of Roger II (536H/1140)*, in "Rivista italiana di numismatica e scienze affini", Vol. LXXXIII, Milano 1981, pp. 155-158.

1980-1981 (1982)

1. *Contributions to the Arabic Metrology and Coinage* - I. Islamic Metrology: Glass and Bronze Weights from Palestine; II. A Fāṭimid Gold Kharrūba from Sicily; III. On the Arabic Coinage of Norman Sicily, in "Istituto Italiano di Numismatica - Annali", Roma 1980-1981, pp. 115-154 + 11 tavv.

1982

1. *Un poids monétaire aghlabide non identifié jusqu'à présent*, in *Mélanges offerts à Raoul Curiel* (Studia Iranica 11), Leiden (E. J. Brill) 1982.

1983

1. *An Unusual Fatimid Glass Weight* in "Museum Notes" 28, New York (The American Numismatic Society) 1983.

In collaborazione

1. Paul Balog et Jacques Yvon, *Monnaies à légendes arabes de l'Orient latin* in "Revue Numismatique" 6^{ème} Série, 1, 1958, pp. 133-168.
2. Paul Balog et Jacques Yvon, *Deux trésors de monnaies d'or des Croisés*, in "The American Numismatic Society - Museum Notes" XI, New York 1964, pp. 295-302 + 1 tav. (XLVIII).
3. Paul Balog-Giovanni Oman, *Copper Coins of Khusra Shāh, Lord of Rūdbār*, in "Annali dell'Istituto Orientale di Napoli", Vol. 36 (N.S. XXVI), Napoli 1976, pp. 424-429 + 1 tav.
4. Paul Balog e Lucia Travaini, *Monte Cassino (Fr) 1898 - Ripostigli Monetali in Italia - Schede anagrafiche*, Roma 1980 1 f.
5. P. Balog, C. Mancini, P. Petrillo Serafin, L. Travaini, *Nuovi contributi sul contributo aureo e la tipologia del tari*, in "Istituto Italiano di Numismatica - Annali" XXVII-XXVIII, 1980-81, Roma 1982, pp. 155-184 + tavv. xx-xxix.
6. Paul Balog e Franco D'Angelo, *More on the Arabic Silver Kharruba of Sicily*, in "Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica", Roma.

Bio-bibliografie e necrologi

Kurt Munzel, *Biographie und Bibliographie. Dr. Paul Balog anlässlich seines 80. Geburtstages*, in "Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte", Band XXX, 1980, pp. 97-102.

Paul Balog, 1900-1982 by Michael Bates ANS Newsletter Winter 1983 p. 2 with photo.

RECENSIONI

Mission Archéologiques Française à Carthage, *Byrsa II. Rapport préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques* sous la direction de Serge Lancel (Collection de l'École Française de Rome, 41). Rome 1982. École Française de Rome. 417 pp. con illustrazioni.

Con encomiabile regolarità, l'École Française de Rome ha pubblicato il secondo volume di rapporti preliminari, relativi agli anni 1977 e 1978, degli scavi francesi a Cartagine. Questo secondo tomo è pari al precedente per l'eleganza della realizzazione editoriale, ma di esso è assai più ricco, non tanto per le quasi 70 pagine in più quanto per il numero delle illustrazioni, più di 600, che superano di gran lunga quelle del rapporto precedente. Il nostro debito verso i colleghi francesi si è perciò notevolmente accresciuto.

L'abbondanza dei dati ottenuti nella campagna 1977 e 1978 ha obbligato gli scavatori a suddividere il materiale da pubblicare: in questo volume si trovano infatti solo i risultati offerti dagli strati punici, indagati da Serge Lancel con la collaborazione di Jean-Paul Morel e Jean-Paul Thuillier. Il rapporto si divide in tre parti, corrispondenti ad altrettante fasi di occupazione della medesima area: nella prima sono illustrate le abitazioni private, dell'inizio del II sec. a.C.; nella seconda le installazioni metallurgiche, dall'inizio del IV all'inizio del II sec. a.C.; nella terza le tombe, del VII secolo; il periodo di abbandono della zona viene ora limitato a due soli secoli, il VI e il V. L'ultima parte del volume (la quarta) è dedicata ad una serie di conclusioni generali. Si tratta, come è detto anche nel sottotitolo del libro, di rapporti preliminari; ma S. Lancel avverte nell'introduzione (p. 8) che per quanto riguarda gli impianti metallurgici e le tombe il rapporto può considerarsi definitivo.

Come abbiamo detto a proposito del volume precedente (cfr. *Studi Magrebini*, 11, 1979, pp. 207-209), rapporti come questi pubblicati da S. Lancel offrono un'enorme ricchezza di dati archeologici; sul piano dei ritrovamenti, tuttavia, è comprensibile che si provi qualche delusione (è sintomatico che per illustrare la sopraccopertura di questi volumi si sia dovuto ricorrere a un pezzo scoperto negli anni 50); sembra incredibile che uno scavo in quello che dovrebbe essere il cuore di Cartagine non abbia dato una sola iscrizione punica, e che sotto il piccone degli archeologi francesi l'acropoli di Cartagine si riveli più come un remoto centro provinciale di cultura greco-punica che come la metropoli che tanto impensieriva Catone (a meno che a Byrsa ci fossero soltanto piante di fichi: Plutarco, *Catone*, 27). Ma ormai il vero problema degli scavi sulla collina di Byrsa (già San Luigi) è un altro: si tratta veramente dell'acropoli di Cartagine?

Nella mia recensione già segnalata erano espressi forti dubbi sulla bontà dell'opinione tradizionale che su questa collina sia da collocare la *Byrsa* delle fonti antiche; dubbi che si erano manifestati già alla mente dello stesso direttore degli scavi, S. Lancel, come appariva evidente da diverse frasi scritte in *Byrsa I*. È stato dunque con una certa meraviglia che nel corso di un seminario svoltosi a Roma nel 1981 per iniziativa della École Française ho assistito alla risentita reazione dello stesso archeologo francese alle mie obiezioni. Restano tuttavia delle constatazioni di fatto che non possono essere eliminate: 1) tutte le città puniche hanno il *tofet* a nord del centro abitato, mentre a Cartagine il *tofet* si trova a sud della collina di Byrsa; 2) tutte le città puniche hanno le necropoli all'esterno del centro abitato, mentre a Car-

tagine una necropoli si trova a meno di 100 metri dalla sommità della collina in cui si vorrebbe porre l'acropoli stessa; 3) la collina dell'acropoli, esclusa (forse) l'estrema cima, sarebbe stata disabitata per due secoli, dopo la sua utilizzazione come cimitero, quindi avrebbe ospitato officine per la lavorazione dei metalli per altri due secoli (a partire da un certo momento vi si lavorava il rame invece del ferro: « ces installations sont situées sur le point le plus haut de Byrsa, parmi toutes celles que nous connaissons jusqu'à présent. Comme on le sait, ce sont des installations malodorantes que l'on construit volontiers sur les sommets à cause des fumées délétères, mais que l'on cherche normalement à éloigner du coeur de la ville: aussi leur présence sur les pentes de la colline-citadelle, à partir de la fin du IV^e siècle au moins et pendant tout le III^e siècle ..., n'est-elle pas sans surprendre quelque peu »: J.-P. Thuillier, pp. 253-54) per ricevere infine un quartiere di modeste abitazioni verso l'inizio del II secolo a.C.: un *curriculum* alquanto insolito per una rocca cittadina. S. Lancel non si pone il problema generale sollevato dalle osservazioni 1) e 2): Cartagine si può evidentemente scavare senza tener conto della sistemazione urbanistica (e ideologica) delle altre città puniche; non può tuttavia ignorare il punto 3), che è il risultato dei suoi stessi scavi. Ad esso egli contrappone la testimonianza dello storico Appiano, che descrive, tra l'altro, le fasi successive della conquista finale di Cartagine: dapprima il porto, poi l'*agorà* quindi *Byrsa* attraverso tre strade, fiancheggiate da case alte sei piani, che partivano dall'*agorà* stessa. Non è certo un caso che la concessione archeologica della missione francese si trovi esattamente sull'asse che unisce il porto alla cima della collina di *Byrsa*. Dal confronto dei dati di scavo con il testo letterario S. Lancel è uscito con due idee diverse; nel rapporto qui recensito egli afferma: « Au terme de ce rappel sommaire des données du problème de Byrsa tel que le posent les textes anciens confrontés à la topographie du site, concluons que certaines incertitudes ou ambiguïtés semblent ne pouvoir être complètement réduites ou élucidées, mais qu'un point du moins peut être tenu pour acquis: même si l'actuelle colline de Byrsa n'était pas à elle seule la Byrsa des derniers temps de la cité punique, elle en était au moins, nécessairement, une partie » (pp. 380-81); la prova archeologica definitiva non potrà tuttavia mai essere raggiunta, poiché il livellamento del terreno operato dai romani al tempo di Augusto, calcolabile intorno ai 2 metri nell'area scavata (p. 383) e almeno sui 3-4 metri al centro della collina (fig. 613), ha fatto scomparire per sempre ogni traccia di livello punico. Dunque, sembra probabile che la collina di *Byrsa*, per la sua posizione, doveva far parte della *Byrsa* antica, che però si estendeva anche al di là di essa. Di tutt'altro tenore sono invece le conclusioni che lo stesso archeologo ha tratto comunicando all'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres i risultati generali degli scavi 1978-1979-1980 (*CRAI*, 1981, pp. 156-93). Le due campagne successive hanno arricchito il materiale (si noti, per inciso, che le due lastre frammentarie di avorio della figura 5 di p. 161 appartengono non allo stesso pezzo, ma a due pezzi distinti, come appare evidente dal disegno dell'ala di Horus), ma non hanno cambiato il quadro generale dello scavo. Affrontando anche qui il problema della identificazione di *Byrsa*, S. Lancel capovolge l'ordine degli argomenti: il livellamento romano impedisce conclusioni sicure, ma la testimonianza di Appiano rende « l'identification de l'actuelle colline de Byrsa (autrefois dite de Saint-Louis) avec l'acropole de Carthage punique (...) encore très vraisemblable » (p. 192): « Et ainsi, de part et d'autre de notre rue II tracée sur la pente de la colline dans l'axe de l'emplacement désigné par Appien comme celui de l'Agora, au nord du port circulaire, nos flots assez puissamment bâtis pour être les vestiges des maisons de six étages dont parle l'historien grec pourraient bien avoir été le théâtre de l'épisode le plus dramatique de l'histoire de Carthage » (pp. 192-93). Qui, la testimonianza di Appiano assume un valore primario e posta contro il silenzio, ormai assoluto, dell'archeologia riceve la palma della vittoria.

Il modo di argomentare di S. Lancel non è nuovo, specialmente per chi conosce i (ne)fasti della cosiddetta archeologia biblica: quando si vuol dare ragione a un testo, non ci sono dati archeologici che tengano. Nel caso di *Byrsa* le cose sono tuttavia abbastanza semplici da risolvere. Il nostro archeologo insiste molto (troppo) sull'impossibilità di avere dati archeologici dall'ormai scomparsa sommità della collina di *Byrsa*. Se però osserviamo le piante e i disegni che egli stesso ci fornisce, ci accorgeremo che

la perdita è molto più limitata di quanto egli voglia far credere: l'area della collina spianata dai romani aveva una estensione massima che certo non superava i 100 × 100 metri, cioè 10.000 mq. Si tratta di uno spazio certo rispettabile per un archeologo, ma piuttosto ristretto per uno storico. Se infatti continuiamo a leggere il testo di Appiano (la cui descrizione, peraltro, deve non poco al secondo libro dell'*Eneide* dove si parla della distruzione di Troia: il buon metodo critico richiede una valutazione delle fonti, prima della loro utilizzazione) troviamo altre notizie che S. Lancel ha trascurato: che la rocca era munitissima e che in essa si trovavano 50.000 difensori (anche ammesso che entro le mura non vi fossero altre costruzioni, avremmo cinque uomini ogni metro quadro: indubbiamente troppi). Ma l'interno della *Byrsa* non era vuoto: in essa sorgeva il tempio di Eshmun, che doveva essere di notevoli dimensioni se vi trovarono rifugio 900 disertori romani; il tempio sorgeva su un luogo dirupato (*ἀπόκρημνον*) ed era raggiungibile per mezzo di 60 scalini (un calcolo prudenziale ci porta a 15 metri di altezza). Poiché è assurdo pensare che un tempio costruito sulla cima di una collina venisse eretto su un terrapieno artificiale, dobbiamo ammettere che il dirupo su cui si ergeva il tempio doveva essere roccioso: ora, che i romani spianassero una ventina di metri di terreno roccioso è da escludere nella maniera più assoluta. E poi: che fine hanno fatto le innumerevoli pietre che dovevano formare le mura della cittadella, e quelle che sostituivano il tempio di Eshmun? Negli scavi di S. Lancel non sembra che si sia trovato altro che i resti dei muri delle case adiacenti. E le armi dei combattenti, e le tracce del fuoco e della lotta corpo a corpo per le strette strade? Nelle case di *Byrsa* si trovano ancora oggetti domestici, ma nessun cadavere per le strade, nessuna traccia di violenza e di incendi: tutto induce a pensare che il quartiere di *Byrsa* non conobbe la guerra, ma solo un nuovo piano regolatore. *Carthago reperiunda est*.

GIOVANNI GARBINI

Monique Seefried, *Les pendentifs en verre sur noyau des pays de la Méditerranée antique* (Collection de l'École Française de Rome, 57), Rome 1982. École Française de Rome. xiv + 186 pp., 20 tavole fotografiche, di cui una a colori.

Nella ricca produzione scientifica che da qualche tempo caratterizza le ricerche di archeologia fenicio-punica viene ora a inserirsi questo volume della signora Monique Seefried, elegantemente edito dalla École Française de Rome. L'opera costituisce il primo studio sistematico di una classe della produzione artigianale finora assai trascurata, quella dei *pendentifs* in vetro colorato. Arricchito da una lusinghiera presentazione di Vassos Karageorghis, il libro si divide sostanzialmente in due parti: un'indagine assai articolata sui vari aspetti degli oggetti studiati e un catalogo dei medesimi; una serie di tabelle e di grafici aiutano a sintetizzare i dati esposti nel lavoro, al quale non manca, ovviamente, il repertorio bibliografico.

I *pendentifs* in vetro costituiscono un aspetto abbastanza caratteristico dell'artigianato fenicio-punico: di piccole dimensioni (da un centimetro e mezzo di altezza a un massimo di otto), raffigurano per lo più volti maschili barbari, volti femminili, qualche figura di animale o un simbolo apotropaico; si tratta di solito di figure volutamente grottesche, che per ciò stesso si caratterizzano come portatrici di valori apotropaici o religiosi in senso lato. L'indagine storico-religiosa si pone dunque in una posizione preminente per la conoscenza delle origini e della diffusione di questi oggetti; la signora Seefried è però una archeologa — e ciò deve aiutarci a dimenticare il capitolo finale della prima parte (« La destination des pendentifs », pp. 55-63), di un livello nettamente inferiore al resto del volume.

Per la sua indagine, la studiosa francese ha scelto come punto di partenza il criterio iconografico (capitolo I, pp. 5-11), distinguendo una serie di tipi e di sottotipi, per passare poi ad un esame delle tecniche costruttive (capitolo II, pp. 13-22). La classificazione cronologica viene quindi condotta per

tipi iconografici, verificando per ognuno di essi, quando è possibile, i dati di scavo (capitolo III, pp. 23-34); il grafico della fig. 44 mostra con chiarezza il distribuirsi nel tempo dei veri tipi. Il quarto capitolo (pp. 35-45) studia la distribuzione geografica dei *pendentifs*, sia come luoghi di produzione sia come centri di distribuzione sia infine come luoghi di provenienza dei reperti attuali. Si passano poi a esaminare gli aspetti formali di tali prodotti, e si cercano affinità iconografiche e stilistiche con altre arti e altre culture (capitolo V, pp. 47-54); che l'autrice sopravvaluti il valore formale e l'importanza reale degli oggetti da lei studiati è un fatto che la accomuna a tutti coloro che si occupano di cose fenicio-puniche. Del capitolo VI abbiamo già detto; una conclusione (pp. 65-68) riassume e coordina tutti i dati via via ottenuti nei capitoli precedenti.

Il catalogo è anch'esso condotto per tipi iconografici, e allinea un totale di 611 schede. Vale la pena di rilevare che, di queste, ben 252 si riferiscono a pezzi inediti; e se si tiene presente che molti altri sono stati pubblicati per la prima volta dalla stessa signora Seefried in lavori precedenti, si può ben dire che i *pendentifs* di vetro debbono a lei il loro emergere come tipologia monumentale. Una cosa che non risulta chiara è però il criterio con cui il catalogo è stato eseguito: le schede sono 611, il totale dei pezzi esaminati (cfr. p. 35) è 628, quello dei pezzi « recensés » è più di 850. A p. 35 l'autrice afferma di aver escluso dal catalogo pezzi citati da « tels des catalogues de musées, de collections privées ou de ventes publiques, comme des ouvrages se rapportant à la verrerie, où il est fait mention de pendentifs en verre sur noyau » i quali non fornivano « des précisions sur l'endroit où ces objets ont été découverts »: vi è dunque da supporre, e ciò viene confermato da quanto si dice nelle righe successive, che i pezzi di provenienza sconosciuta siano 850 meno 628, vale a dire più di 200. Tuttavia, se osserviamo le tabelle conclusive di pp. 156-165, noteremo alcuni fatti singolari: il numero dei pezzi trovati ad al-Mina, per esempio, è di 27 (cfr. anche p. 36: « une trentaine »), ma a questi corrispondono soltanto 7 numeri di catalogo; per tutta l'area siro-palestinese, su un totale di 56 esemplari si hanno solo 16 numeri di catalogo; per Cipro, solo 42 su 62; per la Sardegna, 14 su 27; e così via. Si ha l'impressione che la differenza tra i circa 850 e i 611 pezzi non sia dovuta affatto all'ignoranza della provenienza dei pezzi, bensì a qualche altro criterio che l'autrice ha dimenticato di dirci. Si aggiunga, infine, che solo 170 (press'apoco) esemplari su 611 sono stati illustrati con figure (e per di più senza una numerazione specifica: per individuare i singoli pezzi occorre consultare faticosamente le pp. 183-184). La validità scientifica del catalogo non viene certo accresciuta da queste carenze e incertezze.

La bibliografia citata, e verosimilmente anche utilizzata, giunge al 1979; fa dunque meraviglia vedere ignorato un lavoro della signorina M.L. Uberti (autrice, con E. Acquaro e S. Moscati, di un volume della « Collezione di Studi Fenici »: *La collezione Biggio. Antichità puniche a Sant'Antioco*, Roma 1977, pp. 58-59) nel quale è pubblicato un *pendentif* di vetro la cui iconografia non compare nel lavoro della signora Seefried; mentre un altro lavoro della stessa Uberti, citato a p. 161 e nella bibliografia, non è stato utilizzato affatto, pur essendo uscito nel 1975. Purtroppo è da lamentare che la signora Seefried, che per redigere il suo catalogo si è recata fino ad Atene e nel Canada, non abbia ritenuto necessario mettere piede in Italia; con la conseguenza di commettere alcuni deplorabili errori, inammissibili per chi pretenda di specializzarsi in antichità fenicio-puniche. Una visita turistica, o quanto meno una lettura più attenta della bibliografia, le avrebbe evitato di dire che esiste una località di nome Byrgi (si tratta di Birgi, di fronte a Mozia) e le avrebbe insegnato che Predio Ibba (non Prebbio Ibba) non è un centro abitato, una volta (p. 120) confuso persino con Olbia, bensì soltanto un appezzamento di terreno sito nella località di S. Avendrace, che poi altro non è che la necropoli punica di Cagliari.

Un lavoro pionieristico è di necessità un lavoro imperfetto, che però non sarà difficile migliorare. Per questo ci auguriamo che la signora Seefried, che ha avuto l'innegabile merito di incominciare a studiare un nuovo tipo di monumenti, ci darà lei stessa una versione pienamente soddisfacente della sua opera.

GIOVANNI GARBINI

STUDI MAGREBINI
INDICI VOLUMI I (1966) - XV (1983)

(I - 1966)

	PAG.
<i>Presentazione</i>	V
ROBERTO RUBINACCI, <i>Eliminatio codicum e recensio della introduzione al « Libro di Ruggero »</i>	1
T. LEWICKI, <i>A propos de la genèse du « Nuzhat al-Muštāq fi 'ḥtirāq al-āfāq » d'al-Idrisi</i>	41
MHAMED FANTAR, « Pavimenta punica » et signe dit de Tanit dans les habitations de Kerkouane	57
JEAN FERRON, <i>L'épithaphe de Milkpillès à Carthage</i>	67
GIOVANNI GARBINI, <i>Note libiche</i>	81
SALVATORE BONO, <i>Documenti inediti e rari sulla storia della Tunisia negli anni 1573-1574</i>	91
FRANCESCO CASTRO, <i>Sulla genesi e la struttura dell'autogestione in Algeria (1962-1965)</i>	103
VANNA CREMONESI, <i>Un antico documento ibādita sul Corano creato</i>	133
MARIANO ARRIBAS PALAU, <i>Cartas árabes de Marruecos relativas a Portugal</i> ..	179
CLELIA SARNELLI CERQUA, <i>La fuga in Marocco di aš-Šihāb Aḥmad al-Ḥaḡari al-Andalusī</i>	215

(II - 1968)

ANNA MARIA BISI, <i>Aspetti e problemi della ceramica punica arcaica dipinta (con particolare riguardo a quella maghrebina)</i>	1
ANNA CAPUZZI, <i>I sacrifici di animali a Cartagine</i>	45
COLETTE PICARD, <i>Genèse et évolution des signes de la bouteille et de Tanit à Carthage</i>	77
JEAN FERRON, <i>L'inscription punique d'Avignon</i>	89
MHAMED HASIN FANTAR, <i>A propos de Neptune sur une mosaïque d'époque romaine découverte à Oudna</i>	105

GIOVANNI GARBINI, Note libiche - II	113
LUIGI SERRA, Due racconti in dialetto berbero di Zuara (Tripolitania)	123
ADALGISA DE SIMONE, Palermo nei geografi e viaggiatori arabi del Medioevo	129
UMBERTO SCERRATO, Ceramiche di tradizione islamica a Napoli	191

(III - 1970)

RENÉ REBUFFAT, Routes d'Égypte de la Libye intérieure	1
LUIGI SERRA, L'ittionimia e la terminologia marinaresca nel dialetto berbero di Zuara (Tripolitania)	21
COLETTE PICARD, Victoires et trophées puniques	55
ROBERTO RUBINACCI, La data della geografia di al-Idrīsī	73
ALDO GALLOTTA, Le <i>Ġazavat</i> di Ḥayreddīn Barbarossa	79
CLELIA SARNELLI CERQUA, al-Ḥaġarī in Andalusia	161

(IV - 1971)

JEAN FERRON, Offrande à Carthage d'un autel à Ba'al-Ḥammon	1
ANNA MARIA BISI, A proposito di alcune anfore puniche di Tripolitania	17
RENÉ REBUFFAT, Notes sur les confins de la Maurétanie Tingitane et de la Maurétanie Césarienne	33
LUIGI SERRA, Gli uomini pii venerati dai Berberi ibāditi di Zuāra (Tripolitania)	65
GIOIA CHIAUZZI, Alcune cantilene relative a cerimonie e ricorrenze libiche	77
R. LOURIDO DIAZ, O.F.M., La república de Ragusa y los 'alavies de Marruecos en el siglo XVIII	113

(V - 1973)

THOMAS G. PENCHOEN, Etude syntaxique d'un parler Berbère (Ait Fraḥ de l'Aurès)	
--	--

(VI - 1974)

GIOVANNI GARBINI, Dieci anni di epigrafia punica nel Magreb (1965-1974)	1
B. S. J. ISSERLIN, Miscellanea Punica	37
MARIA ROSARIA LA LOMIA, Iscrizione punica in caratteri greci sulla base di una parasta dell'Arco di Marco Aurelio a Leptis Magna	45
WERNER VYCICHL, Zwei Formen des berberischen Verbalnomens	51
LUIGI SERRA, In margine a un testo orale berbero avente titolo: « La storia della gente di Sigilmāssa »	57
GIOIA CHIAUZZI, Materiali per lo studio dell'abbigliamento in Libia	73
MARIANO ARRIBAS PALAU, Sobre seis malteses apresados en 1779 por una fragata marroquí y liberados posteriormente	129

(VII - 1975)

TANCREDI C. GOUDER-BENEDETTO ROCCO, Un talismano bronzeo da Malta contenente un nastro di papiro con iscrizione fenicia	1
ANNA MARIA BISI, Sull'iconografia di due terrecotte puniche di Ibiza	19
GIOVANNI GARBINI, Influenze nordafricane sulla liturgia del cristianesimo primitivo	41
MARIA GIOVANNA STASOLLA, Bibliografia linguistica tunisina	55
PAUL BALOG, Fāṭimid and post-Fāṭimid Glass Jetons from Sicily	125
FRANCO D'ANGELO, La monetazione di Muḥammad ibn 'Abbād emiro ribelle a Federico II di Sicilia	149
MARIANO ARRIBAS PALAU, Algunos datos sobre el Primer Consul del reino de Cerdeña en Marruecos	155
Postilla a « Studi Magrebini », VI 1974, pp. 73-128	161

(VIII - 1976)

JACQUES GRAND'HENRY, Note sur les morphèmes du pluriel en berbère à la lumière du hamito-sémitique	1
GIOVANNI GARBINI, Epigrafia punica nel Magreb - 1975-1976	11
ANNA MARIA BISI, Iconografie fenicio-cipriote nella coroplastica punica	25
GIUSEPPINA IGONETTI, Le citazioni del testo geografico di al-Idrīsī nel « Taqwīm al-buldān » di Abū 'l-Fidā'	39
ANTONIO GIUFFRIDA-BENEDETTO ROCCO, Documenti giudeo-arabi nel sec. xv a Palermo	53
LIDIA BETTINI, Ricerca di una grammatica metrica nella poesia tunisina contemporanea	111

(IX - 1977)

FRANCESCO VATTIONI, Onomastica punica nelle fonti latine nordafricane	1
FRANCESCO VATTIONI, Gli atti del martirio di san Cipriano di Cartagine	9
ROBERTO RUBINACCI, More on the town of Bākhwān in Idrīsī's geography	17
MARIA GIOVANNA STASOLLA, Bibliografia linguistica tunisina	27
GIUSEPPINA IGONETTI, 'Abd al-Ḥamīd ibn Haddūqa: una voce nuova dall'Algeria	195

(X - 1978)

GIOVANNI GARBINI, Epigrafia punica nel Magreb, 1977-1978	1
FRANCESCO VATTIONI, Appunti africani	13
CHARLES PELLAT, La France dans la géographie d'al-Idrīsī	33
MARIA GIOVANNA STASOLLA, Bibliografia linguistica tunisina	73

(XI - 1979)

A. M. BISI, Palingenesi di una forma ceramica cartaginese	1
G. GARBINI, Sulle due iscrizioni dei rasoi cartaginesi	19
M. G. AMADASI GUZZO, Osservazioni sull'iscrizione Tripol. 32	27
G. COACCI POLSELLI, A proposito di alcune iscrizioni latino-puniche	37
F. VATTIONI, Per una ricerca dell'antroponimia fenicio-punica	43
P. BALOG, Dated Aghlabid lead and copper seals from Sicily	125
E. GOZALBES CRAVIOTO, Los judfos en Mauritania Tingitana	133
A. GALLOTTA, Diplomi turchi dell'Archivio di Stato di Firenze	167

Recensioni

Byrsa I (G. Garbini)	207
----------------------------	-----

(XII - 1980)

F. VATTIONI, Per una ricerca dell'antroponimia fenicio-punica	1
G. COACCI POLSELLI, I <i>mḥšbm</i> cartaginesi	83
G. GARBINI, Gune bel Balsamen	89
G. GABRINI, Epigrafia punica nel Magreb - 1979-1980	93
M. G. STASOLLA, L'iscrizione araba della chiesa di San Sisto in Pisa	99
F. CRESTI, Note sullo sviluppo urbano di Algeri dalle origini al periodo turco	103
H. J. KISSLING, Der Abschnitt « Anatolien » in Idrīsi's Erdbeschreibung	127
A. GALLOTTA-G. BOVA, Documenti dell'Archivio di Stato di Venezia concernenti il principe ottomano Ğem	175
M. ARRIBAS PALAU, La participación de Fernando IV de Nápoles en las ge- stiones para el rescate de musulmanes cautivos en Malta	201
C. ZECCHINELLI, Nuovi sviluppi della letteratura egiziana contemporanea: il mo- vimento poetico in <i>'āmmiyya</i>	233
G. IGONETTI, Zuhūr Wannīsi: prima scrittrice araba d'Algeria	247
M. G. STASOLLA, Centri di studio e documentazione in Tunisia	261

(XIII - 1981)

ALDO GALLOTTA, Il « Ğazavāt-i Ḥayreddīn Paša » di Seyyid Murād

(XIV - 1982)

F. VATTIONI, Per una ricerca sull'antroponimia fenicio-punica	1
J. DEJEUX, De l'éternel Méditerranéen à Jugurtha. Mythes et Contre-Mythes ..	67
M. G. STASOLLA, Arabi e Sardegna nella storiografia araba del Medioevo	163

D. PERCO, Note sulla narrativa di tradizione orale in Egitto	203
M. C. CALABRESE, Materiali per un lessico dell'ideologia politica di Mu'ammar al-Qaddāfi	279

(XV - 1983)

J. DEJEUX, La Kahina: de l'histoire à la fiction littéraire	1
F. CRESTI, Fonti iconografiche e letterarie per una storia urbana di Algeri nel xvi secolo	45
G. CHIAUZZI, La spedizione di Napoli contro Tripoli d'occidente secondo il il cronista tripolino Ḥasan al-Faqīh Ḥasan	75
A. ALI BEN MOHAMED, Muḥammed al-'Id, poeta nazionale algerino	155
G. IGONETTI, Un racconto di Marzaq Baqtash: « E l'azzurro, sempre... »	171
G. OMAN, Les noms propres arabes en Mauritanie	181
Ricordo di Paul Balog (1900-1982)	209
Recensioni	221
Indici Volumi I-XV (1966-1983)	225

INDICE DEGLI AUTORI

Ali ben Mohamed, A. XV, 1983.
 Amadasi Guzzo M. G., XI, 1979
 Arribas Palau M., I, 1966 - VI, 1974 - VII,
 1975 - XII, 1980.
 Balog P., VII, 1975 - XI, 1979.
 Bettini L., VIII, 1976.
 Bisi A. M., II, 1968 - IV, 1971 - VII, 1975 -
 VIII, 1976 - XI, 1979.
 Bono S., I, 1966.
 Calabrese, M.C. XIV, 1983.
 Capuzzi A., II, 1968.
 Castro F., I, 1966.
 Chiauzzi G., IV, 1971 - VI, 1974 - XV, 1983.
 Coacci Polselli G., XI, 1979 - XII, 1980.
 Cremonesi V., I, 1966.
 Cresti F., XII, 1980 - XV, 1983.
 D'Angelo F., VII, 1975.
 Dejeux, J. XIV, 1982 - XV, 1983.
 De Simone A., II, 1968.
 Fantar M. (H.), I, 1966 - II, 1968.
 Ferron J., I, 1966 - II, 1968 - IV, 1971.
 Gallotta A., III, 1970 - XI, 1979 - XII, 1980 -
 XIII, 1981.

Garbini G., I, 1966 - II, 1968 - VI, 1974 -
 VII, 1975 - VIII, 1976 - X, 1978 - XI,
 1979 (un artic. + recensione) - XII, 1980.
 Giuffrida A. - B. Rocco, VIII, 1976.
 Gouder T. C. - B. Rocco, VII, 1975.
 Gozalbes Cravioto E., XI, 1979.
 Grand'Henry J., VIII, 1976.
 Igonetti G., VIII, 1976 - IX, 1977 - XII, 1980 -
 XV, 1983.
 Isserlin B. S. J., VI, 1974.
 Kissling H. J., XII, 1980.
 La Lomia M. R., VI, 1974.
 Lewicki T., I, 1966.
 Lourido Diaz R., IV, 1971.
 Perco, D. XIV, 1982.
 Pellat Ch., X, 1978.
 Penchoen Th. G., V, 1973.
 Oman, G. XV, 1983.
 Picard C., II, 1968 - III, 1970.
 Rebuffat R., III, 1970 - IV, 1971.
 Rocco B., v. Gouder T. C., B. Rocco Giuf-
 frida A., B. Rocco.
 Rubinacci R., I, 1966 - III, 1970 - IX, 1977.

Sarnelli Cerqua C., I, 1966 - III, 1970.
Scerrato U., II, 1968.
Serra L., II, 1968 - III, 1970 - IV, 1971 -
VI, 1974.
Stasolla M. G., VII, 1975 - IX, 1977 - X,

1978 - XII, 1980 - XIV, 1982.
Vattioni F., IX, 1977 - X, 1978 - XI, 1979 -
XII, 1980 - XIV, 1982.
Vycichl W., VI, 1974.
Zecchinelli C., XII, 1980.

INDICE

J. DÉJEUX, La Kahina: de l'histoire à la fiction littéraire	1
F. CRESTI, Fonti iconografiche e letterarie per una storia urbana di Al- geri nel XVI secolo	45
G. CHIAUZZI, La spedizione di Napoli contro Tripoli d'occidente se- condo il cronista tripolino Ḥasan al-Faqīh Ḥasan	75
A. ALI BEN MOHAMED, Muḥammed al-'Id, poeta nazionale algerino	155
G. IGONETTI, Un racconto di Marzaq Baqtash: « E l'azzurro, sempre... »	171
G. OMAN, Les noms propres arabes en Mauritanie	181
Ricordo di Paul Balog (1900-1982)	209
<i>Recensioni</i>	221
<i>Indici</i> Volumi I-XV (1966-1983)	225